

7191-
803

LES
GÉNÉRAUX ET MARINS
DU
XVIII^E SIÈCLE

NOTICES HISTORIQUES
SUR LES
GÉNÉRAUX ET MARINS
DU
XVIII^E SIÈCLE

PAR
L. DUSSIEUX



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, rue Bonaparte, 90

—
1889

la
sé
tin
hé
no
rui
L
por
Bo
Lo
s'al
tru
I
pri

INTRODUCTION

L'histoire du xviii^e siècle n'a pas la même suite, la même tenue que celle du xvii^e. A la politique sérieuse tracée par Henri IV et Richelieu, et continuée par Louis XIV, succède une politique incohérente, contradictoire, qui aboutit à la perte de nos colonies, à la défaite de nos armées et à la ruine de la marine.

La guerre de la Succession d'Espagne avait eu pour but et pour résultat d'établir à Madrid un Bourbon, qui devenait notre allié. Après la mort de Louis XIV, le Régent, pour son intérêt personnel, s'allie avec l'Angleterre contre Philippe V et détruit la marine espagnole.

La guerre de la Succession de Pologne, entreprise par le cardinal Fleury, est la seule des

guerres de Louis XV qui ait été faite dans l'intérêt de la France; elle est aussi la seule qui se termine à son avantage, par l'acquisition de la Lorraine.

Si la guerre de la Succession d'Autriche a pour but de démembrer l'Autriche, avec l'aide de la Prusse, dont nous allons augmenter la puissance, la guerre de Sept-Ans a pour but d'abattre la Prusse avec l'aide de l'Autriche, et cette guerre désastreuse permet aux Anglais de nous enlever le Canada, la Louisiane, une partie de nos Antilles, le Sénégal et l'Inde; notre marine et notre armée, par l'incapacité de leurs chefs, perdent dans de nombreuses défaites la réputation acquise au xvii^e siècle.

Dans ces deux guerres l'Angleterre avait lutté contre la France, d'abord comme alliée de l'Autriche que nous combattions, ensuite comme alliée de la Prusse. Dans ces deux luttes l'ennemi héréditaire fut victorieux.

Sous Louis XVI, la guerre d'Amérique fut entreprise pour soutenir les Etats-Unis soulevés contre l'Angleterre, et surtout pour prendre la revanche des désastres maritimes subis pendant le

règne de Louis XV. Elle fut heureuse pour la France grâce à une pléiade d'illustres marins qui rétablirent l'honneur du pavillon. Mais cette guerre glorieuse ne nous rendit pas le Canada, que nos alliés ne nous permirent pas de reprendre, ni l'Inde qu'ils nous empêchèrent de ressaisir, en faisant la paix avant nous et sans nous. Elle obéra le trésor, créa une dette énorme et prépara la Révolution.

Pendant que la politique et la diplomatie de Louis XV étaient si dépourvues de suite, pendant que ce roi gouvernait si mal ses Etats et soulevait contre la monarchie une opposition redoutable qui allait bientôt la renverser, le favoritisme et des abus de toute sorte désorganisaient l'armée et la marine, qui tombaient dans une décadence complète.

Les grandes générations des capitaines et des marins de Louis XIII et de Louis XIV ont disparu, et cependant il n'y eut jamais tant de lieutenants généraux dans nos armées que sous Louis XV ; jamais aussi, si peu de vrais généraux. Pendant la guerre de la Succession d'Autriche, deux étrangers, les maréchaux de Saxe et de Lowendal, suppléent

à cette disette de généraux français et conservent au drapeau son vieil honneur.

Mais, pendant la guerre de Sept-Ans, presque toujours nos troupes ont à leur tête des hommes incapables de les conduire : Richelieu, Soubise, Clermont, Contades. Une intrigue de cour fait rappeler le maréchal d'Estrées le lendemain de la victoire d'Hastembeck. Si Chevert, capable de battre l'ennemi, n'est pas nommé maréchal de France, c'est qu'il est placé à la fin de la liste des lieutenants généraux, et qu'il y en a un si grand nombre avant lui que le gouvernement, en le nommant, soulèverait contre lui toute la haute aristocratie militaire, à laquelle Chevert n'appartient pas.

Il en est de même dans l'armée de mer. Un amiral, maréchal de France, M. de Conflans, se sauve devant l'ennemi sans combattre, laissant les quatre vaisseaux de son arrière-garde supporter seuls le choc de toute la flotte anglaise, et MM. de Saint-André et leurs équipages se font tuer plutôt que de se déshonorer.

Une réforme de nos armées était devenue indis-

pensable : le duc de Choiseul l'accomplit après la guerre de Sept-Ans. Il réorganisa l'armée de terre et la marine ; et ce bon pays de France a tellement l'esprit militaire, et il aime tellement à être bien gouverné, qu'aussitôt qu'il sent la main maîtresse, intelligente et honnête qu'il demande, il accomplit des merveilles de courage et de dévouement.

Les réformes de M. de Choiseul, continuées par ses successeurs, après qu'une honteuse intrigue de cour l'eut fait renvoyer du ministère, réussirent complètement. Leur résultat fut la création d'une excellente armée, qui depuis forma la base et les cadres de nos armées républicaines et impériales. L'œuvre de M. de Choiseul, continuée par M. de Sartine, a eu aussi pour résultat la création de la belle marine de Louis XVI, victorieuse de l'Angleterre pendant la guerre d'Amérique.

Est-ce à dire que dans ces tristes temps du règne de Louis XV personne ne soit digne d'être mis à la suite des grands hommes du siècle précédent ? Non, et nous croyons au contraire que les maréchaux du Bourg et d'Asfeld, vieux généraux de Louis XIV, avec lesquels nous commençons ce

volume, le maréchal de Belle-Isle, Chevert, les maréchaux de Saxe et de Lowendal, l'héroïque M. de l'Etanduère, l'amiral de la Galissonnière, le maréchal d'Estrées, MM. de Montcalm et de Lévis, Bougainville, la Pérouse, Ducouédic, Suffren, seront toujours cités parmi les plus illustres enfants de la France, précisément parce qu'ils ont su, dans cette période de décadence, conserver les traditions et l'honneur.

I

LE COMTE DU BOURG

MARÉCHAL DE FRANCE.

Léonor-Marie du Maine, comte du Bourg, naquit en 1655. Il entra aux mousquetaires en 1673, et, la même année, il servit au siège de Maëstricht. Capitaine de cavalerie en 1675, on le trouve à la prise de Condé, de Bouchain et d'Aire. En 1676, il fit partie de l'armée du maréchal de Schomberg, envoyé au secours de M. de Calvo assiégé dans Maëstricht, et, au retour de cette armée à Charleroi, il chargea l'ennemi au passage de la Méhaigne et le mit en déroute. En 1677, le comte du Bourg est au siège de Valenciennes, à la bataille de Cassel, à la prise de Saint-Omer, et est nommé colonel du régiment Royal-cavalerie¹. En 1678, il sert à l'armée de Flandre, prend part aux sièges de Gand et d'Ypres, et passe à l'armée d'Allemagne commandée par le maréchal de Créquî. Il y joue un rôle important à la prise du fort de Kehl, assiégé par M. de Montclar, en mettant en déroute la cavalerie du

1. Quand il voulut vendre ce très important régiment, en 1700, on lui en offrit plus de 100,000 livres (500,000 fr.).

comte de Mercy, qui commandait les Impériaux dans Strasbourg.

En 1679, le comte du Bourg est aux sièges de Hombourg et de Bitche, — en 1683, au siège de Courtray, auquel tous les ingénieurs ayant été blessés, le comte du Bourg prit la direction des travaux d'attaque; il prend part, en 1684, au siège de Luxembourg.

En 1686, il est nommé inspecteur général de la cavalerie. « Ces inspecteurs généraux avaient sous leurs ordres des inspecteurs particuliers, que les troupes, par sobriquet, appelaient des apôtres ¹ ». Créé brigadier de cavalerie en 1690, on le trouve en 1691 au siège de Mons; en 1692, au combat de Pforzheim. Il est fait maréchal de camp en 1693. En 1694, il concourt à la prise de Heidelberg, de Darmstadt et d'autres villes.

Quand le Roi créa, en 1694, les directeurs généraux de l'infanterie et de la cavalerie, le comte du Bourg fut l'un des directeurs de la cavalerie ². Le 10 mars 1695, il vient à Versailles rendre compte au Roi de l'état où se trouve la cavalerie de l'armée d'Allemagne, dont tous les régiments sont très beaux, excepté trois qui sont médiocres ³.

En 1702, le comte du Bourg fut fait lieutenant général. Il servit, à l'armée d'Allemagne, sous les ordres de Villars et se distingua à la bataille de Friedlingen. En 1703, à la première bataille de Hochstett, gagnée par Villars, il commande une partie de la cavalerie.

1. DANGEAU, I, 278.

2. Voir SAINT-SIMON, I, 221.

3. DANGEAU.

En 1704, à la seconde bataille de Hochstett, perdue par les maréchaux de Marsin et de Tallard, il était dans l'armée de Marsin et commandait l'aile gauche de la cavalerie, forte de 54 escadrons. Il se signala dans cette journée si funeste en rompant, au début de la bataille, 82 escadrons commandés par le prince Eugène et en prenant de flanc l'infanterie impériale. Mais Marsin arrêta ce mouvement, qui pouvait lui donner la victoire s'il avait su le comprendre et en tirer parti. Après la défaite des deux incapables qui étaient à la tête de nos troupes, du Bourg se mit à l'arrière-garde avec toute la cavalerie, et couvrit la retraite des débris de l'armée.

En 1705, il fit, sous le maréchal de Villars, la belle campagne de la Moselle, dans laquelle le maréchal, posté dans son camp de Sierck, arrêta l'invasion de Marlborough et sauva Metz. En 1706, le 4 mars, il arriva à M. du Bourg, à Versailles, une aventure assez extraordinaire. En se retirant chez lui le soir, après le souper du Roi, il fut attaqué par un capitaine du régiment de Bourgogne-cavalerie, qu'il avait fait casser ; il fut blessé de deux ou trois coups, dont heureusement il n'y en eut point de dangereux. M. de Saint-Sernin, qui se retirait chez lui, les sépara. Ce capitaine, qui se nommait Boile, laissa son épée, sa perruque et son chapeau, et se sauva. Le Roi donna des ordres pour qu'on fit toutes les diligences possibles afin de le rattraper, voulant faire punir sévèrement une action d'aussi dangereuse conséquence¹. Quelques jours après, le

1. DANGEAU, XI, 50.

capitaine fut arrêté. M. du Bourg se jeta aux pieds du Roi pour demander la grâce du coupable ; mais il ne put rien obtenir. Il fut condamné à un bannissement perpétuel, que le Roi commua en une prison de dix ans¹.

En 1707, le comte du Bourg était encore avec Villars à l'attaque des lignes de Stolhofen. La même année il accompagna le fils de Chamillart dans la visite que fit ce jeune homme des places frontières de Flandre et d'Allemagne². En 1708, il fut chargé de la garde des lignes de la Lauter, et, en 1709, il est encore sur la Lauter, sous les ordres du maréchal d'Harcourt, qui avec 25,000 hommes défendait ces lignes contre les Impériaux commandés par l'électeur de Hanovre. Celui-ci faisait mine de vouloir les attaquer ; mais pendant ce temps le comte de Mercy, avec un corps d'Impériaux, cherchait à pénétrer dans la Haute-Alsace par Neubourg. M. d'Harcourt, averti de ce qui se passait, envoya aussitôt le comte du Bourg contre Mercy, qui fut battu à Ramersheim.

Nous reproduisons d'après la *Gazette*³ le récit de cette affaire trop peu connue.

Le 31 du mois d'août, le comte d'Anlezy⁴ apporta au Roi la nouvelle d'une bataille gagnée le 26 août, en Alsace par le comte du Bourg contre les Impériaux.

1. DANGEAU, XI, 50, 57, 66.

2. SAINT-SIMON, V, 328.

3. *Gazette*, 1709, p. 429.

4. Louis-Antoine-Erard de Damas, comte d'Anlezy, maréchal de camp du 20 mars 1709.

Le 22, le maréchal d'Harcourt eut avis que les Suisses du canton de Bâle¹ avaient donné passage à 2 régiments de cuirassiers impériaux, de 1,000 hommes chacun, et à 1 régiment de hussards, commandés par le comte de Mercy, lequel entra le 21 en Alsace et s'avança vis-à-vis de l'île de Neubourg² pour favoriser la construction d'un pont sur le Rhin, qui fut achevé le 23.

Le 22, le maréchal d'Harcourt détacha le comte d'Anlezy, maréchal de camp, avec 4 bataillons et 8 escadrons, pour aller joindre le comte du Bourg, lieutenant général. Il était parti le 20, avec 3 escadrons seulement, espérant disputer le passage du Rhin aux ennemis avec 8 autres escadrons et 2 bataillons commandés par le sieur des Roseaux, brigadier. Mais il trouva qu'il s'était retiré à Biessen, près du Neuf-Brisach, à cause du passage imprévu du comte de Mercy.

Le comte d'Anlezy, ayant fait une diligence extraordinaire, arriva au camp, le 24, avec la cavalerie; mais l'infanterie ne put arriver que le 25 après midi, quoiqu'on lui eût fait fournir à Strasbourg des charriots pour la soulager. Le 26, à cinq heures du matin, le comte du Bourg fit marcher sur trois colonnes l'armée, qui était composée de 12 escadrons de cavalerie, de 6 bataillons et d'un septième formé de 400 grenadiers, à la tête desquels il mit le sieur Liotaud, colonel. Il mit à la tête de l'infanterie la compagnie de dragons du comte de Reignac, commandant de Brisach, et à la tête de chaque colonne de cavalerie un détachement de 50 maitres.

On n'avait pas encore fait deux lieues que les hussards des ennemis parurent; mais le comte du Bourg avait ordonné le soir précédent de ne pas interrompre la marche pour escarmoucher avec eux, afin de ne pas donner le temps au comte de Mercy de faire venir l'infanterie restée

1. Violant la neutralité de leur pays.

2. Neubourg, ville située sur la rive droite du Rhin entre Bâle et Brisach.

au delà du Rhin. La troupe de hussards grossissant continuellement par des détachements de l'armée, il jugea qu'elle n'était pas loin, et il mit la sienne en bataille. Il la vit en effet peu de temps après, au delà du village de Rumersheim¹, qui se mettait en bataille au nombre d'environ 7,500 hommes².

Le sieur de Quadts³, maréchal de camp, qui commandait l'aile gauche, voyant devant lui la ferme de Hormstadt, il jugea qu'il serait avantageux de l'occuper, et il y fit entrer le bataillon de grenadiers du sieur Liotaud, lequel y fut attaqué et enveloppé par deux bataillons de grenadiers des ennemis. Le sieur des Roseaux s'y jeta avec les dragons de Lautrec, auxquels il fit mettre pied à terre. Le comte d'Anlezy fit remplacer ce régiment par celui de cavalerie de Rennepont, qui fut chargé, avant qu'il eût pu se mettre en bataille, par cinq escadrons qui le mirent en désordre.

Néanmoins les ennemis n'eurent pas le temps de profiter de ce petit avantage, parceque le comte du Bourg ordonna à toutes les troupes de charger sans tirer un seul coup : ce qui fut exécuté très promptement. L'infanterie ennemie entière fit sa décharge de quinze pas : le premier rang, le genou à terre ; le second rang, baissé ; le troisième, par-dessus le second. L'infanterie du Roi les chargea si brusquement, la baïonnette au bout du fusil, qu'à peine ils eurent le temps de se relever, et ils furent aussitôt renversés et mis en fuite. Leurs cuirassiers, après avoir aussi fait leur décharge de quinze pas, furent enfoncés avec la même facilité. On les poursuivit de tous côtés avec une telle ardeur, qu'ils ne purent se rallier.

1. A 5 kilomètres au nord de Neubourg, sur la rive gauche du Rhin.

2. A la page 441, la *Gazette* rectifie ce chiffre. M. de Mercy avait 26 escadrons et 10 bataillons faisant près de 9,000 hommes ; de manière que son armée surpassait celle du comte du Bourg de 8 escadrons et de 1,500 fantassins.

3. Ou Coadt.

pl
les
se
qu
cha
la
Les
mè
Le
la
qu
qu
800
qu
voy
le c
2.50
tous
éter
pert
par
le fi
gim
To

1.
rend
2.
et de
dit a
3.
pres
Merc
4.
XIII.

On ne croit pas que de toute leur infanterie il se soit sauvé plus de 300 hommes, qui se jetèrent dans les haies et dans les maisons, dont plusieurs auront été pris ou seront venus se rendre¹, pour éviter les paysans irrités des désordres que leurs troupes avaient faits avant la bataille.

Pour la cavalerie, à la réserve des cinq escadrons qui chargèrent le régiment de Renuepont et qui se jetèrent dans la grande forêt de Nieder-Hart, il en est échappé très peu. Les plus diligents gagnèrent le pont, fuyant en confusion, mêlés avec l'infanterie laissée dans l'île à la garde du pont. Leur grand nombre fit qu'il se rompit; ils se noyèrent pour la plupart, et ceux qui restèrent dans l'île demandèrent quartier. Le reste de la cavalerie fut poursuivi de si près qu'ils se précipitèrent en foule dans le Rhin, où plus de 800 se noyèrent; ce qu'on juge par plus de 600 chevaux qu'on a sauvés, sans compter ceux qui y périrent, et qu'on voyait en grand nombre. Il est resté 15 à 1,800 morts sur le champ de bataille; plus de 800 ont été noyés et plus de 2,500 faits prisonniers². Tout leur canon a été pris, avec tous leurs drapeaux, leurs timbales et la plupart de leurs étendards, avec tous les papiers du comte de Mercy³... La perte du côté des troupes du Roi est au plus de 300 hommes, parmi lesquels sont quelques officiers, dont le principal est le fils du marquis de Saint-Aulaire, qui était colonel du régiment d'Enghien⁴.

Tous les officiers généraux et subalternes, et même les

1. Ce qui arriva. Le 28, il en vint 350. mourant de faim, se rendre au comte du Bourg (p. 441).

2. La *Gazette*, p. 441, rectifie ces chiffres de la première heure et donne : 3,000 hommes tués ou noyés; 3,000 prisonniers. Elle dit aussi qu'on a pris 1,200 chevaux.

3. Qui furent pris avec son carrosse. On s'empara aussi de presque tous les bateaux de cuir qui avaient servi à M. de Mercy à faire son pont. (DANGEAU, XIII, 25.)

4. Ce régiment fit des merveilles à cette bataille. (DANGEAU, XIII, 24.)

soldats, se sont distingués en cette occasion, où les ennemis, quoique supérieurs en nombre, ont été battus et mis en fuite en très peu de temps. Le comte du Bourg s'est surtout fait remarquer par sa diligence, sa conduite et sa valeur, ayant essuyé la décharge de toute l'infanterie ennemie, et ayant donné, durant toute l'action, ses ordres avec autant de vivacité que de sang-froid, ainsi que le sieur de Quad, maréchal de camp¹.

La victoire de Rumersheim décida l'électeur de Hanovre à repasser le Rhin et à aller s'établir derrière les lignes d'Ettingen². Quant à M. de Mercy, blessé dangereusement, il se retira à Bâle et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval³.

Le Roi, pour récompense de ce succès, donna au comte du Bourg le collier de l'Ordre et deux des pièces de canon prises à l'ennemi. Du Bourg servit en 1710, 1711, 1712 sur le Rhin et en Alsace, où l'on se tint sur la défensive. Mais, en 1713, Villars ayant repris l'offensive sur le Rhin, le comte du Bourg fit partie de cette armée, qui prit Landau et Fribourg. A ce dernier siège, ce fut M. du Bourg qui avec 40 bataillons et 60 escadrons chassa les impériaux des lignes qu'ils occupaient autour de Fribourg et investit la place. Après la reddition de Fribourg (1^{er} novembre 1713) et le départ de Villars pour Rastadt, où il allait négocier et signer la paix avec le prince Eugène, représentant de l'Empereur, il commanda en chef notre armée victorieuse.

1. *Gazette de France*, 1709, p. 429-32.

2. Au sud de Carlsruhe, et à l'est de Lauterbourg.

3. SAINT-SIMON, VII, 368.

En 1715, du Bourg commandait en Alsace et à Strasbourg, lorsque toutes les troupes établies sur la frontière, depuis la Flandre jusqu'au Rhin, se mutinèrent en masse. Ce soulèvement était causé par une mesure maladroite de Voisin, ministre de la guerre¹.

Il força les troupes, dit Saint-Simon², à prendre le pain de munition, et à plus haut prix qu'aux marchés. Peu à peu il se fit une trainée d'intelligence de sédition dans les garnisons, depuis Strasbourg jusqu'aux places maritimes de Flandre, qui éclata tout à coup, et où quelques officiers furent tués en voulant imposer à leurs soldats. Heureusement du Bourg, qui commandait à Strasbourg et en Alsace, et qui fut bien secondé par les officiers de tous rangs, l'éteignit dans sa naissance, en faisant distribuer de l'argent aux troupes, mais en les obligeant aussi à prendre le pain, pour n'en avoir pas le démenti. Cet exemple porta coup sur toute la trainée; tout fut apaisé, mais avec de l'argent partout, et peu à peu on ne les força plus à prendre le pain.

Le comte du Bourg ne fut nommé maréchal de France qu'en 1724, juste mais trop tardive récompense de ses services. Il mourut à Strasbourg le 2 août 1739. Il était gouverneur de l'Alsace et de Strasbourg.

1. Pour Saint-Simon, Voisin pouvait avoir ses raisons personnelles de favoriser les munitionnaires.

2. MÉMOIRES, XII, 83.

II

LE MARQUIS D'ASFELD

MARÉCHAL DE FRANCE.

Siège de Philipsbourg (1734)

Claude-François Bidal, chevalier puis marquis d'Asfeld, était le frère du baron d'Asfeld, l'illustre défenseur de Bonn. Il naquit en 1667. Dès 1683, il était lieutenant au régiment de dragons de son frère Benoît d'Asfeld ¹, et devint capitaine au même régiment pendant le siège de Luxembourg (1684). En 1689, nous le trouvons à la bataille de Valcourt ², après laquelle il se jeta dans Bonn, où il rendit de grands services à son frère par sa bravoure. La même année il fut nommé colonel.

En 1691, il est au siège de Mons ; en 1692, au siège de Namur et à Steinkerque ; en 1693, à Nerwinde. En

1. Benoît Bidal, chevalier puis baron d'Asfeld, colonel de dragons, mort maréchal de camp en 1715, après avoir servi à la défense de Bonn, aux batailles et aux sièges de Fleurus, Mons, Namur, Steinkerque, Nerwinde, Luzzara, Spire, Landau.

2. Valcourt ou Walcourt, ville de la province de Namur, où le maréchal d'Humières fut battu par le prince de Waldeck.

1694, le Roi le fait brigadier de dragons. En 1695, avec ses dragons, il se jette dans Namur et contribue à la défense de la ville et du château. En 1702, il est à la bataille d'Eckeren et à la prise de Traerbach, et le Roi le nomme maréchal de camp. En 1703, il joue un rôle important à la bataille de Spire¹, et à la prise de Landau, qui suivit cette victoire.

En 1704, le chevalier d'Asfeld servit en Espagne et y fut fait lieutenant général. Il assiégea et prit, ou enleva l'épée à la main, une dizaine de villes. En 1705, il servit sous le maréchal de Tessé, en Estrémadure. Milord Galloway et le marquis das Minas voulaient s'emparer de Badajoz et envahir l'Espagne de ce côté; mais Tessé, secondé par d'Asfeld, força l'ennemi à renoncer à ses projets². L'année suivante, M. d'Asfeld fit la guerre aux Anglo-Espagnols dans l'Aragon et la Catalogne, et les battit en plusieurs combats. Il accompagna Philippe V au siège de Barcelone, qui fut levé le 12 mai, et alla s'emparer de Carthagène (novembre). En 1707, il prit une part très importante à la bataille d'Almanza, gagnée le 25 avril par le maréchal de Berwick. Avec la brigade du Maine M. d'Asfeld exécuta une charge furieuse à la baïonnette, renversa les régiments qui lui étaient opposés et détruisit le régiment de Nassau, qui passait pour le meilleur de l'armée ennemie. Après la défaite des alliés, 13 bataillons anglais, hollandais et portugais s'étaient retirés en bon ordre sur les hauteurs

1. Gagnée par Tallard sur le prince de Hesse-Cassel.

2. *Mémoires du maréchal de Tessé*, II, 192.

de Caudaté ; M. d'Asfeld, avec un corps de cavalerie et quelque infanterie, les enveloppa, le 26 au matin, et les força de se rendre ¹. Au mois de juin, M. d'Asfeld prit Nativá, qui ne se rendit qu'après un long siège. « La garnison qui était dans la ville demandait capitulation pour les bourgeois, et le chevalier d'Asfeld leur manda qu'il n'y avait point de capitulation pour des sujets rebelles et qu'ils ne devaient songer qu'à implorer la miséricorde du roi leur maître. On a mis en prison tous les habitants qu'on enverra à l'Amérique, et on a tué tous les moines qui avaient pris les armes ² ». Quatre cents Anglais qui étaient dans la ville se retirèrent dans le château, dont on espérait devenir bientôt les maîtres.

En septembre 1707, Louis XIV donna au chevalier d'Asfeld le cordon rouge de Saint-Louis, avec 4,000 livres de rente (20,000 francs).

Pendant la campagne de 1708, le duc d'Orléans, qui commandait l'armée française en Espagne, fit le siège de Tortose ³. M. d'Asfeld y prit une part fort active, et rendit les plus grands services au duc d'Orléans. « D'Asfeld, dit Saint-Simon ⁴, y fit de grands devoirs d'homme de guerre, et de soins pour la subsistance. J'ai ouï dire à M. le duc d'Orléans qu'il n'en serait jamais venu à bout sans lui, et qu'il était le meilleur

1. *Gazette de France*, 1707, p. 234.

2. DANGEAU, XI, 392-393.

3. Grande place forte, près de l'embouchure de l'Ebre.

4. *Mémoires*, IV, 304.

intendant d'armée qu'il fût possible¹ ». La place fut investie le 12 juin ; la tranchée ouverte le 24, et les batteries de brèche commencèrent le feu le 5 juillet. La défense fut très vive. Le duc d'Orléans montra beaucoup d'activité et de courage ; il était toujours dans les tranchées et, dans plus d'une circonstance, il déploya les qualités militaires qui étaient en lui. Le 11 juillet, la ville et le château capitulèrent. La garnison, encore forte de 1,900 hommes, presque tous étrangers, sortit par la brèche, avec armes et bagages et 6 pièces de canon, et défila devant notre armée rangée en bataille. Elle devait se retirer à Barcelone, mais plus d'un millier d'hommes déserta et passa dans nos rangs. On trouva dans Tortose beaucoup d'artillerie et de munitions, mais peu de vivres². L'occupation de cette ville nous assurait la possession de la grande route qui conduit au royaume de Valence.

M. d'Asfeld resta à Tortose pour réparer les brèches de la ville, et, les grandes chaleurs passées, il se mit en marche, sur l'ordre du duc d'Orléans, avec un corps de troupes françaises et espagnoles, pour aller soumettre le royaume de Valence et remettre cette grande et belle province sous l'autorité du roi Philippe V.

Le 1^{er} novembre, d'Asfeld investit Denia, ville maritime ; le 7, il ouvrit la tranchée, et, le 12, les brèches étaient praticables. L'assaut fut donné par nos grena-

1. La *Gazette* dit que le camp français était approvisionné pour 2 mois à 60,000 rations par jour, en bœufs, moutons, grains et fourrages.

2. *Gazette de France*, 1708, p. 366, 377.

diers, M. d'Asfeld à leur tête. L'attaque fut poussée avec tant de vigueur, qu'en une demi-heure de temps, dit la *Gazette*¹, on se rendit maître de la ville. Tous ceux qui furent trouvés les armes à la main furent tués, et le reste de la garnison se sauva dans le château. En même temps, l'un des maréchaux de camp de l'armée, don Pedro Ronquillo, s'empara du monastère de Saint-François, transformé en forteresse, et, par ce moyen, coupa à l'ennemi ses communications avec la mer. Quatre bâtiments, chargés de troupes et de munitions, parurent sur la côte ; leur but était de porter secours aux défenseurs du château, mais ils furent réduits à s'en aller sans avoir rien fait. Le 15 novembre, on attaqua le château ; le 17, il capitulait. Sa garnison, forte environ d'un millier d'hommes et composée surtout de troupes réglées, portugaises et anglaises, fut faite prisonnière de guerre ; les paysans et les miquelets furent contraints de se rendre à discrétion et de se remettre à la clémence du Roi.

Don Pedro Ronquillo partit aussitôt pour Alicante, où le chevalier d'Asfeld arriva le 30 novembre. Le 1^{er} décembre, il ouvrit la tranchée et fit attaquer un faubourg, dont on s'empara en peu de temps, malgré les ouvrages qui le défendaient et l'opiniâtre résistance de l'ennemi. Le 2, M. d'Asfeld et ses grenadiers devinrent maîtres des autres faubourgs. Le 3, il enleva, l'épée à la main, un retranchement sans que le canon y eût fait brèche. Étonnés de notre audace, les assiégés battirent la

1. Pages 381, 392.

chamade et rendirent la ville. La garnison obtint de se retirer où elle voudrait ; mais les miquelets et les paysans furent contraints de se rendre à discrétion¹. Le château, n'ayant pas capitulé, fut bloqué jusqu'en avril 1709. Alors M. d'Asfeld fit sauter une mine chargée de 1,200 quintaux de poudre, qui démolit en grande partie cette citadelle. On allait lui donner l'assaut, lorsque 12 vaisseaux anglais arrivèrent au secours de la place. Avec son artillerie d'Asfeld fit taire le feu de l'escadre anglaise, l'empêcha de débarquer le secours qu'elle amenait et força le château à capituler le 18 avril². La prise de Denia et d'Alicante amena la soumission complète du royaume de Valence. Le chevalier d'Asfeld fut nommé gouverneur de cette province ; il l'administra avec tant de justice et de désintéressement, qu'il s'acquit beaucoup d'honneur dans ces fonctions difficiles. Le maréchal Suchet, plus tard, eut un excellent modèle à suivre.

En 1710, M. d'Asfeld, revenu en France, sert, dans l'armée des Alpes, sous le maréchal de Berwick. En 1711, il est chargé de défendre Nice et la ligne du Var. En 1712, il commande en Provence. En 1713, il va avec Berwick au secours de Gironne. La même année, il passe à l'armée du Rhin, commandée par Villars, et se trouve à la prise de Spire, de Worms, de Landau et de Fribourg.

1. *Gazette*, 1708, p. 611, 619.

2. COURCELLES, *Dictionnaire historique et biographique des généraux français*, II, 292.

En 1714, il revint en Espagne et fut employé, sous les ordres de Berwick, au siège de Barcelone. Après onze mois de blocus et deux mois de tranchée ouverte¹, la ville fut emportée d'assaut le 11 septembre et remise sous l'autorité de Philippe V.

En 1715, M. d'Asfeld fut chargé de soumettre l'île de Majorque. C'était un gentilhomme catalan, M. de Rubi, chef de l'insurrection de Catalogne pour l'Empereur, qui commandait les révoltés mayorcains; il se défendit assez mal. D'Asfeld débarqua, le 15 juin, à Porto-Pedro, sans trouver de résistance; il prit sans difficulté Alcudia, et M. de Rubi lui ouvrit à première sommation les portes de Palma, malgré un capitaine de vaisseau anglais, qui se trouvait là et voulait qu'il se défendit.

Philippe V récompensa tant de services signalés en faisant M. d'Asfeld chevalier de la Toison-d'Or et en lui donnant le titre de marquis.

En 1715, à la mort de Louis XIV, le marquis d'Asfeld fut nommé membre du Conseil de la guerre et directeur général des fortifications². D'Asfeld était un habile ingénieur, que Villars appelait « le général pelles et pioches »; l'attaque des places lui était familière, et on le regardait comme le meilleur des successeurs de Vauban.

M. d'Asfeld ne prit pas part à la guerre que le Régent

1. DANGEAU, XV, 441.

2. Il fut maintenu dans ces deux emplois, en 1718. (DANGEAU, XVI, 229, 380.) — Il remplaçait aux fortifications Le Pelletier de Souzy, conseiller d'Etat et intendant des finances.

fit à Philippe V. Il refusa, et, montrant au duc d'Orléans la Toison-d'Or, il le pria de le dispenser de servir contre l'un de ses bienfaiteurs.

Lorsque la guerre de la Succession de Pologne éclata, il fut employé, sous les ordres de Villars, à l'armée d'Italie (1733) et s'empara de plusieurs petites places; mais, en 1734, il servit à l'armée du Rhin commandée par le maréchal de Berwick, qui était opposé au prince Eugène et à l'armée impériale. Il passa le Rhin près de Manheim, avec 32 bataillons et 40 escadrons, obligea l'ennemi de se partager, et favorisa, par ce moyen, l'attaque des lignes d'Ettlingen, qui furent emportées, le 4 mai, par Berwick. Le 23 mai 1734, le marquis d'Asfeld investit Philipsbourg avec 32 bataillons et 2 régiments de dragons. Il établit deux ponts sur le Rhin et fit travailler activement aux lignes de circonvallation. Le 3 juin, on ouvrit la tranchée sous la direction du marquis d'Asfeld. Le 12 juin, Berwick était tué d'un coup de canon dans la tranchée où il visitait les troupes.

Louis XV remplaça M. de Berwick au commandement de l'armée par M. d'Asfeld, qui fut fait maréchal de France, après cinquante et un ans de brillants services.

Le siège de Philipsbourg fut très difficile et encore plus meurtrier, et il fallut l'admirable bravoure de nos grenadiers, surtout des grenadiers du régiment des Gardes, pour réduire la place. On lit dans les Mémoires du duc de Luynes :

Il y a quelque temps qu'en parlant de la valeur natu-

relle aux Français, on me contaît ce qui était arrivé à un grenadier à Philipsbourg. Ce grenadier était de tranchée. Quelques officiers le trouvèrent quittant son poste et s'en allant. Ils lui demandèrent avec étonnement où il allait. « Et où peut aller un grenadier qui quitte son poste ! je vais mourir ». Il était en effet blessé à mort.

Les ouvrages de la ville furent enlevés les uns après les autres, et le prince Eugène, qui était fort près de nos lignes, n'osait les attaquer. Une violente crue du Rhin survint le 10 juillet ; elle inonda nos travaux ; les régiments de service dans les tranchées étaient dans l'eau jusqu'à mi-corps. Malgré tout, le 16 juillet, on donna l'assaut à un ouvrage important¹, qui fut enlevé et conservé par nos grenadiers. Le 17, le gouverneur de Philipsbourg, M. de Wutgenaw, fit demander au maréchal d'Asfeld de lui permettre d'envoyer consulter le prince Eugène sur le parti qu'il devait prendre. Le maréchal refusa et lui fit dire que, s'il ne se rendait pas, il ne serait point reçu à capitulation, mais qu'il serait exposé « au courage » des grenadiers de l'armée, qui désiraient avec ardeur qu'on n'accordât point de capitulation². Le baron de Wutgenaw se rendit le 18. La garnison sortit avec les honneurs accoutumés et fut conduite à Mayence. Au début du siège elle était de 4,600 hommes ; il en sortit 2,700. Nos pertes furent de 2,094 hommes tués et blessés, dont 134 officiers.

Le maréchal d'Asfeld mourut le 17 mars 1743.

1. L'ouvrage à couronne.

2. *Gazette*, 1734, p. 368. — Voir, pages 369-392, la *Relation du siège de Philipsbourg*.

III

LE MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

Retraite de Prague (1742).

Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte puis duc de Belle-Isle, naquit à Villefranche, dans le Rouergue, le 22 septembre 1684. Il était petit-fils du surintendant Fouquet, si justement frappé par Louis XIV. Il s'appela d'abord le comte de Belle-Isle jusqu'en 1742, date à laquelle Louis XV érigea sa terre de Gisors en duché.

En 1701, il entra au service dans les mousquetaires, malgré une certaine opposition de Louis XIV. « M. de Charost¹, dit le duc de Luynes², me parlait de la peine qu'il avait eue à faire entrer dans le service M. de Belle-Isle, à cause de la prévention que l'on avait sur le nom de Fouquet. Il m'a ajouté que cependant le feu Roi, un an ou deux avant sa mort, avait remarqué avec plaisir la grande volonté de M. de Belle-Isle ». Sa conduite et sa bravoure avaient été telles, en effet, qu'elles expliquent le changement d'opinion de Louis XIV.

1. Capitaine des gardes du corps.

2. *Mémoires*, III, 288. — Décembre 1740.

En 1702, M. de Belle-Isle était capitaine dans le régiment Royal-cavalerie; il fit partie de l'armée d'Allemagne commandée par Villars et fut blessé à Friedlingen (1702) et à l'assaut du fort de Kehl (1703). Nous le trouvons ensuite aux deux batailles d'Hochstett (1703-4); il fut encore blessé à ce dernier combat. Devenu mestre de camp d'un régiment de dragons, il alla servir en Italie sous le duc de Vendôme et se trouva au siège de Verrue, à la bataille de Cassano, à la bataille de Calcinato où il recut une nouvelle blessure (1706) et au siège de Turin (1707). En 1707, il servit à l'armée du Rhin sous Villars. En 1708, il était au nombre des défenseurs de Lille; blessé grièvement¹ pendant le siège de la ville, il s'enferma avec M. de Boufflers dans la citadelle. A peine guéri de sa blessure, il reprenait son service au bout de treize jours. Le sang versé avait lavé la tache originelle, et, pendant le siège de la citadelle², le Roi le nomma brigadier de dragons, le 12 novembre. En 1709, il obtient la charge de mestre de camp général des dragons. En 1709, 1710, 1711 et 1712, il sert à l'armée du Rhin et s'y distingue en plusieurs actions. En décembre 1712, « il pressa fort le Roi de lui permettre d'aller en Roussillon, servir sous M. de Berwick; il y a, dit Dangeau³, plusieurs régiments de dragons dans cette armée. Le Roi

1. Voir dans les *Mémoires* du duc de Luynes (XIV, 466-468) plusieurs anecdotes sur les blessures de M. de Belle-Isle.

2. Qui fut prise le 7 décembre.

3. *Journal*, XIV, 279. — Voir aussi LUYNES, III, 288.

l'en a fort loué, et lui a permis de partir ». En 1713, nous le trouvons au siège de Landau.

Le duc d'Orléans, régent de France, le fit maréchal de camp en 1718, et, en 1719, pendant la guerre contre Philippe V, il fut employé, sous les ordres du maréchal de Berwick, aux sièges de Fontarabie, de Saint-Sébastien, du fort du Passage et d'Urgel.

Le cardinal Dubois, premier ministre du Régent, avait pour principaux conseillers le ministre de la guerre, Leblanc, et le comte de Belle-Isle. Lorsque les intrigues du duc de Bourbon amenèrent la disgrâce de Leblanc (1723), le comte de Belle-Isle fut mis aussi à la Bastille, et il n'en sortit que pour aller en exil dans ses terres.

En 1726, Leblanc redevenait ministre, et, en 1727, le comte de Belle-Isle était nommé au commandement des camps de la Moselle et de la Haute-Meuse. La même année, il fut chargé du commandement dans les Trois-Evêchés¹; il devait assurer la sécurité de notre frontière, ce qui, paraît-il, était déjà d'une certaine difficulté. L'année suivante (1728), il forma le projet de compléter les défenses de Metz, travaux que l'ingénieur Cormontaigne exécuta les années suivantes. M. de Belle-Isle fit également augmenter les défenses de Thionville et de Sedan, et fit fortifier, sur ses plans, la place de Bitche. En 1730, il commanda le camp de la Haute-Meuse, et, en 1732, celui de la Moselle.

Le grade de lieutenant général, qui lui fut donné

1. Metz, Toul et Verdun.

en 1731, et le gouvernement de Metz, qu'il obtint en 1733, furent les justes récompenses de ses services.

Au début de la guerre de la Succession de Pologne, le comte de Belle-Isle fut détaché de l'armée du maréchal de Berwick et alla occuper la Lorraine et Nancy (13 octobre 1733). En 1734, il s'empara de Trèves et de Traerbach, et joua un rôle important au siège et à la prise de Philipsbourg. Cette même année, Louis XV le nomma chevalier de ses Ordres¹. Pendant la campagne de 1735, il servit encore à l'armée du Rhin et empêcha le comte de Seckendorf de s'emparer de Trèves; il détruisit les fortifications que les Impériaux commençaient à établir à Bingen. « Le comte de Seckendorf ayant marché de nouveau pour exécuter son projet sur Trèves, le comte de Belle-Isle se rendit, avec sa réserve, à Kaiserslautern, et arriva à Trèves en quatre jours d'une marche forcée, sans laisser aucun traînard, par suite des précautions qu'il avait prises. Ayant rassemblé son armée, composée de 30 bataillons et de 66 escadrons, il se posta si avantageusement sur la Roër, qu'il donna au maréchal de Coigny² le temps de marcher à lui avec 40 bataillons et 36 escadrons. Ces dispositions déconcertèrent Seckendorf, qui se retira après quelques escarmouches³ ». La signature des préliminaires de la paix de Vienne amena la cessation des hostilités.

En 1736, le comte de Belle-Isle se démit de la charge

1. Ordres du Saint-Esprit et de Saint-Michel.

2. Qui commandait l'armée du Rhin.

3. COURCELLES, *Dictionnaire des généraux français*, VI, 107.

de mestre de camp général des dragons, qui fut achetée par le duc de Chevreuse¹.

Après la mort de l'empereur d'Allemagne Charles VI (1740), il se forma une coalition entre les électeurs de Bavière et de Saxe, les rois de Prusse, de Sardaigne et d'Espagne, pour démembrer l'Autriche et empêcher que François de Lorraine, grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse, fille et héritière de Charles VI, ne devint empereur d'Allemagne.

La France devait-elle prendre part à la guerre qui commençait? L'électeur de Bavière, Charles-Albert, réclamait la succession de Charles VI et la couronne impériale; il demandait l'appui de la France, et ses partisans étaient nombreux à Versailles. Les frères de Belle-Isle, le comte et le chevalier², étaient les plus ardents à recommander l'électeur de Bavière. On donnerait, disaient-ils, la couronne impériale à un prince allié de la France; on détruirait cette maison d'Autriche, notre ennemie héréditaire; la France et l'Espagne s'agrandiraient, ainsi que la Prusse, dont le roi était l'ami de nos philosophes et qui ne pouvait manquer d'être notre allié fidèle et dévoué. N'avait-il pas publié l'*Anti-Machiavel*? L'opinion s'exalta peu à peu,

1. Le duc de Chevreuse était le fils du duc de Luynes, l'auteur des *Mémoires*. A propos de cet achat le duc de Luynes donne (I, 89) le prix de quelques-unes des grandes charges militaires. Le prix ordinaire de la charge de mestre de camp général des dragons est de 300,000 livres (900,000 fr.); celle de colonel général des dragons est de 500,000 livres (1,500,000 fr.); celle de commissaire, 265,000 livres (795,000 fr.).

2. Déjà maréchal de camp.

demanda et finit par obtenir la guerre, malgré le vieux cardinal de Fleury, qui, avec raison, voulait la paix et soutenait qu'il fallait respecter la signature que la France avait donnée en garantissant la Pragmatique¹, à laquelle nous devions l'acquisition de la Lorraine. Mais Fleury fut entraîné à son tour.

Le roi de Prusse était l'un des principaux instigateurs de la coalition. Le comte de Belle-Isle signa à Berlin le traité d'alliance entre la France et la Prusse (fin décembre). A peine venait-il d'être signé, que Belle-Isle recut, à Francfort, un envoyé de Marie-Thérèse, M. Koch, son secrétaire intime, pour proposer à Louis XV les Pays-Bas et le Milanais, s'il consentait à rester neutre². C'était la vraie politique à suivre; mais il était trop tard.

Le comte de Belle-Isle fut nommé ambassadeur près la Diète de Francfort, où devaient se réunir les électeurs (11 décembre 1740). Le Roi lui donna un million (3 millions de fr.), « voulant que tout fût au plus magnifique³ »; les amis de M. de Belle-Isle lui prêtèrent leur vaisselle d'argent, pour le dispenser d'en acheter; le Roi fournit des tapisseries.

Le 11 février 1741, Belle-Isle était nommé maréchal de France, et, le 17, il prêta le serment de maréchal, dans le cabinet du Roi. « Pour ces serments, dit le duc de Luynes⁴, le Roi est dans son fauteuil, un carreau à

1. Au traité de Vienne (1735-38).

2. LUYNES, *Mémoires*, XV, 431.

3. *Ibidem*, III, 308, 319.

4. *Ibidem*, III, 328.

« ses pieds, sur lequel le maréchal de France se met à genoux. Le secrétaire d'Etat lit le serment ; le Roi prend ensuite une canne, qui est ordinairement celle du maréchal de France, qu'il lui remet entre les mains ».

Le nouveau maréchal signa en mai 1741, à Nymphenbourg en Bavière, un traité d'alliance entre la France, la Bavière, l'Espagne et les Deux-Siciles. Les alliés devaient se partager les Etats héréditaires, et la couronne impériale devait être donnée à l'électeur de Bavière. Belle-Isle se rendit ensuite auprès des électeurs de Saxe, de Cologne, de Mayence et de Trèves, et les entraîna dans l'alliance. L'électeur Palatin et le roi de Sardaigne entrèrent à leur tour dans la coalition.

Je ne puis m'empêcher de trouver odieux ce traité ; il prépare le partage de la Pologne, et pour n'avoir pu être mis à exécution, grâce à l'énergie et à l'habileté de Marie-Thérèse, il n'est pas moins détestable, car il inaugure ces honteuses coalitions de gens qui, malgré les traités et le droit, s'allient pour dépouiller le voisin, à main armée, et lui prendre ce qui est à leur convenance.

Le maréchal envoyait à Louis XV de copieuses dépêches. Le dimanche 25 juin, M. d'Aubigné, directeur d'infanterie et ami particulier de Belle-Isle, vint faire sa cour au Roi, pendant son dîner. « Sa Majesté lui dit : « J'ai reçu des dépêches de M. de Belle-Isle, épaisses « de quatre doigts ; cependant le style en est concis et il « n'y a rien d'inutile ; je ne suis pas trop accoutumé à en « recevoir de pareilles ¹ ».

1. LUYNES, III, 427.

En juillet, Belle-Isle était à Versailles, travaillant avec le Roi, le Cardinal et les ministres. On décida qu'on enverrait en Bavière une armée, dont le commandement serait donné au maréchal, commandement qu'il irait prendre aussitôt que les négociations lui permettraient de le faire¹.

En attendant, Belle-Isle revint à Francfort et y donna le 25 août, en l'honneur de Louis XV, une fête splendide, dont il fit imprimer la relation². Francfort était la résidence ordinaire du maréchal; c'était là que se devait faire l'élection de l'Empereur, et il fallait s'assurer des électeurs. Cependant Marie-Thérèse entendait résister avec le secours des Hongrois et l'appui du roi d'Angleterre — électeur de Hanovre. Il fallait songer à la guerre. Belle-Isle partit de Francfort, en novembre, pour aller prendre le commandement de l'armée franco-bavaroise, qui était entrée en Bohême. Il tomba malade à Dresde et se fit porter en litière à Prague; en même temps il demanda un successeur qui fût prêt à le remplacer s'il venait à mourir; on envoya le maréchal de Broglie³. L'armée fut peu satisfaite de son nouveau général⁴, qui vécut en mauvaise intelligence avec M. de Belle-Isle (janvier 1742).

La santé du maréchal de Belle-Isle, général en Bohême, ambassadeur à Francfort, s'étant un peu

1. Voyez la Notice sur CHEVERT.

2. LUYNES, III, 478-9.

3. François-Marie duc de Broglie, né en 1671; fait maréchal de France en 1734; mort en 1745. Il s'était distingué à l'affaire de Denain et à la bataille de Parme.

4. LUYNES, IV, 67.

rétablie¹, il alla à Francfort, fit une entrée solennelle (28 janvier 1742). Le protégé de la France, Charles-Albert, électeur de Bavière, fut élu empereur d'Allemagne sous le nom de Charles VII. A la cérémonie du couronnement, le maréchal de Belle-Isle déploya une magnificence prodigieuse et figura au milieu des rois et des princes avec l'appareil d'un souverain².

Revenu à Versailles, Louis XV le récompensa de son succès en le faisant duc (15 mars 1742³), le roi d'Espagne lui donna la Toison-d'Or (3 avril), et le nouvel empereur le créa prince de l'Empire (12 mai). Ces honneurs lui étaient dus ; mais ils exaspérèrent ses nombreux ennemis, qui, se sentant soutenus par le cardinal de Fleury, lequel n'aimait pas M. de Belle-Isle, l'attaquèrent vivement.

Il partit néanmoins pour l'Allemagne, afin de concerter les opérations avec Frédéric et l'électeur de Saxe, et arriva en Bohême, où, de concert avec M. de Broglie, il battit à Sahay (24 mai) les Autrichiens commandés par le prince de Lobkowitz, qui fut obligé de lever le siège de Trauenberg.

Le maréchal de Belle-Isle était sans cesse occupé à aller au camp de Frédéric et à Dresde, auprès de l'électeur de Saxe, pour négocier avec ces alliés douteux

1. Il souffrait de douleurs rhumatismales.

2. En quatorze mois Belle-Isle dépensa 1,750,000 livres (5,250,000 fr.) sans compter 150,000 livres (450,000 fr.) en présents (LUNES, *Mémoires*, XV, 351). En 1757, M. de Belle-Isle avait encore 1,200,000 livres (3,600,000 fr.) de dettes, dont les trois quarts provenaient des dépenses faites au service du Roi.

3. LUNES, IV, 109.

et obtenir leur concours. Il apprit bientôt que Frédéric, abandonnant notre alliance, venait de signer le traité de Breslau (17 mai) avec Marie-Thérèse, qui lui cédait la Silésie, et que l'électeur de Saxe avait adhéré à ce traité. La France allait avoir à supporter seule tout le poids de la guerre en Allemagne, et son armée, enfermée en Bohême, allait avoir à lutter contre toutes les forces de l'Autriche, libres désormais.

La paix de Breslau mettait en effet à la disposition de Marie-Thérèse l'armée du prince Charles¹, forte de 75,000 hommes et jusqu'alors occupée en Silésie contre le roi de Prusse. Belle-Isle et Broglie n'avaient pas 35,000 Français et Bavares à opposer au prince Charles qui, dès le 15 juillet, investit Prague.

Une lutte continuelle existait entre Belle-Isle et Broglie. Ce dernier, se sachant soutenu à Versailles, contrecarrait en tout le maréchal de Belle-Isle, et cette mésintelligence paralysait l'armée. Broglie établit un camp sous Prague et s'y retrancha. Belle-Isle resta dans Prague et s'y défendit avec talent et intelligence. Il avait élevé de nombreux ouvrages avancés, qui furent seuls attaqués et qui empêchèrent les Autrichiens d'approcher du corps de la place. C'est, je crois, le premier ou l'un des premiers exemples d'une place employant pour résister la méthode excellente de se défendre par des ouvrages avancés².

1. Charles de Lorraine, frère de François, grand-duc de Toscane et époux de Marie-Thérèse.

2. C'est cette méthode qui a permis à Belfort de résister aux Prussiens et de ne pas être pris par eux (1870-71).

Le prince Charles fut obligé de lever le siège après trente jours de tranchée ouverte (14 septembre).

Pendant ce temps, le comte Maurice de Saxe, qui servait dans nos rangs, prévoyant l'issue fatale de la campagne, avait occupé Egra, afin d'assurer la retraite de l'armée française, ou de rendre plus facile l'entrée du maréchal de Maillebois en Bohême. En effet, ce maréchal arrivait au secours de Belle-Isle. Il entra en Bohême par Egra, poussa jusqu'à Elbogen; mais devant l'inaction de l'armée de Prague, il battit en retraite, évidemment avec trop de précipitation, repassa les montagnes et rentra dans le Haut-Palatinat.

A la nouvelle de l'approche du maréchal de Maillebois, un général autrichien, M. de Kœnigseck, proposa une entrevue à M. de Belle-Isle pour signer une convention relative à Prague. L'entrevue eut lieu à Kœnigsgratz. L'Autrichien demanda au maréchal de livrer Prague et de se rendre à discrétion. Belle-Isle refusa net et déclara que ses troupes sauraient conserver leur liberté par leur courage.

L'investissement de Prague continuait. Après le départ du prince Charles, le prince de Lobkowitz, avec 20,000 hommes et 4,000 hussards, bloquait étroitement la ville. A la fin d'octobre, le maréchal de Broglie alla prendre le commandement de l'armée de Bavière, où il ne fit pas mieux qu'à Prague; mais son départ rendit l'unité du commandement à l'armée de Bohême et permit à Belle-Isle d'agir seul.

L'hiver approchait; il fut rude. Les vivres devenaient rares; il fallait faire sans cesse de grands fourrages

pour nourrir les chevaux et s'emparer, l'épée à la main, du peu de vivres qui se trouvaient encore dans les environs de Prague. L'armée semblait perdue.

Le maréchal reçut enfin l'ordre d'évacuer la ville et de sauver l'armée ; il se prépara à effectuer sa retraite sur Egra, malgré la rigueur de l'hiver, malgré les difficultés de la route, la longueur du chemin à parcourir, malgré surtout le découragement de ses officiers. Il écrivait, le 6 novembre au ministre de la guerre : « Le découragement s'est emparé du cœur et de l'esprit de chaque officier. J'apprends journellement avec la plus vive douleur que, non contents de tenir les propos les plus criminels devant la troupe, ils n'exécutent aucun ordre, et que, à la honte de la nation, ils sont les premiers à prendre et à piller tout ce qu'ils trouvent... Ce mal intime et domestique est de tout point bien plus fâcheux que les autres ¹ ».

A force de volonté et de dévouement, le maréchal, quoique malade, parvint à remonter le moral de son armée. Aidé surtout par son frère, le chevalier de Belle-Isle, il avait rassemblé des vivres, des chevaux, et préparé, par un travail obstiné, ce qui était nécessaire pour assurer le succès de l'entreprise qu'il voulait accomplir ².

Le maréchal a raconté l'histoire de cette belle retraite.

1. *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1884. Article de M. le duc de Broglie sur *la Retraite de Prague*.

2. Une partie des dispositions excellentes que prit le maréchal de Belle-Isle pour effectuer sa retraite lui avaient été indiquées par le chevalier de Folard, officier d'état-major fort instruit, qui

qui lui fit le plus grand honneur ; nous lui laissons la parole.

LETTRE DU MARÉCHAL DE BELLE-ISLE

à l'un des ministres au Roi dans une cour étrangère.

Amberg, 8 janvier 1742.

Vous me paraissez désirer, Monsieur, avec tant d'instance d'être informé au vrai de ce qui s'est passé dans la marche de l'armée de Prague à Egra, que, quoique je n'aime pas à parler d'une chose où j'ai eu personnellement tant de part, je cède néanmoins au bien qui peut en résulter pour l'honneur des armes du Roi, surtout dans les circonstances présentes qu'il convient au bien des affaires générales de détruire toutes les mengeries que débitent les écrits et les gazettes autrichiennes. Je vais donc vous faire un récit sommaire, mais exactement vrai, de ce qui s'est passé relativement à cette expédition.

Lorsque le maréchal de Broglie m'a remis le commandement de l'armée de Bohême et de la ville de Prague, le 27 octobre, jour de son départ, elle était peu approvisionnée ; il n'avait conservé que 12 à 1,300 chevaux pour toute cavalerie, et 250 pour les attelages, pour les vivres et pour l'artillerie ; tous les environs de Prague, à trois lieues à la ronde, étaient totalement dévastés et fourragés ; nous avions affaire à environ 2,500 hussards et 1,500 Croates ou Pandours, sous le commandement des généraux Festetitz et comte de Forgatz.

Mon premier soin a été de remonter ma cavalerie ; j'avais déjà trouvé 2,000 chevaux en six jours de temps et 7 à

avait servi autrefois sous les ordres du maréchal. M. le duc de Broglie a retrouvé au Dépôt de la guerre les lettres de Polard à Belle-Isle (2 et 11 novembre 1742) et fait ressortir combien elles ont été utiles au maréchal.

800 chevaux d'attelage; j'avais étendu mes quartiers pour approvisionner mes magasins et ce pendant faire vivre plus commodément mes troupes, lorsque j'appris que le prince Lobkowitz avait été détaché de l'armée du Grand-Duc¹ pour venir de nouveau bloquer l'armée dans Prague. Il campa, en effet, à quatre lieues de cette place, le 4 novembre, avec 13 régiments d'infanterie, 8 de cuirassiers ou de dragons, 1,500 Croates ou Pandours, et à peu près autant de hussards ou de chasseurs à cheval, ce qui, avec le corps du général Festetitz, formait une armée de 18 à 20,000 hommes effectifs, à quoi s'est joint encore, quelques jours après, 5 à 6,000 chasseurs ou milices de Moravie. J'ai donc été obligé de retirer mes quartiers, dont j'ai formé un camp à une petite lieue de la ville pour tenir les débouchés qui mènent à l'Elbe.

Le prince de Lobkowitz a eu grand soin de se couvrir de rivières et de se tenir hors de portée que je puisse le combattre; mais la nécessité où j'étais d'user de toute mon industrie à rassembler des fourrages ou des vivres, et de mettre mon armée en état de pouvoir agir dès que les opérations de l'armée du Danube obligeraient le prince Charles² à rappeler M. de Lobkowitz, m'a uniquement occupé et m'a empêché d'attaquer ses quartiers et de faire la petite guerre.

J'ai cherché à donner le change à mon ennemi, et tandis que je ne songeais qu'à sortir, j'ai fait toutes les démonstrations de quelqu'un qui veut faire un établissement solide; j'en supprime ici tous les détails. Ce n'a pas été la partie la moins difficile, parce qu'il fallait que je travaillasse aux deux contraires à la fois, que mon véritable objet fût caché en tâchant de persuader l'autre. J'ai fait reconnaître tous les chemins qui conduisent de Prague à Egra; il y en a deux

1. François de Lorraine, grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse (1736), empereur d'Allemagne sous le nom de François 1^{er}.

2. Charles de Lorraine, frère du grand-duc de Toscane.

ordinaires auxquels le prince de Lobkowitz a donné toute son attention. J'ai cherché tous les moyens d'en pouvoir prendre un troisième au milieu des deux autres; il m'a fallu y envoyer des gens intelligents et déguisés, et, lorsque j'ai vu qu'il n'y avait aucune diversion à espérer de nos armées de Bavière et du Danube, et que plus je différerais, plus les obstacles s'augmenteraient, et que ma retraite pouvait devenir impraticable, j'ai pris décidément toutes mes mesures et ai mis mon armée en marche la nuit du 16 au 17 décembre, sur deux colonnes, leur donnant un rendez-vous à trois grandes lieues de la ville, où je suis arrivé de ma personne le 17, à la pointe du jour, menant avec moi 1,400 hommes d'infanterie, y compris 23 compagnies de grenadiers que j'avais formées sur les cavaliers à pied, 3,000 chevaux, cavaliers, dragons ou hussards, 30 pièces de canon de campagne à la suédoise avec tout leur attirail, des chariots chargés de cartouches pour l'infanterie, pierres à fusil, outils, etc., des caissons portant du pain ou du riz pour six jours, le trésor, l'hôpital; le tout composant environ 300 voitures¹ et 6,000 mulets ou chevaux de bât d'équipage.

J'avais fait prendre aux troupes, en partant, du pain et du riz pour six jours, et je conduisais avec moi des bœufs pour distribuer la viande journellement; j'en ai donné une livre par jour à chaque soldat, pour suppléer au pain; je leur ai aussi fait donner du lard et de l'eau-de-vie et une seconde distribution de riz, dans la marche; j'avais fait ficeler secrètement du foin; j'en ai fait prendre à toute la cavalerie et aux équipages pour deux jours, et pour quatre jours d'avoine.

Quoique j'aie laissé dans Prague une garnison de plus de 4,000 hommes, elle n'était composée que de convales-

1. Malgré les défenses expresses du maréchal, les officiers avaient emmené d'immenses équipages; il les fit brûler pour ne pas encombrer et retarder la marche de cette longue colonne.

cents, infirmes et malingres, qui n'eussent jamais pu faire deux jours de marche ; cette précaution était d'ailleurs nécessaire pour la sûreté de nos hôpitaux et des effets que je ne pouvais emporter, comme aussi pour faire diversion et empêcher que le prince de Lobkowitz ne fût averti sur-le-champ de mon départ. J'ometts le détail d'une infinité d'autres précautions qu'il m'a fallu prendre pour dérober ma marche, en quoi j'ai parfaitement réussi. Le prince de Lobkowitz, ayant cru que ce n'était qu'un grand fourrage, n'a su la vérité que le 18.

J'avais fait alors huit grandes lieues ; car, après que j'eus joint toutes les troupes, le 17 à la pointe du jour, par un brouillard et un verglas qui rendaient ma marche extrêmement pénible, je la continuai jusqu'à Teuklowitz, où je surpris un régiment de cuirassiers, qui eût été enlevé sans le brouillard qui facilita sa retraite ; on en tua une vingtaine, on en fit 17 prisonniers, et l'on prit 22 chevaux. Comme le pays est fort ouvert et qu'il y a douze ou quatorze lieues de plaines à traverser, ayant affaire à un ennemi qui avait plus de 8,000 chevaux frais et sans bagages, j'avais partagé mon armée en cinq divisions, deux avant-gardes et une grosse arrière-garde : chaque division composée d'une brigade d'infanterie de 2,200 ou 2,300 hommes, de deux brigades de cavalerie d'environ 500 chevaux, d'une brigade d'artillerie de 6 pièces, et des équipages des officiers généraux et des troupes de la division. Ma première avant-garde était composée alternativement de mes carabiniers ou dragons, de mes hussards et de 18 à 20 compagnies de grenadiers ; et la seconde avant-garde, des gardes ordinaires et du campement.

Il faut observer que le pays est fait de façon qu'il est impossible de marcher sur plus d'une colonne ; il est aisé de comprendre la file que doit tenir tout ce que je viens de détailler, et c'est par cette raison que, mon armée étant toujours partagée en divisions, j'étais toujours en état de faire face en force à la tête, à la queue et le long de ma colonne,

parce que, faisant à droite ou à gauche, selon le côté où paraîtrait l'ennemi, je me trouverais toujours en bataille, mes armes mêlées, infanterie, cavalerie et canon, couvrant mes équipages que je faisais mettre derrière, et c'est ce qui est en effet arrivé; car, à mon départ de Teuklowitz, les ennemis firent mine d'attaquer mon arrière-garde avec quantité de hussards et de Croates, soutenus par 12 escadrons de cuirassiers avec leurs étendarts. Mes grenadiers, qui étaient postés derrière mes chariots, firent feu à propos; ce qui, joint à quelques volées de canon, obligea l'ennemi à se retirer en désordre hors de la portée. Ils attaquèrent, le même jour, presque en même temps, le centre de ma colonne à la troisième division, où étaient la brigade d'Auvergne et celle de la Reine et d'Orléans-cavalerie. Le comte de Bavière, qui la commandait, fit mettre ses troupes en bataille et tirer du canon, ce qui les écarta sur-le-champ.

Ils se présentèrent aussi en assez grand nombre à l'avant-garde, où ils furent chargés avec encore plus de vigueur; tout cela ralentit un peu la marche et fit que l'arrière-garde n'arriva qu'un peu après minuit. La terre était couverte de neige; l'armée fit néanmoins ce jour-là six grandes lieues, ce qui m'obligea à ne partir le lendemain qu'à midi. Les hussards nous entourant de toutes parts à la portée du pistolet, je marchai dans le même ordre; il n'y eut que des escarmouches. Les ennemis avaient déjà rompu tous les ponts sur le chemin de ma gauche, ne s'attendant pas que je pusse prendre à droite comme je fis.

J'arrivai à Jechnitz, qui, jusque-là, est la grande route qui mène vers Pilsen; j'y fis rester l'artillerie et quelques brigades pour faire croire à l'ennemi que je devais continuer; mais dès qu'il fut nuit, je fis marcher tout le reste de l'armée à Steben, qui est le grand chemin de Carlsbad et le plus fréquenté; c'est celui de la poste.

Comme c'est là que l'on commence à entrer dans les montagnes et dans les défilés, je changeai ma disposition qui ralentissait trop mes mouvements. Je fis séjourner

toute l'infanterie, l'artillerie et les équipages, et fis prendre les devants, par un chemin différent, à toute ma cavalerie que j'envoyai droit à Egra, ne réservant avec moi qu'une partie des carabiniers, tous les dragons et les hussards. Je remis l'armée en marche à une heure après minuit, au lever de la lune, mon infanterie entremêlée par division avec le canon et les équipages, et toujours une grosse arrière-garde. Je suivis le grand chemin de Carlsbad pendant une lieue, où je pris tout court à gauche, à travers les montagnes et un pays où jamais armée n'a passé; je n'arrivai qu'à minuit à Luditz, d'où vous conclurez que les troupes furent ce jour-là vingt-quatre heures en marche, par un froid et un vent du nord insupportable; mais il faisait beau soleil¹.

Jusque-là l'armée avait toujours campé en front de bandière; mais ayant déjà mis 3 ou 4 lieues de grands défilés derrière moi, je fis cantonner les troupes dans les faubourgs de Luditz et leur fis donner toutes sortes de secours. J'y restai jusqu'au lendemain midi; et comme le brouillard de la nuit n'avait fait qu'une glace, sur laquelle mon artillerie n'eût jamais pu monter une très haute et très raide montagne, je la fis tourner autour de cette montagne sur des marais glacés et arrivai à onze heures du soir à Teusing, où je restai encore jusqu'au lendemain midi, pour laisser le temps aux troupes de faire leur soupe, de bien manger et de dormir.

C'est là que j'appris que le prince de Lobkowitz avait fait rompre et brûler les ponts de Carlsbad sur la rivière d'Egra et tous ceux de la route de Pilsen, où il avait jeté plusieurs milliers de chasseurs, Croates et Pandours, n'ayant jamais voulu croire que j'eusse pu passer par le chemin que j'avais tenu.

1. Le 21 décembre, le maréchal écrivait au ministre de la guerre: « Je suis étonné d'exister encore; mais comme l'esprit soutient le corps et que mon zèle est sans bornes, j'espère que j'arriverai au bout ». Le maréchal était perclus de rhumatismes; il ne se coucha pas pendant toute la retraite.

Celui qui me restait à faire était encore bien pis; mais comme j'étais alors au milieu des hautes montagnes¹ et des forêts, je vins mettre mon quartier à Einsiedl, et fis cantonner toutes les troupes dans les villages circonvoisins, laissant une grosse arrière-garde à Landek, qui est à la tête du défilé. J'y séjournai le jour de Noël pour laisser arriver mes traîneurs, faire prendre les devants à l'artillerie, et faire faire du pain de portion que j'avais commandé dans tout le pays; ce qui me mit à même de distribuer 40,000 rations à l'armée.

J'ai omis de dire qu'à mesure que j'ai fait faire des distributions, j'ai fait brûler les voitures, qui n'eussent jamais pu passer et m'embarrassaient beaucoup; par la même raison je fis également brûler les caissons portant les cartouches de l'infanterie, infiniment trop lourds; je fis mettre les cartouches sur des chariots de paysans, conduits par des gens du pays, au moyen de quoi tout a passé légèrement et est arrivé sans accident.

Le 25, je remis l'armée en marche à minuit, et arrivai à la pointe du jour à l'entrée de la forêt qui couvre la haute montagne de Kœnigswarth, d'où l'on descend par un chemin de précipices qui eût été impraticable sans la neige qui en adoucissait l'escarpement. Je plaçai à la droite et à la gauche de l'entrée du défilé les deux brigades de Piémont et d'Auvergne pour faire l'arrière-garde de tout. J'arrivai avec le gros de l'armée à Kœnigswarth à midi, où je fis cantonner toutes les troupes le long de la petite rivière de Wonheim. Les bagages et l'arrière-garde arrivèrent à onze heures du soir.

Il paraîtra incroyable à la postérité qu'une armée composée de tout ce que j'ai dit, et surtout avec de l'artillerie, ait fait une marche de 38 lieues², par la saison de l'année la plus rude et les jours les plus courts, à travers un pays armé et

1. Le Bœhmer-wald.

2. Au moins 150 kilomètres.

soutenu par un corps de 18 à 20,000 hommes, sans embarras et avec toutes sortes de secours, sans néanmoins avoir jamais été entamée et n'ayant perdu que ce qui n'a pu suivre.

Par les états que je me suis fait donner, je vois que ma perte est d'environ 7 à 800 hommes et une quinzaine d'officiers que j'ai laissés derrière, attaqués de maladies et dans l'impossibilité de suivre; j'ai laissé avec eux des passeports et des trompettes pour les remettre prisonniers de guerre à la première troupe ennemie.

Le 27, j'ai fait cantonner toute l'infanterie entre la ville d'Egra et la petite rivière de Wonheim, et la cavalerie de l'autre côté de la rivière d'Egra; j'y ai séjourné jusqu'au 3 janvier, pour y laisser reposer les troupes, d'où je les ai conduites dans le Palatinat¹, toute l'infanterie le long de la Naab, communiquant par ma droite aux quartiers de M. le maréchal de Broglie, en deçà et à la rive gauche du Danube; j'ai placé ma cavalerie tout le long de la rivière de Vils², en arrière. Dans cette position, je fais la gauche de l'armée de M. le maréchal de Broglie, qui est de l'autre côté du Danube, et j'attends les ordres de la Cour sur la destination de cette armée; après quoi, je compte regagner le chemin de Paris pour prendre un peu de repos et travailler sérieusement au rétablissement de ma santé, qui est entièrement délabrée et épuisée.

Je dois encore vous dire que j'ai laissé le commandement de la place, en partant de Prague, à M. de Chevert, officier de distinction, avec une ample instruction de tout ce qu'il devait faire; je lui ai laissé pour garnison 4,000 hommes composés de tous nos convalescents, malingres et infirmes, et d'un nombre de cavaliers à pied hors d'état de soutenir la fatigue de la marche...

Voilà, Monsieur, le détail sommaire de ce que j'ai fait pour tirer l'armée du Roi de la mauvaise situation où on l'avait

1. Le Haut-Palatinat, arrosé par la Naab, affluent du Danube.
2. Affluent de la Naab, qui passe à Amberg.

jetée. Je ne sais comment les ennemis ont osé dire que ma marche ait ressemblé à une fuite, puisque, dès le second jour, j'ai séjourné à Teuklowitz, quoique je fusse alors au milieu des quartiers de M. de Saint-Ignon, qui, en effet, se présenta le lendemain à notre arrière-garde avec 4 régiments de cuirassiers ou de dragons et beaucoup de hussards. Je me rendis de là au camp de Lischan près de Rakonitz, d'où je ne décampai qu'à midi; j'en ai usé de même à Luditz et à Teusing; et partout où l'ennemi s'est approché de ma colonne, il a trouvé des coups de fusil et des coups de canon; les hussards n'ont pris que ce qui n'a pu suivre, et les voitures brisées et les chevaux de bât vendus ou écartés par la faute des valets¹.

Suivant l'usage, les officiers que leurs blessures empêchaient de servir vinrent saluer le Roi à Versailles, à leur retour en France. « Il arrive ici à tout moment, dit le duc de Luynes, des officiers de l'armée de Bohême, les uns avec des béquilles, les autres avec des bras de moins ». Louis XV ne leur dit pas un mot et parut à peine sensible aux blessures que ces braves officiers avaient reçues en le servant. Sa Majesté, à ce moment, pensait à toute autre chose.

En 1743, le maréchal de Belle-Isle ne put servir à cause du mauvais état de sa santé.

En 1744, il commandait, à Metz, un corps de troupes destiné à couvrir la Lorraine². Lorsque les Autrichiens envahirent l'Alsace que défendait le maréchal de Coigny, Louis XV et le maréchal de Noailles accoururent, avec l'armée de Flandre, au secours de Coigny et il fut

1. LUYNES, *Mémoires*, IV, 382.

2. *Ibidem*, VI, 27.

convenu que les trois maréchaux commanderaient l'armée, chacun leur jour, sous le Roi¹. Louis XV, arrivé à Metz, tomba malade et fut soigné chez M. de Belle-Isle (septembre). Après le rétablissement de la santé de S. M., l'armée alla assiéger Fribourg, et Belle-Isle assista à ce siège (octobre-novembre).

Après la prise de Fribourg, le maréchal fut envoyé à Munich et à Berlin pour régler avec Charles VII et Frédéric² les opérations de la campagne de 1745. Le 20 décembre, en passant sur le territoire de l'électeur de Hanovre, il fut arrêté et conduit en Angleterre, enfermé au château de Windsor, et y resta prisonnier jusqu'au mois d'août 1745.

1746. Cette année, M. de Belle-Isle commanda l'armée d'Italie sous l'infant don Philippe. Le roi de Sardaigne avait abandonné l'alliance de la France et secondait les Autrichiens en Italie. Le maréchal de Maillebois et nos alliés les Espagnols avaient été battus à Plaisance (16 juin) et rejetés sur le Var. Les Autrichiens avaient envahi la Provence, qui fut ravagée par les Pandours et leurs Croates; ils avaient occupé les îles de Lérins et assiégeaient Antibes, pendant que les Anglais bloquaient Toulon et Marseille.

L'armée française, réduite à 12,000 hommes, ne pouvait lutter contre les 40,000 Autrichiens qui avaient envahi la Provence. Enfin le maréchal de Belle-Isle,

1. LUYNES, VI, 29.

2. Revenu pour un moment à l'alliance française.

ayant remplacé M. de Maillebois¹, déploya une extrême activité et de grands talents militaires; il refit d'abord son armée.

Pendant ce temps, les Gênois se soulevaient contre les Autrichiens et les chassaient (10 décembre). Cette révolte, en menaçant la ligne de retraite des Autrichiens, avait rendu la tâche de Belle-Isle plus facile; il prit l'offensive (21 janvier 1747) et força les Austro-Piemontais à lever le siège d'Antibes et à repasser le Var (3 février). A cette dernière affaire, l'ennemi, culbuté par les troupes du maréchal, eut beaucoup d'hommes de noyés et perdit environ 10,000 prisonniers.

1747. Le maréchal de Belle-Isle pénétra à son tour en Italie; il prit Montalban, Villefranche et Vintimille (juin-juillet). Pendant ce temps, les Autrichiens avaient mis le siège devant Gènes. Pour délivrer cette ville, au secours de laquelle on avait envoyé des troupes et

1. Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois, petit-neveu de Colbert, naquit à Paris en 1682. Il se distingua à la défense de Lille (1708) et fut nommé brigadier. Il servit en Italie pendant la guerre de la Succession de Pologne et commanda en Corse de 1739 à 1741. Il avait été nommé maréchal de camp en 1718 et lieutenant général en 1731; en 1741, il fut fait maréchal de France et envoyé, en 1742, au secours de Prague. M. de Maillebois s'arrêta à Elbogen et revint, par Egra, à Amberg, sans avoir rempli sa mission. Nommé au commandement de l'armée franco-espagnole en Italie, il remporta sur les Piémontais un assez brillant avantage à Bassignano (27 septembre), combat dans lequel il ne perdit que 20 hommes tués et 40 blessés (*Gazette*, 1745, p. 529). L'année suivante (1746), il perdit la bataille de Plaisance, à la suite de laquelle les impériaux entrèrent en Provence. Ce fut la dernière campagne du maréchal de Maillebois, qui mourut en 1762.

M. de Boufflers, Belle-Isle résolut d'envahir le Piémont et d'obliger ainsi les Piémontais à se séparer des Autrichiens et à rentrer dans leur pays. Il envoya d'abord dans le Dauphiné un gros détachement qui traversa les Alpes et déboucha dans la vallée de la Stura. Aussitôt les Piémontais abandonnèrent les Autrichiens, qui levèrent le siège de Gènes (3 juillet); alors l'armée franco-espagnole attaqua le Piémont. A droite, les Espagnols, nos alliés, durent inquiéter l'ennemi par la route de la Corniche; à gauche, Belle-Isle, débouchant du mont Cenis, menaça Turin par la vallée de la Stura; au centre, le chevalier de Belle-Isle, frère du maréchal, partit de Briançon, traversa le col du mont Genève et se porta aussi sur Turin par la vallée de la Doire. La partie supérieure de cette vallée était défendue par les places fortes d'Exilles et de Fénestrelle. Le chevalier trouva de plus, au col de l'Assiette, un fort retranchement que l'ennemi avait élevé dans ces montagnes. Ne pouvant tourner cette redoutable position et ne voulant pas reculer, le chevalier de Belle-Isle l'attaqua de front, sans avoir le canon nécessaire. Après plusieurs assauts meurtriers, le chevalier se fit tuer en plantant un drapeau sur le retranchement¹. Cette attaque nous coûta 5,000 hommes, et on renonça après cet insuccès à l'attaque du Piémont (19 juillet).

Le maréchal continua à commander l'armée d'Italie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). Pendant son

1. Louis-Charles-Armand Foucquet, chevalier puis comte de Belle-Isle, naquit à Agde en 1693. Il fut fait maréchal de camp en 1738 et lieutenant général en 1742.

commandement, il acheva les fortifications destinées à mettre Toulon à couvert du côté de la terre.

Après la paix, Louis XV créa le maréchal de Belle-Isle pair de France, et l'Académie française, la même année, lui donna un fauteuil (1749).

A la fin de 1755, à la veille de la guerre avec l'Angleterre, Belle-Isle fut nommé commandant sur toutes les côtes de l'Océan, depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne. Son inspection constata que le Roi avait sur les côtes du royaume 240,000 gardes-côtes armés¹.

Le 16 mai 1756, le maréchal de Belle-Isle fut nommé ministre d'Etat, et, en mars 1758, secrétaire d'Etat au département de la guerre. « Il avait représenté au Roi l'immensité du travail peu convenable à son âge, à sa santé et à ses autres occupations, ajoutant cependant qu'il était prêt à obéir, mais qu'il lui était impossible d'entrer dans tous les détails et d'être chargé des signatures qui prennent beaucoup de temps. Le Roi lui a dit qu'il le ferait aider² ».

Ce fut M. de Crémille qui fut adjoint au nouveau ministre³.

1. LUYNES, XIV, 377.

2. *Ibidem*, XVI, 380.

3. Louis-Hyacinthe Boyer de Crémille, né en 1700, était capitaine de dragons en 1718 et devint mestre de camp d'un régiment de dragons. Dès l'année 1734, et jusqu'en 1758, il servit en qualité de maréchal général des logis et acquit dans l'exercice de ces difficiles fonctions une réputation justement méritée. En 1743, à l'armée du maréchal de Noailles, il avait, par ses excellentes dispositions, enfermé les Anglais à Dettingen et préparé une victoire assurée, lorsque les fautes de M. de Gramont changèrent la victoire en une défaite. Le Roi nomma M. de Crémille brigadier en 1743 et maréchal de camp en 1744, et créa pour lui

Pendant son ministère, M. de Belle-Isle fit rendre les ordonnances les plus utiles et les plus sages, et luttâ sérieusement contre les abus sans nombre qui avaient affaibli et désorganisé l'armée. Il commença, pendant la guerre de Sept-Ans, les réformes que devait accomplir avec tant de succès le duc de Choiseul, lorsque la paix fut signée en 1763¹.

M. de Belle-Isle fit aussi de sérieux efforts pour rétablir la discipline. Lorsque le comte de Clermont fut nommé au commandement de l'armée d'Allemagne, il recut du Roi des instructions fort sévères. Le maréchal attachait la plus grande importance au rétablissement et au maintien de la discipline, qui alors n'existait plus qu'en apparence dans la troupe et chez les officiers de tout

la charge d'inspecteur général de l'infanterie, de la cavalerie et des dragons. En 1746, il se distingua à Raucoux, et ses dispositions contribuèrent beaucoup à la victoire de Laufeld, à la prise de Berg-op-Zoom et à l'investissement de Maëstricht. Il fut fait lieutenant général en 1748. Le maréchal de Saxe, auquel il fut fort utile, le tenait en grande estime.

En même temps que M. de Crémille fut adjoint au maréchal de Belle-Isle, il fut nommé gouverneur de l'Hôtel des Invalides, surintendant de l'Ecole militaire, et, en 1760, directeur général des fortifications et du génie.

Après la mort du maréchal de Belle-Isle (1761), le Roi lui conserva ces diverses fonctions, sous le duc de Choiseul, successeur du maréchal, en y ajoutant celle de directeur général de l'artillerie. La même année il fut nommé grand'croix de Saint-Louis. En 1762, il donna sa démission de toutes ses charges et mourut en 1768.

M. de Crémille était un officier d'état-major et un administrateur de premier ordre. Il joua, sous Louis XV, le rôle important qu'avaient rempli sous Louis XIV MM. de Chamlay et de Puységur.

1. Voir L. DUSSIEUX, *L'Armée en France*, II, 339.

grade¹. Il avait su la maintenir dans les armées qu'il avait commandées, parmi les troupes, et, chose plus difficile, l'imposer aux officiers et aux généraux placés sous ses ordres. Les Mémoires du duc de Luynes² donnent de curieux détails sur la conduite du maréchal de Belle-Isle pendant l'occupation de l'électorat de Trèves et pendant la campagne de Bohême.

Les moyens de maintenir la discipline et de ne pas soulever les populations, disait le maréchal,

C'est, premièrement, de donner les ordres les plus sévères et les plus détaillés aux troupes sur la discipline qu'on veut faire observer, et de punir avec la dernière rigueur, par les peines proportionnées à chaque état, le premier qui y manque, officier général ou particulier, soldat, cavalier ou dragon, ou tout autre. Mais ce n'est pas tout : non seulement il ne faut pas laisser le soldat dans la souffrance, mais il faut même lui procurer, autant qu'il est possible, quelque bien-être, des facilités pour trouver des subsistances abondamment et à un prix raisonnable, lui faire fournir, même gratis, quelques parties de ces subsistances, prévenir les magistrats des villes où l'on doit passer et les baillis ou chefs des différents villages, de ce qu'ils doivent fournir ; si c'est en pays ami ou neutre, avoir soin que tout soit payé exactement : si c'est en pays ennemi, s'informer de ce que peut fournir chaque ville ou chaque communauté³ ; ... avoir attention que les fournitures qu'on a ordonnées soient faites exactement pour le temps, le lieu, la quantité et la qualité ; aver-

1. Voir plus loin la notice du maréchal d'ESTRÉES.

2. Tome XVI, pages 355-360. M. de Luynes tenait ces détails du maréchal, dont il était l'ami.

3. Commune, village.

tir ceux qu'on impose que s'ils manquent à quelqu'une de ces conditions, ils seront imposés au double, au triple, même au quadruple ; leur tenir parole à la dernière rigueur sur ces punitions, mais en même temps empêcher avec la plus grande sévérité qu'il soit exigé, dans aucun cas, par delà ce qui a été imposé. Et, lorsqu'il arrive quelques circonstances qui mettent dans l'occasion ou la nécessité d'exiger des fournitures extraordinaires, les faire payer avec la dernière exactitude. Enfin, il est très nécessaire que le général ait chez lui un livre par chapitres contenant les différents articles pour la subsistance de l'armée, et que tous les jours, s'il est possible, il se fasse rendre compte par l'intendant de ce qui regarde ces différents articles. Ce travail devient fort court quand on le fait tous les jours et qu'une fois la règle est établie¹.

Voilà la méthode que M. le maréchal de Belle-Isle employa lorsqu'il passa en Bohême. Il avait déjà eu l'occasion d'en comprendre l'importance lorsqu'il entra dans l'électorat de Trèves, à la tête de l'armée du Roi. Avant que d'y entrer, il parla non seulement aux officiers généraux et particuliers, mais même à la tête de chaque corps et leur dit que, quoiqu'ils entrassent en pays ennemi, ils ne devaient pas en conclure que le pillage et la maraude seraient permis ; qu'il aurait attention qu'on leur fournit tout ce qui leur serait nécessaire à un prix raisonnable ; que même il espérait de trouver le moyen de leur procurer quelques bénéfices sur les subsistances, mais qu'il exigeait que pendant huit jours on observât la même exactitude et la même régularité que si on campait dans le parc de Versailles.

Dans le même temps qu'il donnait ces ordres, il parlait aux magistrats des villes principales où l'on devait passer et leur déclarait ses intentions sur l'espèce et la quantité de

1. Si le soldat en effet n'a pas ses vivres assurés par l'intendance, il est bien obligé de marauder ; la maraude le conduit au pillage ; dès lors la discipline est détruite.

fournitures qu'il exigeait. Il leur enjoignit de les faire apporter, dans chaque lieu où son armée devait camper, au plus tard dans huit jours, après quoi il ne pouvait plus répondre des désordres qui pourraient être commis. Il ordonna qu'on fournit gratis à chaque soldat une livre de viande et une certaine quantité d'herbes et de légumes.

Lorsqu'il fut prêt de faire entrer son armée dans Trèves, il fit venir les magistrats et leur dit que, l'électeur, leur maître, étant la principale cause de la guerre que le Roi avait contre la maison d'Autriche, S. M. était en droit d'agir contre eux avec la dernière rigueur et de faire piller et brûler tout l'électorat, mais qu'il ne voulait point user de cette sévérité à leur égard ; qu'ils eussent à faire fournir avec la plus grande régularité les subsistances dont l'état leur serait remis par M. l'intendant et qu'ils pouvaient être assurés qu'il ne serait fait tort à aucun particulier en quoi que ce soit.

Les magistrats, qui avaient été effrayés avec raison, se trouvèrent fort heureux d'en être quittes pour des fournitures et des contributions réglées ; tout fut apporté avec la dernière régularité. Il n'y eut ni désordre ni plainte. *L'armée campait au milieu des vignes et des jardins, sans prendre un chou ni un grain de raisin.*

Les deux lignes de l'armée française s'étant trouvées nécessairement séparées par un canton de vignes, à peu près dans le temps de la vendange, car c'était au mois de septembre, il paraissait plus difficile que jamais d'empêcher le dégât. M. de Belle-Isle en sentit l'inconvénient. Il examina le terrain. Il lui fallait une communication facile entre les deux lignes de son armée ; il fit venir les baillis des environs : il leur demanda quatre chemins de communication au travers des vignes, mais seulement de 4 pieds de large chacun. Il fit faire une estimation de la perte que ces quatre chemins causeraient aux particuliers dont on entamait les vignes, et fit payer sur-le champ le dédommagement. Il publia les défenses les plus sévères de toucher aux vignes, et chargea les

baillis de faire tenir dans lesdits chemins des gardes, de distance en distance, comme on en met en temps de paix pour garder les vignes, avec ordre auxdits gardes, non de faire aucune résistance, ce qui n'était pas praticable, mais d'avertir s'ils étaient maltraités ou que l'on prit un grain de raisin. *Il n'y eut pas la moindre plainte.*

Une communauté ayant refusé de recevoir les troupes du Roi et de fournir les subsistances auxquelles elle était imposée, M. de Belle-Isle, qui était alors un peu éloigné, ne parut point faire une sérieuse attention à ce refus ; mais, à son retour, il obligea les magistrats de cette ville de venir le trouver ; il leur fit sentir l'énormité de leur faute et la punition qu'il serait en droit d'ordonner ; mais il ajouta que, ne voulant point en user avec eux à la dernière rigueur, il exigeait seulement qu'ils fournissent le quadruple de ce à quoi ils avaient été imposés, les assurant qu'après avoir satisfait exactement à cet ordre, il ne leur serait plus rien demandé. M. de Belle-Isle fut obéi...

M. de Belle-Isle était souvent obligé de faire commander des chariots de paysans, soit pour le besoin général de l'armée, soit pour le soulagement des équipages particuliers ; mais il avait établi qu'il n'en fût fourni qu'en conséquence d'un ordre signé de lui, et défendu très expressément qu'on gardât ces chariots plus de huit jours. Un chariot à quatre chevaux est souvent le bien le plus réel d'un paysan ; en être privé pendant huit jours ne lui fait pas un tort irréparable ; mais, lorsqu'on le garde plus longtemps, il se trouve dans l'impossibilité de labourer sa terre et de faire son commerce. L'exactitude à renvoyer ces chariots dans le terme fixé n'empêche point que l'armée et les particuliers n'aient les secours nécessaires pour les voitures, parce qu'on en commande d'autres pour les remplacer. Mais, pour faire exécuter cet ordre, il faut des exemples. M. de Belle-Isle se trouva dans le cas d'en faire un, auquel il ne se porta qu'avec grand regret. M. de Saudricourt, premier lieutenant général de l'armée sous M. de Belle-Isle, avait demandé un ou deux

chariots ; il y avait plus de huit jours qu'il les gardait ; ils étaient chargés d'une grande partie de son équipage ; tout ce qui était sur les chariots fut entièrement pillé : c'était en conséquence d'un ordre de M. de Belle-Isle, M. de Saudricourt voulut se plaindre. M. de Belle-Isle lui dit tout haut, à la tête de la ligne, qu'il était au désespoir de s'être trouvé dans la nécessité de faire sur lui l'exemple d'une sévérité indispensable, d'autant plus qu'il le regardait comme son ami de tous les temps ; mais qu'il était instruit des ordres, et que, comme le plus ancien lieutenant général de l'armée, il aurait dû donner l'exemple ; que, s'il retombait dans la même faute, il ne pourrait s'empêcher de l'envoyer dans une citadelle, et peut-être même de lui donner ordre de retourner en France. M. de Saudricourt perdit pour 7 ou 8,000 livres (21 ou 24,000 fr.) d'effets, et personne n'osa plus garder de chariots.

Nous avons reproduit ces pages si curieuses, parce qu'elles font bien connaître le maréchal, et parce qu'elles le rattachent à l'école de Henri IV et de Turenne, à laquelle n'appartenait pas le maréchal de Richelieu, que Belle-Isle aurait certainement puni sans la protection toute spéciale de Louis XV.

M. de Belle-Isle fit cependant quelques exemples sérieux. Nous citerons seulement la punition des officiers qui avaient capitulé à Minden.

Il réprima le luxe que les généraux étalaient à l'armée, surtout dans les repas ; il défendit l'usage de la vaisselle d'argent et y substitua une vaisselle en fer-blanc¹. Il diminua le nombre des services et des plats

1. Chaque assiette en fer-blanc coûtait un peu plus de 3 livres (10 francs), et le service le plus complet revenait encore à environ 2,000 livres (6,000 fr.). — LUYNES, XVI, 452.

que les généraux avaient à leur table et dans les haltes. Il réduisit le nombre des voitures affectées au transport de leurs bagages.

Le maréchal de Belle-Isle fit cesser l'incroyable abus des colonels à la bavette et les concordats.

De puissants personnages faisaient donner un régiment à leur fils, souvent à peine âgé de douze ans. C'est ce que par dérision on appelait les colonels à la bavette. M. de Voltaire est le seul poète qui ait osé fronder ce ridicule sur le théâtre, lorsqu'en 1723 il fit dire au héros de l'*Indiscret* :

Colonel à quinze ans, je pense avec raison,
Que l'on peut à trente ans m'honorer du bâton¹.

Le maréchal de Belle-Isle, persuadé qu'il faut avoir obéi avant que de commander, proposa au Roi de décider qu'à l'avenir personne ne pourrait prétendre à commander un régiment qu'après sept ans de service, dont deux en qualité de cornette ou de lieutenant, et cinq comme capitaine dans l'infanterie, la cavalerie ou les dragons.

Un autre abus non moins grave était celui des concordats; il sévissait surtout dans l'infanterie. Les officiers riches s'entendaient avec des lieutenants et des capitaines peu fortunés pour obtenir d'eux, moyennant une somme d'argent, qu'ils se retirassent du service². Conséquemment, la vacance étant faite, les anciens lieutenants, qui connaissaient le service et faisaient marcher

1. CHEVRIER, *Vie du maréchal de Belle-Isle*, 1762, p. 174.

2. *Ibidem*, p. 182.

les compagnies, quittaient les régiments et étaient remplacés par des jeunes gens riches, qui ne songeaient qu'à acheter au plus vite une compagnie. Par le même moyen on obtenait le départ d'un capitaine sans fortune et qui ne pouvait espérer acheter un régiment. Ces traités clandestins s'appelaient concordats. Leur résultat était de faire arriver à la tête des compagnies de jeunes officiers sans expérience et sans autorité. La vénalité des grades complétée par les concordats avait été une des principales causes de l'indiscipline générale et des défaites de nos armées pendant la guerre de Sept-Ans. Le maréchal défendit les concordats¹.

Le maréchal augmenta la solde et la ration du soldat, et la solde des officiers. Il sépara l'artillerie et le génie, que son prédécesseur avait réunis². Il créa l'ordre du Mérite militaire pour les officiers étrangers, Suisses ou Allemands, qui ne pouvaient obtenir la croix de Saint-Louis parce qu'ils étaient protestants. Cette décoration consistait en une croix d'or, où l'on voyait une épée avec ces mots *Pro virtute bellicâ*, et sur le revers une couronne de lauriers, au bas de laquelle on lisait : *Ludovicus XV instituit 1759*. — Il donna l'uniforme aux médecins militaires.

Pour terminer, nous dirons que c'est au maréchal de

1. On peut lire dans la *Vie du maréchal de Belle-Isle*, par Chevriér, l'excellente circulaire qu'il adressa à ce sujet à tous les colonels d'infanterie, ainsi que dans les *Mémoires* du duc de Luynes, XVI, 450.

2. Voir LUYNES, *Mémoires*, XVI, 439. — L. DUSSIEUX, *L'Armée en France*, II, 328.

Belle-Isle que les maréchaux ont eu un bâton digne d'eux. On lit dans le duc de Luynes, à la date du 10 avril 1758¹ :

« Les deux nouveaux maréchaux de France, MM. de Berchiny et de Conflans, prêtèrent serment entre les mains du Roi. L'usage est que le Roi leur donne un bâton, et jusqu'à présent ce bâton avait été la première canne que l'on trouvait ; presque toujours c'a été celle de M. d'Argenson pendant qu'il a été en place. M. le maréchal de Belle-Isle a représenté au Roi qu'il convenait d'avoir des bâtons faits exprès pour donner aux maréchaux de France le jour de leur serment, et en conséquence on en a fait faire, qui furent donnés dimanche dernier. Ces bâtons sont pareils à ceux que les maréchaux de France portent à leurs armes ; ils sont longs de 18 pouces 2 lignes (0 m, 49), gros de 4 pouces (0 m, 10), garnis de velours bleu semé de fleurs de lys d'or, un cercle d'or à chaque bout ; lesdits bouts aussi garnis de velours pareil avec une fleur de lys d'or ».

Le maréchal duc de Belle-Isle, usé par les fatigues de la guerre, l'âge et le travail, mourut à Versailles, à l'âge de 77 ans, le 26 janvier 1761.

1. Tome XVI, p. 410.

IV

CHEVERT

LIEUTENANT GÉNÉRAL.

Escalade et défense de Prague (1741-1742).

François Chevert naquit à Verdun, le 21 février 1695. Orphelin, et entraîné par une irrésistible vocation, il s'engagea comme soldat, à onze ans, dans le régiment de Carné. « En entrant dans la carrière, il en mesura des yeux l'étendue immense sans en être effrayé; l'éloignement presque infini du dernier terme, loin de ralentir son courage, enflamma son jeune cœur; cependant il ne voyait point suspendus dans la lice les écussons de sa maison; il n'apercevait ni les trophées ni les statues de ses aïeux; nul guerrier de son sang pour le guider, le protéger, lui aplanir la route, ni abrégér le chemin; sans secours, sans appui, c'est à sa valeur, c'est à sa fermeté à braver tous les dangers et à surmonter tous les obstacles.

« Il est vrai que ses qualités naturelles, qui se développèrent avec l'âge, et que le temps perfectionna, annonçaient déjà ce qu'il devait être un jour.

« A une taille avantageuse et bien proportionnée, il

joignait une physionomie intéressante, également douce et fière; une pénétration vive, un jugement sain; un amour de la gloire, disons-le, puisque les moyens en furent toujours honnêtes; une ambition qui détruisit ou domina ses autres passions; une constance et une tenue que rien ne lassait; plus capable de se raidir contre les difficultés que de se plier aux circonstances; brave, entreprenant, audacieux; d'une vivacité, d'une impétuosité sans égale; mais, pour en modérer les effets ou pour en réparer les écarts, la nature avait mis en lui une âme droite, pleine de bonté et d'humanité; un cœur sensible, pour qui l'amitié fut toujours un besoin; obligant, bienfaisant, aimant à rendre justice aux autres; se la rendant librement à lui-même; d'une sincérité et d'une franchise que l'équité ne pouvait condamner, mais que la prudence n'approuvait pas toujours; sans art, sans déguisement, parce qu'il n'avait point de vues à cacher, ni de qualités essentielles à feindre ou à suppléer¹. »

Le 9 décembre 1710, Chevert était nommé lieutenant dans le régiment de Beauce. Les officiers de ce corps voulurent se l'attacher, comme si dès lors ils eussent prévu combien il devait contribuer un jour à la célébrité de leur régiment.

« L'esprit d'ordre et d'arrangement, une application suivie à l'étude de la tactique le mirent bientôt en état d'instruire, de former ce régiment: d'en faire, pour

1. *Eloge de Chevert*, dans le *Mercure de France*, avril 1769, 1^{er} vol., p. 177. — Voir aussi le *Mercure* de mars, p. 222.

ainsi dire, un nouveau corps dont il était l'âme; il le porta à un tel point de discipline et de tenue, d'obéissance et d'émulation, d'aisance et de fierté dans le maintien, d'agilité et d'ensemble dans la marche, de prestesse dans les mouvements, de célérité et de précision dans les manœuvres, que les autres corps se firent gloire de l'imiter. Il servit d'exemple, sans avoir eu de modèle, et l'éloge commence à lui¹. »

Chevert devint, en 1719, aide-major; en 1721, il reçut une commission pour tenir rang de capitaine, fut nommé major, en 1728, et chevalier de Saint-Louis, en 1732. Ces divers grades et celui de lieutenant-colonel ne s'achetaient pas, comme ceux de capitaine et de colonel; c'est ainsi que Chevert put y arriver, et, de lieutenant-colonel passer brigadier, puis maréchal de camp et lieutenant général, grades qui ne s'achetaient pas non plus.

Très habile manœuvrier, Chevert remplit les fonctions d'aide-major général de l'infanterie au camp du Pays Messin, en 1733. Pendant la guerre de la Succession de Pologne, nous le trouvons à la prise de Trèves, de Traerbach et de Philipsbourg (1734). En 1739, il était nommé lieutenant-colonel du régiment de Beauce, qu'il commanda effectivement.

La guerre de la Succession d'Autriche, commencée en 1741, amena le régiment de Chevert en Allemagne. La France avait pour alliés la Bavière, la Saxe et la Pologne, l'Espagne, le Piémont, la Suède et la Prusse.

1. *Eloge*, p. 178.

L'Autriche semblait perdue; mais elle fut sauvée par le courage de Marie-Thérèse, par le dévouement des Hongrois, par les fautes des coalisés et l'inintelligence de l'électeur de Bavière élu empereur d'Allemagne, par l'appui de l'Angleterre et par la défection de la Prusse.

L'armée française, forte de 40,000 hommes, alla se placer sous les ordres de l'électeur de Bavière, qui s'empara de Lintz, s'y fit couronner archiduc d'Autriche, et qui, au lieu de marcher sur Vienne, entra en Bohême pour se faire proclamer roi de ce pays. Bientôt les Autrichiens reprirent Lintz et nous coupèrent la retraite sur le Danube; une armée autrichienne entra en Bohême et menaça les Français de les enfermer entre elle et Prague. Il fallait à tout prix s'emparer de Prague, afin de se réfugier derrière ses remparts, et l'on n'avait ni le temps ni l'artillerie nécessaire pour faire un siège régulier. On en était réduit à enlever la ville par surprise, en escaladant ses murailles pendant la nuit.

Ce fut Chevert qui accomplit cet acte d'audace, et son succès, en sauvant l'armée, donna à son nom une célébrité qui dure encore.

L'électeur de Bavière, ayant appris que les Autrichiens, commandés par le comte de Neuperg, s'avançaient sur Prague, tint un conseil de guerre, le 25 novembre 1744, dans lequel il fut résolu d'essayer, la nuit suivante, de s'emparer de la ville par escalade. La *Gazette*¹ raconte ainsi qu'il suit ce fait d'armes.

1. *Gazette*, 1744, p. 594.

Les ordres ayant été donnés pour l'exécution de ce projet, le comte de Polastron, qui avait été chargé de faire une fausse attaque sur un front de la haute ville, à l'endroit où l'on avait paru vouloir ouvrir une tranchée, commença cette attaque le 26, à une heure du matin, avec les grenadiers du régiment de Piémont et avec plusieurs détachements des brigades du même régiment, de celui du Roi et de celui d'Anjou. Il y eut à cette attaque un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie, qui y attira la plus grande attention de la garnison, dont le feu ne fut pas moins fort que celui des attaquants.

Le comte de Saxe, qui commandait l'attaque qui devait être faite par les troupes françaises, et qui avait passé la Moldau à Königsal, sous prétexte d'aller découvrir la position du comte de Neuperg, se rapprocha le soir de la place, qu'il attaqua, vers les deux heures après minuit, par le côté de la ville basse, suivant ce qui avait été convenu. Il avait sous ses ordres trois compagnies de grenadiers du régiment d'Alsace, une du régiment de Beauce, les carabiniers, 600 hommes de cavalerie, un pareil nombre de dragons et 800 hommes d'infanterie.

Le comte de Saxe ayant fait poser les échelles à l'angle rentrant, à l'épaule du bastion qui flanquait la porte Neuve, et à la courtine attenant, le sieur de Chevert, lieutenant-colonel du régiment de Beauce, monta à la tête des grenadiers par l'angle rentrant, et il entra le premier dans la place, dont aucune maison ne fut pillée par l'attention qu'il eut de contenir sa troupe. Le comte de Broglie, à la tête de trois détachements du régiment de Piémont, escalada par la courtine, et les dragons par l'épaule du bastion.

Dès que les premières troupes furent entrées dans la ville, elles s'emparèrent de la porte Neuve, et l'achèvement rompu à coups de hache, elles mirent la cavalerie et le reste des troupes commandées pour cette attaque en état d'entrer dans la ville et d'y pénétrer.

Pendant cette attaque, dont le succès rendit le comte de

Saxe maître de la ville basse, les troupes saxonnes continuèrent leur attaque sur la haute ville, à la gauche de celle commandée par le comte de Polastron. Le major général Wiesback, à la tête de 300 grenadiers et de 4 bataillons, monta le premier à l'escalade, et, dès qu'il fut sur le parapet, il fut tué d'un coup de fusil. La perte de cet officier, la difficulté que les Saxons avaient trouvée pour arriver au pied de la muraille, et la résistance des ennemis, auraient pu rendre cette entreprise plus difficile, si le courage et l'exemple du comte Rudowski n'avaient redoublé l'ardeur des soldats qu'il avait sous ses ordres et ne les avaient mis en état de s'emparer de la haute ville.

La seconde attaque dont les troupes saxonnes avaient été chargées fut aussi heureuse que celles que le comte de Saxe et le comte Rudowski avaient commandées, et avant six heures du matin l'électeur de Bavière était maître des trois villes¹ et du château, le gouverneur et la garnison, composée d'environ 3,000 hommes, ayant été faits prisonniers de guerre par le comte de Saxe.

On ne peut assez louer la sagesse des troupes dans cette occasion, et la discipline à laquelle on doit de n'avoir été exposé à aucun désordre ni à aucun pillage... L'électeur de Bavière a donné le commandement de cette ville au comte de Bavière, sous les ordres duquel le sieur de Chevert a été chargé du détail.

Il est nécessaire de compléter ce récit en rappelant le dialogue entre Chevert et le sergent chargé de monter le premier sur le rempart. Chevert avait rassemblé tous les sergents de sa colonne : « Il me faut un brave à trois poils », leur dit-il. — « Présent, mon colonel », répondit un sergent du régiment d'Alsace, nommé Pascal.

1. Haute ville, basse ville, ville juive.

— « Camarade, tu vas monter le premier. — Oui, mon colonel. — La sentinelle te criera : Qui vive ? Tu ne lui répondras pas. Elle tirera et te manquera. Tu tireras dessus et tu la tueras. — Oui, mon colonel. — Va, je te suis ».

Les choses se passèrent ainsi, Prague fut enlevé et Chevert nommé brigadier d'infanterie le 15 décembre.

L'électeur de Bavière partit ensuite pour Francfort. Bientôt après son départ, Prague fut assiégé par les Autrichiens, et la disette ne tarda pas à se faire sentir. Le maréchal de Belle-Isle, qui avait le commandement supérieur de l'armée française, réduite à une vingtaine de mille hommes, dut battre en retraite (16 décembre 1742). En sortant de la ville, il y laissa Chevert, qui avait servi avec la plus grande distinction pendant le siège. Pour occuper une partie des forces de l'ennemi et assurer sa retraite, Belle-Isle avait donné à Chevert une garnison de 1,800 hommes et avait laissé dans Prague 2,000 blessés et malades, ainsi que 2,500 convalescents et malingres, mais peu de munitions et encore moins de vivres.

Après le départ de l'armée, Prague continua d'être assiégé par les Autrichiens commandés par le prince de Lobkowitz. Chevert ne pouvait résister longtemps, et eut recours à la ruse pour obtenir une capitulation honorable. Un ingénieur autrichien, M. de Monty, ami du prince de Lobkowitz, avait été fait prisonnier et fort bien traité par Belle-Isle et Chevert. On lui persuada, en lui montrant certaines parties de la citadelle, qu'elle avait été remise en très bon état par les Français et

qu'elle était largement pourvue d'artillerie, de munitions et de troupes, que le siège en serait long et que le feu de ses canons pourrait bien détruire la ville.

Chevert, qui savait à quoi s'en tenir, envoya M. de Monty au prince de Lobkowitz pour traiter d'une capitulation très honorable, en déclarant que, si on la refusait, il mettrait le feu aux quatre coins de la ville et s'ensevelirait sous ses ruines. Sa fermeté bien connue décida le prince de Lobkowitz à accorder la capitulation demandée. Il fut convenu que la garnison sortirait avec tous les honneurs de la guerre, ses effets et ses équipages, le tout devant être conduit jusqu'à Egra, sur 600 chariots fournis par les Autrichiens. Les malades, absolument hors d'état de partir, restaient seuls prisonniers de guerre. « Lorsque la garnison sortit et que M. de Lobkowitz vit clairement qu'il avait été trompé, il fut au désespoir; mais tout était signé. Des 4,500 malades ou blessés qui étaient restés, il y en eut plus des trois quarts qui sortirent avec la garnison; ils étaient sous les armes et par conséquent dans le cas de la capitulation. Il est vrai que, dès qu'ils eurent passé la porte, ils quittèrent leurs armes qu'ils n'auraient pu porter plus loin, ils montèrent dans les chariots qui avaient été fournis par les ordres de M. de Lobkowitz, suivant la capitulation¹.

Le maréchal de Belle-Isle et le Roi furent très contents de la conduite de Chevert. Venu à Versailles pour saluer S. M., le 12 avril 1743, « le Roi, dit le duc de

1. LUYNES, *Mémoires*, IX, 405. — Voir aussi IV, 382 et 388.

Luynes¹, parla beaucoup, à dîner, à M. de Chevert ».

En 1743, Chevert servit dans le Dauphiné, fit fonctions de major général des 14 bataillons envoyés renforcer l'armée espagnole commandée par l'infant don Philippe. L'année suivante (1744), il fut employé en Italie, à l'armée du prince de Conty. Le Piémont avait abandonné, suivant sa coutume, l'alliance de la France et de l'Espagne; il s'était fait l'allié de l'Autriche. Il fallait passer les Alpes et entrer en Italie pour combattre le Piémont. L'armée, divisée en plusieurs corps, déboucha dans les vallées de la Stura, de la Vraita et de la Maira. La vallée de la Vraita était défendue par Château-Dauphin; celle de la Stura par des barricades très fortes. Le 18 juillet, le prince de Conty les enleva. Le même jour, M. de Givry, lieutenant général, qui avait Chevert sous ses ordres, se porta sur Château-Dauphin et se heurta aux retranchements de Bellines, élevés sur la montagne de Pierre-Longue, entre Bellines et le Château-du-Pont. « Ces retranchements consistaient en une importante redoute placée sur la crête et reliée aux deux villages par des lignes discontinues et des batteries² ». Chevert attaqua la redoute, et, après une lutte meurtrière, ses grenadiers profitant du recul des pièces pénétrèrent dans la redoute par les embrasures. Toutes les défenses de la Vraita furent enlevées : M. de Givry fut mortellement blessé.

Le prince de Conty écrivit au Roi : « Cette journée est

1. *Mémoires*, IV, 461.

2. PAJOL, *Guerres de Louis XV*, III, 60.

une des plus vives et des plus brillantes actions qui se soient jamais passées : les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité... Le roi de Sardaigne pleurait de rage, levant les bras au ciel, quand il a vu les Français maîtres des retranchements, et lui obligé de se retirer¹ ».

Chevert avait été fait maréchal de camp le 2 mai 1744 ; mais cette promotion ne fut déclarée que le 1^{er} août. Il quitta alors le commandement du régiment de Beauce, qu'il avait conservé, selon un usage presque général, jusqu'à sa promotion au grade de maréchal de camp.

Il servit ensuite aux sièges de Demonte et de Coni, et prit part à la bataille de Coni, que le prince de Conty livra, le 30 septembre, aux Piémontais qui furent battus. En 1745, Chevert est encore à l'armée d'Italie et se trouve : aux sièges des Châteaux-d'Acqui, de Sarra-valle et de Tortone, — à la bataille de Bassignano, dans laquelle le maréchal de Maillebois battit encore les Piémontais (27 septembre), — au siège d'Alexandrie. Il fait ensuite le siège d'Asti et prend la ville et son château. Après Asti, il s'empare de Moncalvo, met la ville en état de défense, et, assiégé à son tour, il repousse trois assauts et force les Piémontais à se retirer. Au passage du Tanaro il commande l'avant-garde de l'armée, et il manœuvre si bien, que les Français ne sont pas entamés par l'ennemi.

En 1746, Chevert est au siège d'Acqui et à la bataille de Plaisance (16 juin), où Maillebois et les Franco-

1. PAJOL, page 61.

Espagnols sont battus par les Autrichiens et après laquelle les Autrichiens entrèrent dans Gènes (6 septembre), passèrent le Var (30 décembre) et assiégèrent Antibes. Le maréchal de Belle-Isle vint alors prendre le commandement de l'armée, et Chevert resta un de ses lieutenants.

Le 31 décembre 1746, les Anglais et les Autrichiens s'étaient emparés des îles de Lérins¹; ils les avaient ravagées, et mis garnison dans les forts. Il fallait, comme au temps de Louis XIII, reprendre ces deux îles, afin d'enlever à l'ennemi une position aussi importante sur notre littoral.

Le chevalier de Belle-Isle, frère du maréchal, commandait alors provisoirement l'armée de Provence, en l'absence de son frère. Il fit les préparatifs nécessaires pour reprendre les îles, opération difficile dans l'état où se trouvait notre marine, incapable d'attaquer les dix vaisseaux anglais qui soutenaient les garnisons placées dans les forts par l'ennemi. Belle-Isle fit venir de Marseille et de Toulon 4 galères, des chaloupes, des felouques et des barques; il les rassembla à Cannes, où cette flottille se trouvait sous la protection des batteries qu'il avait élevées, et l'on embarqua sur ces petits bâtiments l'artillerie et les munitions nécessaires à l'expédition projetée, dont Chevert eut le commandement.

L'expédition ne pouvait réussir, dit la *Gazette*², si un coup

1. Îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Ces petites îles sont devant Cannes; elles forment avec le littoral deux golfes: le golfe de Jouan, au nord; le golfe de la Napoule, au sud.

2. *Gazette*, 1747, p. 271-273.

de vent n'obligeait l'escadre ennemie de se retirer et si, à ce coup de vent, ne succédait un calme qui tint les Anglais éloignés pendant douze heures. Ces deux hasards heureux étant enfin arrivés, le signal fut donné hier (25 mai), à sept heures du matin, et toutes les troupes destinées pour l'attaque, s'étant embarquées, partirent en deux divisions, précédées chacune de 2 galères, de 2 felouques et de 6 chaloupes armées. La division de la gauche, sous les ordres du sieur de Chevert, maréchal de camp, lequel était chargé en chef de la conduite de l'entreprise, arriva la première à la pointe orientale de l'île de Sainte-Marguerite. Peu de temps après, la division de la droite, suivie du convoi d'artillerie et de munitions, aborda à l'ouest de cette île et de celle de Saint-Honorat.

Le canon des galères, que commandait le chevalier de Pillès, chef d'escadre, tira avec beaucoup de succès sur tous les postes de la côte ; mais les ennemis ne les abandonnèrent, pour s'enfuir dans le fort de Sainte-Marguerite et la tour de Saint-Honorat, que lorsqu'ils virent nos troupes mettre pied à terre. Il était important de placer promptement de l'artillerie aux extrémités des deux îles, afin de pouvoir éloigner les vaisseaux anglais lorsqu'ils reviendraient. Ce travail fut suivi avec une telle activité qu'en trois heures il y eut à l'est et à l'ouest plusieurs pièces de canon et deux mortiers en batterie.

Les troupes s'étant mises à couvert du côté de la mer par des épaulements, et ayant occupé tous les postes convenables, celles qui devaient attaquer la tour de Saint-Honorat s'en approchèrent, tandis que les quatre galères la canonnaient. Le commandant se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de 60 hommes. Lorsque nous fûmes maîtres de l'île de Saint-Honorat, tout le convoi entra dans le canal du Frioul, qui la sépare de celle de Sainte-Marguerite. On commença à bombarder de ce côté le fort de cette dernière île, contre lequel, du côté de la terre, la batterie de la Croisette faisait un feu très vif.

Sur le refus que le commandant du fort fit de se rendre, le chevalier de Belle-Isle, que le sieur de Chevert informa de l'état de l'attaque, ordonna d'établir des batteries à 180 toises du corps de la place, et, le lendemain, à la pointe du jour, deux, dont l'une était de 4 pièces de canon, de 24 livres de balles, l'autre de 2 pièces à ricochet, furent en état de tirer.

A six heures du matin, le commandant du fort fut sommé une seconde fois ; mais, ayant découvert 6 vaisseaux anglais, il dit qu'il ne pouvait donner de réponse qu'à cinq heures du soir. Vers midi, 8 vaisseaux des ennemis arrivèrent à la pointe de l'est. Aussitôt qu'ils eurent essuyé quelques décharges de nos batteries, ils revirèrent de bord et prirent le large. Etant demeurés en panne le reste du jour, ils furent spectateurs de la capitulation du fort, par laquelle le commandant et sa garnison, consistant en 450 hommes, sont prisonniers de guerre.

Après ce succès, Chevert prit part aux opérations qui eurent pour résultat de chasser les Autrichiens de la Provence ; puis il se trouva au passage du Var (3 juin), à la prise de Montalban, de Nice, de Villefranche et de Vintimille. L'ennemi, ayant essayé de reprendre Vintimille en le bloquant, fut attaqué et battu (20 octobre) ; Chevert se distingua particulièrement dans cette dernière affaire¹.

En 1748, le 10 mai, Chevert fut fait lieutenant général ; mais il ne fut déclaré qu'au mois de décembre.

La déplorable paix d'Aix-la-Chapelle (1748) ayant terminé la guerre de la Succession d'Autriche, Chevert fut envoyé, en 1749, commander sur la Sarre. « Veiller

1. *Gazette*, 1747, numéro du 4 novembre.

sur la frontière au maintien de l'ordre et à l'observation des traités, correspondre avec les Etats voisins, tenir les troupes dans la discipline, n'étaient pas les seuls objets à remplir. Après une longue guerre, il était de la sagesse du gouvernement de réformer les abus, de corriger et de perfectionner notre tactique comparée sans prévention avec celle des étrangers¹, d'ajouter au code militaire de nouvelles ordonnances. Le ministre avait pris, sur différents projets, l'avis des officiers généraux les plus expérimentés; l'ordre fut donné pour assembler des camps de paix, afin de faire des essais ou pour former des troupes à ce qui était décidé². »

Trois camps d'instruction furent formés en 1753, sur la Sarre, à Metz et à Pontoise. Celui de la Sarre fut commandé par Chevert; il était composé de plusieurs régiments de cavalerie et de deux régiments de dragons³. En 1754 (28 mars), le roi nommait Chevert commandeur de Saint-Louis. En 1755, Chevert commanda le camp de Richemont, sur la Moselle; il resta employé au Pays Messin, jusqu'à la guerre de Sept Ans.

Lorsque la guerre éclata, Chevert fut placé sous les ordres du maréchal d'Estrées qui commandait l'armée d'Allemagne. A la bataille d'Hastenbeck⁴ (24 juillet 1757), si le maréchal d'Estrées remporta la victoire, il le dut

1. Des Prussiens, de la cavalerie légère des Autrichiens, etc.

2. *Eloge de Chevert*, p. 185.

3. On peut lire dans les *Mémoires* du duc de Luynes (XIII, p. 51, 93) les détails sur le camp de Pontoise, et se rendre compte des merveilleux résultats obtenus dans l'instruction des hommes et le dressage des chevaux.

4. Voir la Notice du maréchal d'ESTRÉES.

à Chevert, qui déjoua les efforts que faisait le comte de Maillebois¹, chef d'état-major général, pour faire battre le maréchal d'Estrées. Chevert déploya dans cette journée une valeur, un coup d'œil et une honnêteté admirables. Il faut insister sur la loyauté de Chevert. La cabale de Maillebois avait poussé l'infamie jusqu'à livrer au duc de Cumberland, général en chef de l'armée ennemie, l'ordre d'attaque de notre armée².

On lit dans l'*Eloge de Chevert*³ :

Le marquis de Bréhant⁴, qui avait toute la valeur et la noble franchise de l'ancienne chevalerie, vint le trouver avant la bataille. « Bréhant, lui dit-il en le regardant fixement, jurez-moi, foi de chevalier, que vous et tout le régiment de Picardie, vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer ; je vous donnerai l'exemple. — Je le jure, répondit le marquis⁵ ».

Les officiers du régiment de Picardie font prier Chevert de prendre sa cuirasse ; il répond, en montrant les grenadiers : « Et ces braves gens-là en ont-ils ? »

On vient lui dire qu'il n'y a plus de poudre : « Nous avons, dit-il, des baïonnettes ».

Revenu en France après la conquête du Hanovre et la capitulation de Closter-Severn, Chevert fut nommé grand-croix de Saint-Louis (11 février 1758).

1. Filz du maréchal de Maillebois.

2. *Souvenirs* du marquis de Valfons, l'un des généraux de l'armée, p. 283.

3. Page 195.

4. Colonel du régiment de Picardie.

5. Bréhant fut blessé ; le lieutenant-colonel fut tué ; 14 officiers furent tués ou blessés (*Gazette*, 1757, p. 591, 408).

En 1758, Chevert fut de nouveau employé en Allemagne, à l'armée du Bas-Rhin, placée sous les ordres du comte de Clermont. « Chevert y était fort désiré, dit le duc de Luynes¹; mais une maladie grave l'avait empêché de partir jusqu'à présent. Il vint hier 20 juin prendre congé; le Roi le reçut avec toutes sortes de bontés et lui dit qu'il voudrait lui donner des ailes, expression dont M. de Chevert était pénétré de reconnaissance ». Louis XV était inquiet avec raison; il désirait savoir M. de Chevert arrivé, parce qu'il croyait que la présence d'un tel général pouvait être utile à son armée, et il ne se trompait pas. En effet, le comte de Clermont était battu à Crevelt, le 25 juin, par Ferdinand de Brunswick, un des meilleurs lieutenants de Frédéric, roi de Prusse.

Cette nouvelle défaite exaspéra l'opinion publique. Elle demanda Chevert ou Saint-Germain pour remplacer M. de Clermont; M^{me} de Pompadour fit nommer M. de Contades, auquel on donna aussitôt le bâton de maréchal.

L'armée du Haut-Rhin, aux ordres de Soubise, arrêta les progrès de Ferdinand de Brunswick, qui, après avoir chassé l'armée française du Hanovre, de la Hesse et de la Westphalie, avait passé le Rhin à Rees² et défait Clermont à Crevelt. Soubise et Broglie battirent les Hessois à Sondershausen et prirent Cassel (juillet), menaçant ainsi Ferdinand sur ses derrières.

1. *Mémoires*, XVI, 471. — 1758.

2. Au nord de Wesel.

Pendant ce temps Contades réorganisa son armée, qui résolut de s'emparer des ponts de Rees et d'Emmerich sur le Rhin, et de couper la retraite à Ferdinand. Aux premiers indices de cette manœuvre, l'ennemi se hâta de revenir sur le Rhin, et Contades le suivit pendant sa retraite.

En même temps, Chevert passait le Rhin à Cologne. Il devait se porter, par la rive droite du fleuve, à Wesel, y prendre 2,000 hommes de milices, marcher rapidement sur Rees et Emmerich, y arriver avant Ferdinand et détruire les ponts. Si cette opération réussissait, l'ennemi se trouvait dans une situation bien dangereuse. Mais les pluies et les inondations de la Ruhr et de la Lippe retardèrent la marche de Chevert et il fut battu à Mehr' par un corps d'Hanovriens commandé par le général Imhof (5 août). Chevert n'avait que des forces insuffisantes, et les milices se battirent mal. Il perdit 900 hommes et fut obligé d'abandonner 6 pièces de canon, tous les chevaux d'attelage ayant été tués.

Ferdinand passa le Rhin et se retira à Munster. Contades le suivit et essaya de se réunir à Soubise. Il détacha de son armée Chevert, avec 18 escadrons et 25 bataillons, qui alla se joindre, à Cassel, au prince de Soubise (8 octobre). Deux jours après, le 10, Soubise livrait au général Oberg, lieutenant de Ferdinand, la bataille de Luternberg¹. Ce fut le corps d'armée de

1. Mehr est un bourg situé à quelque distance du Rhin entre Wesel et Rees.

2. Quelques-uns disent Lutzberg. — Luternberg est situé au sud de Munden, à peu de distance du confluent de la Fulda et de la Werra, dont la réunion forme le Weser.

Chevert, qui, par sa vigueur, gagna la bataille; ce fut M. de Soubise que M^{me} de Pompadour fit nommer maréchal de France. Le 23 octobre, Chevert rejoignit l'armée du maréchal de Contades.

A la fin de l'année, Chevert fut nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle-Blanc, par l'électeur de Saxe, roi de Pologne, dont il avait eu le fils sous ses ordres, à Luternberg. Il reçut, le 2 décembre, des mains du comte de Lusace, fils de l'électeur, le cordon de cet ordre, avec le portrait de S. M. Polonoise, dans une boîte d'or enrichie de diamants, et une lettre du roi de Pologne, remplie de témoignages d'estime et de bienveillance¹. Louis XV permit à Chevert de porter cette décoration étrangère.

En 1759, deux corps de troupes furent réunis à Vannes et à Dunkerque; le premier était sous les ordres du duc d'Aiguillon; le second était commandé par Chevert. On devait les débarquer en Angleterre et en Irlande, et forcer les Anglais à faire la paix; mais les défaites de notre marine à Lagos et à Belle-Isle firent échouer ce projet, dont l'annonce seule avait suffi pour jeter l'épouvante dans toute l'Angleterre.

En 1760, Chevert servit sur les côtes de Normandie. Le 13 février il fut nommé au commandement de l'armée du Bas-Rhin, en l'absence et en attendant l'arrivée du prince de Soubise²; il chassa l'ennemi de

1. *Gazette* de 1758, numéro du 16 décembre. — *Eloge de Chevert*.

2. *Gazette* de 1761, numéro du 7 mars.

la Hesse, et, quand le maréchal fut enfin arrivé à son poste, Chevert commanda à plusieurs reprises des corps séparés, qu'il conduisit toujours avec succès. Ce fut la dernière campagne de Chevert.

Il mourut à Paris, le 24 janvier 1769, à l'âge de 74 ans et après 57 ans de service. Il fut enterré à Saint-Eustache. On mit au bas du monument funèbre qui lui fut élevé l'épithaphe suivante :

Sans aïeux, sans fortune, sans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au service à l'âge de onze ans;
Il s'éleva, malgré l'envie, à force de mérite,
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le seul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à sa gloire,
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle.

FISCHER

BRIGADIER.

Créateur des chasseurs à cheval et des chasseurs à pied
(1749).

Dès la campagne de Bohême, les Pandours autrichiens devinrent un modèle qu'on voulut absolument imiter. A l'engouement ordinaire à notre nation pour ce qui est étranger se joignait la nécessité d'avoir une cavalerie moins lourde, plus rapide¹. Nous ne chargions pas au galop, parce que les capitaines, propriétaires des chevaux de leur compagnie, se refusaient à les faire galoper, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas crever ces animaux.

Ce fut pendant le ministère de M. d'Argenson que la France commença à avoir une véritable cavalerie

1. Les sources auxquelles j'ai puisé pour rédiger cette Note sont : *l'Histoire du 2^e régiment de chasseurs à cheval*, par GAY DE VILLEVILLE (1863, in-8°). — la *Table de la Gazette*, — les *Mémoires du duc de Luynes*.

2. Notre cavalerie dite légère était alors composée de régiments semblables à nos régiments de cuirassiers d'aujourd'hui, moins la cuirasse. On n'avait à cette époque, chez nous, aucune idée des régiments actuels de chasseurs et de hussards.

légère, et Fischer en fut le créateur. Ces troupes nouvelles portèrent d'abord divers noms : compagnies franches, légions mixtes, volontaires Bretons et Flamands, dragons mixtes, et furent composées, à l'origine, de fantassins et de cavaliers. Elles furent sans cesse réorganisées, diminuées, augmentées; enfin, en 1789, elles portèrent définitivement le nom de chasseurs à cheval et de chasseurs à pied; il y avait alors 12 régiments des premiers et 20 bataillons des seconds. On sait quelles admirables troupes furent, pendant les guerres de l'empire, les chasseurs de Montbrun, d'Auguste Colbert et de Lasalle, et quels brillants soldats sont nos chasseurs à pied.

Jean-Christien Fischer, d'origine allemande, vint en France, après la campagne de Bohême, à la suite du maréchal d'Armentières, comme soldat. C'était un cavalier léger excellent, intelligent, actif, qui s'éleva peu à peu. En 1743, il fut chargé par le maréchal de Belle-Isle de lever un corps franc, de 500 chasseurs à cheval¹. Les chasseurs de Fischer avaient une veste verte, une pelisse écarlate; la housse du cheval était en drap rouge; ils étaient armés d'une carabine, de pistolets et d'un sabre.

En 1744, Fischer sert en Flandre et en Alsace; en 1745, il est à l'avant-garde de l'armée dans le Palatinat; en 1747, on signale sa belle conduite au siège de Berg-op-Zoom, et il est fait lieutenant-colonel. En 1748, sa

¹ C'est la première fois que ce nom apparaît dans l'histoire de notre cavalerie.

réputation est faite, et le duc de Luynes l'appelle « un de nos fameux partisans¹ ».

En 1755, les chasseurs de Fischer sont envoyés contre les bandes insaisissables de Mandrin.

Mandrin, d'abord soldat, puis déserteur, assassin, fabricant de fausse-monnaie, maquignon, devint enfin en 1754 le chef d'une troupe de contrebandiers et de voleurs, qui s'augmenta peu à peu et finit par devenir une bande nombreuse. Pendant plus de deux ans, cette bande insaisissable commit toutes sortes de pillages, de brigandages et de meurtres; elle battait et tuait sans pitié les douaniers, trop faibles pour lui résister. Elle s'empara de dix-neuf villes, qu'elle rançonna, dans le Dauphiné, le Rouergue, le Vivarais, le Gévaudan, la Franche-Comté, la Bresse, l'Auvergne, le Velay, le Forez et la Bourgogne, où les chasseurs de Fischer rencontrèrent Mandrin, à Brion, dans les environs d'Autun. Mandrin les attaqua, et ce ne fut qu'après un combat acharné que Fischer vint à bout de ces bandits².

Le duc de Luynes³ écrit dans ses Mémoires, à la date du 26 août 1756 : « M. Fischer, dont le nom est bien connu, a été chargé de lever 4,000 hommes. Cette levée a été faite en six semaines de temps. Il a établi 200 officiers, et il a même 300 surnuméraires. Dans ces 4,300 hommes, il n'y a pas un Français, ni sujet du Roi; mais ce qui mérite infiniment d'être remarqué.

1. *Mémoires*, IX, 4; XIII, 417.

2. Ils furent dispersés et Mandrin se sauva en Savoie. Il y fut pris, amené en France, jugé et roué (1755).

3. *Mémoires*, XV, 207.

1. L.
curieu
2. V.
3. B.

c'est qu'à peine cette troupe a-t-elle été formée qu'elle a été disciplinée avec une si grande exactitude, que non-seulement on a prévenu la désertion, mais que l'on a même évité tous les sujets de plaintes dans les marches et dans les séjours ».

Le 7 octobre¹, le duc de Luynes revient sur Fischer. « M. le maréchal de Belle-Isle, dit-il, qui arriva vendredi dernier (1^{er} octobre), venait de Chartres où il avait vu la troupe de M. Fischer; il en est extrêmement content, et M. de Crémille², qui l'a bien examinée, donne à M. Fischer tous les éloges qui lui sont dus. Cette troupe est de 4,000 hommes et de 2,000 surnuméraires. Ils sont bien armés et bien vêtus. Entre autres, il y a une compagnie de 40 Egyptiens³ qui sont aussi bien disciplinés que les autres, quoique ce nom seul en Allemagne veuille dire voleur. Ils manœuvrent à merveille et observent la plus exacte et la plus sévère discipline. Le corps des officiers est de 60. Ils sont presque tous jeunes et d'une figure agréable, tous gentils-hommes, plusieurs même d'une ancienne noblesse, et tels, en un mot, que M. de Belle-Isle n'a pas craint de dire au Roi qu'il n'avait nulle part un corps d'officiers au-dessus de celui-là, pas même dans ses vieux corps, ni dans le régiment du Roi ».

Pendant la guerre de Sept-Ans, Fischer exécuta de vigoureux coups de main dans le Hanovre, il enleva

1. LUYNES, *Mémoires*, XV, 246. — Le duc de Luynes tenait ces curieux renseignements du duc de Belle-Isle, son ami.

2. Voir page 43.

3. Bohémiens.

Gœttingue et leva force contributions (1758). Après la victoire de Bergen, en 1759, il attaqua, près de Grumberg, l'arrière-garde du duc de Brunswick, tailla en pièces un bataillon de grenadiers et deux escadrons prussiens, enleva deux étendards et la caisse militaire de ce régiment, et força trois autres escadrons de ce régiment à mettre bas les armes et à se rendre prisonniers de guerre¹.

En 1760, il contribua beaucoup à la victoire de Clostercamp. En 1761, Fischer fut nommé lieutenant-colonel du corps des chasseurs², et, en 1762, il fut fait brigadier. Il mourut, à l'armée du Rhin, le 16 juillet 1762.

Il faut joindre à la notice biographique de Fischer celles de deux autres officiers, également célèbres dans l'histoire des guerres de Louis XV et qui ont eu une grande part dans la création des chasseurs à cheval et des chasseurs à pied : MM. de Grassin et de la Morlière.

M. DE GRASSIN

MARÉCHAL DE CAMP.

Simon-Claude de Grassin de Glatigny était capitaine de grenadiers au régiment de Picardie en 1742 et se signala dans la campagne de Bohême. Le duc de

1. *Gazette* du 3 mai 1759.

2. *Gazette* du 2 mai 1761.

Luynes cite dans ses Mémoires¹ une lettre du marquis de Puysieux, brigadier, dans laquelle il dit :

M. Grassin, capitaine de grenadiers au régiment de Picardie, est, depuis près d'un mois, dans les montagnes de la Bohême avec un détachement assez considérable. Le principal objet de sa commission est de savoir des nouvelles des ennemis et de garder les gorges, en pourvoyant à la subsistance des postes qui y étaient établis ; il s'en acquitte avec une intelligence sans égale. Il serait à souhaiter que le Roi eût plusieurs officiers de cette distinction dans chacun de ses régiments.

Au commencement de l'année 1744, on forma un nouveau régiment, dont le colonel fut M. de Grassin : ce régiment comptait 1,200 hommes, dont 900 à pied et 300 à cheval. Les fantassins étaient habillés comme des Pandours.

Au mois de mai 1745, le Roi donnait à M. de Grassin une pension de 2,000 livres. Le duc de Luynes, qui enregistre cette nouvelle², ajoute : « M. de Grassin s'est acquis une grande réputation depuis le commencement de cette campagne. Son régiment a fait des prodiges de valeur en toute occasion ». Le 8 juillet 1745, les Grassins, comme on les appelait à l'armée, battirent, le 8 juillet 1745, entre Gand et Ninove, un corps de 6,000 hommes³.

Le 10 mai 1748, M. de Grassin était fait maréchal de

1. Tome IV, page 321. — La lettre est du 7 juillet 1742.

2. LUYNES, V, 320.

3. *Ibidem*, VI, 454.

4. *Gazette*, 1745, numéro du 17 juillet. — LUYNES, VII, 8, 40.

camp. Mais le régiment des Grassins ne tarda pas à disparaître. Le 1^{er} août 1749, une ordonnance royale, qui créait les volontaires de Flandre, l'incorporait dans le nouveau corps. On lit dans le Journal du duc de Luynes¹:

« Le régiment des arquebusiers que commandait le sieur Grassin et ceux des fusiliers de la Morlière et des volontaires Bretons, formant actuellement 1,020 hommes, dont 720 d'infanterie et 300 de cavalerie, seront supprimés après qu'il en aura été tiré ce qu'il y a de meilleur, tant en hommes qu'en chevaux, pour former un nouveau corps que S. M. veut qui soit établi et entretenu pour son service, sous le titre de volontaires de Flandre. Ce nouveau corps sera composé de 360 hommes en 3 brigades de 120 hommes, formant 2 compagnies d'infanterie de 40 hommes, et 2 de cavalerie de 20 maîtres chacune ».

Le sieur de la Morlière était nommé commandant en chef du nouveau corps qui, étant donné son effectif restreint en hommes et le nombre de ses officiers, sous-officiers, caporaux et brigadiers, pouvait être considérablement augmenté à l'occasion.

Depuis lors, il n'est plus question de M. de Grassin.

1. Tome IX, page 489.

M. DE LA MORLIÈRE

LIEUTENANT GÉNÉRAL.

Alexis Magallon de la Morlière avait été capitaine dans le régiment de Bourgogne, et depuis il était devenu lieutenant-colonel des Grenadiers royaux pris dans la milice, quand, au mois d'octobre 1745, il obtint l'agrément de lever un régiment de 1,000 hommes sur le pied des Grassins. « Ce régiment sera, dit le duc de Luynes¹, de 700 hommes de pied, dont 400 nageurs, et de 300 dragons à cheval ».

Revenant bientôt sur le nouveau régiment, le duc de Luynes dit, le 21 octobre² : « J'ai vu aujourd'hui M. de la Morlière ; il m'a appris plusieurs détails sur le régiment qu'il va former. Les 300 cavaliers sont des dragons. Il a pris dans différents régiments les officiers qui doivent composer celui-ci. Le Roi lui donne 180,000 livres en tout pour les hommes, les chevaux équipés, armement et habillement, sur quoi on lui paie 30,000 livres comptant... L'habillement du régiment de la Morlière sera singulier : il est de drap noir avec des manches à la prussienne ; les parements des manches et les revers de l'habit, ainsi que le collet, sont de drap rouge. Dans le compte de 180,000 livres, on a estimé

1. *Mémoires*, VII, 83.

2. *Ibidem*, p. 95, 96.

que le Roi donnait 10 écus pour chaque homme et 50 écus pour chaque cheval¹.

En 1747, M. de la Morlière fut fait brigadier². En 1749, il fut nommé commandant en chef du corps des volontaires flamands.

De 1749 à 1751, il fut chargé par M. Rouillé, ministre de la marine, de recruter des troupes destinées aux colonies. Il engagea 7,500 déserteurs qui s'étaient réfugiés dans les pays étrangers et sut les attirer par des promesses sérieuses sur leur sort futur. 5,000 de ces soldats furent embarqués ; le reste périt de maladie et de misère³. M. de la Morlière paraît avoir été très habile en matière de recrutement.

En 1760, le 10 juillet, M. de la Morlière était à l'affaire de Corbach⁴. La même année, le 26 juillet, il se rendait maître du village d'Eppinghausen après trois attaques des plus vives⁵. Le 3 juillet 1761, il se signala à la défaite d'un corps hanovrien par le prince de Croy, près du pont de Vestover⁶. Enfin, le 25 juillet 1762, il fut fait lieutenant général⁶.

1. *Gazette* du 5 août 1747.

2. LUYNES, XI, 460.

3. *Gazette* du 19 juillet 1760.

4. *Gazette*, Extraordinaire du 9 août 1760.

5. *Gazette* du 25 juillet 1761.

6. *Ibidem* du 27 décembre 1762. Supplément.

VI

LE MARÉCHAL DE SAXE

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DE FRANCE

Bataille de Fontenoy (1745).

I

Hermann-Maurice, comte de Saxe, naquit à Goslar, le 28 octobre 1696. Il était fils d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et d'Aurore de Königsmark. La vie du comte de Saxe se divise en deux parties bien distinctes : la première est celle d'un aventurier, de race royale, qui finit par se fixer en France et y devenir maréchal. Le comte de Saxe a raconté l'histoire de ses premières années dans une autobiographie qu'il commença en 1724 et dont il abandonna la rédaction après en avoir écrit quelques pages¹. Il est intéressant d'y

1. Ces Mémoires autographes ont été publiés *in extenso* par le comte Vitzthum d'Eckstaedt, dans son ouvrage intitulé : *Maurice, comte de Saxe, et Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France*, in-8°, 1867. — L'autobiographie de Maurice, comte de Saxe, s'arrête en 1709 à la bataille de Malplaquet.

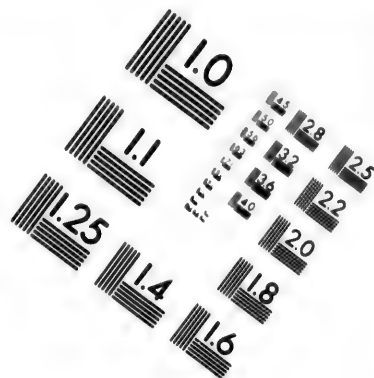
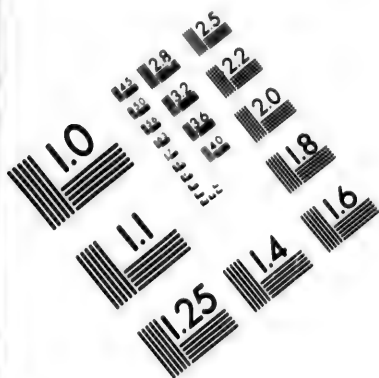
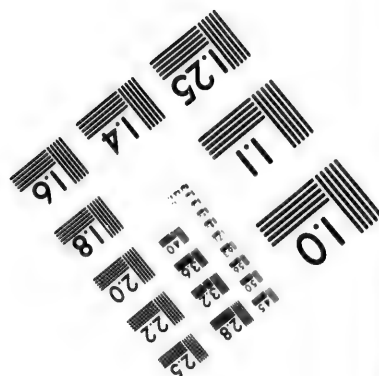
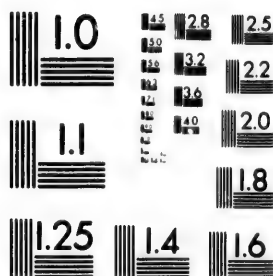


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



45
42
39
36
33
30
27
24
21
18

10
01

lire l'histoire de son enfance qu'il raconte à partir de l'année 1707.

J'étais si dissipé, dit-il, qu'il n'était pas possible de m'apprendre quelque chose; on crut qu'en me faisant changer de climat et d'habitudes mon génie se changerait. On me fit partir avec mes deux gouverneurs et un valet de chambre, qui, à le voir seulement, faisait tomber en syncope. Nous partîmes au commencement de l'année 1707, et nous arrivâmes à la Haye. On se donna d'abord tous les soins imaginables pour m'instruire, sans en pouvoir venir à bout. Je me souviens que mes deux gouverneurs se proposèrent un jour, l'un et l'autre, de faire faire une machine de fer pour me resserrer le crâne, assurant qu'il était entr'ouvert, et que c'était la cause physique de mon peu de conception.

Quoi qu'il en soit, il y avait des choses que j'apprenais assez aisément, comme les exercices, les mathématiques; pour la lecture, il fallut y renoncer, et lorsque j'étudiais dans un livre et qu'on me demandait où j'en étais, ou ce que j'avais lu, je n'en savais jamais un mot. Pour l'arithmétique, c'était la même chose, quand il fallait chiffrer sur le papier; mais quand on me laissait calculer de la tête, il n'y avait point de chaînes que je ne débrouillasse plus vite que les autres sur le papier. J'étais positivement comme le valet du diable, qui fait ce qu'on ne lui demande pas, et j'appris parfaitement le hollandais, sans qu'on me l'eût enseigné, en moins de six mois de temps. Mon gouverneur rendit compte du progrès de mes études, et dit qu'il renonçait à m'apprendre quelque chose; qu'il y avait en moi une complication de stupidité et de légèreté qu'il ne pouvait résoudre. Un nommé Schelle, depuis professeur à Leipzig, m'entreprit et on me l'envoya pour précepteur. Nous fûmes d'abord les meilleurs amis du monde, et il m'apprit, en un an et demi, le latin, l'histoire civile et ecclésiastique, et le tout comme un perroquet, car dès la deuxième et troisième

leçon il renonça à m'apprendre à lire comme les autres. Je l'ai appris depuis tout seul et pour ainsi dire du jour au lendemain.

A la fin de l'année 1708 on me ramena en Saxe, et le 5 de janvier de l'année 1709, M. de Schulenburg entra dans ma chambre et il me dit de la part du Roi qu'il me destinait au militaire, que je devais aller le remercier et que nous partirions le lendemain; que mon équipage était tout fait et que, de mes gens, il ne m'était permis de prendre que mon valet de chambre. J'étais enchanté de toutes ces choses, surtout de n'avoir plus de gouverneur. M. de Schulenburg m'avait fait faire un uniforme de soldat, que l'on me mit sur le corps avec un grand ceinturon et une grande épée, des guêtres à la saxonne, et dans cet équipage il me mena baiser la main du Roi. Je dinai avec lui, et on me fit beaucoup boire à sa santé.

Je savais la géométrie et je dessinais assez joliment. On vint à parler des plans que j'avais levés et le Roi dit à M. de Schulenburg que tous ceux qu'il lui enverrait fussent faits de ma main. « Je veux, continua-t-il, que vous me secouiez ce drôle comme il faut et sans aucune considération, cela le rendra dur au mal. Commencez, Monsieur, par le faire marcher à pied du rendez-vous jusqu'en Flandre ». La proposition ne laissa pas de m'étonner, mais je n'osais rien dire. Schulenburg répondit pour moi des choses qu'assurément je ne pensais pas : que mon unique désir était que mes forces pussent répondre à mon zèle, et m'attira d'autres choses dans ce goût-là, qui, malgré ma bonne volonté, ne me plaisaient pas trop, surtout de marcher à pied.

Je trouvais plus joli d'être dans la cavalerie; j'en fis la proposition, mais je fus rembarré pour m'apprendre à parler. Le Roi dit à Schulenburg : « Au moins, Monsieur, je ne veux absolument pas que vous souffriez que dans la marche l'on porte ses armes; il a les épaules assez larges pour les porter lui-même, et surtout qu'il ne paye point de gardes, à moins qu'il ne soit malade et bien malade ».

J'ouvris les oreilles et je trouvai que le Roi, que j'avais toujours trouvé si doux, parlait comme un Arabe ce jour-là : mais quand je songeai que je n'avais plus de gouverneur, j'oubliai tout et j'étais persuadé qu'il n'y avait rien au-dessus. J'employai le reste du jour à faire des adieux et je partis le lendemain de grand matin, dans le carrosse de mon général¹. Je quittai Dresde avec beaucoup de plaisir...

Arrivé au rendez-vous des troupes saxonnes, à Lutzen, le comte de Shulenburg passa la revue des 4,000 fantassins et des 1,000 dragons que l'électeur de Saxe envoyait en Flandre à l'armée du prince Eugène, qui allait assiéger Lille.

On me mit, continue Maurice de Saxe, un fusil sur le corps, dans la tente du colonel du premier bataillon et on me fit jurer² à l'enseigne. M. Schulenburg était appuyé sur la pierre qu'on a mise à l'endroit où Gustave-Adolphe fut tué, et il me dit, en m'embrassant après que j'eus fait serment : « Monsieur, je souhaite que ce lieu vous soit aussi propice que j'en tire un heureux augure et que le génie du grand homme qui a expiré ici passe sur vous ; que sa douceur, sa sévérité et sa justice vous guident dans toutes vos actions ; soyez aussi soumis à obéir que sévère à commander ; ne pardonnez jamais par amitié ou par considération ; dans les moindres fautes, que l'exemple du sévère *Magnus* vous soit toujours présent ; ayez des mœurs irréprochables et vous commanderez aux hommes ; voilà la base et les fondements inébranlables de notre métier. Les autres qualités qui élèvent au sublime sont des dons de la nature et de l'expérience ».

1. M. de Schulenburg ; c'était un habile homme de guerre.

2. Prêter serment.

Je répondis que j'acceptais l'augure et que je profiterais de ses leçons ; il m'embrassa une seconde fois et je rentrai dans le rang.

Maurice de Saxe commença donc en 1703, à peine âgé de douze ans, à servir contre la France dans les troupes saxonnes employées au siège de Lille. En 1710, et pendant les années suivantes, il est dans l'armée russe, et combat au siège de Riga, sous les ordres de Pierre le Grand, contre les Suédois. En 1716, il prit part à la guerre civile de Pologne et soutint les droits ou les prétentions de son père. Attaqué par 800 hommes dans une sorte de caravansérail de village, il se défendit avec 18 compagnons et repoussa un assaut. Pendant les années 1716 et 1717, il fit la guerre en Hongrie, sous le prince Eugène, et assista au siège de Temeswar et aux batailles de Peterwaradin et de Belgrade. Dès lors le prince Eugène devint pour lui le modèle des généraux et un idéal qu'il s'efforcera toujours d'imiter.

Marié depuis 1714, il se fatigua de la jalousie de sa femme et se décida à quitter sa famille et à venir en France, où le Régent lui accorda libéralement le grade de maréchal de camp (17 août 1720). Le roi Auguste consentit au changement de situation de son fils, annula son mariage et augmenta la pension qu'il lui donnait. Jusqu'en 1725 le comte de Saxe mena en France une vie de plaisirs entremêlée de quelques études sur l'art militaire qu'il fit avec le chevalier Folard. Mais une nouvelle aventure, la conquête de la Courlande, le décida à quitter la France.

Le duc de Courlande étant mort, les Polonais cherchèrent à s'emparer du duché; mais les Courlandais, voulant conserver leur indépendance, choisirent Maurice de Saxe pour la défendre. Au commencement de l'année 1726, il était à Mitau, capitale de la Courlande, préparant son élection. Il y rencontra Anne Ivanovna¹, veuve de l'oncle du dernier duc de Courlande. Elle devint éprise de Maurice de Saxe, et celui-ci lui ayant promis de l'épouser, elle patrona son élection, et, en effet, il fut élu duc de Courlande. Mais Catherine I^{re}, impératrice de Russie, se déclara contre lui et envoya des troupes l'attaquer dans Mitau; il s'y défendit avec le courage audacieux dont il avait déjà donné plus d'une preuve. En guerre avec la Russie, le nouveau duc de Courlande fut bientôt en lutte avec la Pologne et avec le roi son père; obligé de quitter la Courlande, il revint à Paris. Anne Ivanovna le rappela auprès d'elle en 1728; mais sa conduite envers elle fut tellement scandaleuse, qu'Anne Ivanovna renonça à l'idée d'épouser un homme de si mauvaises mœurs. Maurice de Saxe revint encore à Paris, et, en 1730, Anne Ivanovna devenait impératrice de Russie : Maurice de Saxe avait perdu l'occasion de partager avec elle le trône de ce vaste empire.

1. Fille d'Ivan, frère de Pierre I^{er} surnommé le Grand, empereur de Russie. Anne Ivanovna devint impératrice de Russie à la mort de Pierre II.

II

A la mort d'Auguste II, en 1733, commença la guerre de la Succession de Pologne. La France soutint Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, tandis que l'Autriche et la Russie se déclarèrent pour Auguste III, électeur de Saxe, qui chercha à attirer son frère Maurice dans son parti en lui offrant le commandement général de ses troupes.

Maurice refusa et se décida pour la France. Il servit comme maréchal de camp au siège de Kehl, sous les ordres du maréchal de Berwick (1733), au siège de Traerbach et au blocus de Coblenz, sous le comte de Belle-Isle (1734). Il était devant cette place lorsqu'il apprit que le maréchal de Berwick marchait aux lignes d'Ettingen occupées par les Impériaux. A cette nouvelle, le comte de Saxe quitte le blocus de Coblenz, va joindre Berwick et se mettant à la tête des grenadiers il enlève les lignes, met les Impériaux en fuite et s'empare de leur artillerie. Il prit part ensuite au siège de Philipsbourg et fut nommé lieutenant général le 1^{er} août 1734. L'année suivante, il servit sous les ordres du maréchal de Coigny. La paix étant faite à Vienne (1735), le comte de Saxe alla à Dresde se réconcilier avec son frère devenu roi de Pologne.

Le comte de Saxe n'avait pas renoncé définitivement au duché de Courlande. Il eut le regret de voir le comte de Biren, favori de l'impératrice Anne, devenir duc de Courlande en 1737, et d'échouer encore, en

1741, quand, à la mort de l'impératrice Anne, Biren fut exilé en Sibérie et remplacé par le prince de Brunswick-Bevern.

La guerre de la Succession d'Autriche ayant éclaté (1741) et la France ayant pris parti pour l'électeur de Bavière contre Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI, le comte de Saxe fut envoyé en Bavière se réunir aux troupes de l'électeur. Quand l'armée franco-bavaroise entra en Bohême, le comte de Saxe en commanda l'avant-garde et s'empara de la ville de Budweis, qui devait assurer nos communications avec Linz et le Danube. Nous avons raconté précédemment¹ quel rôle important le comte de Saxe avait joué à la prise de Prague (26 novembre 1741), et il est inutile d'y revenir ici. En 1742, en l'absence de Belle-Isle, l'armée de Bohême fut placée sous les ordres du maréchal de Broglie. Ce fut alors que le comte de Saxe s'empara de la ville d'Egra (26 avril), ce qui devait permettre quelques mois plus tard au maréchal de Belle-Isle d'exécuter la retraite de Prague. En septembre, le maréchal de Maillebois entra en Bohême par Egra; il devait aller dégager l'armée française investie dans Prague; mais il ne sut ou ne put pas aller plus loin qu'Elbogen et revint en Bavière, où il fut remplacé par le maréchal de Broglie.

Le comte de Saxe fut mis sous les ordres de Broglie; mais il serait absolument inutile et fastidieux de suivre le comte de Saxe dans les mouvements que lui fit faire

1. Page 56.

son général en chef pendant la campagne de 1743 et lorsqu'il battit en retraite sur le Rhin. A son tour M. de Broglie fut remplacé par le maréchal de Noailles, et il ne serait pas plus utile ni plus intéressant de voir le comte de Saxe aller et venir dans l'Alsace, par les ordres de Noailles, afin d'empêcher, avec l'aide du maréchal de Coigny, les Autrichiens du prince Charles de Lorraine d'envahir l'Alsace et la Lorraine.

En 1744, le comte de Saxe fut envoyé à Dunkerque pour y prendre le commandement d'une armée que l'on devait jeter en Angleterre avec le Prétendant ; mais les Anglais ayant bloqué Dunkerque, l'expédition projetée fut abandonnée.

Le 26 mars 1744, le comte de Saxe était élevé à la dignité de maréchal de France ; cependant il ne fut naturalisé français que le 26 avril 1746.

Pendant la campagne de 1744, le gouvernement de Louis XV envoya deux armées en Flandre : l'une, de 55,000 hommes, sous les ordres du Roi et du maréchal de Noailles, destinée à faire les sièges ; l'autre, de 42,000 hommes, commandée par le maréchal de Saxe, devait couvrir les sièges. Noailles avait pris Courtray, Menin, Ypres, quand le prince Charles de Lorraine entra en Alsace. A cette nouvelle, Louis XV et Noailles quittèrent la Flandre et se dirigèrent sur le Rhin, laissant au maréchal de Saxe le soin de conserver les places conquises. Le maréchal se tint derrière la Lys à Courtrai, dont il avait fait un grand camp, malgré les efforts de l'armée ennemie, dont l'effectif, 80,000 hommes, était double de la sienne.

III

En 1745, Louis XV fit encore la campagne de Flandre et donna le commandement de l'armée, forte de 120,000 hommes, au maréchal de Saxe, qui commença par investir Tournay (22 avril).

Le maréchal était un homme de plaisir, dont la vie licencieuse avait entièrement ruiné la santé. On ne croyait pas, dans l'état où il était, quand il attaqua Tournay, qu'il pût vivre encore un mois. Atteint d'hydropisie, on lui avait fait la ponction, le 18 avril, à Valenciennes ; mais telle était la vigueur et l'énergie de ce Teuton, qui brisait un fer de cheval avec ses mains, que, trois semaines après, il livrait une bataille (11 mai).

L'armée ennemie, commandée par le duc de Cumberland, second fils du roi Georges, était composée d'Anglais, d'Allemands, d'Hanovriens et de Hollandais, et comptait environ 60,000 hommes. Cumberland marcha au secours de Tournay. Le maréchal de Saxe laissa 20,000 hommes devant la ville pour en continuer le siège, s'avança contre les Anglais et prit position à Fontenoy.

Il établit sa droite à Antoing, son centre à Fontenoy, sa gauche au bois de Barry. Toute sa ligne fut couverte de redoutes et de canons. Cumberland mit les Hollandais et les mercenaires allemands¹ à sa gauche, et leur

1. Une partie de ces mercenaires étaient des Hessois, que le landgrave de Hesse, dont ils étaient serfs ou paysans, vendait comme du bétail à l'Angleterre.

donna Antoing à enlever ; les Anglo-Hanovriens, à droite, furent lancés sur Fontenoy. L'ennemi attaqua nos positions pendant cinq heures et fut arrêté par le feu d'artillerie et de mousqueterie qui partait de nos redoutes. Dès lors les Hollandais mirent ventre à terre, ne bougèrent plus et restèrent jusqu'à la fin de la bataille immobiles à plat ventre ; leurs officiers ne purent jamais les faire relever. Quelques-uns des nôtres croyaient la bataille gagnée, et faisaient compliment au maréchal de Saxe sur la victoire. « Tout n'est pas dit, répliqua le maréchal ; allons aux Anglais, ils seront de plus dure digestion¹ ». En effet, l'affaire allait se compliquer.

Ce fut alors que « M. de Kœnigseck (général de Marie-Thérèse) forma, dit Frédéric le Grand², deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui est entre Antoing et le bois de Barry ; en avançant, il recut le feu croisé qui partait du village et des redoutes ; ses flancs en souffrirent et se rétrécirent ; son centre, qui en souffrait moins, continuait d'avancer, et comme ses ailes se repliaient en arrière, son corps prit une forme triangulaire qui, par la continuation du mouvement du centre et par la confusion, se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il était, attaqua et renversa les Gardes françaises, perça les deux lignes (françaises) et aurait peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avaient mieux su profiter de la confusion où étaient leurs ennemis... »

1. *Souvenirs du marquis de Valfons*, p. 143.

2. Dans ses *Mémoires*.

Par une vieille coutume, il était établi que l'infanterie française devait essuyer le feu de l'ennemi sans répondre et charger à la baïonnette sans tirer¹. Quand les Anglais arrivèrent à moins de cinquante pas des Gardes françaises, il se passa une scène étonnante, qu'un témoin oculaire raconte ainsi : « Les officiers anglais, au moment d'arrêter leur troupe, nous saluèrent le chapeau à la main ; les nôtres ayant répondu de même à cette courtoisie, un capitaine des gardes anglaises, qui était lord Charles Hay, sortit de son rang et s'avança. Le comte d'Auteroche, lieutenant des grenadiers, se porta alors au-devant de lui. « Monsieur, dit le capitaine, faites donc tirer vos gens. — Non, monsieur, répondit d'Auteroche, nous ne tirons jamais les premiers ». Et s'étant de nouveau salués, ils rentrèrent chacun à leur rang² ». Les Anglais tirèrent, et leur décharge tua ou blessa 441 hommes, dont 49 officiers³. Les Gardes françaises lâchèrent pied⁴.

Les Anglais, s'avancant toujours, arrivèrent enfin au milieu de notre champ de bataille et allaient en rester

1. Le maréchal de Saxe rédigea à ce sujet un Mémoire qui se trouve dans le tome V (p. 299) de ses *Lettres et Mémoires* publiés par Grimoard. Il est absolument, et avec raison, opposé à ce prétendu « principe ».

2. VALFONS, *Souvenirs*, p. 143.

3. Dépôt de la guerre, volume 3084, pièce 175.

4. Louis XV, après la bataille, dit à leurs officiers « qu'ils étaient bien à plaindre d'avoir à conduire des soldats qui se déshonoraient aussi souvent ». (LUYNES, *Mémoires*.) — Ce mot de Louis XV fait allusion à la conduite des Gardes qui avaient déjà lâché pied à la bataille de Dettingen, où ils avaient été surnommés les « Canards du Mein ».

maîtres, quand le maréchal prit ses mesures pour arrêter cette colonne, que le hasard seul avait formée. On mit en batterie quelques pièces de canon afin de prendre d'écharpe la tête de la colonne; l'infanterie se massa sur les flancs, la cavalerie sur son front, et l'on se rua sur les Anglais hors d'état de manœuvrer. Dans ce choc furieux, les Anglais furent foudroyés et disparurent.

Le maréchal de Saxe décrit ainsi la fin de la bataille : « Pour dernier effort, j'ai pris la brigade des Irlandais, celle de Normandie et les débris des Gardes françaises¹ et suisses. J'ai mis M. de Lowendal à la tête et je lui ai fait attaquer ce bataillon carré anglais, pendant que j'ai été prendre les carabiniers qui avaient déjà été repoussés, mais qui s'étaient reformés, avec lesquels je les ai attaqués d'un autre côté. L'ancienne amitié qu'ils ont pour moi, a, je crois, contribué au furieux coup de collier qu'ils ont donné. La Maison du Roi, jalouse des carabiniers, est partie à toute jambe en débandade et a chargé en même temps, suivie d'une partie de la cavalerie. J'ai vu ce corps d'Anglais et Hanovriens détruit dans un moment ».

L'ennemi perdit environ 10,000 hommes. Nous eûmes 1,715 officiers (53 tués) et 3,446 soldats tués ou blessés, soit 5,161 hommes².

1. Qui se battirent admirablement à ce moment.

2. Dépôt de la guerre, vol. 3084, pièce 175. — Ce nombre énorme d'officiers tués ou blessés, un pour deux soldats, atteste combien la victoire fut difficile à remporter, et quels efforts durent faire les officiers pour entraîner leurs hommes.

Le jour de la bataille, le maréchal de Saxe était encore malade ; il courait au milieu des combattants dans une petite voiture d'osier, escorté de quelques trabans, comme nous le voyons, au musée de Versailles, dans l'admirable gouache de Van Blarenberghe¹. Quant à Louis XV, il assista passivement au combat, au pied des piliers de la Justice de Notre-Dame-aux-Bois.

La bataille de Fontenoy est une mêlée sans tactique, mais c'est une victoire sur les Anglais et, comme telle, elle a été et est restée, à juste raison, très populaire. En récompense, le Roi donna au maréchal le gouvernement du château de Chambord avec 40,000 livres (120,000 francs) de revenu.

Tournay, que l'armée française avait continué d'assiéger, capitula le 22 mai et sa citadelle se rendit le 20 juin.

Après Tournay, l'armée s'empara de Gand, où les ennemis avaient des magasins considérables, de Bruges, Oudenarde, Dendermonde, Ostende, Nieuport, Ath. L'armée entra alors dans ses quartiers d'hiver. Le maréchal résida à Alost, et, pour tromper plus complètement l'ennemi, il feignit d'être plus malade qu'il ne l'était réellement ; il faisait construire sous ses yeux une voiture spéciale pour le ramener à Paris ; il s'amusa à faire battre des coqs anglais. Mais, pendant ce temps, il préparait le siège de Bruxelles et, le 30 janvier 1746, il faisait investir la capitale des Pays-Bas,

1. Le musée de Versailles renferme 21 grandes gouaches de van Blarenberghe, représentant les faits principaux des campagnes des maréchaux de Saxe et de Lowendal, de 1744 à 1748.

qui était alors entourée d'une forte enceinte bastionnée. Le 20 février, Bruxelles capitulait, et sa garnison, de 12,000 hommes, se rendait prisonnière de guerre.

Quoique malade, hydropique, rhumatisant et atteint de la pierre, le maréchal de Saxe avait déployé pendant les préparatifs du siège, et pendant le siège de Bruxelles, une prodigieuse activité. Il revint alors à Versailles, et son voyage fut un véritable triomphe.

IV

1746. Le maréchal de Saxe commanda l'armée de Flandre pendant la campagne de 1746, qui fut signalée par la victoire de Raucoux. L'armée fut rassemblée en avant de Bruxelles ; elle était forte de 186,000 hommes et divisée en plusieurs corps commandés par le prince de Conty, le comte de Clermont-prince, Lowendal et d'Estrées ; le maréchal était à la tête du principal corps. Louis XV vint à l'armée le 4 mai et y resta environ six semaines.

La campagne se compose, comme toujours, de sièges et de prises de villes. On s'empara d'Anvers, Mons, Charleroi, Huy, Namur et des châteaux de cette ville. Les Pays-Bas étaient alors presque tout entiers au pouvoir de la France. La Hollande effrayée appela à son secours l'Autriche, qui envoya le prince Charles de Lorraine et 50,000 hommes ; son arrivée porta l'effectif de l'armée des alliés à 80,000 combattants.

Le prince Charles ayant pris une position hasardée

près de Liège, le maréchal de Saxe l'attaqua à Raucoux, le 11 octobre, et le battit. Le 10, au soir, personne dans le camp français ne se croyait à la veille d'une bataille. Le maréchal la fit annoncer au théâtre par son actrice favorite, M^{me} Favart, qui ajouta ce quatrain au texte du vaudeville que l'on représentait :

Demain bataille ! Jour de gloire !
Que dans les fastes de l'histoire
Triomphe encor le nom français
Digne d'éternelle mémoire !

Les assistants, déjà fort étonnés, le furent bien davantage quand M^{me} Favart ajouta : « Demain, messieurs, relâche à cause de la bataille. Après demain, nous aurons l'honneur de vous donner le *Cog du village*¹. »

Cette façon d'annoncer la bataille était, pour un Saxon, bien française. Tous les officiers se précipitèrent dans sa loge et lui firent une ovation enthousiaste qui présageait le succès.

Le prince Charles avait sa gauche près de Liège, au faubourg de Sainte-Valpurgie et au village d'Ance ; son centre à Raucoux ; sa droite à la cense d'Enick. Son armée se composait d'Anglais et de Hanovriens, au centre ; de Hollandais, de Hessois et de Bavares, à gauche, et d'Autrichiens, à droite.

Nous empruntons à la *Gazette*² la relation de la bataille.

Le 11, à la pointe du jour, on battit la générale, et, deux

1. MARMONTEL, *Mémoires*, livre IV.

2. *Gazette*, 1746, p. 514.

heures après, toutes les troupes s'étant mises en mouvement, l'armée marcha sur 10 colonnes parallèles jusqu'à la hauteur du village de Loutain, qui avait été donné pour point de direction de la marche de chaque colonne¹. Lorsque l'armée fut arrivée dans l'endroit d'où l'on devait marcher aux ennemis, la cavalerie des deux ailes se mit en bataille, et l'infanterie, chargée des attaques, resta en colonne par bataillons.

Les ennemis ayant fait en même temps leurs dispositions, s'avancèrent à 500 pas, ou environ, du front de leur camp, en conservant toujours les différents postes qu'ils avaient sur les hauteurs.

Vers midi, le feu du canon placé à notre droite commença, et il dura avec beaucoup de vivacité jusqu'à deux heures, que le comte de Clermont et le comte d'Estrées² marchèrent avec les brigades de Picardie, de Champagne, de Monaco, de Ségur, de la Fère et de Bourbon³, au faubourg de Sainte-Valburge et au village d'Ance, d'où les ennemis furent dépostés presque aussitôt que l'attaque en fut formée, n'ayant pu résister à l'ardeur et au courage avec lesquels l'infanterie se porta à cette attaque⁴, dans laquelle il y a eu beaucoup d'officiers et de soldats tués du côté des alliés.

Le marquis de Maubourg, chargé de la seconde attaque, qui était celle du village de Varoux⁵, y marcha vers les deux heures et demie avec les brigades d'Orléans, des Vaisseaux, de Beauvais et de Rouergue, et il y fit attaquer les haies derrière lesquelles l'ennemi était retranché. Elles furent

1. Il y avait 6 colonnes d'infanterie et 4 colonnes de cavalerie. Chaque colonne d'infanterie était précédée de 4 compagnies de grenadiers, de 10 canons et d'une centaine de travailleurs. — Les réserves suivaient; elles étaient formées sur 4 colonnes.

2. Le comte de Lowendal était aussi à cette attaque.

3. Les fantassins de Grassin et de la Morlière tournèrent le village d'Ance.

4. Toutes ces attaques furent faites à la baïonnette.

5. A notre gauche.

emportées par la valeur de nos troupes, malgré la résistance des alliés, qui, les ayant défendues avec beaucoup de courage, y ont fait une perte très considérable. Le marquis de Maubourg eut un cheval tué sous lui à cette attaque.

Le marquis d'Hérouville, lieutenant général, chargé de l'attaque du village de Raucoux¹, la commença vers les trois heures avec les brigades de Navarre, d'Auvergne, de Royal et de Montmorin. Le feu prodigieux de l'artillerie, que les ennemis avaient dans ce village, ébranla un instant ces brigades dans leur marche; mais, s'étant ralliées, elles attaquèrent le village de Raucoux avec la plus grande intrépidité, et elles s'en emparèrent après avoir tué ou fait prisonniers presque tous les soldats qui le défendaient.

Le marquis de Clermont-Gallerande, qui était entre le village de Raucoux et celui de Liers, joignit pendant l'attaque le corps qui était sous ses ordres à celui que commandait le marquis d'Hérouville.

Le maréchal comte de Saxe avait fait avancer 6 bataillons pour aller chasser les ennemis des deux redoutes qu'ils avaient sur les hauteurs; mais ayant su qu'ils les avaient abandonnées, il n'y fit point marcher ces bataillons.

Pendant cette action, l'artillerie placée en avant de l'armée ne cessa pas un moment de tirer, elle jeta beaucoup de désordre dans la cavalerie hollandaise, dont la fuite précipitée mit une extrême confusion dans le reste de l'armée, laquelle abandonnant la plus grande partie de son artillerie, ne songea qu'à se retirer par les derrières du village de Liers².

Il était cinq heures lorsque les ennemis étant chassés de tous leurs postes, le maréchal comte de Saxe donna ordre à la cavalerie de les poursuivre; mais, la nuit étant survenue, et deux ravins impraticables ayant empêché de les joindre,

1. Au centre.

2. Le prince Charles fit sa retraite avec précipitation, afin de ne pas laisser couper sa communication avec Maëstricht (*Gazette*, p. 525).

on se contenta de les canonner dans leur retraite, qui leur a coûté beaucoup de monde, par l'attention qu'a eue le comte d'Estrées de faire avancer des troupes légères vers leurs ponts¹.

La perte que les alliés ont faite dans cette bataille monte, suivant ce qu'on en a appris, à plus de 13,000 hommes, en ajoutant à ceux qui ont été tués ou blessés pendant l'action 3,000 prisonniers et ceux qui ont péri pendant leur retraite². On leur a pris 9 drapeaux, 1 étendard et 64 pièces de canon, indépendamment de celles qu'ils ont jetées dans l'eau.

Nous avons eu 1,000 hommes de tués et 2,000 blessés, dont le plus grand nombre l'est légèrement. Le marquis de Fénelon, lieutenant général, est mort du coup de canon qu'il a reçu à la jambe³...

Le maréchal comte de Saxe a dans cette occasion parfaitement rempli ce qu'on pouvait attendre de ses talents pour la guerre et de son zèle pour la gloire des armes du Roi. Le comte de Clermont-prince y a donné de nouvelles preuves de son courage. Les officiers généraux auxquels la conduite des différentes attaques a été confiée, ceux qui ont eu part à l'exécution, les commandants des corps et généralement tous les officiers, par les grands exemples qu'ils ont donnés de valeur et d'intrépidité aux troupes, ont contribué avec la même ardeur au succès de cette action, qui fait un grand honneur à l'infanterie française.

Les premières nouvelles de la victoire de Raucoux annoncèrent que le prince Charles ne s'attendait pas

1. L'ennemi se sauva en passant la Meuse, au nord de Liège, à Herstal et à Viset, et se retira aussitôt sous Maëstricht, pour repasser la Meuse le lendemain (*Gazette*, p. 326.)

2. Le chevalier d'Espagnac, aide-maréchal général des logis de l'armée du maréchal, dit que l'ennemi perdit 7,000 hommes tués ou blessés, 1,000 prisonniers, 50 pièces de canon et 10 drapeaux (*Histoire de Maurice, comte de Saxe*.)

3. Nous eûmes parmi les blessés : 3 brigadiers et 7 colonels.

à être attaqué et qu'il fut complètement surpris; que la bataille avait été plutôt une déroute qu'un combat et que la nuit avait empêché de poursuivre et de détruire l'armée vaincue. Le 16 au matin, les détails arrivèrent à Versailles. On lit dans les *Mémoires* du duc de Luynes¹ :

M. de Valfons², capitaine dans le régiment de Piémont et aide-major général de l'armée de Flandre, qui était parti le 14, à onze heures du matin, est arrivé ce matin sur les sept ou huit heures : c'est un garçon d'esprit qui parle bien et fort sagement ; il est extrêmement attaché à M. le maréchal de Saxe, aussi bien que M. d'Espagnac³. M. de Valfons apporte le détail de l'action du 11 et la liste des morts et blessés.

L'avantage est plus considérable qu'on ne l'avait cru. Les ennemis ont eu 6 ou 7,000 hommes tués ; nous leur avons fait 3,000 prisonniers, sans compter 7 ou 800 blessés qui étaient confondus dans nos hôpitaux avec les nôtres...

M. de Valfons dit que les ennemis se sont défendus vigoureusement dans tous les villages, excepté dans le faubourg de Sainte-Valpurge. On a trouvé leurs soldats tués dans leurs rangs à coups de baïonnette, derrière leurs batteries. Il ajoute que s'il y avait eu deux heures de jour de plus, nous devions tuer ou prendre la moitié de l'armée des ennemis, parce que, suivant la disposition faite par le maréchal de Saxe, ils ne pouvaient se retirer sans trouver dans

1. *Mémoires*, VII, 446.

2. Il avait été toute la journée auprès du maréchal et était parfaitement renseigné. Le maréchal avait récompensé sa bravoure et son intelligence en l'envoyant à Versailles donner au Roi les détails de l'action. — Voir *Souvenirs du marquis de Valfons*, p. 176.

3. Officier d'état-major qui avait apporté les premières nouvelles comme on vient de le dire.

leur chemin 80 de nos bataillons et 150 escadrons. Je répète les expressions de M. de Valfons.

De son côté le maréchal de Saxe écrivait, le lendemain de la bataille, au comte de Bruhl, premier ministre de l'électeur de Saxe :

Sur le champ de bataille, sous Liège, le 12 octobre 746.

Monsieur,

J'ai battu hier M. le prince Charles à plate couture, et si j'avais eu deux heures de plus de jour, il ne se serait rien sauvé, parce que je le tenais dans l'encoignure entre le Jaar et la Meuse. Mais Dieu ne l'a pas voulu. La nuit nous a surpris au bout de deux lieues de poursuite. L'attaque de Lowendal, que j'avais détaché à ma droite et que j'attendais depuis dix heures du matin, car j'étais en présence (de l'ennemi) dès cette heure-là, n'a commencé qu'à trois heures après midi. Ainsi l'on ne peut compter le commencement de la bataille que de trois heures après midi ; à cinq heures, tout était en déroute, et à six, il a fallu s'arrêter...

La bataille de Raucoux fut sévèrement critiquée. Le duc de Luynes¹ rapporte quelques-unes des réflexions qu'il entendit faire à diverses personnes, « qui voient bien et exactement ». Il dit :

Le projet de M. de Saxe, comme il le dit lui-même, n'était pas de faire tuer des hommes de part et d'autre et que la perte des ennemis fût seulement beaucoup plus considérable que la nôtre. Une bataille donnée immédiatement avant la séparation des armées devait avoir un autre objet ; ce ne pouvait être que celui de détruire presque entière-

1. *Mémoires*, VIII, 3 (2 novembre.)

ment l'armée ennemie. Cette armée avait sa retraite sous Maëstricht; c'était donc cette retraite qu'il fallait couper. Pour y parvenir, il était nécessaire que la gauche de notre armée fût portée plus loin et s'étendit jusqu'au village de Seling. Ce village emporté, nous nous serions mis entre Maëstricht et l'armée ennemie, qui, de ce moment, n'aurait plus eu d'autre retraite que ses ponts sur la Meuse, ce qui est une faible ressource pour une armée battue et mise en déroute.

Les mêmes faits se reproduiront, l'année suivante, à la bataille de Laufeld.

V

Quoi qu'il en soit de ces critiques, lorsque le maréchal de Saxe arriva à Fontainebleau, le 14 novembre, on lui fit une brillante réception. Toutefois cet accueil ne calma pas un vif froissement d'amour-propre qu'il venait de subir. On avait donné au prince de Conty¹ une patente ou brevet de généralissime, et le maréchal était mécontent et inquiet de cette dignité accordée au prince qu'il n'aimait pas. Dès le 3 octobre, madame de Pompadour avait écrit au maréchal :

« Vous saurez que le Roi a donné à M. le prince de Conty une patente. Soit dit entre nous, cette patente l'a satisfait et a réparé sa réputation qu'il croyait perdue. Voilà ce qu'il pense, et moi je crois que c'est chose embarrassante pour le Roi et qui empêchera que l'on ne

1. Assez habile général, qui avait gagné la bataille de Coni, en 1744, et avait pris, en 1746, Mons et Charleroi. Ce fut avant Raucoux que le prince fut nommé généralissime.

se serve de lui autant qu'il le croit. En tous cas, cela ne ferait rien pour vous et l'on vous mettra toujours à l'abri de sa patente. Ne dites mot de cela à âme qui vive. Adieu, mon cher maréchal, je vous aime autant que je vous admire et c'est beaucoup dire ».

Le maréchal se plaignit; il disait à ceux qui lui faisaient compliment sur la manière dont le Roi l'avait reçu et lui parlait :

Le Roi me parle, il est vrai, mais il ne me parle pas plus qu'à l'Assematté¹. Si j'étais actuellement dans la même situation où je me trouvais il y a sept à huit ans, c'est-à-dire simple courtisan, je n'aurais pas sujet de me plaindre; mais, puisqu'il faut parler de soi, si l'on veut examiner ce que j'ai fait depuis la prise de Prague, je crois qu'on pourra dire que j'ai ranimé le courage et la valeur des troupes françaises qui paraissaient un peu endormies. Qu'on les examine à Dettingen et à Fontenoy, et l'on verra si le même esprit règne dans l'armée. C'est peut-être pour me flatter qu'elles prétendent être invincibles quand je suis à leur tête; mais au moins les ennemis du Roi craignent-ils d'être battus lorsque je commande une armée vis-à-vis d'eux.

Je sais le respect qui est dû aux princes de la Maison de France et je ne m'en écarterai jamais : que le Roi les déclare tous généralissimes de ses armées au berceau, je n'ai rien à dire; mais que M. le prince de Conty ait acquis ce titre comme une récompense de services, je crois avoir droit de me plaindre.

Après cela, j'aime le Roi et je dois exécuter ses ordres; quand il voudra que je marche, il faudra bien marcher; mais dans le fond qu'ai-je à espérer? J'ai plus de bien qu'il ne m'en faut, j'ai tous les honneurs que je peux désirer; si

1. Gentilhomme de la Venerie.

les affaires de l'Etat devenaient pressantes à un certain point, je crois pouvoir dire qu'on aurait recours à moi. Je souhaite que cette situation malheureuse n'arrive jamais et qu'on veuille bien me laisser jouir d'un repos dont ma santé a besoin. Je n'ai qu'à perdre : un événement malheureux flétrit les lauriers¹.

Il fallut l'apaiser, car on avait besoin de lui, et, pour le satisfaire, le Roi le nomma (12 janvier 1747) maréchal général des camps et armées de France, comme l'avaient été, sous Louis XIV, Turenne et Villars. En annonçant cette faveur au maréchal de Saxe, Louis XV lui dit : « Vous m'avez aussi bien servi que M. de Turenne avait servi le feu roi ; il était juste que je vous donnasse le même grade : je souhaite que vous l'imitiez en tout ». Le Roi faisait allusion à l'abjuration de Turenne. Le maréchal était protestant, et surtout athée et matérialiste ; il répondit à Louis XV qu'il souhaitait de mourir au service de S. M. comme le maréchal de Turenne, et fit une profonde révérence.

Le mariage du Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe², qui fut célébré le 9 février 1747, augmenta encore la faveur et le crédit du maréchal. Il avait pris part aux négociations relatives à ce mariage, et dans ces dernières années on a voulu en faire un diplomate consommé, ce qui est inadmissible³, cette affaire étant en réalité sans importance dans l'histoire diplomatique de la France.

1. LUYNES, *Mémoires*, VIII, 27.

2. Nièce du maréchal.

3. Comte de VITZTHUM-D'ECKSTAEDT, *Maurice, comte de Saxe, et Marie-Josèphe de Saxe, Dauphine de France*, 1867.

V)

1747. Dès la fin du mois de mars 1747, le maréchal de Saxe était à Bruxelles, avec 173,000 hommes, prêt à combattre l'armée alliée commandée par le duc de Cumberland. Le maréchal chargea MM. de Lowendal et de Contades d'attaquer les places de la Flandre hollandaise; on s'empara du Sas-de-Gand, de Hulst, d'Axel, et, pendant ce temps, le maréchal de Saxe se préparait à attaquer Maëstricht.

Devinant ses projets, les alliés, pour sauver la place, lui livrèrent bataille à Laufeld, le 2 juillet 1747.

Louis XV, cette année, était venu à l'armée de Flandre, et il assista à la bataille. En lisant l'intéressante relation de la bataille de Laufeld publiée par la *Gazette*¹, et que nous reproduisons, on dirait que Louis XV commande réellement et dirige l'armée; il est à peine question du maréchal de Saxe. Il suffit de lire *maréchal de Saxe* quand il y a *le Roi* ou *Sa Majesté*, et, cette flagornerie, imposée à la *Gazette*, étant disparue, la relation est très bonne.

Le Roi étant arrivé à Tongres le 1^{er} de ce mois (juillet) à midi, et y ayant appris que le maréchal de Saxe s'était porté en avant avec une partie de l'armée, dans l'intention d'attaquer un corps considérable de l'armée des alliés, lequel paraissait sur les hauteurs depuis la Grande Commanderie jusqu'au village de Rosmaël, S. M. alla sur-le-

1. *Gazette*, 1747, p. 325.

champ joindre ce général. Elle reconnut avec lui la position de l'armée des ennemis, qui avaient eu le temps de faire avancer toutes leurs troupes ; elle approuva les dispositions commencées par le maréchal de Saxe ; elle fit venir le reste de l'armée, laissant à Tongres, sous les ordres du comte de Saint-Germain, 12 bataillons avec 50 pièces de canon, et elle demeura jusqu'à neuf heures du soir à concerter avec le maréchal les mesures pour l'attaque qu'elle voulait faire le lendemain.

Pendant toute la journée, il y eut des escarmouches très vives entre nos troupes légères et celles des alliés. Ils tentèrent, le soir, de s'emparer du village de Remst, qui était en avant de notre première ligne, et que le comte de Clermont avait fait occuper. Après avoir canonné ce poste pendant plus d'une heure sans succès, ils renoncèrent à leur entreprise, et le Roi, voyant qu'il n'y avait rien à craindre pour le village, alla passer la nuit dans une mauvaise maison de celui de Herteren.

Le 2, à la pointe du jour, S. M. monta à cheval, et, s'étant rendue sur le champ de bataille, elle ordonna les dernières dispositions pour le combat.

L'infanterie fut placée sur les hauteurs d'Elderen, la gauche bordant les plateaux, la droite s'étendant jusqu'au village de Remst. La cavalerie se rangea en bataille sur deux lignes dans la plaine, en avant de l'infanterie et au-dessous du village d'Elderen, à la hauteur duquel elle appuyait sa gauche, faisant face au village de Vlitingen et à la Grande Commanderie où était le quartier du feld-maréchal comte de Bathiany¹. La droite tirait vers le village de Montenaken, dans lequel le comte de Clermont avait posté une brigade d'infanterie. On mit en réserve la Maison du Roi, infanterie et cavalerie, la gendarmerie et les carabiniers, ce corps ayant sa gauche à Elderen.

L'armée des alliés, dont la droite était à la Grande Com-

1. Commandant les troupes autrichiennes.

manderie et la gauche du côté de Maëstricht, occupait les villages de Groot-Spawé, de Rosmaër, de Laufeld et de Vilre. S. M. chargea le comte d'Estrées d'attaquer ce dernier village. Le comte de Clermont, prince du sang, fut chargé d'attaquer celui de Laufeld, qui était en avant du centre de la première ligne des ennemis, et il eut ordre de faire avancer sa cavalerie, commandée par le comte de Ségur, entre son infanterie et les troupes du comte d'Estrées.

Les alliés portèrent leurs principales forces sur leur gauche, le Roi renforça de quelques brigades d'infanterie et de cavalerie le corps du comte de Clermont, lequel se mit en mouvement pour exécuter l'attaque que S. M. lui avait confiée, pendant que le comte d'Estrées, qui avait marché avec la réserve sur le village de Vilre, se porta sur ce poste, dont il était essentiel de s'emparer pour déborder la gauche de l'ennemi.

L'action commença à dix heures du matin par l'attaque du village de Laufeld, que défendaient les troupes anglaises, hanovriennes, hessoises et quelques régiments hollandais. Il était garni de plusieurs pièces de canon, dont quelques-unes placées au dehors prenaient par le flanc gauche l'infanterie du comte de Clermont. Malgré le feu de cette artillerie, les brigades de Monaco, de Ségur, de Bourbon et de la Fère parvinrent au pied des retranchements de ce village. Celle de Monaco, que commandait le marquis de Lautrec, lieutenant général, et celle de la Fère, aux ordres du marquis de Laigle, maréchal de camp, attaquèrent le centre. Le comte de Berrenger, lieutenant général, et le marquis de Froulay, maréchal de camp, attaquèrent la gauche avec la brigade de Ségur. La brigade de Bourbon, commandée par le marquis de Beaupréau, maréchal de camp, resta en réserve pour soutenir deux batteries, chacune de 10 pièces de canon, qui battaient la droite et la gauche du village.

Nos troupes par la vigueur avec laquelle elles combattirent forcèrent les ennemis d'abandonner ce poste dès la première

attaque. Mais comme ils le soutenaient en colonne, ils en chassèrent nos brigades, qui se retirèrent dans le plus grand ordre sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. La brigade de Bourbon s'étant jointe aux trois autres, elles firent une seconde attaque. Elle eut aussi peu de succès que la première, et l'on ne put se maintenir dans le village, où les ennemis faisaient filer continuellement de nouvelles troupes tirées de la ligne d'infanterie qu'ils avaient derrière en bataille.

Le maréchal de Saxe, qui s'était porté à cette attaque, ayant reconnu par lui-même la force du poste, fit marcher le comte de Montbarey, maréchal de camp, à la tête des brigades de Bettens et de Monin, lesquelles, avec les quatre ci-dessus nommées, attaquèrent pour la troisième fois. Ces troupes furent encore repoussées, mais en conservant cependant quelque partie du village. Alors le maréchal, après avoir fait avancer une batterie de gros canon, fit soutenir ces six brigades par celles de Royal-Vaisseaux et des Irlandais sous les ordres du comte de Thomond, lieutenant général, et du comte de Fitz-James, du comte de Rooth et du duc d'Havré, maréchaux de camp, à la tête desquelles se mit le comte de Clermont. Ces dernières brigades et les six autres formèrent une nouvelle attaque et se rendirent maîtresses de la plus grande partie du village.

Les ennemis, à qui il importait de le garder, changèrent aussitôt leurs dispositions. Toute la gauche de leur infanterie marcha en colonne pour nous forcer d'abandonner ce poste. Sur ce mouvement, le maréchal de Saxe envoya ordre aux brigades du Roi, de la Tour-du-Pin et d'Orléans, commandées par le marquis de Sallières, lieutenant général, et par le comte de Loges et le marquis de Guerchy, maréchaux de camp, de se porter sur le flanc droit de cette colonne; et elles la chargèrent avec tant de valeur, qu'elle fut culbutée et le village entièrement emporté. La cavalerie, qui était en bataille derrière ces trois brigades, s'avance en même temps et chargea aussi, non seulement cette colonne, mais

encore un corps de cavalerie qui s'avancait pour soutenir l'infanterie.

Dès que les ennemis virent le village sur le point d'être pris, ils essayèrent de faire une diversion en attaquant la cavalerie aux ordres du comte de Ségur et celle du comte d'Estrées. Le maréchal de Saxe, s'étant porté de ce côté avec le comte de Clermont, fit venir les carabiniers. Ils achevèrent de mettre en déroute la cavalerie anglaise, déjà ébranlée par les premières charges. Bientôt le désordre gagna le reste de l'aile gauche de l'armée des alliés. Cette aile, qui était sur deux lignes de cavalerie et d'infanterie à la hauteur du village de Wester-Wesel, prit la fuite et elle fut poursuivie jusqu'à Maëstricht par la cavalerie du comte d'Estrées, lequel avait chassé les ennemis du village de Vilre suivant l'ordre qu'il avait reçu de Sa Majesté.

Lorsque l'action fut finie à la gauche, le Roi fit avec le maréchal de Saxe de nouvelles dispositions pour attaquer les troupes de la reine de Hongrie, commandées par le feld-maréchal, comte de Bathiany et qui étaient demeurées tranquilles spectatrices du combat, leur droite à la Grande Commanderie, et leur gauche au village de Rosmaër.

Le corps du comte de Clermont, celui du comte d'Estrées et celui du marquis de Clermont-Tonnerre, conformément aux ordres du Roi, débouchèrent par la droite entre les villages de Laufeld et de Monpertin, tandis que le reste de l'infanterie marcha en bataille et de front aux ennemis entre le village de Rosmaër et celui de Groot-Spawé.

Mais le feld-maréchal, comte de Bathiany, précédé des troupes de la République des Provinces-Unies, avait commencé sa retraite aussitôt après la reprise du village de Laufeld, et il marcha avec tant de diligence, qu'il fut, en peu de temps, hors de portée d'être attaqué.

Le Roi, qui s'était avancé en personne à la tête des troupes, détacha le marquis de Clermont-Tonnerre et le marquis de Clermont-Gallerande pour suivre cette aile droite des ennemis, à laquelle on fit plusieurs prisonniers.

S. M. alla coucher à la Commanderie, où elle a établi son quartier.

L'attaque du village de Laufeld, laquelle a duré plus de deux heures, est une des plus vives actions d'infanterie qu'on ait encore vues. Les troupes du Roi y ont donné des marques d'une valeur incroyable, et leur exactitude à observer la discipline est digne des plus grands éloges. Partout, les brigades de Royal, des Cravates, de Berry, d'Anjou, de Royal-Roussillon et les carabiniers ont enfoncé les escadrons des ennemis, dont on estime la perte à plus de 10,000 hommes.

On a fait un grand nombre de prisonniers¹, parmi lesquels sont le général Ligonier, le lord Seuton, le major général des Hessois et divers autres officiers de distinction. Plus de 20 pièces de canon ont été prises aux ennemis et on leur a enlevé plusieurs drapeaux, étendards et paires de timballes.

Un document officiel² nous apprend que nos pertes se sont élevées, à Laufeld, à 3,653 hommes, savoir : officiers tués, 99; blessés, 502; — soldats tués, 1,924; blessés, 3,138.

VII

Le feld-maréchal Bathiany n'avait pas combattu; il put se retirer avec ses Autrichiens et les Hollandais. L'armée vaincue repassa la Meuse et se reforma sur la rive droite du fleuve et sous le canon de Maëstricht.

1. 1,200 prisonniers faits à Laufeld, et 900 dans la poursuite (*Gazette*, p. 341.)

2. Dépôt de la guerre, volume 3,202, pièce 111.

Ainsi campé, le duc de Cumberland rendait impossible l'attaque de la place, dont le siège était considéré comme le résultat essentiel de la victoire, en ce sens que la prise de Maëstricht devait amener la paix. Aussitôt le maréchal de Saxe forma le projet de s'emparer de Berg-op-Zoom et en chargea le comte de Lowendal.

A la lecture des diverses relations de Laufeld, on se demande comment il se fait que Bathiany ait pu se retirer librement, et pourquoi le maréchal de Saxe n'a pas complété sa victoire, en battant la droite de l'ennemi, après avoir défait le centre et la gauche des alliés. Le marquis de Valfons donne la réponse à ces questions, et il nous paraît avoir raison.

M. de Valfons était très attaché au maréchal de Saxe, qui l'aimait beaucoup, et auquel il avait, par sa bravoure, son intelligence militaire et son activité, rendu de grands services à Laufeld, et il n'est pas probable qu'il ait lancé contre son général une accusation grave sans aucun fondement. Or il dit nettement que le maréchal de Saxe, « ne voulant pas finir la guerre, ne devait gagner les batailles qu'à demi¹ ». Il exprime à plusieurs reprises cette opinion. Le maréchal, vers la fin de l'action, alla trouver Louis XV à Herderen et lui dit : « Sire, il faut gagner deux batailles dans un jour, et marcher aux Autrichiens qui sont sur ce plateau ».

« Mais nos lenteurs facilitèrent la retraite du maréchal de Bathiany, qui était perdu sans ressources si

1. *Souvenirs*, p. 217.

M. le maréchal, au lieu de venir à Herderen chercher des compliments du Roi, eût fait avancer S. M. à la tête de toute sa Maison, et avec toute la cavalerie, dans la plaine de Monpertin¹, sur le ruisseau de Lonaken, la droite à la Meuse. L'artillerie et les équipages des ennemis étaient pris et on forçait leur armée à se retirer, par la Campine liégeoise sous Bréda, non sans perdre beaucoup de monde ».

Quelques pages plus loin², M. de Valfons ajoute : « S'il avait gagné complètement, comme il le pouvait, la bataille de Laufeld, les ennemis écrasés auraient fui du côté de Bréda et ouvert, par leur retraite, le chemin de Maëstricht. La négligence, ou mieux, comme je l'ai raconté, le désir qu'avait le maréchal de ne pas finir la guerre, permit à leur armée battue de repasser tranquillement la Meuse³ ».

On fit donc le siège de Berg-op-Zoom (12 juillet), et M. de Lowendal enleva d'assaut cette ville imprenable, le 16 septembre.

Le 24 octobre, Maurice de Saxe écrivait au comte de Bruhl, ministre d'Auguste III : « Je désire que les né-

1. Sur la ligne de retraite de Bathiany. On y arrivait directement de Laufeld.

2. Page 230.

3. Il est bien évident que la paix ne plaisait pas au maréchal. Avant tout c'est un condottiere. Il dit et répète avec raison que la paix se trouvera dans Maëstricht; c'est justement pourquoi il n'ira que le plus tard possible. Quand on signa la paix en octobre 1748, il dit à un officier de son état-major : « Voilà la paix faite; nous allons tomber dans l'oubli; nous sommes comme les manteaux, on ne pense à nous que quand on voit venir la pluie » (GRIMOARD. I, XXXV.)

gociations nous donnent la paix, malgré les avantages que je pourrais espérer de la continuation de la guerre, et la raison que j'aurais de la souhaiter pour jouir plus longtemps du gouvernement général des Pays-Bas, que S. M. T. C. vient de me donner¹ ». En effet, le Roi l'avait nommé gouverneur général des Pays-Bas, avec 1,000 louis d'appointements par mois, ce qui n'empêcha pas le maréchal de fortement rançonner ces provinces.

VIII

En 1748, au mois d'avril, après d'habiles manœuvres, Maëstricht fut investi le 9 ; la tranchée fut ouverte le 15, et le siège était poussé avec vigueur, lorsque les préliminaires de la paix furent signés le 30. D'après les conventions adoptées, la ville capitula le 6 mai et les Français en prirent possession le 10.

La carrière militaire du maréchal de Saxe était terminée.

La paix fut signée le 18 octobre 1748, à Aix-la-Chapelle. « Ce traité, dit M. Lavallée², était digne d'une guerre faite, pour ainsi dire, sans but et sans suite, et où la France, d'abord auxiliaire de Charles VII, puis ennemie de l'Angleterre, se trouvait à la fin aux prises avec la Hollande. On s'attendait à ce que Louis XV, qui était maître des Pays-Bas, de deux provinces hol-

1. VITZTHUM-D'ECKSTAEDT, p. 511.

2. Dans son excellente *Histoire des Français*.

landaises, de la Savoie et de Nice, qui avait toutes ses frontières intactes, qui pouvait se glorifier de nombreuses victoires, demanderait quelque partie des Pays-Bas pour indemnité de guerre, et les alliés semblaient décidés à ce sacrifice; mais, à leur grande surprise, il déclara qu'il voulait traiter non en marchand, mais en roi ».

Il fit la paix en dupe, ou, si l'on aime mieux, en homme désireux de vivre tranquille, au sein des plaisirs et que la guerre dérangeait. Il rendit les Pays-Bas à l'Autriche. C'était la seconde fois que la France rendait les Pays-Bas conquis et entièrement en son pouvoir : la première fois à la paix des Pyrénées, en 1659, la seconde en 1748.

Au cours de ces tristes négociations, de ces offres de restitution, le maréchal de Saxe avait écrit, le 15 mai, au comte de Maurepas, ministre de la marine, la lettre suivante qu'il faut lire : « Je ne suis qu'un bavard en fait de politique, et si la partie militaire m'oblige quelquefois d'en parler, je ne vous donne pas mes opinions pour bien bonnes. Ce que je crois savoir et vous assurer, est que les ennemis, en quelque nombre qu'ils viennent, ne peuvent plus pénétrer en ce pays-ci, et qu'il me fâche de le rendre, car c'est en vérité un bon morceau, et nous nous en repentirons dès que nous aurons oublié notre mal présent. Je n'entends rien à la finance et je ne connais pas nos moyens; ce que je sais est que l'argent en Angleterre n'était à la fin de la grande guerre qu'à 4 0/0, et qu'il était ces jours passés à 14 et 15 0/0, de quoi il n'y a point d'exemple. Et

comme le crédit est la seule chose qui soutient les Anglais et les Hollandais, je conclus qu'ils sont à bas et qu'ils n'en peuvent plus.

« Ce n'est pas comme chez nous ; nous avons une force intrinsèque, et, quoique l'argent nous manque, nous allons encore longtemps, et je crois que ce n'est pas un mauvais marché que de se mettre mal à son aise pour acquérir une province comme celle-ci¹, qui vous donne des ports magnifiques, des millions d'hommes, une barrière impénétrable et de petite garde. Telles sont mes pensées ; au demeurant, je ne connais rien à votre diable de politique. Je vois, je sais que le roi de Prusse a pris la Silésie et qu'il l'a gardée, et je voudrais que nous pussions faire de même. Au bout du compte, il n'est pas si fort que nous, il est beaucoup plus mal posté, on peut le prendre par les pieds et par la tête, et il a de furieux voisins qui ne l'aiment assurément pas plus que nous. Nous n'avons rien de tout cela, et il me paraît difficile ou plutôt impossible que l'on nous fasse rendre ce que nous tenons.

« Voilà, Monsieur, ce que je pense. Vous ne laissez pas que de me tranquilliser beaucoup, et si les fanfreluches des négociations commencent une fois à se mêler, nous en avons pour dix ans sans tirer un coup de fusil. C'est votre affaire ; la mienne est de prendre et de garder, et je vous réponds de m'en acquitter en conscience »... Et le maréchal termine cette longue lettre, bien française, en disant : « Ne rendons rien, ou ne rendons guère ».

1. La Belgique.

Le public jugea sévèrement le traité d'Aix-la-Chapelle, qui donna naissance à un mot populaire : *Bête comme la paix*.

IX

Après la paix de 1748, le maréchal de Saxe se retira dans son château de Chambord, où il vécut en souverain féodal d'autrefois. En 1749, le marquis de Valfons vint à Chambord, et il dit dans ses *Souvenirs* :

Le château dont le Roi avait donné la jouissance au maréchal était une résidence digne de cet hôte illustre. Il y menait un train de prince, avec plus de 100,000 écus (environ 1 million de francs) qu'il tirait de ses grades ou de ses régiments. Il y avait établi une caserne de cavalerie, un haras et une ménagerie. Son activité d'esprit et de corps avait besoin d'une occupation continuelle et d'exercices variés. Aussi, tout en combinant de vastes projets et même des entreprises chimériques, il se livrait sans cesse à des divertissements énergiques, chassant à courre, surveillant ses travaux où il mettait quelquefois la main, et par-dessus tout à faire manœuvrer son régiment, que, par une faveur particulière, le Roi lui avait donné en garnison, et qu'il entretenait sur le pied de guerre avec tous les détails du service d'une place forte. Les canons et les drapeaux pris sur les ennemis¹, et qui décoraient les portes, complétaient l'illusion. Il y avait aussi très souvent la comédie² et des concerts sur l'eau ou dans les appartements.

1. Que le Roi lui avait donnés.

2. Il avait dépensé 600,000 livres pour l'établissement de son théâtre.

Le maréchal avait deux tables, l'une de 80 couverts, l'autre de 60.

Il vécut ainsi deux ans à Chambord, recevant quelquefois la bonne compagnie, plus souvent la mauvaise, et se livrant à toutes sortes d'excès qui finirent par le tuer. Il rêvait de nouvelles aventures qui lui permettraient d'être roi ou souverain indépendant quelque part, à Madagascar, à Tabago, en Corse ; il voulut un moment rassembler tous les Juifs d'Europe, les transporter en Amérique et en faire une nation indépendante. Il avait des fantaisies bizarres, que le Roi tolérait, parce que l'on craignait qu'il ne passât un jour au service d'une autre puissance. On peut citer, parmi les plus fortes, celle du Tartare Babac. Le comte de Bruhl lui avait envoyé en 1747 plusieurs officiers pour son régiment de hulans. En lui écrivant pour le remercier de cet envoi, le maréchal lui dit : « Le capitaine Babac a été fait lieutenant-colonel à son arrivée ; je crois que ce sera le premier lieutenant-colonel mahométan qui aura été au service de S. M. T. C. Cela fait bien voir que ce dont on nous accuse n'est pas tout à fait injuste, qui est d'être un peu turc ».

Pour se distinguer, il cessa de porter perruque et se coiffa avec des cheveux coupés assez courts, comme on les porte aujourd'hui.

Entre temps, il fit un voyage en Allemagne (juillet 1749) et alla voir à Sans-Souci le grand Frédéric, qui lui fit le meilleur accueil. « Frédéric ne pouvait se lasser d'entendre celui qu'il considérait comme son maître ; avide de détails, interrogeant sans cesse, il

prolongeait l'entretien fort avant dans la nuit, au risque de fatiguer le héros, qui aimait à vivre au grand air et à se coucher de bonne heure. Frédéric s'en excuse après le départ de son hôte : « J'aurais désiré, mon cher maréchal, vous faire passer le temps plus agréablement. Je vous avoue que j'ai préféré les intérêts de ma curiosité et la passion de m'instruire aux attentions que j'aurais dû avoir pour votre personne et pour votre santé. Je vous fais mes excuses de vous avoir tenu si longtemps assis et de vous avoir fait veiller au delà de votre coutume. J'ignorais que cela pût vous incommoder. Je suis si bon allié de la France, que, bien loin de vouloir ruiner la santé de ses héros, je voudrais leur prolonger la vie ». En invoquant pour excuse sa passion de s'instruire, Frédéric n'adressait pas à Maurice un compliment banal, car il écrivait à Voltaire au sujet du comte de Saxe : « J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV. Je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe¹ ».

Le 30 novembre 1750, le maréchal de Saxe, usé par les excès de toute sorte, mourut d'une fièvre putride et des saignées répétées que lui firent les médecins. On a dit qu'il avait été blessé mortellement dans un duel avec le prince de Conty ; mais cette légende est complètement fausse.

En mourant, il dit au médecin : « Je vois que la vie

1. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *Maurice de Saxe*, p. 385.

est un songe ; le mien a été beau, mais il est court ».

Son intention, dit Thomas¹, avait été de n'avoir ni sépulture, ni pompe funèbre. Il avait demandé que son corps fût brûlé dans la chaux vive, afin, ajoutait-il, qu'il ne reste plus rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis ». On n'accomplit pas ce désir. Le Roi fit transporter son corps à Strasbourg, en grande pompe, et il fut inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas, où le sculpteur Pigalle lui éleva un très beau mausolée.

X

Maurice de Saxe est l'auteur d'un livre sur l'art de la guerre appelé *Mes Réveries*. Il y traite de toutes les questions militaires : recrutement, organisation et discipline des troupes, etc. ; il y parle de la Courlande, de la Pologne, et tel chapitre semble avoir été composé en vue d'une guerre en Pologne. Ce livre fut rédigé en 1732. « J'ai composé cet ouvrage, dit le comte de Saxe, en treize nuits. J'étais malade ; il pourrait donc bien se ressentir de la fièvre que j'avais. Cela doit m'excuser sur la régularité et l'arrangement, ainsi que sur l'élégance du style. J'ai écrit militairement et pour dissiper mes ennuis. Fait au mois de décembre 1732² ».

1. *Eloge du comte de Saxe.*

2. Les *Réveries* sont imprimées depuis longtemps, mais avec quelques inexactitudes et suppressions. Les deux manuscrits qui se trouvent aux archives de Dresde ont permis à M. de Vitzthum de corriger et de compléter les éditions imprimées.

Je n'ai nulle compétence pour juger un livre sur lequel on a donné les opinions les plus contradictoires; aussi me bornerai-je à dire que les *Réveries* contiennent deux récits fort curieux des batailles de Poltava et de Denain, ainsi qu'un portrait très bien fait du prince Eugène¹, que Maurice avait connu dans sa jeunesse et qui était resté pour lui le modèle et l'idéal du grand capitaine.

XI

Napoleon² ne met pas le maréchal de Saxe au nombre des sept plus grands capitaines dont il examine les campagnes, et Jomini³ le compare à Kléber; mais le maréchal est certainement l'un des premiers parmi les grands généraux du second ordre.

Voici ce que les contemporains pensaient de lui. Le duc de Luynes, rapportant ce qu'il avait entendu dire à son fils, le duc de Chevreuse, colonel général des dragons et esprit fort distingué, écrivait dans ses *Mémoires*, le 4 novembre 1744 :

Mon fils m'a beaucoup parlé de M. le maréchal de Saxe, et il lui donne tous les éloges qu'il mérite. Il lui trouve de la justesse dans l'esprit, quoique ses lumières soient bien éloignées d'être supérieures. Il va naturellement droit au

1. Voir ce portrait dans l'ouvrage de M. DE VITZTHUM, p. 329.

2. *Mémoires*, VIII.

3. *Vie politique et militaire de Napoléon*, t. 1, 302 (cité par Sainte-Beuve).

but et prend le meilleur parti ; et, n'étant point détourné par une infinité d'idées et de projets différents qui souvent éblouissent, et dont les dangereuses combinaisons font perdre au moins un temps précieux, M. de Saxe suit son objet sans le perdre de vue. Exact pour la discipline, il n'y mêle aucune humeur ; le soldat, le cavalier font-ils quelques fautes, il punit les officiers, leur disant avec une douceur froide que c'est à eux à tenir la main à leur troupe. La punition une fois ordonnée, il est inflexible sur les grâces. Il n'a point ce que l'on appelle l'extrême politesse du monde ; mais il a le ton du militaire. Il est craint, aimé et estimé.

Écoutons maintenant le prince de Montbarey¹.

Le maréchal de Saxe avait été fait maréchal-général des camps et armées du roi, et par ce grade prééminent il ne voyait personne au-dessus de lui. La confiance du roi pour lui était sans bornes, et les intrigues de cour ne pouvaient l'atteindre, tant que la guerre le rendait indispensablement nécessaire.

Sa cour, à Bruxelles, était quasi aussi brillante que celle de Versailles. Elle était composée de tous les militaires qui n'espéraient qu'en lui ; et il savait distinguer d'une façon très marquée les officiers généraux ou particuliers qui avaient rendu des services, ou dans lesquels il avait reconnu du talent... Si cette manière de récompenser par la considération lui attachait les officiers généraux vraiment militaires, la vie licencieuse qu'il avait l'air d'ignorer, mais qu'il facilitait dans son quartier général, le rendait cher à tous les jeunes officiers, qui, à la discipline près qu'exigeaient les jours de service, trouvaient à l'armée tous les plaisirs et toutes les facilités jusqu'alors ignorées pendant la guerre et prohibées dans les camps.

Les goûts satisfaits du maréchal de Saxe, et très publi-

1. *Mémoires*, t. I, p. 58.

quement, servaient d'autorisation à ceux de la jeunesse française ; et tous ces moyens, réunis à la gloire qu'il avait acquise et à l'utilité dont il était, donnaient à ce général un empire absolu sur toutes les têtes françaises, qui se portent si facilement à l'enthousiasme.

Ajoutons, pour terminer, que l'on doit au maréchal de Saxe l'introduction dans nos troupes de l'exercice décomposé et à temps marqués, selon la méthode allemande, — de la précision dans les mouvements, — du pas emboîté ou cadencé, c'est-à-dire réglé par le tambour ou par une musique militaire, — de l'uniforme étroit, afin de ne pas gêner les mouvements de l'exercice, — des buffleteries en croix qui comprimaient la poitrine, — des longues guêtres qui gênaient la circulation, — du col raide qui étranglait ou congestionnait le soldat, — du schako lourd, agrémenté de plumes, de torsades, — de la queue serrée, — toutes choses qui gênaient le soldat dans tous ses mouvements et lui enlevaient sa légèreté, sa mobilité. « Il n'a pas fallu moins de cent ans d'expérience, et la guerre d'Afrique, dit avec raison le général Suzane, pour ramener à peu près la tenue de l'infanterie au point où elle était en 1740 ».

Ajoutons que, si le maréchal de Saxe alourdit le costume des troupes, il fit un grand usage des troupes légères d'infanterie et de cavalerie, que ses marches furent rapides et qu'il disait que c'était avec les jambes des soldats que l'on gagnait les batailles.

VII

LE COMTE DE LOWENDAL.

MARÉCHAL DE FRANCE.

Prise de Berg-op-Zoom (1747).

Ulric-Frédéric-Woldemar, comte de Lowendal, fils d'un prince danois réfugié à la cour de Saxe, naquit à Hambourg le 1^{er} avril 1700. A l'âge de treize ans, il servait en Pologne comme soldat dans les troupes impériales; en 1714, il était capitaine dans le régiment de Stahrenberg, et il alla en Danemark servir contre les Suédois. En 1716, il était revenu dans les troupes de l'Empereur et il se trouva à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turks par le prince Eugène, qui remarqua les grandes qualités du jeune officier et déclara, dit-on, qu'il serait un jour un habile général. En attendant, Lowendal se formait à l'école du prince Eugène. Après la bataille de Peterwaradin, Lowendal prit part au siège de Temeswar, et, en 1717, à la bataille de Belgrade. En 1718, il est en Italie, toujours au service de l'Empereur, parmi les troupes qui défendent Messine et quelques autres villes contre les Espagnols.

En 1721, Lowendal revint en Pologne, où le roi Auguste II le nomma colonel d'infanterie; il entra ensuite dans l'armée saxonne où il fut fait maréchal de camp en 1728. A la mort d'Auguste II, en 1733, la guerre éclata de nouveau à propos de la Succession de Pologne. Lowendal, sous les ordres du prince Eugène, fit la campagne de 1734 sur le Rhin. — En 1736, il passa au service de l'impératrice de Russie, Anne Ivanovna, qui le nomma lieutenant général; la Russie était alors en guerre contre les Turks. Lowendal fut chargé du siège d'Otchakov et enleva d'assaut cette forte place. Ensuite il chassa les Tartares de l'Ukraine (1738), battit les Turks à Choczim et s'empara de cette ville (1739). Nommé général des armées russes après cette victoire, Lowendal combattit les Suédois de 1741 à 1743.

Le comte Maurice de Saxe, depuis longtemps son ami et qui était alors au service de la France, engagea M. de Lowendal à entrer dans l'armée française. Il accepta, et on dit généralement que Louis XV le nomma lieutenant général le 1^{er} septembre 1743. Le duc de Luynes, dans ses Mémoires, ne parle cependant de M. de Lowendal qu'en février 1744¹, et annonce qu'il va lever un nouveau régiment allemand. Le 4 mars, il entre dans quelques détails² : « M. de Lowendal, dit-il, fut présenté au Roi il y a quelques jours par M. d'Argenson. C'est un homme de 45 à 50 ans³, grand et d'une belle figure. Il est Danois; il a été au service de

1. LUYNES, V, 320.

2. *Ibidem*, V, 349.

3. Il avait exactement 44 ans.

Prusse¹ et à celui de Russie. Il entre au service de France, où le Roi lui donne le grade de lieutenant général; il désirait en avoir un plus considérable, mais il n'y en a aucun entre celui de lieutenant général et de maréchal de France. Il lève un régiment pour le service de France ».

Envoyé à l'une des deux armées de Flandre, le comte de Lowendal prit part, pendant la campagne de 1744, à différents sièges (Menin, Ypres, Furnes), et, quand l'armée du maréchal de Noailles alla sur le Rhin, il fut blessé au siège de Fribourg. — En 1745, il était à la bataille de Fontenoy, où il se distingua par sa grande bravoure, quand il chargea, à la tête de la brigade de Normandie, la colonne anglaise. Il prit ensuite les villes de Gand, Oudenarde, Ostende et Nieuport. — En 1746, il fut encore employé à l'armée de Flandre; il prit la ville d'Huy et alla assiéger Namur, sous les ordres du comte de Clermont. Il se trouva à Raucoux. — En 1747, de concert avec M. de Contades, il s'empara de tout le pays entre l'Escaut et la mer. Après la bataille de Laufeld, M. de Lowendal fut chargé de faire le siège de Berg-op-Zoom, dont la prise d'assaut a été l'acte important de sa vie militaire.

Berg-op-Zoom est une place très forte située sur l'une des bouches de l'Escaut. Elle résista au duc de Parme en 1588 et à Spinola en 1662. Plus tard le célèbre ingénieur hollandais Cohorn augmenta ou per-

¹ Lowendal avait servi un moment en Prusse, en 1730, mais surtout en Autriche.

fectionna encore les défenses de cette place; aussi, quand M. de Lowendal fut chargé de ce siège, tout le monde regarda son succès comme impossible. « Les ouvrages de Berg-op-Zoom, dit M. de Valfons¹, sont les plus simples en apparence, mais les mieux dirigés; un chemin couvert très large, avec de petits réduits dans les angles; les places d'armes capables de contenir un demi-bataillon en bataille; des galeries de mines de la plus grande beauté, leurs rameaux avançant jusque sous les glacis; la garnison était très forte² et soutenue d'une petite armée que sa position rendait inattaquable, ayant la Hollande derrière elle, et, par conséquent, abondance de tout au milieu du siège ». De plus, la ville ne pouvait, grâce à sa situation sur l'Escaut qui est un bras de mer, être entièrement bloquée, ce qui lui permettait de recevoir tous les jours les vivres qui maintenaient l'abondance dont parle M. de Valfons³.

Le comte de Lowendal ouvrit la tranchée dans la nuit du 14 au 15 juillet 1747, et en deux mois il devint maître de Berg-op-Zoom. La *Gazette*⁴ entre dans de

1. *Souvenirs*, 230-231.

2. 16,000 Autrichiens, Bavaïois, etc.

3. La ville de Berg-op-Zoom est située sur l'Escaut oriental et à l'embouchure du Zoom dans le fleuve, où se trouve le fort du Sud. Au nord de Berg-op-Zoom se trouve un grand camp retranché formé par les forts de Rovers, de Pilsen et de Moermont, reliés entre eux par des lignes de redans. Le camp est compris entre l'Escaut et ces trois forts; avec le fort du Sud, il empêche la ville d'être attaquée au nord, à l'est et à l'ouest; elle garde donc de ces trois côtés des communications avec l'extérieur. Berg-op-Zoom fut attaqué par le sud, seul côté par lequel elle pouvait l'être.

4. De la page 336 à la page 460.

grands détails sur les opérations de ce siège célèbre. Les nombreuses sorties des assiégés furent repoussées; on empêcha d'entrer dans la ville les renforts qui cherchèrent à y pénétrer; il y eut des combats continuels pour détruire nos travaux, qui furent considérables, tranchées, batteries, cavaliers de tranchée; le feu des canons, des mortiers et de la mousqueterie fut sans cesse très vif des deux côtés. Mais ce qui me paraît distinguer le siège de Berg-op-Zoom, c'est le grand emploi des mines qui se fit de part et d'autre. Les ouvrages de l'ennemi, toutes les contrescarpes furent renversés à coups de mine, plus encore que par les bombes et les boulets. Le plus terrible ennemi qui nous ait attaqué fut la maladie, qui mit 20,000 hommes hors de combat. Le siège durait depuis deux mois; il fallut prendre un parti et enlever d'assaut cette redoutable position. On lit dans la *Gazette*¹ :

Les brèches ayant été reconnues praticables² le 15, le comte de Lowendal fit ses dispositions pour monter le lendemain à l'assaut. En conséquence, il ordonna à 14 compagnies de grenadiers, 13 bataillons, 400 volontaires et 900 travailleurs, de se rendre le soir au dépôt de la tranchée, et d'être en état de marcher dès que le jour paraîtrait. Les premiers bataillons des régiments de Normandie, de Montboissier, d'Eu, de Montmorin, des Vaisseaux et de Beauvais et 6 compagnies de grenadiers auxiliaires, sous les ordres du sieur de Faucon, brigadier, et du sieur de Sainte-Afrique, lieutenant-colonel, furent destinés à l'attaque du

1. Page 461. Cette relation officielle est imprimée dans les *Mémoires du duc de Luynes*, VIII, 291.

2. Praticables pour nos seuls grenadiers; elles l'étaient à peine.

bastion droit. Le sieur de Tonde, brigadier, et le sieur de Pratz, lieutenant-colonel, à la tête des premiers bataillons des régiments Royal, de Touraine, de Custine, de Limosin, d'Orléans et de Rochefort, et de 6 compagnies de grenadiers auxiliaires, furent chargés d'attaquer le bastion de la gauche. L'attaque de la demi-lune fut confiée au sieur de Courbuisson, brigadier, qui avait à ses ordres le premier bataillon du régiment Dauphin, avec 4 compagnies de grenadiers et 100 volontaires.

Toutes ces troupes étaient commandées par le comte de Relingue, maréchal de camp.

Elles débouchèrent le 16, à quatre heures et demie du matin, au signal qui fut donné par deux salves de tous nos mortiers et par de longues fusées, et les trois attaques commencèrent en même temps.

Nos soldats enfoncèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage, forcèrent les retranchements que les ennemis avaient faits dans les bastions et sur la demi-lune, et se mirent en bataille sur chaque bastion et sur le rempart à droite et à gauche. Des troupes qui défendaient la demi-lune, aucun officier ni soldat ne s'est échappé, leur retraite ayant été coupée par nos volontaires et nos grenadiers.

Après qu'on se fut emparé des deux portes du côté d'Anvers et de Bréda, nos troupes entrèrent l'épée à la main dans la ville. La garnison s'était retirée sur la place et dans les maisons d'où elle fit un feu très vif. Elle fut chassée partout et entièrement dispersée; tous les ennemis qui ne mirent pas les armes bas furent passés au fil de l'épée, et dans ces premiers moments il fut impossible d'empêcher le pillage.

Le comte de Lowendal avait chargé le marquis de Custine de contenir avec un corps de troupes, pendant l'assaut, les garnisons des forts de Mormont, de Pinsen et de Rovers. Aussitôt que la ville fut prise, ces forts capitulèrent, et les troupes qui les gardaient se rendirent prisonnières de guerre, ainsi que celles du fort de Zende.

La perte des ennemis dans cette journée monte à 4,000 hommes, parmi lesquels on compte 100 officiers et 1,500 soldats prisonniers.

Nous avons trouvé, soit dans la ville, soit dans les forts plus de 200 bouches à feu avec une grande quantité de munitions, et nous nous sommes emparés de 17 bâtiments qui étaient dans le port, chargés de provisions de toute espèce.

Il n'y a eu, de notre côté, dans toute l'action, que 137 soldats tués et 260 blessés.

On ne peut donner assez d'éloges à la sagesse des dispositions du comte de Lowendal, et à la valeur et à la prudence avec lesquelles les troupes les ont exécutées. L'heureux succès qui les a couronnées et qui est d'autant plus étonnant qu'il a beaucoup moins coûté qu'on ne devait s'y attendre, fera l'une des époques les plus glorieuses de l'histoire militaire de notre nation, et ce siège sera à jamais mémorable par les obstacles qu'opposaient à notre entreprise l'impossibilité où nous étions d'investir plus d'un tiers de la ville, la distance des lieux d'où nous étions obligés de tirer nos subsistances, l'avantage que les assiégés avaient de recevoir continuellement des munitions de guerre et de bouche, la force de la place dont ils ont cru jusqu'à la fin nous faire abandonner l'attaque, le nombre prodigieux de mines que nous avons été obligés de fouiller, et surtout le voisinage d'une armée qui, pouvant à tout moment réparer les pertes de la garnison et lui fournir de nouveaux renforts, paraissait devoir faire naître des difficultés propres à rebuter des troupes moins accoutumées à vaincre.

Dans un autre article de la *Gazette*¹, daté du 24 septembre, on lit :

1. *Gazette*, 1747, page 475.

Peu après que les troupes commandées par le comte de Lowendal ont eu emporté d'assaut la ville de Berg-op-Zoom, les troupes ennemies qui campaient dans les lignes les ont abandonnées avec tant de précipitation, que la plupart y ont laissé leurs armes, leurs tentes et leurs bagages. On a trouvé même dans le camp les équipages des généraux et les caisses militaires de différents régiments, ce qui a rendu le butin des soldats très considérable. En comprenant 1,800 prisonniers faits sur les ennemis, on compte que leur perte monte à 5,000 hommes.

Nous trouvons dans le duc de Luynes¹ la copie de la lettre écrite par M. de Lowendal au maréchal de Saxe : nous croyons devoir la reproduire.

J'espère que le chevalier d'Hallot² sera arrivé à bon port et que les circonstances de la prise de Berg-op-Zoom n'aient pas manqué de vous avoir surpris. Si on avait pu prévoir que M. de Cronstrom³ aurait pris si peu de précautions, on aurait pu le prendre, lui, le prince de Hesse et le prince d'Anhalt, qui se sont sauvés si précipitamment qu'ils en ont été quittes à ne pouvoir rien emporter avec eux.

Comme dans mes dispositions j'avais voulu obvier à l'éparpillage des troupes, j'avais ordonné que les bataillons resteraient en bataille sur les remparts, c'est ce qui a donné le temps à beaucoup de monde de se sauver. Tout ce qui était dans les retranchements a été tué ou fait prisonnier. Jusqu'à présent, j'ai environ 1,500 prisonniers entre les mains, sans compter les blessés qui sont dans la ville, dans les forts et dans les hôpitaux, outre une centaine d'officiers ;

1. *Mémoires*, VIII, 292.

2. Aide-major général.

3. Vieux général hollandais, âgé de 84 ans, gouverneur de la place. Les Etats-Généraux de Hollande avaient exigé qu'on lui remit le commandement. (LUYNES, VIII, 273.)

M. de Leuwe, maréchal de camp, est parmi les derniers, ainsi que plusieurs colonels et lieutenants-colonels. J'aurai l'honneur de vous envoyer les états.

Comme j'avais suivi, Monseigneur, en tous points, vos idées, j'avais détaché M. de Custine avec 2 bataillons et quelques compagnies de grenadiers pour faire des démonstrations vis-à-vis les forts de Rovers et de Moermont ; cela a si bien réussi que l'ennemi attentif sur ces démarches n'a point observé le redoublement du feu dans la ville, et, lorsque la garnison est sortie en déroute, M. de Custine a saisi le moment de brusquer le fort de Moermont et de Pinsen et de s'en emparer. Il a fait 20 prisonniers à Moermont et 120 au fort Pinsen, après en avoir tué une cinquantaine. L'ennemi, en fuyant, a abandonné le fort de Rovers.

Vous verrez, Monseigneur, par le détail de l'artillerie, la quantité de pièces de canon que nous venons de prendre ; et on peut dire que fort peu de places en Europe soient si formidables.

J'aurais voulu garantir cette misérable ville du pillage ; il n'a pas été possible de le faire¹. Trois cents volontaires qui me tombèrent des nues de votre armée ont donné de si mauvais exemples, qu'il n'y a pas eu moyen d'empêcher que les équipages des généraux et des officiers, les approvisionnements et ce que les habitants y avaient laissé encore ne fussent pillés. Cela a enrichi l'armée prodigieusement, et j'espère que cela la rendra aussi audacieuse que cela humiliera celle des ennemis.

Les caisses et trésors arrivés quelques jours auparavant, joints aux vaisselles des généraux et princes, ont fait une grande partie de ce butin.

J'ai envoyé tout de suite les volontaires bretons aux troupes des ennemis, qui certainement augmenteront le

1. « Quelque ordre que l'on ait pu mettre dans le pillage, c'était un triste spectacle, et cette ville est entièrement ruinée pour un très grand nombre d'années ». (LUYNES, 295.)

nombre des prisonniers, et j'espère qu'à leur faveur je tirerai des connaissances de Stenberg et des environs.

On a pris 17 bâtiments dans le port ; je vous prie de m'honorer de vos ordres sur ce que vous voulez que j'en fasse.

M. de Leuwe, maréchal de camp, étant très malade, m'a demandé la permission d'aller à Tertelen, sur sa parole d'honneur, avec trois officiers de sa maison, de même que le major Nhiet, blessé depuis quinze jours. J'ose espérer que vous approuverez que je leur aie accordé.

Tous les autres, je les ai envoyés à Anvers. Je vous prie, Monseigneur, de leur envoyer des ordres où vous voulez qu'ils soient transportés. Plusieurs d'entre eux m'ont demandé d'être renvoyés sur leur parole ; vous aurez la bonté de faire savoir si vous voulez m'autoriser à leur accorder leur prière sur leur parole d'honneur.

MM. de Périgord¹, prince de Rochefort et prince de Robecq, M. de Pusigneu, surtout M. de Lugeac, ont fait des prodiges de valeur. Les brigadiers Faucon et Courbuisson se sont parfaitement bien comportés. M. de Tonda a eu le malheur d'être blessé en débouchant. Je vous rendrai un compte plus circonstancié des différents corps qui se sont le plus distingués pendant le cours de cette expédition et vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien être leur protecteur pour leur faire obtenir les grâces qu'ils ont si bien méritées.

J'ai chargé M. d'Hallot de vous rendre compte des dispositions que j'ai faites pour cet assaut, et j'avoue que je dois une grande partie de la réussite de cette expédition à l'intelligence supérieure de M. de Vallière² et généralement aux secours que j'ai eus du corps de l'artillerie. J'oubliais de vous dire que MM. de Pratz et de Sainte-Afrique, du régiment de Rochefort, se sont extrêmement distingués à la tête des grenadiers qu'ils conduisaient...

1. Le comte de Périgord, colonel du régiment de Normandie.

2. Officier d'artillerie fort distingué.

La déroute du corps qui était campé dans les lignes a été si complète que tout leur camp a été pillé sans qu'ils aient pu sauver une tente. Plus de 20 bataillons, tant de la garnison que de ceux qui étaient campés dans les lignes, ont laissé leurs armes aux faisceaux.

Les officiers prisonniers avouent unanimement avoir perdu pendant le siège 5,000 hommes, et je taxe leur perte d'hier a un peu près autant en y comprenant les prisonniers.

La nôtre d'hier ne va pas à 400 hommes tués et 200 blessés, parmi lesquels il y en a qui le sont très légèrement. Ce qui a été le plus affligeant pour moi, c'est que le feu a été pendant toute la nuit dernière dans la ville; on a fait humainement tout ce qu'on a pu pour l'éteindre; j'ai envoyé des pionniers et travailleurs.

La prise de Berg-op-Zoom, de l'avis du maréchal de Noailles, a été un de ces événements extraordinaires où la valeur française triompha de l'art et de la nature. Aussi M. de Lowendal fut-il fait maréchal de France le 17 septembre 1747, par le Roi, qui était encore à l'armée. Mais ce ne fut pas sans peine toutefois que le maréchal de Saxe obtint le bâton pour son lieutenant. On lit, dans les *Souvenirs* de M. de Valfons¹, qu'aussitôt que le maréchal de Saxe eut reçu M. d'Hallot, il alla chez le Roi.

« Je l'y accompagnai, dit M. de Valfons, et fus témoin d'une sollicitation très vive de la part du maréchal, pour que M. de Lowendal fût fait maréchal de France. Le Roi résista; M. d'Argenson², qui était der-

1. Page 233.

2. Ministre de la guerre; il était fort mal avec le maréchal de Saxe.

rière lui, gardait le plus profond silence. Le Roi répondit deux fois au maréchal qu'il ne le voulait pas, et, à la troisième, il ajouta : « Que dirait ma noblesse ? Lowendal est depuis très peu de temps en France. — Sire, elle dira que V. M. sait récompenser les grandes actions, et qu'il n'est rien d'impossible aux soldats de V. M. bien commandés. » Le Roi refusait toujours, gagnant la porte de son cabinet où il était à demi entré et qu'il allait fermer. Le maréchal redoubla d'instances, et le Roi finit par dire : « Eh bien, c'est à vous qu'il le devra ; je le fais maréchal de France ».

« M. d'Argenson me pria d'aller tout de suite chez lui pour faire tenir un de ses courriers prêt à partir, et, en y rentrant, il écrivit à M. de Lowendal qu'il était charmé de lui apprendre le premier une grâce du Roi si bien méritée et qu'il avait si fort désirée pour lui. Les plus anciens lieutenants généraux, MM. de Biron, Lautrec, Senneterre, Clermont-Tonnerre, furent fortement contrariés et firent les représentations les plus vives à M. d'Argenson, qui s'excusa sur ce qu'il ne était point mêlé, jurant que tout s'était passé du maréchal au Roi, qui seul avait prononcé ».

Berg-op-Zoom pris, le maréchal de Lowendal alla avec le maréchal de Saxe assiéger Maëstricht, dont la capitulation amena la paix d'Aix-la-Chapelle (1748).

« Depuis la paix, lit-on dans le Dictionnaire de Moréri¹, le maréchal de Lowendal partageait son loisir entre les plaisirs de l'étude et la société de quelques

1. Edition de 1739.

amis d'élite, qu'il charmaient par la bonté de son âme, par sa candeur, par son esprit, par le don de s'exprimer avec autant de force que de justesse et de netteté, et par une infinité de connaissances que ses lectures et ses voyages lui avaient données. Il parlait très bien latin, danois, allemand, anglais, italien, russe et français. Il possédait à un degré éminent la tactique, le génie et la géographie¹ dans ses plus petits détails, telle que la doit savoir un militaire chargé du commandement. Il lisait beaucoup, il écrivait aussi, et il a dû laisser plusieurs manuscrits ».

Un mal au pied, qu'on négligea, amena la gangrène, et M. de Lowendal mourut le 27 mai 1755, au palais du Luxembourg, où le Roi lui avait donné un logement.

Les deux maréchaux de Saxe et de Lowendal moururent au moment où leurs talents militaires allaient être encore utiles à la France, leur patrie d'adoption. Leur mort laissa les armées au commandement des pires généraux qu'ait eus l'ancienne monarchie.

M. de Lowendal était membre honoraire de l'Académie des sciences depuis 1754.

1. La topographie comprise.

VIII

LE MARQUIS DE L'ÉTANDUÈRE

CHEF D'ESCADRE.

Combat du Tonnant (25 Octobre 1747).

Henri-François des Herbiers, marquis de l'Étanduère, naquit à Angers en 1682. Sa famille servait dans la marine depuis longtemps, et, en 1693, il était mousse sur le *Téméraire*, que commandait son oncle des Herbiers, dans la campagne de Tourville contre la flotte de Smyrne. M. de l'Étanduère devint garde de la marine en 1697, et enseigne de vaisseau en 1703; il était lieutenant de vaisseau à la bataille de Malaga (1704) et au siège de Gibraltar. Il fit ensuite partie de l'expédition de Duguay-Trouin à Rio-Janciro (1711) et se signala en toutes circonstances par une grande bravoure.

Pendant les premières années du règne de Louis XV, il fut occupé à lever des plans et des cartes de nos possessions dans les Indes-Orientales et au Labrador. Ces levés étaient faits avec beaucoup de soin et fort exacts.

Il fut promu au grade de capitaine de vaisseau en 1727, et en 1743, il devint chef d'escadre.

La même année, il commanda une division de 5 vaisseaux avec lesquels il conduisit un convoi à Saint-Domingue. Pendant sa route, il rencontra et prit 4 frégates anglaises.

En 1747, M. de l'Étanduère reçut la mission de conduire aux Antilles une flotte marchande de 252 bâtiments chargés de ravitailler nos colonies entièrement dépourvues de vivres. Le convoi avait été rassemblé à l'île d'Aix¹ et était bloqué par les Anglais. L'Étanduère fut chargé de débloquer le convoi et de le conduire à destination.

Parti de Brest avec une division qui comptait 8 vaisseaux et 2 frégates, il parvint à appareiller de la rade de l'île d'Aix le 17 octobre 1747. Sachant que les Anglais croisaient au nord du cap Finistère en Espagne, il dirigea sa route par le nord afin de les éviter; mais, le 25 octobre, il découvrit, à la hauteur de Belle-Isle, à 350 kilomètres du cap Finistère², la flotte du contre-amiral Hawke, forte de 19 vaisseaux.

L'Étanduère avait sous ses ordres : *le Tonnant*, de 80 canons, qu'il montait; — *l'Intrépide*, de 74, capitaine de Vaudreuil; — *le Trident*, de 64, capitaine d'Amblimont; — *le Terrible*, de 74, capitaine du Guay; — *le Monarque*, de 74, capitaine de la Bédoyère, dont l'un des enseignes était Suffren; — *le Severn*, de 56,

1. On prononce l'île Dé.

2. Cependant le combat est appelé le combat du cap Finistère.

capitaine du Rouret; — *le Fougueux*, de 64, capitaine de Vignault; — *le Neptune*, de 74, capitaine de Fromentières; — et 2 frégates, *le Castor* et *le Content*.

Aussitôt que l'ennemi fut en vue, il donna l'ordre au convoi de filer toutes voiles dehors, et il se prépara à combattre. Mais, pour faciliter cette manœuvre, les vaisseaux d'escorte furent obligés de s'éloigner beaucoup les uns des autres afin de laisser passer au travers de notre ligne de bataille les bâtiments marchands. L'arrière-garde était très éloignée du centre; les Anglais en profitèrent et commencèrent le combat en l'attaquant sur-le-champ, ne lui laissant pas le temps de se rapprocher des autres vaisseaux.

C'est ainsi, dit la *Gazette*¹, que le combat s'engagea à midi. Les Anglais attaquèrent tout d'un coup nos huit vaisseaux; mais ils partagèrent leurs forces, de façon qu'en combattant en nombre supérieur *l'Intépide*, *le Terrible* et *le Trident*, qui formaient l'avant-garde (la droite), et *le Tomant* qui était au centre, ils environnèrent les quatre autres vaisseaux qui faisaient l'arrière-garde.

Après avoir fait une défense des plus vigoureuses pendant près de quatre heures, ces quatre derniers vaisseaux², qui ne pouvaient être secourus par ceux de l'avant-garde, se trouvèrent entièrement désemparés, et étant accablés par le nombre, ils furent obligés de se rendre à peu d'intervalle les uns des autres³.

Le Tomant était pour lors attaqué par cinq vaisseaux,

1. *Gazette*, 1747, p. 559.

2. *Le Monarque*, *le Severn*, *le Fougueux* et *le Neptune*.

3. *Le Neptune* avait eu tous ses officiers et un grand nombre d'hommes tués; il était complètement démâté.

auxquels il résistait par un feu continu des plus vifs de canon et de mousqueterie¹, et, comme il était presque entièrement désagrégé, et que ses mâts n'avaient plus de cordages pour se soutenir, il aurait peut-être été dans la nécessité de céder, si *l'Intrépide* ne fût venu à son secours. Mais le comte de Vaudreuil, ayant vu l'état où il était réduit, prit sur-le-champ le parti de revirer de bord, se fit jour au travers de 8 vaisseaux ennemis qu'il écarta par la vivacité de son feu, et vint partager le danger auquel était exposé le sieur de l'Étanduère.

Le feu du *Tonnant* et de *l'Intrépide* ainsi réunis obligea les Anglais de s'éloigner. Ces deux vaisseaux profitèrent de cet intervalle pour faire vent arrière en coupant la ligne des ennemis, ce qu'ils exécutèrent sans qu'aucun vaisseau entreprit de les combattre, et ce ne fut qu'ensuite qu'il y en eut trois qui se détachèrent pour les attaquer de nouveau, mais qui furent bientôt repoussés.

Cependant *le Terrible* et *le Trident*, qui, par le mauvais état où ils se trouvaient, n'avaient pu suivre la manœuvre de *l'Intrépide*, soutenaient toujours avec vigueur le combat contre la moitié des vaisseaux ennemis. *Le Trident* fut enfin forcé d'amener vers l'entrée de la nuit, et il y a lieu de juger que *le Terrible* n'aura pu résister guère plus longtemps.

Le Tonnant et *l'Intrépide* voulurent, à la faveur de l'obscurité de la nuit, se raccommode et se mettre en état de défense pour le lendemain ; mais *le Tonnant* était si endommagé qu'il fut obligé de se mettre à la remorque de *l'Intrépide*. Ils étaient le lendemain dans cet état, lorsqu'ils se trouvèrent à portée de 4 vaisseaux ennemis qui ne les attaquèrent point, et ce n'est que plusieurs jours après qu'ils

1. On se battait à portée de pistolet. *Le Tonnant* reçut dans sa coque 800 boulets sur les 4,000 que les Anglais lui envoyèrent. Il tira 1,842 coups de canon.

ont pu se raccommoder l'un et l'autre. Il y a eu à bord de ces deux vaisseaux 34 hommes tués¹...

A l'égard de la flotte à la suite de laquelle le sieur de l'Étanduère a détaché la frégate *le Castor*, elle ne paraissait plus à la fin du combat, et il est à croire qu'elle se sera sauvée².

M. de l'Étanduère avait été admirablement secondé par le major du *Tonnant*, M. de la Touche, père de l'amiral la Touche-Tréville, par le lieutenant Bart, petit-fils de Jean Bart, et par le premier-maître Hervé-Renaud, qui fut tué dans l'action.

L'amiral Hawke perdit 620 hommes, dont 132 tués³; tous ses vaisseaux furent très maltraités et obligés de revenir à Plymouth se réparer. Mécontent de l'un de ses capitaines, il le fit passer devant un conseil de guerre⁴.

Après s'être rapidement réparé, M. de Vaudreuil remorqua et conduisit à Brest *le Tonnant*, absolument désemparé et ayant une partie de ses canons démontés.

Le 28 octobre, M. de l'Étanduère écrivait, de son bord, à M. de Vaudreuil la lettre suivante⁵:

Jamais manœuvre n'a été plus belle, plus fière et plus distinguée que celle que vous avez faite, mon cher Vaudreuil; vous m'avez tiré d'affaire d'avec un nombre de vaisseaux contre lesquels j'aurais enfin été obligé de céder à la force.

1. *Le Tonnant* eut 116 hommes tués ou blessés.

2. Le convoi arriva en effet à sa destination; mais *le Castor* fut pris par les Anglais.

3. *Gazette*, p. 578.

4. *Ibidem*, p. 624.

5. L. GUÉRIN, *Histoire maritime*, IV, 306.

Si, dans le commencement du combat, les vaisseaux de l'arrière avaient pu obéir au signal que je fis de serrer la file, j'aurais été en état de mettre plus de voiles ; mais, comme il y avait déjà trop d'espace entre eux et moi, je ne pouvais trop forcer de voiles sans les abandonner. D'un autre côté, M... ne se mit pas à son poste, et, quand nous commençâmes à tirer, il était à babord de moi faisant feu de ses batteries, dont les coups me faisaient autant de mal que ceux des ennemis. Quand, après cela, je vis que les vaisseaux de l'arrière étaient accablés par le nombre, je voulus mettre des voiles pour me rapprocher de ceux de l'avant-garde ; mais le mauvais état de mes mâts et de mes manœuvres (cordages) ne me le permit pas.

Enfin, quand vous m'eûtes rejoint, et quand je vis les vaisseaux de l'arrière rendus et les deux d'en avant hors d'état de venir à moi, je n'eus pas d'autre manœuvre à faire que d'arriver vent arrière, ce qui nous a heureusement réussi.

Il ne s'agit plus que de nous raccommoder pour tâcher de gagner les côtes de France. Nous pouvons dire avoir bien fait la manœuvre des convois, qui est de se faire hacher pour sauver la flotte. Je vous embrasse, mon cher Vaudreuil, de tout mon cœur ; je fais mes amitiés à tout votre état-major, et je vous remercie de votre bon secours. Tâchons de nous tenir bien près l'un de l'autre, et de rendre encore un bon combat, s'il est nécessaire.

« Cet autre combat n'eut pas lieu, et il est douteux que les deux nobles vaisseaux qui restaient seuls de l'escadre française eussent pu y résister. L'Étanduère ne voulut pas cesser d'être conduit par son sauveur, et ce fut toujours remorqué par *l'Intrépide* que *le Tonnant* rentra en rade de Brest. Ce grand témoignage de reconnaissance de la part du chef d'escadre français envers son subordonné fut fort admiré et méritait de l'être ».

Le marquis de l'Étanduière reçut le cordon rouge ; mais il ne survécut pas longtemps à la mort de son fils, qui avait été grièvement blessé à ses côtés, le 25 octobre 1747. Il mourut à Rochefort en 1750 ¹.

IX

LE MARQUIS DE LA GALISSONNIÈRE

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Bataille de Minorque (Prise du fort Saint-Philippe) 1756.

Roland-Michel Barrin, marquis de la Galissonnière, naquit à Rochefort, le 11 novembre 1693. Il était fils d'un lieutenant général des armées navales de Louis XIV². Il fit ses études à Paris, sous la direction

1. On ne peut terminer cette notice sans dire un mot de M. de Vaudreuil, qui fut fait chef d'escadre pour sa belle conduite. Louis-Philippe de Rigaud, comte de Vaudreuil, naquit vers 1691 et mourut à Tours en 1763, âgé de 72 ans (*Gazette*). Il avait été nommé capitaine de vaisseau en 1738, — chef d'escadre en 1747, — lieutenant général des armées navales en 1753. Le comte de Vaudreuil avait le grand cordon de Saint-Louis.

2. Mort à Poitiers le 7 mars 1737, âgé de 91 ans (*Gazette*, Table.)

de Rollin et entra au service en 1710 comme garde de la marine. En 1738, il était capitaine de vaisseau¹. Cette année, monté sur la frégate *la Gloire*, il s'empara d'un corsaire anglais, en coula à fond un autre et prit six bâtiments marchands².

En 1745, M. de la Galissonnière fut nommé gouverneur du Canada. Il était de petite taille et bossu; aussi à son arrivée à Québec, les chefs des Indiens, nos alliés, étant venus le saluer, l'un deux crut devoir lui adresser ces paroles : « Il faut que tu aies une bien belle âme, puisque, avec un si vilain corps, le Grand Chef notre père³ t'a envoyé ici pour nous commander ». L'Indien avait dit vrai : le nouveau gouverneur fut un habile administrateur.

A la paix d'Utrecht (1713), Louis XIV avait été forcé de céder à l'Angleterre la baie et le détroit d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie, c'est-à-dire tout le littoral et les entrées du Canada. Il avait conservé l'île du Cap-Breton, à l'embouchure du Saint-Laurent, et on y construisit la forte place de Louisbourg sous Louis XV. Cette ville commandait l'entrée du fleuve; aussi les Anglais l'avaient-ils assiégée et prise pendant la guerre de la Succession d'Autriche. A la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), ils rendirent Louisbourg en échange de Madras.

Une commission fut chargée de déterminer les limites des possessions françaises et anglaises en Amérique.

1. *Gazette*, Table.

2. *Ibidem*.

3. Le roi de France.

Déjà le traité d'Utrecht (art. 10) avait stipulé que l'Acadie *entière* serait cédée aux Anglais et qu'une commission fixerait les limites fort *incertaines* de cette presqu'île. Il fallait toute la mauvaise foi anglaise pour trouver incertaine une chose qui était évidente. L'Acadie incontestablement ne se composait que de la presqu'île, et ses limites étaient la mer qui l'entoure et l'isthme qui la rattache au continent. Les Anglais prétendirent déjà que l'Acadie comprenait, comme dépendances, les bassins du Saint-Jean, du Penobscot et du Kennebecky, c'est-à-dire le Nouveau-Brunswick et le Maine actuels. Ces prétentions n'avaient pas le sens commun; mais elles avaient pour but de réunir l'Acadie à la Nouvelle-Angleterre et de nous enlever un littoral important pour nous, en ce que le Canada continuait à être baigné par l'Atlantique.

Interrompues par la guerre de la Succession d'Autriche, les prétentions des Anglais reparurent aux conférences d'Aix-la-Chapelle, et il fut stipulé de nouveau qu'une commission réglerait la question des limites. M. de la Galissonnière fut l'un des deux commissaires français².

Mais avant même que la commission fût assemblée,

1. Nouvelle-Ecosse des Anglais.

2. La commission publia différents mémoires : *Mémoires des Commissaires du Roi et de ceux de S. M. Britannique sur les possessions et les droits respectifs des deux Couronnes en Amérique, avec les actes publics et pièces justificatives*, Paris, 1755, 3 vol. in-4°. — *Mémoires contenant le précis des faits, avec leurs pièces justificatives, pour servir de réponse aux OBSERVATIONS envoyées par les Ministres d'Angleterre dans les Cours de l'Europe*, Paris, 1756, in-4°.

les colons anglais, surtout ceux de la Virginie, décidés à nous faire la guerre, envahirent notre territoire, non seulement dans les terres qu'ils réclamaient comme dépendances de l'Acadie, mais encore sur des terres qui appartenaient certainement à la France.

Une compagnie d'actionnaires anglais et virginiens s'était formée en 1748 pour coloniser la vallée de l'Ohio¹, et, en 1750, le parlement anglais lui avait concédé 600,000 acres de terrain, dans lesquels la compagnie avait aussitôt envoyé ses agents et établi des colons. La vallée de l'Ohio était cependant une terre bien française; la Belle-Rivière avait été découverte en 1670 et 1671 par Cavelier de la Salle, qui en avait pris solennellement possession au nom de Louis XIV. Mais les colons anglo-américains voulaient devenir les seuls maîtres de l'Amérique, se servir d'abord des Anglais pour chasser les Français, et se servir ensuite des Français pour chasser les Anglais. En attendant la mise à exécution de leur second dessein, ils exécutaient leur premier et ne tenaient aucun compte des traités et des droits acquis.

En même temps que la Virginie s'établissait dans la vallée de l'Ohio, le gouvernement de l'Angleterre réclamaient comme dépendances de l'Acadie tout le pays compris entre l'Atlantique, le Saint-Laurent et le lac Ontario, et prétendait réduire le Canada aux pays situés au nord du Saint-Laurent et des grands lacs.

1. Grand affluent du Mississipi, appelé par les Canadiens la Belle-Rivière.

Les Français opposaient aux demandes des Anglais l'article 9 du traité d'Aix-la-Chapelle, qui stipulait que toutes choses seraient remises sur le même pied qu'avant la guerre. Or, avant la guerre, les Anglais ne possédaient l'Acadie que jusqu'à l'isthme, et ils n'avaient pas d'établissements dans la vallée de l'Ohio. On disputa pendant cinq ans; mais les débats de la commission des frontières ne produisirent d'autres résultats que les in-quarto dont nous donnions les titres tout à l'heure; il devint impossible de s'entendre, parce que, les arguments français étant sans réplique, on n'y répondait que par des objections de la plus insigne mauvaise foi.

M. de la Galissonnière croyait avec raison que l'isthme de l'Acadie et les monts Alléghanis étaient les vraies frontières de la Nouvelle-France, que la domination anglaise devait s'y arrêter et qu'il fallait absolument, pour le salut de la colonie, empêcher les colons anglais de franchir leurs anciennes limites, les Alléghanis et l'isthme Acadien, et de s'établir dans les vallées de l'Ohio et du Saint-Laurent.

Décidé à maintenir les droits de la France, le gouverneur se prépara à repousser par la force toute tentative des Anglais. Il fit construire ou augmenter deux forts sur l'isthme de l'Acadie, les forts des Gaspareaux et de Bauséjour¹, et s'efforça d'attirer les Acadiens sur le territoire français, afin de donner à cette frontière une population capable de la défendre.

1. De leur côté les Anglais y élevèrent le fort de Beaubassin

Il éleva sur le Saint-Laurent, entre Montréal et le fort Frontenac, le fort de la Présentation pour s'assurer du fleuve et maintenir les Iroquois ; on construisit sur le lac Ontario le fort Toronto pour relier le fort Frontenac et Détroit. Il exista dès lors, de Québec au Mississipi, une grande ligne de postes militaires qui assuraient les communications entre le Canada et la Louisiane. Elle se composait de Québec, Montréal, la Présentation, Frontenac, Toronto, Détroit, fort des Miamis, fort Saint-Joseph, Chicago, fort Crève-cœur sur l'Illinois et fort de Chartres sur le Mississipi, première dépendance de la Louisiane. En avant de cette ligne, entre le lac Ontario et le Mississipi, et en suivant le cours de l'Ohio, on éleva une autre série de postes militaires destinés à fortifier notre frontière, à nous assurer la possession de l'Ohio et à empêcher les Anglais de s'établir au delà des Alléghanis. Cette ligne de postes avancés commençait au fort Niagara¹ et se continuait par le fort Presqu'île sur le lac Erié, le fort de la Rivière-aux-Bœufs et le fort Machault². Plus tard on éleva le fort Duquesne sur l'Ohio.

M. de la Galissonnière réorganisa la milice et la porta à 12,000 hommes. Il s'attacha les Indiens, qui nous fournissaient, malheureusement en trop petit nombre, d'excellents éclaireurs et de braves soldats. En même temps il envoya un détachement de 300 hommes dans la vallée de l'Ohio pour en chasser les traitants et

1. Situé un peu au nord de la chute du Niagara.

2. Sur un affluent de l'Alléghany, une des deux branches qui forment l'Ohio.

les colons anglo-américains, avec ordre de reprendre possession du pays d'une manière solennelle.

Au mois d'août 1752, M. de la Galissonnière fut remplacé par M. de la Jonquière, marin distingué, qui mourut la même année, et le successeur de ce dernier fut le marquis du Quesne, pendant l'administration duquel la guerre éclata entre les Français et les Anglo-Américains.

A son retour en France, M. de la Galissonnière fut fait chef d'escadre et commandeur de Saint-Louis¹. On le nomma directeur du Dépôt des cartes et plans de la Marine. Il en augmenta les richesses et il sut obtenir d'un certain nombre d'officiers qu'ils se livrassent à l'étude de l'astronomie, afin de pouvoir déterminer avec exactitude les positions géographiques et permettre de dresser de bonnes cartes. L'impulsion donnée par M. de la Galissonnière produisit les voyages scientifiques de Chabert² et de Bougainville. En 1752, la Galissonnière fut aussi nommé associé libre de l'Académie des sciences : on a plaisir à voir ces officiers distingués membres de l'Académie, ce qui ne les empêche pas d'être de vaillants marins et de battre l'ennemi à l'occasion.

Pendant les années 1754 et 1755, il commanda deux escadres d'évolutions dans l'Océan et la Méditerranée, et enseigna aux officiers placés sous ses ordres la tac-

1. *Gazette de France*. — Table.

2. Le marquis de Chabert (né en 1724, mort en 1805), officier de marine et astronome, devenu directeur du Dépôt des cartes et plans de la marine, et, en 1792, vice-amiral. Aussi brave que savant, M. de Chabert se distingua pendant la guerre d'Amérique.

tique navale qu'il avait profondément étudiée et qu'il allait bientôt mettre en pratique. En 1755, le Roi le nomma lieutenant général des armées navales¹.

En 1756, lorsqu'éclata la guerre avec l'Angleterre, une escadre fut armée à Toulon afin de débarquer dans l'île de Minorque un corps de troupes et protéger le siège de Port-Mahon que l'on voulait enlever à l'Angleterre. M. de la Galissonnière eut le commandement de cette escadre. Il mit à la voile de Toulon, le 12 avril, escortant 150 bâtiments de transport, sur lesquels étaient embarqués 12,000 hommes de troupes placés sous le commandement du maréchal de Richelieu. On débarqua, le 18 avril, à Ciudadela² et on se porta aussitôt sur Port-Mahon, que l'on prit sans coup férir, les Anglais s'étant retirés dans le fort Saint-Philippe.

Port-Mahon³, situé à l'extrémité orientale de l'île Minorque, est un port excellent, dont la sûreté est telle qu'elle a donné naissance au dicton populaire : « Port-Mahon, juin, juillet et août sont les meilleurs ports de la Méditerranée ». Port-Mahon avait été cédé par l'Espagne à l'Angleterre au traité d'Utrecht (1713). Gibraltar et cette position assuraient aux Anglais la domination du bassin occidental de la Méditerranée, et Port-Mahon entre leurs mains était un voisinage inquiétant pour Toulon. L'Angleterre avait fait de sa nouvelle acquisition un nouveau Gibraltar⁴. Port-Mahon était défendu

1. *Gazette* du 27 septembre 1755. — Léon Guérin dit à tort qu'il n'obtint jamais ce grade (IV, 351).

2. Petite ville à l'ouest de Minorque.

3. *Portus Magonis* des Carthaginois.

4. Voir le chapitre XXIII, ROCHAMBEAU

par le fort Saint-Philippe, l'une des plus fortes places de l'Europe.

Construit sur des rochers escarpés et bordé par la mer sur plus de la moitié de son enceinte, ce fort était encore protégé par de nombreux ouvrages avancés, les forts Saint-Charles et Marlborough, et par de nombreuses redoutes; une muraille flanquée de quatre grosses tours renfermait tout cet ensemble d'ouvrages.

Richelieu¹ occupa d'abord le village de Saint-Philippe situé au pied du fort. Les Anglais auraient dû le détruire afin de nous empêcher de nous y loger et d'y établir des batteries, ce qui eût été très long et très difficile, parce qu'il fallait travailler dans le roc vif pour faire les tranchées.

Pendant qu'on assiégeait Saint-Philippe, la Galissonnière croisait devant Minorque pour empêcher les Anglais de jeter un secours dans la place. En effet, l'amiral Byng arriva avec 13 vaisseaux et 5 frégates. Le 19 mai, les deux escadres étaient en présence : celle du Roi comptait 12 vaisseaux et 4 frégates. Le 20, le combat s'engagea et dura trois heures. Byng avait attaqué le premier, mais il fut battu et se retira à Gibraltar. Notre perte fut de 113 hommes tués ou blessés².

Louis XV nomma M. de la Galissonnière grand-croix

1. Le maréchal était secondé par le comte de Maillebois, fils du maréchal de Maillebois, habile officier d'état-major.

2. SAINTE-CROIX, *Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, II, 444. — *Gazette*, 1756, p. 273. — LUYNES, *Mémoires*, XV, 25.

de Saint-Louis et lui donna 8,000 livres (24,000 francs) de pension, comme récompense de sa victoire.

Pendant ce temps, le siège du fort Saint-Philippe se continuait. Les travaux d'approche avaient été conduits avec peu d'habileté ; on allait arriver au fossé, mais nos batteries n'avaient ouvert une brèche nulle part dans ce bloc de rochers. Le maréchal de Richelieu résolut d'enlever la place par un coup de main, par un assaut général. C'était insensé, étant donné que les fossés n'étaient pas comblés, que partout les murs étaient debout ; mais la bravoure des soldats du maréchal lui donna raison, et ses grenadiers enlevèrent le fort.

Déjà il avait obtenu d'eux qu'ils cessassent de s'enivrer. Le vin d'Espagne avait développé l'ivrognerie à un point tel que les punitions les plus sévères étaient devenues impuissantes. Quelques colonels¹ eurent l'idée de mettre à l'ordre du jour : « Celui qui s'enivrera n'aura pas l'honneur de monter à la tranchée », et l'ivrognerie cessa.

Dans la nuit du 27 au 28 juin, à dix heures du soir, on lança sur Saint-Philippe quatre colonnes, qui allèrent à l'assaut de cette place imprenable avec une impétuosité sans égale.

« Les échelles furent mises au pied des murs, et chacun y monta en bravant le feu des ennemis qui étaient accourus sur les remparts. Quelques échelles se trouvèrent trop courtes, parce qu'on ne les avait faites sans doute que sur des conjectures, n'ayant pas voulu

1. ROCHAMBEAU, *Mémoires*, I, 82.

approcher assez près des remparts pour ne pas faire soupçonner quelque chose à l'ennemi. Nos soldats suppléèrent à cet inconvénient; leur baïonnette vint à leur secours; ils la plantaient dans la jointure des pierres et s'y tenant d'une main et tirant de l'autre, ils parvinrent au haut des remparts. Quelques-unes de ces baïonnettes cassèrent, et ceux qui s'y étaient fiés tombèrent dans les fossés. L'ardeur qui les emportait les empêchant de sentir le mal qu'ils s'étaient fait en tombant, ils revinrent aux échelles, et grimpant sur les épaules de leurs camarades, ils parvinrent ainsi au haut des murs.

« Le feu, de part et d'autre, fut des plus violents; nos soldats le soutinrent avec une valeur étonnante; les Anglais en furent effrayés et eurent recours aux derniers expédients; ils firent jouer quatre fourneaux de mines, qui engloutirent 50 de nos soldats. Ceux qui restèrent n'en devinrent que plus intrépides; ils s'avancèrent comme des lions, et tantôt se servant du mousquet, tantôt de la baïonnette, ils renversèrent ce qu'ils purent trouver¹ »...

Tous les assauts réussirent; tous les ouvrages attaqués tombèrent en notre pouvoir. Ces ouvrages avancés communiquaient avec la place par des souterrains, à l'aide desquels les Anglais s'échappèrent. On les y poursuivit, mais on ne fit que quelques prisonniers. Toutefois on s'empara du second commandant de la

1. *Journal historique de la conquête de Minorque*, 1756, petit in-12.

place sur lequel roulait tout le soin de la défense, et ce fut surtout la prise de cet officier qui décida le général Blakeney, commandant en chef, à capituler.

Le 29 juin, la capitulation était signée. La garnison, de 2,963 hommes, obtint les honneurs de la guerre et fut envoyée, sur des bâtiments de transport, à Gibraltar. On trouva dans la place 244 canons, 79 mortiers, 40,000 boulets, 25,000 bombes, 70 milliers de poudre. La place était en très bon état. L'ennemi n'avait eu que 200 hommes tués ou blessés.

L'assaut nous avait coûté 25 officiers et 400 soldats tués ou blessés.

La prise de Saint-Philippe produisit en Angleterre une indicible fureur. L'amiral Byng fut traduit devant un conseil de guerre, condamné et fusillé le 14 mai 1757. Les Anglais avaient commencé la guerre contre la France en vrais pirates; il fallait que leurs amiraux fussent vainqueurs ou se fissent tuer sur leur bord.

Mais il faut revenir à M. de la Galissonnière¹. Il avait fait cette campagne malgré l'avis des médecins et en obéissant au sentiment du devoir. Malade depuis longtemps², il revint en France et se démit du comman-

1. Je ne pouvais pas mettre dans ce livre une notice sur l'impur maréchal de Richelieu, et lui donner une place parmi les grands généraux du XVIII^e siècle. Je ne pouvais, d'autre part, ne pas parler de la prise du fort Saint-Philippe. J'ai donc placé l'histoire de ce beau fait d'armes dans la notice consacrée à La Galissonnière, le premier auteur du succès, dû à la victoire qu'il avait remportée, et sans laquelle le siège et la prise du fort Saint-Philippe eussent été impossibles.

2. Il était hydropique.

dement de son escadre¹. Il voulut se rendre à Fontainebleau où était la Cour; mais il mourut en chemin à Nemours, le 26 octobre 1736. On dit que Louis XV déclara qu'il attendait M. de la Galissonnière pour lui remettre le bâton de maréchal.

X

LE MARQUIS DE MONTCALM

LIEUTENANT GÉNÉRAL.

Défense du Canada (1756-1759).

Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Gozon de Saint-Véran, naquit, en 1712, au château de Candiac, près de Nîmes, d'une très ancienne famille du Rouergue. « M. de Montcalm employa ses premières années à l'étude des langues, et personne n'était plus versé dans la littérature grecque et latine. La mémoire est la nourrice de l'esprit, et celle de M. de Montcalm était si heureuse, qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait appris

1. *Gazette*. — Table.

une fois. Il a conservé le goût de l'étude au milieu de tous ses travaux ; et parmi les agréments de sa retraite, il comptait pour beaucoup l'espérance d'être reçu à l'Académie des Belles-Lettres¹ ».

A l'âge de treize ans, Montcalm entra dans le régiment de Hainaut-Infanterie, duquel son père était lieutenant-colonel. Il y devint capitaine. Son régiment était resté en France pendant la guerre de Bohême ; Montcalm partit du fond du Languedoc et alla faire toute cette guerre comme aide-de-camp de M. de la Fare (1741-1742). En 1743, il fut fait colonel du régiment Auxerrois-Infanterie.

« Dans les grades inférieurs, Montcalm se distingua par une ardeur et une application sans relâche, attentif à recueillir dans chacun de ces emplois les lumières et l'expérience qui leur sont propres et qui composent par degrés le système de l'art militaire.

« Devenu colonel, la connaissance qu'on avait de ses talents et de son activité lui fit confier, dans toutes les occasions, des commandements particuliers, et il y soutint avec éclat la réputation qu'il avait acquise. Il reçut trois blessures à la bataille sous Plaisance, donnée le 13 juin 1746² ; et, comme il se faisait guérir à Montpellier de deux coups de sabre à la tête, il apprit que son régiment marchait pour aller attaquer le poste de

1. *Eloge historique de M. le marquis de Montcalm*, dans le *Mercurius de France*, janvier 1760. — Cette notice me paraît être l'œuvre de M. Dorell, commissaire des guerres en Canada et fort lié avec Montcalm.

2. Cette bataille fut livrée aux Autrichiens par l'armée franco-espagnole, qui fut battue.

l'Assiette, où M. le chevalier de Belle-Isle fut tué (1747). Il part, la tête enveloppée, et, ses blessures encore ouvertes, joint son corps, se trouve à l'attaque et y reçoit deux coups de feu.

« Mais c'est en Amérique surtout que les qualités de ce grand capitaine ont paru dans tout leur jour. C'est là qu'il a fait voir à quel degré il réunissait la bravoure du soldat et la grandeur d'âme du héros, la prudence du conseil et l'activité de l'exécution, ce sang-froid que rien n'altère, cette patience que rien ne rebute, et cette résolution courageuse qui ose répondre du succès dans des circonstances où la timide spéculation aurait à peine entrevu des ressources.

« C'est là qu'au milieu des Sauvages, dont il était devenu le père, on l'a vu se plier à leur caractère féroce, s'endurcir aux mêmes travaux et se restreindre aux mêmes besoins, les apprivoiser par la douceur, les attirer par la confiance, les attendre par tous les soins de l'humanité compatissante et faire dominer le respect et l'amour sur des âmes également indociles au joug de l'obéissance et au frein de la discipline militaire.

« Il était venu à bout de les conduire sans leur donner du vin, ni eau-de-vie, ni même les choses dont ils avaient un besoin réel, et dont on manquait à l'armée; mais il avait le plus grand soin de leurs malades et de leurs blessés. Il connaît, disaient-ils, nos usages et nos manières comme s'il avait été élevé au milieu de nos cabanes¹.

1. « J'ai acquis, écrivait Montcalm au ministre de la guerre (18 septembre 1757), j'ai acquis au dernier point la confiance du

« C'est là qu'il a exécuté des choses presque incroyables et que nos ennemis eux-mêmes ont regardées comme des prodiges; qu'avec six bataillons français et quelques troupes de la colonie¹, non-seulement il a fait tête à trente, quarante, cinquante mille hommes, mais qu'il leur en a imposé partout, les a vaincus, les a dissipés, jusqu'à la malheureuse journée² où vient de périr ce grand homme³ ».

Montcalm fut nommé brigadier, en 1747, après l'affaire du col de l'Assiette, colonel d'un régiment de cavalerie de son nom, en 1749, et maréchal de camp, en 1756.

La guerre venait d'éclater en Amérique. On sait que les colons de la Nouvelle-Angleterre, soutenus par les Anglais, voulaient à tout prix nous chasser de la Nouvelle-France et que, depuis la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), ils ne cessaient de violer le traité et d'envahir notre territoire. Après avoir tué M. de Jumonville, que le gouverneur du Canada envoyait en parlementaire, après avoir, sans déclaration de guerre, capturé nos bâtiments de commerce et fait prisonniers plus de 10,000 matelots, afin de ruiner notre marine avant que les hostilités fussent commencées, ils attaquèrent deux vaisseaux du Roi, *l'Alcide* et *le Lys*, et s'en em-

Canadien et du Sauvage; vis-à-vis des premiers, quand je voyage ou dans les camps, j'ai l'air d'un tribun du peuple ».

1. Appartenant au ministère de la marine; les 6 autres bataillons dépendaient, ainsi que Montcalm, du ministère de la guerre.

2. La première bataille de Québec livrée le 13 septembre 1759.

3. *Mercure de France*, 1760.

parèrent. « Ces actes de brigandages », suivant l'expression de Louis XV, décidèrent enfin le roi de France à déclarer la guerre, qui débuta, en Amérique, par la victoire de la Belle-Rivière¹, dans laquelle les généraux qui commandaient les deux armées, M. de Beaujeu et Braddock, furent tués (1755). Le général en chef de nos troupes, le baron Dieskau, ayant été blessé et pris par les Anglais, dans un combat livré sur le lac Saint-Sacrement, le gouvernement le remplaça par le marquis de Montcalm (1756).

La Nouvelle-France ou Canada avait alors pour gouverneur M. de Vaudreuil, homme faible, dominé par l'intendant du Canada, Bigot, voleur émérite, condamné en 1763, par le Châtelet, pour ses déprédations, qui causèrent en partie la perte du Canada.

Après la défaite du baron Dieskau, M. de Vaudreuil avait demandé à la France des renforts, et le gouvernement, qui n'était pas encore engagé dans l'alliance de l'Autriche contre la Prusse, envoya des vivres, des munitions, 1,300,000 livres et un millier d'hommes, ce qui porta notre armée régulière à 8 bataillons comptant environ 3,800 hommes. A ces troupes pouvaient se joindre quelques milliers de milices canadiennes et de Sauvages alliés de la France.

Montcalm, quoique maréchal de camp, avait les pouvoirs et remplissait les fonctions de lieutenant général. Sa solde était de 36,840 livres avec 44,160 livres pour ses aides-de-camp. Avec lui étaient arrivés en Canada

1. Nom français de l'Ohio.

le chevalier de Lévis¹, brigadier, M. de Bougainville, alors capitaine de dragons et aide-de-camp de Montcalm, M. de Bourlamaque, colonel d'infanterie et ingénieur.

Montcalm ne tarda pas à se brouiller avec le gouverneur, M. de Vaudreuil; il était indigné des malversations de Bigot et de ses complices², et de la faiblesse de M. de Vaudreuil, qui tolérait ces scandales au lieu de les réprimer vertement. Une lettre de l'aide-major général de l'armée, le chevalier de Montreuil, signala ces abus : « Il est incroyable, dit-il³, combien le Roi est volé par la mauvaise administration des affaires ». M. Doreil, commissaire des guerres et fort honnête homme, écrivait la même chose.

Montcalm faisait remarquer au ministre la difficulté de faire la guerre dans un pays immense, sans routes, partout couvert de bois, et avec si peu de forces. Les seules voies de communication, en effet, étaient les rivières, encombrées de « saults » ou rapides, et les lacs, que la violence des vagues rendait souvent impraticables aux bateaux.

Malgré des difficultés de toutes sortes, dont il vint à bout, Montcalm, dès la première année de son commandement (1756), battit les Anglais à Chouegen, fort situé sur le lac Ontario, d'où sort le fleuve Saint-Laurent.

1. Depuis duc de Lévis et maréchal de France.

2. Ils étaient plus de soixante.

3. Le 12 juin 1756.

Les Anglo-Américains, pour faire la conquête du Canada, s'étaient partagés en quatre corps placés sous le commandement supérieur du général Loudon. Le premier corps, de 500 hommes, s'avancait sur Montréal par le lac Champlain et la rivière Richelieu. Il était tenu en échec par M. de Lévis, posté avec 3,000 hommes, au fort Carillon¹, situé à la tête du lac. Le second corps dut se porter sur le fort Niagara, entre les lacs Érié et Ontario; sa mission était, en prenant Niagara, de couper les communications entre le Canada (vallée du Saint-Laurent) et la vallée de l'Ohio. Le troisième corps devait s'emparer du fort Duquesne², situé sur l'Ohio dont il commandait la vallée; les colons de la Virginie voulaient absolument devenir les maîtres de cette vallée. Le quatrième se portait de la Nouvelle-Angleterre sur Québec par la rivière Chaudière.

Montcalm, parti du fort Frontenac³ avec 3,000 hommes, alla assiéger le fort Chouegen, défendu par 1,800 Anglais aux ordres du colonel Mercer. Exactement, Chouegen, dont l'ennemi avait fait l'une de ses principales bases d'opérations, se composait de trois grands ouvrages, les forts Chouegen, Oswego et Georges. C'était une position redoutable; mais elle fut attaquée et enlevée en quelques jours avec une incomparable vigueur. Ajoutons que les Anglais la défendirent assez mal: on leur fit 1,640 prisonniers, on s'empara de 113 bouches à feu, d'immenses

1. Aujourd'hui l'importante ville de Ticondéroga.

2. Aujourd'hui la ville de Pittsburg.

3. Le fort Frontenac est situé au point d'où le Saint-Laurent sort du lac Ontario.

approvisionnement d'armes, de munitions et de vivres, de 5 bâtiments de guerre portant 52 canons, de 200 bateaux, etc., le tout d'une valeur de 45 millions de livres¹.

Montcalm revint à Montréal et retourna bientôt au lac Saint-Sacrement faire face au général Loudon, qui fit demi-tour et s'en alla à Albany, dans la Nouvelle-Angleterre, sans avoir osé attaquer son adversaire, malgré la supériorité de ses forces. Montcalm revint de cette expédition à la fin de novembre, sur les glaces, souffrant depuis deux mois un froid excessif, et ayant parcouru, depuis le mois de juin, environ 800 lieues (3,200 kilomètres) de pays déserts².

La campagne de 1756 était marquée en Europe par d'autres victoires remportées sur les Anglais : La Galissonnière battait leur flotte en vue de Minorque, Richelieu s'emparait de Port-Mahon et du fort Saint-Philippe, le maréchal d'Estrées battait les Anglo-Hanoviens à Hastenbeck. Notre marine, relevée par M. de Machault, était en état de lutter contre la marine anglaise et de la vaincre. On avait le droit d'espérer que les Anglais se repentiraient de nous avoir attaqués, lorsque le gouvernement de Louis XV s'allia avec l'Autriche contre le roi de Prusse Frédéric, pour reprendre à celui-ci la Silésie et la rendre à Marie-Thérèse. Dès lors la fortune changea; toutes les ressources de la France furent employées à la guerre continentale, à la guerre de Sept-Ans; la marine et les colonies furent abandonnées,

1. Au moins 50 millions de francs d'aujourd'hui.

2. *Mercur de France*, janvier 1760, p. 207.

les Anglais devinrent les maîtres de la mer et coupèrent les communications entre la France et le Canada.

Le malheur des temps voulut de plus que le Canada eût pour intendant le plus malhonnête des hommes. La colonie était mise au pillage par Bigot et ses complices : voleries, accaparements, marchés scandaleux, tout était bon pour cette coterie de malfaiteurs, qui s'enrichirent aux dépens de l'Etat, de l'armée et des colons qu'ils ruinèrent.

La campagne de 1757 fut encore heureuse. Les Anglais attaquèrent Louisbourg, place forte située dans l'île du Cap-Breton et clef de l'embouchure du Saint-Laurent; ils furent battus et le Canada conserva Louisbourg et l'entrée du fleuve. Sur terre, Montcalm fut vainqueur à William-Henry¹.

Ce fort, situé à la tête du lac Saint-Sacrement, était la position la plus avancée des Anglais sur Montréal. De notre côté, le fort Carillon, à la tête du lac Champlain, lui était opposé et couvrait au loin les approches de Montréal.

Montcalm résolut d'enlever à l'ennemi une position offensive aussi importante. Il partit de Carillon avec 7,500 hommes, troupes régulières, Canadiens et Sauvages, et, bien que William-Henry fût défendu par 3,000 hommes, Montcalm et M. de Bourlamaque, en six jours, prirent le fort. On y fit 2,296 prisonniers; 43 bouches à feu, 36,000 livres de poudre, de nombreux projectiles, 29 bâtiments et des quantités de vivres tombèrent en notre pouvoir.

1. Ce fort est appelé aussi le fort Georges.

Les prisonniers furent mis en liberté à la condition de ne pas servir contre la France pendant dix-huit mois. Il eût mieux valu les garder; mais la rareté des vivres exigeait leur libération. Pendant la marche de la colonne anglaise, qui allait rejoindre ses avant-postes, nos sauvages se jetèrent sur eux, en tuèrent une vingtaine et en firent prisonniers environ 600. Voici exactement ce qui s'était passé. Il est nécessaire d'entrer à ce sujet dans quelques détails, car Fenimore Cooper, dans son roman appelé *le Dernier des Mohicans*, exagère les faits d'une façon haineuse, invente ce qu'il appelle « le massacre de William-Henry », et accuse Montcalm d'avoir préparé et laissé faire ce massacre.

Malgré les recommandations expresses que leur avaient faites nos généraux, les Anglais avaient donné du rhum aux sauvages, qui, devenus ivres et furieux, les attaquèrent, peu de temps après qu'ils se furent mis en marche, pour piller leurs bagages. Les Anglais avaient conservé leurs armes; mais, au lieu de faire bonne contenance devant les Indiens, « dont ils avaient une frayeur inconcevable », ils se sauvèrent en désordre. Les sauvages, excités par la lâcheté des fuyards, en tuèrent quelques-uns, une vingtaine peut-être, et en firent environ 600 prisonniers. Au premier bruit, MM. de Montcalm, de Lévis et de Bourlamaque accoururent avec tous leurs officiers et soldats commandés pour l'escorte; on apaisa les Indiens et on leur arracha d'abord 400 prisonniers, ce qui ne se fit pas sans danger, car un de nos soldats fut tué et trois grenadiers furent blessés. Les Anglais délivrés se reformèrent, et, sous la

protection de notre escorte, rejoignirent les avant-postes du général Webb, qui commandait l'armée anglaise sur cette frontière. Deux cents autres prisonniers, que les sauvages avaient conduits à Montréal, furent rachetés plus tard à grands frais par M. de Vaudreuil, et ces 200 prisonniers délivrés furent reconduits également aux avant-postes du général Webb.

Peut-être Montcalm n'en serait-il pas resté là, s'il n'avait été obligé de renvoyer les milices pour faire la récolte, et de laisser partir les sauvages, dont quelques-uns étaient venus de 800 lieues uniquement pour voir par eux-mêmes ce que la renommée leur avait appris de cet homme prodigieux. Mais, si l'on ajoute à la circonstance du départ des sauvages et des colons le défaut de munitions de guerre et de bouche, l'extrême difficulté du transport de tout ce qu'exige l'appareil d'un siège, à 6 lieues de distance (24 kilomètres) et à bras d'hommes, avec une armée épuisée de fatigue, et plus affaiblie encore par la mauvaise nourriture, que pensera-t-on du reproche qu'on lui fit alors de n'avoir pas marché du fort William-Henry au fort Edouard¹?

La victoire de William-Henry fut suivie d'un hiver terrible (1757-1758), qui détruisit les récoltes et amena une cruelle famine. Tout était d'une cherté prodigieuse, et la ration du soldat réduite à quelques onces² de pain. Le peuple était encore plus malheureux. Toutefois l'abondance et le luxe régnaient chez Bigot et ses com-

1. Le fort Edouard ou Lydius était situé à quelques lieues au sud de William-Henry, sur l'Hudson (*Mercur de France*, janvier 1760, p. 208).

2. L'once = 30 grammes, 59.

plices, que cette misère enrichissait grâce aux accaparements qu'ils avaient faits.

La campagne de 1758 fut heureuse pour Montcalm, qui remporta une troisième victoire; mais les Anglais s'emparèrent de Louisbourg, c'est-à-dire de l'entrée même du Canada.

Les Anglo-Américains envahirent, cette année, la colonie par trois points. L'amiral Boscawen et le général Amherst, avec une flotte de 42 vaisseaux et frégates, 150 transports et 16,000 hommes, assiégèrent et prirent Louisbourg. Un corps de 20,000 hommes, aux ordres du général Abercromby, devait enlever Carillon et se porter ensuite sur Montréal. Un troisième corps, de 9,000 hommes, était chargé de prendre le fort Duquesne, et de nous chasser de la vallée de l'Ohio.

Parti du fort Edouard, situé sur l'Hudson à une petite distance au sud de William-Henry, Abercromby marcha contre le fort Carillon avec 20,000 hommes.

En avant du fort, situé sur un plateau assez élevé et accidenté, Montcalm établit, sur une longueur de 1 300 mètres, un retranchement très solide, fait avec des troncs d'arbres couchés les uns sur les autres; en avant encore, il plaça des arbres renversés, dont les branches « appointées » faisaient l'effet de chevaux de frise. De tous les autres côtés, la position était défendue par les deux rivières, au confluent desquelles se trouve le plateau. Il fallait que l'ennemi abordât l'abatis d'arbres et enlevât d'assaut ce rempart. Montcalm avait avec lui MM. de Lévis et de Bourlamaque et 3,058 hommes.

Le 6 juillet, après avoir fait une grande reconnais-

sance en avant de sa position, Montcalm écrivait : « Je n'ai que pour huit jours de vivres, point de Canadiens, pas un seul Sauvage : ils ne sont point arrivés; j'ai affaire à une armée formidable; malgré cela, je ne désespère de rien, j'ai de bonnes troupes. A la contenance de l'ennemi je vois qu'il tâtonne; si, par sa lenteur, il me donne le temps de gagner la position que j'ai choisie sur les hauteurs de Carillon et de m'y retrancher, je le battrai¹ ». Montcalm se replia dans la nuit du 6 au 7, et fit travailler activement à son retranchement, auquel il travailla lui-même. L'abatis n'était pas entièrement achevé, lorsque, le 8 juillet, Abercromby commença l'attaque avec 18,000 hommes², et « avec une vivacité digne des meilleures troupes ». Son armée était divisée en quatre grosses colonnes; dans les intervalles étaient des troupes légères, « fusillant dans l'entre-deux des colonnes ». On laissa l'ennemi s'approcher jusqu'à 45 pas des retranchements, puis on l'arrêta net par un feu aussi juste que bien nourri. Pendant sept heures les colonnes anglaises s'acharnèrent à enlever le retranchement et firent six attaques consécutives; leur opiniâtreté se brisa contre la nôtre. Le régiment Royal-Ecossais perdit tous ses officiers et 950 soldats sur 1,400.

Enthousiasmée par le courage héroïque de Montcalm, sa petite armée se battait avec joie et un entrain mer-

1. *Mercury de France*, 1760, janvier, p. 210.

2. Abercromby, dans la lettre qu'il écrivit à Pitt, reconnaît qu'il avait 15,000 hommes; mais il en donne 6,000 à Montcalm (Voir *Gazette de France*, 1738, p. 423.)

veilleux, aux cris de : « Vive le Roi et notre général ! » Notre feu, dirigé sur des masses profondes, leur faisait éprouver de cruelles pertes. Une attaque sur leur flanc gauche fut vigoureusement exécutée par M. de Lévis ; à leur droite, la flotte anglaise fut repoussée par le canon de Carillon. Enfin, Abercromby se décida à battre en retraite, sur les ruines du fort William-Henry, après avoir perdu 6,000 hommes. Presque tous les officiers anglais avaient été tués ou blessés. De notre côté, nous avions à regretter 377 hommes tués ou blessés, dont 37 officiers. M. de Lévis, qui commandait notre droite, avait eu ses habits criblés de balles, mais sans une seule blessure ; M. de Bougainville, moins heureux, reçut un coup de feu à la tête.

Abercromby profita de l'obscurité de la nuit et du petit nombre des soldats de Montcalm pour effectuer sa retraite, « qui fut plus que précipitée », sans être inquiétée. Il abandonna dans sa fuite ses blessés, ses vivres et tous ses équipages.

Le soir même, l'heureux et brillant général écrivait, sur le champ de bataille même, à M. Doreil, son ami : « L'armée, et trop petite armée du Roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu 200 Sauvages pour servir de tête à un détachement de 1,000 hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite¹. Ah ! quelles troupes,

1. Seuls les Sauvages connaissaient les sentiers qui traversaient ces épaisses forêts et pouvaient guider nos troupes.

mon cher Doreil, que les nôtres ! je n'en ai jamais vu de pareilles ».

Montcalm demanda cependant son rappel en France : c'était la récompense qu'il désirait. Il était fatigué de la jalousie mesquine et du mauvais vouloir de M. de Vaudreuil ; les intrigues que l'on tramait sans cesse autour de lui l'irritaient ; le spectacle des désordres et des abus qu'il ne pouvait réprimer étant « aussi subordonné » qu'il l'était, tout lui faisait vivement désirer de quitter le Canada ; de plus, sa santé s'usait et sa bourse s'épuisait. Il devait 10,000 écus (100,000 fr.), et cela, écrivait-il, « dans une colonie où tous ceux qui sont en place ne mangent pas, pour l'ordinaire, leur bien ». Dans une autre de ses lettres, faisant allusion au mauvais vouloir de M. de Vaudreuil, il disait : « Il est dur, pour un général bien intentionné, de se trouver à 1,500 lieues, de servir hors de son département¹ et d'avoir toujours à craindre la nécessité de se justifier ».

Quelque temps après sa défaite, Abercromby s'empara du fort Frontenac, qu'il détruisit ; M. de Vaudreuil en avait laissé les remparts tomber en ruines, et il n'y avait que 70 hommes de garnison. Sur l'Ohio, les Anglais et les milices de la Virginie, à la tête desquelles était Washington, devenaient les maîtres du fort Duquesne.

Après la victoire de Carillon, M. de Montcalm, qui

1. Il était dans le département de la guerre et servait dans le département de la marine.

avait été nommé commandeur de Saint-Louis en 1737, fut fait lieutenant général, et tous les officiers qui s'étaient distingués furent récompensés; mais le Canada fut abandonné à ses seules ressources, celles de la France étant entièrement absorbées par la guerre d'Allemagne. Aux demandes de Vaudreuil et de Montcalm les ministres de Louis XV ne répondaient que par des refus, ou par l'envoi de secours illusoires.

La malheureuse colonie était en proie à la famine; la livre de pain y valait 8 sols (1 f. 50); la livre de bœuf 20 sols (3 f. 50); la livre de lard 40 sols (7 f. 50); un chou 20 sols (3 fr. 50); une barrique de vin 700 livres (2,500 fr.).

Montcalm avait envoyé Bougainville à Versailles exposer au ministre la situation exacte de la Nouvelle-France. Il obtint un secours de 600 hommes et des vivres, que 15 bâtiments amenèrent au Canada. C'était bien peu; « mais, écrivait Montcalm au ministre, le peu est précieux à qui n'a rien ». Ce faible secours fut le dernier que reçut le Canada.

On lit dans un des Mémoires que Bougainville remit aux ministres, que les forces dont Montcalm disposait s'élevaient au plus à 12,000 hommes, dont : 3,500 hommes de l'armée de terre, 4,500 hommes de la marine, 3 à 6,000 Canadiens, 4,000 à 4,200 Indiens; c'était avec une aussi faible armée qu'il fallait défendre trois vastes frontières contre 60 ou 70,000 Anglo-Américains abondamment pourvus de tout, quand les nôtres manquaient de tout : munitions, vivres, chaussures¹.

1. Une paire de souliers valait alors 20 livres (70 francs). Le cuir était aussi rare que le bétail.

En 1759, les Anglais attaquèrent encore le Canada par trois points, comme dans la campagne précédente. Le général Wolf, à la tête de 11,000 hommes, se porta de Louisbourg sur Québec par le Saint-Laurent; sa flotte comptait 20 vaisseaux, 10 frégates, 18 bâtiments inférieurs et 18,000 marins. Nous n'avions rien à opposer à cet armement. — Le général Amherst, successeur d'Abercromby, avait l'ordre de se porter sur Montréal par le lac Champlain et la rivière Richelieu, avec 12,000 hommes; il devait manœuvrer par sa droite pour se joindre à l'armée de Wolf. — Le général Prideaux, avec l'armée qui avait pris le fort Duquesne, devait s'avancer sur les lacs, occuper le fort Niagara, couper nos communications avec la Louisiane, descendre le lac Ontario et le Saint-Laurent, et venir se joindre aux deux armées précédentes, à Montréal, où les trois corps anglais espéraient enfin envelopper et détruire l'armée française : 40,000 hommes allaient donc nous attaquer, soutenus en arrière par 20,000 hommes de réserve.

On avait à leur opposer 5,500 soldats, la milice et quelques centaines de Sauvages. La milice était donc la principale ressource de la défense. M. de Vaudreuil fit une levée en masse de toute la population mâle de 16 à 60 ans. On adressa des prières publiques à Dieu pour lui demander la victoire, et l'enthousiasme de nos braves Canadiens fut tel pour repousser la conquête étrangère, que des enfants de 12 ans et des vieillards de 80 ans vinrent en grand nombre grossir les rangs des compagnies de milice : il ne resta plus aux champs que les femmes et les enfants. On eut ainsi plus de

15,000 combattants, bons pour la guerre défensive que l'on allait faire, presque tous adroits tireurs.

Les forces furent ainsi disposées : à notre droite, le capitaine Pouchot, un des meilleurs officiers de l'armée, fut envoyé à Niagara avec 300 hommes ; on releva les fortifications de Frontenac ; 1,200 hommes furent chargés de la défense du lac Ontario. — Au centre, on plaça, sur les lacs Saint-Sacrement et Champlain, M. de Bourlamaque avec 2,600 hommes. — A la gauche, MM. de Montcalm, de Lévis et de Bougainville, avec 13,300 hommes¹, se réservèrent le soin de défendre Québec contre Wolf, qui commandait l'attaque principale.

Wolf arriva devant Québec, le 25 juin, avec 20 vaisseaux, 20 frégates, 20,000 hommes d'équipage, plus de 10,000 soldats et une puissante artillerie.

M. de Vaudreuil n'avait rien fait pour mettre Québec en état de résister ; les remparts étaient inachevés. Au dernier moment, Montcalm couvrit la ville par un camp retranché inexpugnable ; il était défendu, en avant, par le Saint-Laurent ; à droite, par la rivière Saint-Charles² ; à gauche, par la rivière Montmorency, qui coule dans un profond ravin avant de se jeter dans le Saint-Laurent. Au milieu de ce camp était le village de Beauport, qui donna son nom au camp retranché, appelé aussi le camp de Montmorency.

Wolf commença par bombarder la ville ; il en dé-

1. 1,600 soldats, 10,400 Canadiens, 900 Sauvages, 200 cavaliers.

2. Qui se jette dans le Saint-Laurent à Québec.

truisit une partie, mais ne parvint pas à faire sortir Montcalm de sa position. Wolf temporisa en attendant l'arrivée d'Amherst, dont la marche était arrêtée par M. de Bourlamaque; il lui fallut agir seul. Le 31 juillet, il lança des troupes, soutenues par 118 pièces de canon, contre le camp de Montmorency; il fut repoussé, battu et perdit beaucoup de monde; à l'une des attaques, 800 grenadiers restèrent sur le carreau. Nos Canadiens avaient tué à coups de carabine les artilleurs anglais sur leurs pièces. La victoire de Montmorency fut la dernière que remporta M. de Montcalm.

Malgré sa défaite, Wolf restait maître du Saint-Laurent, dont les Français ne pouvaient, faute de bâtiments, lui disputer la navigation. Il remonta le fleuve au-dessus de Québec pour chercher, au milieu des falaises qui le bordent sur sa rive gauche, un lieu propre à un débarquement, ce qui lui permettrait de tourner le camp de Montmorency; il le trouva enfin à l'anse du Foulon, à deux kilomètres au-dessus de Québec.

Montcalm avait envoyé M. de Bougainville, avec une colonne de 3,000 hommes, observer les mouvements de l'ennemi. « Quatre fois les Anglais tentèrent de débarquer au-dessus de Québec, et quatre fois M. de Bougainville, chargé du soin pénible et critique de couvrir quinze lieues de pays¹ avec une poignée de monde répandue sur le rivage, les repousse et les oblige de s'éloigner, quoique toujours supérieurs en nombre, et

1. Soixante ou soixante-dix kilomètres.

soutenus par le feu des frégates qui les protégeaient¹ ».

Malgré l'activité et le zèle de Bougainville, Wolf surprit le poste qui était chargé de la défense de l'anse du Foulon, et il y débarqua à l'improviste 6.000 hommes. Il avait trompé les sentinelles à l'aide des mots d'ordre que lui avaient communiqués de misérables déserteurs. L'officier, qui commandait à ce poste, était un ami de l'intendant Bigot et plus que mal noté; il ne se gardait pas et fut pris dans son lit. Wolf avait donc pu gravir librement la falaise, du haut de laquelle il eût été si facile de le repousser.

Montcalm accourut avec 4.500 hommes et crut devoir attaquer Wolf avant qu'il eût plus de monde avec lui. D'ailleurs on était habitué à battre les Anglais avec des forces inférieures aux leurs, Bougainville étant à une quinzaine de kilomètres, Montcalm aurait dû, semble-t-il, attendre son arrivée avant de livrer bataille à l'ennemi qui eût été pris entre deux feux. M. de Montcalm en jugea autrement, et, s'il commit une faute, il la paya de sa vie.

Le matin du 13 septembre, Wolf arriva sur le plateau d'Abraham, à l'extrémité duquel est situé Québec, et la bataille s'engagea². Elle fut meurtrière; Montcalm et Wolf furent blessés mortellement, mais la victoire resta aux Anglais.

« Quoique blessé, Montcalm eut le courage de rester à cheval, et fit lui-même la retraite de l'armée sous les

1. *Mercur de France*, janvier 1760, p. 213.

2. Elle porte le nom de bataille d'Abraham ou de première bataille de Québec.

murailles de Québec, ou plutôt sur les débris de ces murailles que l'artillerie anglaise battait sans relâche depuis deux mois. Il entra dans cette ville ruinée, donna ses ordres à tout, se fit panser, interrogea le chirurgien, et, sur sa réponse, dit au lieutenant de Roi de Québec et au commandant de Royal-Roussillon : « Messieurs, je vous recommande de ménager l'honneur de la France et de tâcher que ma petite armée puisse se retirer cette nuit au delà de la rivière du Cap-Rouge¹ pour joindre le corps aux ordres de M. de Bougainville ; pour moi je vais la passer avec Dieu et me préparer à la mort. Qu'on ne me parle plus d'autres choses² ».

Montcalm mourut le lendemain, 14 septembre, à cinq heures du matin, et ses soldats l'enterrèrent simplement dans un trou de bombe, « fosse digne de l'honneur de nos armes », dit Chateaubriand.

1. Environ 10 kilomètres au-dessus de Québec.

2. *Mercure de France*, janvier 1760, p. 214-215.

XI

LE MARÉCHAL D'ESTRÉES.

Bataille d'Hastenbeck (1757).

Louis-César le Tellier de Courtenvaux, comte d'Estrées, petit-fils de Louvois, naquit le 2 juillet 1695. Il fut d'abord chevalier de Malte et appelé le chevalier de Louvois; en 1722, il prit le nom de marquis de Courtenvaux et, en 1739, celui de comte d'Estrées.

Il entra au service en 1716 en qualité de cadet dans le régiment d'Anjou-cavalerie, y devint capitaine en 1717, et fut nommé mestre de camp du régiment Royal-Roussillon en 1718. L'année suivante, pendant la guerre que le duc d'Orléans, régent de France, fit à Philippe V, roi d'Espagne, le chevalier de Louvois servit sous le maréchal de Berwick et prit part aux sièges de Fontarabie, de Saint-Sébastien, d'Urgel et de Roses. Lorsque Stanislas Leczinski, roi de Pologne détrôné, vint se réfugier à Wissembourg (1720), le Régent, pour lui faire honneur, y envoya le régiment du chevalier de Louvois. Il sut plaire à la fille de Stanislas, qui lui aurait accordé la main de Marie Leczinska, sa fille, si le Régent avait consenti à donner à l'aimable

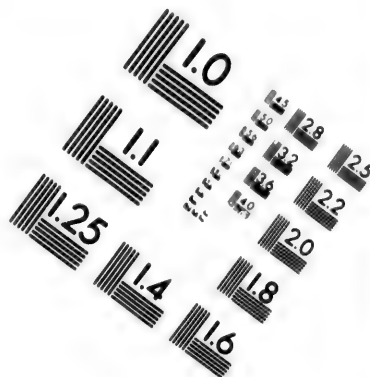
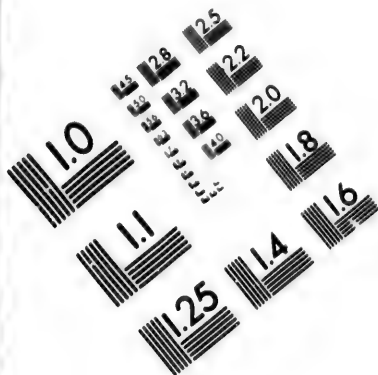
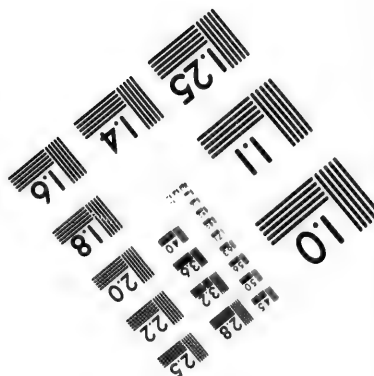
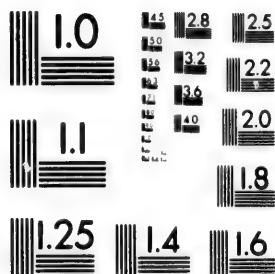


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



15 28 25
12 22
20
8

10

colonel le titre de duc. Après la mort du Régent, une intrigue de Cour fit épouser Marie Leczinska par le roi de France, Louis XV (1725).

En 1722, le chevalier de Louvois fut pourvu, pendant la minorité de son neveu¹, de la charge de capitaine-colonel des Cent-Suisses de la garde du Roi, et prit alors le nom de marquis de Courtenvaux².

Pendant la guerre de la Succession de Pologne, il servit au siège de Kehl (1733), fut nommé brigadier de cavalerie en 1734, combattit à Ettlingen et prit part aux sièges de Philipsbourg et de Worms.

A la paix, le marquis de Courtenvaux devint l'un des familiers de Louis XV; courtisan assidu et très goûté du Roi, il était du jeu et des chasses de S. M.^a. Pendant la campagne de Fontenoy, à laquelle Louis XV assista, il joua avec le Roi et perdit 5,000 louis⁴. Le Roi pendant la campagne gagna 17,000 louis⁵. « C'est le Roi lui-même, dit le duc de Luynes⁶, qui serre cet argent, ainsi que tout ce qu'il gagne. On prétend qu'il doit en avoir beaucoup dans ses armoires ». Plus tard, en 1752, nous retrouvons M. d'Estrées au jeu du Roi à Marly, où il gagna⁷, et à Compiègne.

1. François-Michel-César le Tellier de Courtenvaux, fils de François-Michel le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1719.

2. Il exerça cette charge jusqu'en 1733 et la remit alors à son neveu.

3. LUYNES, *Mémoires*, II, 28.

4. Le louis d'or valait 24 livres, soit 72 francs d'aujourd'hui. Donc 5,000 louis = 360,000 francs.

5. 1,124,000 francs.

6. *Mémoires*, VII, 115.

7. LUYNES, *Mémoires*, IX, 17.

Le 25 mai 1739, le marquis de Courtenvaux épousa mademoiselle de Villene-Champagne. Il avait demandé au Roi, à l'occasion de son mariage, la permission de changer d'armes et de nom, de quitter entièrement le sien et de prendre le nom et les armes d'Estrées : il fallut pour cela des lettres patentes enregistrées au Parlement¹. La mère de M. de Courtenvaux, Marie-Anne-Catherine d'Estrées, sœur de Victor-Marie d'Estrées, amiral et maréchal de France, mort en 1737 sans postérité, se trouvait être l'héritière du nom et des armes d'Estrées. Comme héritier de sa mère, le marquis de Courtenvaux prit, le jour de son mariage, le nom de comte d'Estrées².

M. d'Estrées avait été fait maréchal de camp en 1737³. En 1740, il fut nommé inspecteur de cavalerie et de dragons, charge qu'il quitta, en 1757, quand il recut le bâton de maréchal.

Lorsque la guerre de la Succession d'Autriche éclata, en 1741, M. d'Estrées fit partie de l'armée envoyée en Bavière et en Bohême; il fut chargé d'occuper la ville d'Egra, qui devait jouer un rôle important lors de la retraite de Prague. En 1744, le Roi le nomma lieutenant général. Cette même année, il servit en Flandre sous le maréchal de Saxe. En 1745, il se distingua particulièrement à Fontenoy⁴, comme général de cavalerie.

1. LUYNES, *Mémoires*, II, 421, 422, 434. — 1^{er} mai 1739.

2. Son neveu, M. de Montmirel, prit aussitôt le nom de Courtenvaux (LUYNES, III, 378.)

3. LUYNES, *Mémoires*, II, 44.

4. *Ibidem*, VI, 444. — VOLTAIRE, *Siècle de Louis XV*.

en chargeant à plusieurs reprises l'infanterie anglaise à laquelle il fallait arracher la victoire. L'année suivante (1746), il prit part à la bataille de Raucoux. La droite de notre armée était commandée par le comte de Clermont que dirigeait M. de Lowendal, officier étranger. M. d'Estrées, qui commandait l'avant-garde de notre droite, venait d'enlever le village de Sainte-Valburge; il voulait poursuivre l'ennemi. « M. le comte de Clermont, aux ordres de qui il était, écrit le duc de Luynes¹, lui envoya dire de s'arrêter; M. d'Estrées renvoya plusieurs aides de camp de suite pour représenter à M. le comte de Clermont la nécessité qu'il y avait de marcher en avant. Voyant enfin qu'il ne pouvait rien obtenir, il y vint lui-même; il dit avec vivacité à M. le comte de Clermont qu'il lui demandait permission de marcher au nom de toute l'armée. A ce discours, M. de Lowendal, par les conseils duquel M. le comte de Clermont s'était toujours conduit, prit la parole et dit au comte d'Estrées : « Vous êtes donc l'orateur de l'armée? — Oui, lui répondit le comte d'Estrées, parce que je suis Français ». M. de Lowendal répliqua : « Ah ! monsieur le comte, vous vous fâchez; M. le comte de Clermont a envoyé recevoir les ordres de M. le maréchal, il les aura dans un moment ». En effet, la réponse arriva; ce fut d'aller en avant, comme le comte d'Estrées l'avait proposé ». Le mot de M. d'Estrées méritait d'être rappelé, parce qu'il nous fait connaître l'opinion de nos généraux à l'endroit de ces

1. *Mémoires*, VIII, 4-5.

étrangers qui tenaient alors une si grande place dans l'armée¹.

A la bataille de Laufeld (1747), d'Estrées emporta le village de Wilre, chargea la cavalerie ennemie et lui fit beaucoup de prisonniers². Après cette bataille il prit une part très importante à l'investissement de Maëstricht, dont la prise amena enfin la paix d'Aix-la-Chapelle (1748).

En 1756, Louis XV envoya d'Estrées à Vienne pour traiter avec Marie-Thérèse, sa nouvelle alliée, de l'emploi du secours de 24,000 hommes que la France devait fournir à l'Autriche contre la Prusse³.

En 1757, d'Estrées reçut le bâton de maréchal et fut nommé au commandement de l'armée de Hanovre. Il devait enlever au roi de Prusse ses duchés de Clèves et de Juliers, et au roi d'Angleterre le Hanovre.

Le maréchal d'Estrées passa le Rhin à Wesel et repoussa le duc de Cumberland, général en chef de l'armée anglo-hanovrienne.

D'Estrées avait trouvé son armée, qui comptait 80,000 hommes, peu disciplinée et se livrant à la maraude. Il essaya d'y rétablir l'ordre et déploya une grande sévérité. On lit dans une lettre du baron Grimm, l'un des 45 secrétaires du maréchal, les détails suivants : « Imaginez-vous que je vous écris debout appuyé contre une mauvaise planche et au milieu des

1. Voir ROCHAMBEAU, *Mémoires*, I, 47. Il est évident qu'on laissa échapper l'ennemi, malgré le comte d'Estrées.

2. LUYNES, *Mémoires*, VIII, 260.

3. *Ibidem*, XV, 249, 275, 341.

cris de tout un village qui demande justice sur la maraude et le pillage de nos soldats. Ce qui vous paraîtra incroyable, c'est qu'ils ont pris pour 300,000 écus¹ de toiles. La sévérité ne ramène pas la discipline; nous sommes entourés de pendus, et l'on n'en massacre pas moins les femmes et les enfants lorsqu'ils s'opposent à voir dépouiller leurs maisons² ».

D'Estrées repoussa le duc de Cumberland jusqu'au Weser, passa le fleuve, battit l'ennemi à Hastenbeck³, le 26 juillet, et s'empara de la ville de Hameln, le 28 juillet, et de Minden, le 3 août.

Un fait bien grave se passa à la bataille d'Hastenbeck. Le maréchal n'était pas aimé de la toute puissante madame de Pompadour, qui, le 25 juillet, avait fait nommer le maréchal de Richelieu au commandement de l'armée de Hanovre. Richelieu arriva le 3 août, à l'armée, remplacer un général victorieux et disgracié sans autre raison que le caprice d'une favorite, qui se croyait capable de choisir les généraux et de diriger leurs opérations⁴.

On peut juger de la violence de la coterie opposée au maréchal d'Estrées d'après les lettres adressées par Paris-Duverney à l'abbé de Bernis, le ministre favori de M^{me} de Pompadour. Un monsieur de Bourgade avait écrit (1^{er} juillet) à Paris-Duverney une lettre qu'il

1. Environ 2,700,000 francs d'aujourd'hui.

2. *Mémoires de madame d'Epinay*, III, 45.

3. A quelques kilomètres au sud de Hameln.

4. Voir H. BONHOMME, *Madame de Pompadour, général d'armée*.

priait celui-ci de garder pour lui. Paris-Duverney la communiqua au cardinal, « par patriotisme et parce qu'il fallait un remède très prompt ». On lit dans la lettre de M. de Bourgade, qui attaque à la fois le maréchal d'Estrées et l'intendant de l'armée, M. de Lucé :

« Vous me demandez, Monsieur, par la lettre dont vous m'avez honoré le 23, les causes du retard¹ ; elles sont simples : j'ose vous dire pour vous seul, je vous en conjure, qu'il faut un général et un intendant. Toute l'armée pense de même ; je suis à portée de le voir mieux qu'un autre². Le premier n'a que des inquiétudes, aucun plan, ne sait prendre aucun parti, craint de hasarder où il n'y a point de danger, est aux ordres des ennemis au lieu de les mettre aux siens, se croit toujours trop faible. L'armée est dans un désordre affreux, personne n'a confiance, ni n'est content, personne n'est écouté. Quant au second, tout l'embarasse³... »

Le 9 juillet, nouvelle lettre de Paris-Duverney pour engager l'abbé de Bernis à faire la leçon au maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, et insister auprès de lui sur l'incapacité de M. d'Estrées (p. 55-56).

Pendant que ces lettres s'écrivaient et que l'intrigue s'ourdissait, le comte de Maillebois⁴, chef d'état-major

1. Des opérations de l'armée.

2. Ce Bourgade était un entrepreneur de vivres (LUYNES, XVI, 406).

3. *Correspondance du cardinal de Bernis avec M. Paris-Duverney*, Londres, 1790, 2 vol. in-8°, II, 46-48.

4. Fils du maréchal de Maillebois.

général du maréchal d'Estrées et membre de la coterie qui lui était opposée¹, pour plaire à M^{me} de Pompadour, résolut de faire battre son général. Chevert avec quatre brigades devait attaquer les Anglo-Hanovriens par leur gauche, et M. d'Armentières devait appuyer ce mouvement, qui était la manœuvre essentielle de la bataille.

Avec sa vigueur accoutumée, Chevert attaqua l'ennemi et le refoulait déjà, lorsque M. de Maillebois fit prévenir le maréchal d'Estrées que Chevert était repoussé et que la situation devenait dangereuse. Il espérait que, croyant aux informations de son chef d'état-major, le maréchal ne s'assurerait pas de la vérité du fait, que d'Estrées donnerait l'ordre à Chevert de battre en retraite et que la victoire échapperait à M. d'Estrées. Il n'en fut rien; Chevert continua son mouvement en avant, et la bataille fut gagnée².

L'affaire en serait restée là, d'Estrées ne croyant pas que les avis de son major-général fussent une trahison; mais M. de Maillebois, après le rappel du maréchal d'Estrées, attaqua son ancien général, critiqua ses manœuvres et obligea M. d'Estrées à se défendre³. D'Estrées publia, en 1758, un mémoire sous le titre de

1. Voir la lettre de Paris-Duverney au cardinal de Bernis (II, 46), dans l'ouvrage cité précédemment.

2. La victoire nous coûta 2,333 hommes tués ou blessés (*Gazette* de 1757, p. 390-391 et 408.) — Voir aussi sur la bataille d'Hastenbeck les *Mémoires du duc de Luynes*, XVI, 123, 125, 126-130, 133.

3. Le *Mémoire* de Maillebois est fort rare, nous l'avons réimprimé dans les *Mémoires du duc de Luynes*, à la fin de l'année 1757.

*Eclaircissements présentés au Roi*¹. La vérité finit par être reconnue : M. de Maillebois fut cité devant le tribunal des maréchaux de France, reconnu coupable et condamné à une prison perpétuelle².

Maillebois trahissait le maréchal d'Estrées le jour de la bataille (26 juillet) ; huit jours après (3 août), Richelieu, qui allait déshonorer un des plus grands noms de notre histoire, arrivait à l'armée de Hanovre et en prenait le commandement. Une disgrâce imméritée, infligée devant toute l'armée, était la récompense de la victoire d'Hastenbeck.

D'Estrées avait poursuivi Cumberland, le forçant à suivre la route de Stade. Richelieu n'eut qu'à continuer ce qui était commencé ; il repoussa les Anglo-Hanovriens jusqu'à Stade, à l'embouchure de l'Elbe, entre la mer et l'estuaire du fleuve, au milieu de marais et dans une contrée presque déserte. L'armée anglo-hanovrienne eût été certainement détruite, si nous avions eu un général honnête et dévoué aux intérêts de sa patrie. Mais Richelieu accorda à Cumberland la convention de Closter-Severn, que je n'hésite pas à qualifier de trahison, car, à moins de supposer que Richelieu était complètement stupide, il ne devait pas traiter dans les conditions où se trouvait l'ennemi ; il devait l'écraser ou le faire prisonnier.

L'armée de Cumberland ne comptait que 40,000

1. Petit in-8° de 48 pages. Il y a plusieurs éditions de ce Mémoire justificatif.

2. Voir sur la conduite de Maillebois les *Souvenirs de M. de Valons* (p. 272-283) et la *Vie de Louis XV*, par Mouton d'Angerville.

hommes; Richelieu en avait au moins 70 à 75,000; l'armée ennemie avait un grand nombre de malades et était bloquée au milieu de marais d'où elle ne pouvait s'échapper. Au lieu de détruire cette armée, qui était à sa discrétion, au lieu de la forcer à capituler, à mettre bas les armes, Richelieu signa avec le duc de Cumberland la convention de Closter-Severn et laissa partir librement l'armée ennemie.

« Ce qu'il y a de singulier dans ce traité, dit le duc de Luynes¹, c'est qu'il a été conclu entre trois personnes qui n'avaient aucuns pouvoirs des Cours au nom desquelles ils traitaient : M. de Lynar, ambassadeur du roi de Danemark à la diète de Ratisbonne, qui proposa et fit accepter sa médiation; M. de Richelieu, sans pouvoirs de Louis XV; le duc de Cumberland, également sans pouvoirs du roi d'Angleterre. Il n'y a rien eu d'écrit, tout était verbal. Il n'a rien été stipulé par rapport aux troupes de Brunswick et de Hesse, ni pour qu'elles fussent désarmées, ni pour qu'elles ne servissent point pendant un temps contre la France ». L'armée anglo-hanovrienne fut donc renvoyée dans ses foyers sans être désarmée; le duc de Cumberland revint en Angleterre, fut désavoué par son gouvernement, se démit de tous ses emplois; mais son armée fut aussitôt reformée, et le roi de Prusse, Frédéric, donna aux Anglais, ses alliés, le duc Ferdinand de Brunswick, un de ses meilleurs lieutenants, pour remplacer Cumberland.

1. *Mémoires*, XVI, 297-299, 307, 440, 455; XVII, 96-98.

La victoire d'Hastenbeck n'eut aucun résultat.

Richelieu laissa le duc de Brunswick réorganiser tranquillement son armée, avec les hommes qui étaient partis de Closter-Severn avec leurs armes, et qui revinrent. Sous prétexte de manœuvres il épuisa ses troupes par des marches et des contremarches; sous prétexte encore d'envoyer un secours à M. de Soubise, il alla à Halberstadt et s'y arrêta. Il laissa l'armée se désorganiser complètement en lui permettant de piller et en tolérant l'indiscipline; lui-même pillait sans vergogne, et il reçut de ses soldats le honteux surnom de Père-la-Maraude. Après avoir dispersé son armée dans ses quartiers d'hiver, il recommença ses courses dans le pays, reculant toujours devant Brunswick; il perdit le Hanovre et laissa dans ce pays dévasté, mangé, pillé, soulevé contre nos excès, une haine violente contre la France. Il fut enfin rappelé, mais il laissa à son successeur, le comte de Clermont-prince, une armée diminuée d'un tiers sans avoir combattu, et dans un tel état d'insubordination et de désordre, qu'il fut impossible, jusqu'à la fin de la guerre (1763), d'y rétablir l'ordre et l'obéissance¹.

Les chefs des armées, dans ce temps-là, se faisaient la guerre avec une courtoisie qui paraît assez extraordinaire aujourd'hui. Le duc de Cumberland avait des évanouissements continuels. Il envoya un trompette au

1. Revenu à Paris, avec le fruit de ses rapines, Richelieu fit bâtir un hôtel, que le public, indigné de l'impunité accordée par Louis XV à ce grand coupable, flétrit du nom de pavillon de Hanovre, sous lequel il est encore connu.

maréchal d'Estrées pour lui demander de l'eau de Luce, lequel n'en avait pas. « En écrivant au Roi, d'Estrées lui a mandé cette circonstance; en conséquence, le Roi a ordonné qu'on lui en envoyât. On en a fait partir une boîte qui en contenait une pinte avec des flacons les plus jolis du monde, qui ont été adressés à M. d'Estrées, qui les a envoyés à ce prince¹ par un de ses valets de chambre, auquel il a donné cent louis. Il a écrit à ce général en lui faisant bien des remerciements et en le priant d'assurer le Roi de son respect et de sa très sensible reconnaissance² ». Mais il faut revenir aux choses sérieuses.

En 1758, Louis XV et le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, voulurent renvoyer M. d'Estrées en Allemagne, après la défaite du comte de Clermont à Crevelt. Le Roi regrettait, sans nul doute, d'avoir infligé une disgrâce imméritée à M. d'Estrées, qui s'était retiré à la campagne. Sur l'invitation de S. M., il vint à la Cour.

« Il a vu le Roi, dit le duc de Luynes³, qui ne lui a encore rien dit que sur sa santé; mais comme il a des conférences continues avec M. le maréchal de Belle-Isle et avec M. de Crémille⁴, on ne peut douter du désir qu'on aurait qu'il voulût aller prendre le commandement de l'armée. Il dit qu'il lui est absolument im-

1. Le duc de Cumberland était l'un des fils du roi d'Angleterre Georges II.

2. LUYNES, *Mémoires*, XVI, 439.

3. *Mémoires*, XVI, 485. — Juin.

4. Adjoint au ministre de la guerre.

possible d'accepter cet honneur; qu'il ne peut répondre un moment de sa santé; que depuis quatre ans il a une humeur de goutte qui se porte à la tête, à la gorge ou dans quelqu'autre partie du corps; qu'il hasarderait le bien du service du Roi et son honneur particulier s'il s'exposait à remplir des devoirs souvent pressés et essentiels dans des temps où il n'aurait pas toute la présence d'esprit nécessaire, ou le corps en état d'agir comme il conviendrait aux circonstances. Il ajoute qu'il a des pertes de sang, et souvent ne peut monter à cheval. Quelque supérieures que soient pareilles raisons, on ne peut croire cependant que la détermination du Roi, dans cette occasion, est trop capable de flatter M. le maréchal d'Estrées, et son zèle est trop sincère, pour qu'il ne hasarde pas même de partir malgré les circonstances qu'il craint, s'il pouvait être assuré des arrangements indispensablement nécessaires pour un général d'armée, arrangements d'argent et de subsistances, sans lesquels on ne peut exécuter aucun projet ».

D'Estrées n'alla pas en Allemagne, mais il quitta sa retraite, entra au Conseil avec le titre de ministre d'Etat¹.

L'année suivante (1759), après la défaite du maréchal de Contades, à Minden, d'Estrées fut envoyé en Allemagne pour aider de ses conseils M. de Contades.

Il mourut en 1774, sans postérité.

1. LUYNES, *Mémoires*, XVII, 1. — Juillet.

XII

LE MARÉCHAL DE BROGLIE.

Bataille de Bergen (1759).

Victor-François, duc de Broglie, appelé d'abord le comte de Broglie¹, naquit le 19 octobre 1718. Il commença à servir en qualité de lieutenant dans le régiment Dauphin-cavalerie en 1734, lequel fit partie de l'armée du maréchal de Broglie en Italie, et se trouva à la bataille de Guastalla (1734). Dès cette année, le comte de Broglie devint colonel d'un régiment d'infanterie. Il avait seize ans.

En 1741, M. de Broglie est devant Prague; il prend part à l'escalade de la ville (21 novembre), au siège d'Egra, après lequel il fut fait brigadier, au combat de Sahai et à la prise de Prague. On le trouve, en 1743, 1744 et 1745, à l'armée du Rhin, servant sous les ordres du maréchal de Coigny et il fut nommé maréchal de camp en 1745. L'année suivante, il combattit à Raucoux; en 1747, à Laufeld. En 1748, il est au siège de Maëstricht et le Roi le nomme lieutenant général.

1. Jusqu'à la mort de son père, également maréchal de France, mort le 22 mai 1745.

Au commencement de la guerre de Sept-Ans, M. de Broglie fut employé à l'armée de Hanovre sous les ordres du maréchal d'Estrées ; il combattit à Hastenbeck et prit la ville de Minden (1757). Il fut alors détaché et envoyé en Saxe, avec 20 bataillons et 18 escadrons, à l'armée du prince de Soubise et se trouva à la bataille de Rosbach (5 novembre), après laquelle il rejoignit l'armée de Hanovre.

En 1758, il fut employé à l'armée du prince de Soubise ; le 23 juillet, il battit, au combat de Sandershausen, les 8,000 Hessois du prince d'Isembourg, et entra à Cassel. Le 10 octobre, de concert avec Soubise, il battit encore l'ennemi à Lutzelberg. Il fut alors nommé chevalier du Saint-Esprit. Ces opérations avaient eu pour résultat d'arrêter Ferdinand de Brunswick¹, qui, après avoir battu le comte de Clermont à Minden, l'avait forcé à évacuer toute l'Allemagne du Nord (Hanovre, Brunswick, duché de Brême) et à repasser sur la rive gauche du Rhin, où il l'avait encore battu à Crevelt. Menacé sur ses derrières par Soubise et devant lui par le maréchal de Contades, successeur de Clermont, Ferdinand de Brunswick repassa le Rhin.

1. Nous avons eu affaire, de 1757 à 1806, à deux princes appelés tous les deux Ferdinand de Brunswick, le premier pendant la guerre de Sept-Ans, le second en 1792 et en 1806. Tous les deux ont été formés à l'école du grand Frédéric. Le prince de Brunswick de 1792 et de 1806 s'appelait Charles-Frédéric-Ferdinand de Brunswick-Wolfenbüttel, et était le neveu du vainqueur de Crevelt, de Minden, de Villinghausen. Il prit part aussi à la guerre de Sept-Ans et servit sous son oncle. C'est lui qui commandait les Allemands à Closter-Camp, où il fut battu, ainsi qu'à Valmy et à Auerstaedt.

En 1759, il y a en Allemagne deux armées françaises : l'armée du Bas-Rhin ou du Hanovre, cantonnée dans le pays de Clèves et commandée par M. de Contades, — l'armée du Mein, sous les ordres du duc de Broglie. Ferdinand de Brunswick, qui se trouvait entre les deux armées, se porta d'abord contre Broglie et fut battu à Bergen¹ (13 avril). Depuis Hastenbeck, c'était le premier succès important qu'obtenaient les Français; il nous paraît utile de donner ici la relation² de cette bataille, trop peu connue.

Le prince Ferdinand, ayant fait filer dans le pays de Hesse la plus grande partie de son armée de Westphalie, se rendit à Cassel le 24 du mois de mars, où il trouva le prince héréditaire de Brunswick, le duc de Holstein et le prince d'Isembourg. Après plusieurs conseils tenus, il mit ses troupes, au nombre de plus de 40,000 hommes, en mouvement. Il pouvait avoir deux objets, ou d'attaquer l'armée de l'Empire³, ou de surprendre celle du Roi dans ses quartiers sur le Mein.

Le duc de Broglie, attentif à sa marche, ne douta pas que son plan ne fût de nous attaquer par le comté de Hanau, pour se saisir de nos magasins, se rendre maître de Francfort et pour nous forcer de repasser le Rhin. Ce projet était digne de cet habile général. Aussitôt que le duc de Broglie l'eut pénétré, il fit, pour le faire échouer, toutes les dispositions qui ont si bien réussi. Il porta ses troupes légères en avant, pour être informé des mouvements de l'ennemi. Il ordonna au corps de Fischer d'entrer dans Friedberg pour défendre ce poste où nous avions un magasin de fourrages ;

1. Près de Francfort.

2. *Gazette*, 1759, page 204.

3. L'armée autrichienne.

il renforça la garnison de Hanau et de Giessen, et prit les plus justes mesures pour que toutes les troupes du corps d'armée qu'il commande puissent se rassembler au premier ordre.

Le prince Ferdinand, qui avait fait défiler les siennes par les gorges de Fulde sur plusieurs colonnes, déboucha le 10 et parut avoir dessein de se porter sur Hanau. Nos postes avancés avaient été forcés de se replier, mais sans perte. Le duc de Broglie envoya ses ordres à tous les différents quartiers, et son armée fut toute rassemblée le 12 au soir sur la hauteur de Bergen, entre Francfort et Hanau.

Le 13, on vit les ennemis se former sur une hauteur vis-à-vis de nous, à environ une demi-lieue de distance. Leur armée était composée de Hessois, de Brunswickois, d'Hanovriens, d'Anglais et de Prussiens, et forte de 40,000 hommes. La nôtre consistait en 36 bataillons, en 8,000 Saxons et en plusieurs corps de cavalerie, de dragons et de troupes légères, et pouvait monter en tout à 28,000 hommes. Le duc de Broglie, pour couvrir le village de Bergen, avait placé, le 12 au soir, dans les vergers, les régiments de Royal-Suédois, de Royal-Deux-Ponts, de Waldner et de Planta, commandés par le baron de Closen et le sieur de Paraviciny, brigadiers.

Le 13, dès le grand matin, le duc de Broglie plaça son infanterie aux deux ailes ; les 8 bataillons postés autour du village de Bergen formaient la droite. Derrière ce village, il mit en colonnes les 5 bataillons de Piémont, de Royal-Roussillon et les 2 d'Alsace pour soutenir ce village en cas de besoin ; derrière ces régiments, ceux de Castellans et de Diesbach formés en colonnes, ainsi que les régiments de Rohan et de Beauvaisis, pour être en état de marcher au village au premier commandement.

A la gauche furent placés le corps des Saxons, et derrière eux en réserve les régiments de Dauphin, d'Enghien, de Royal-Bavière, de Nassau, de Benheim, de Berg et de Saint-Germain, composant trois brigades.

La cavalerie fut formée sur trois lignes. Les régiments de dragons furent placés en réserve, deux derrière les lignes de cavalerie, et le régiment d'Apehon derrière la gauche des Saxons.

L'artillerie fut disposée sur le front de la ligne dans les endroits les plus avantageux, et on forma deux dépôts de munitions derrière la droite et la gauche de l'infanterie pour qu'on n'en manquât pas au besoin.

Toute cette disposition fut finie à huit heures, et on vit en même temps arriver quelques troupes légères des ennemis, qui attaquèrent nos volontaires dans un bois en avant de la gauche et à la tête des haies du village de la droite.

Les ennemis parurent sur les neuf heures et demie. Après avoir fait leurs dispositions à la faveur d'un rideau qui les couvrait, ils vinrent sur trois colonnes attaquer le village de Bergen. L'attaque commença à dix heures avec la plus grande vivacité. Le duc de Broglie, voyant que les ennemis portaient beaucoup de forces (sur ce point), chargea le chevalier Pelletier de diriger sur la tête du village, par où les ennemis arrivaient, la plus grande partie de l'artillerie du parc, et il fit entrer par la rue du village le régiment de Piémont et celui de Royal-Roussillon, en même temps que les deux bataillons d'Alsace et les régiments de Castellat et de Diesbach se portèrent sur le flanc droit. Cela arrêta les ennemis, qui revinrent cependant sur le champ avec de plus grandes forces, et firent même reculer nos troupes quelques pas.

Alors le duc de Broglie mena le régiment de Rohan le long des vergers, fit entrer celui de Beauvaisis par la rue du village, et ordonna qu'ils fussent soutenus par Dauphin et Enghien. Ces troupes réunies attaquèrent les ennemis avec tant de courage, qu'elles les chassèrent et les mirent en grand désordre. Quelques-unes s'emportèrent un peu trop; le duc de Broglie leur envoya plusieurs ordres de s'arrêter et de regagner le village, et enfin il fut obligé de faire avancer 10 escadrons pour faciliter leur retraite; mais avant

que ce secours leur fût arrivé, elles furent obligées de la faire, la cavalerie ennemie venant fondre sur elles, tua ou prit une centaine d'hommes et quelques officiers.

Les ennemis se replièrent alors derrière le rideau qui les avait couverts le matin, et le feu d'artillerie cessa presque entièrement. Ils firent de nouvelles dispositions, portèrent toute leur infanterie et leur artillerie à leurs ailes, et leur cavalerie au centre. Dans cet ordre ils s'avancèrent sur le village et sur la pointe du bois de notre gauche où nous avions des volontaires, et ils établirent leur artillerie pour battre ces deux points.

Le duc de Broglie crut alors qu'ils allaient faire attaquer à la fois les deux ailes, et que, s'ils réussissaient d'un des deux côtés, ils feraient avancer leur cavalerie pour profiter de cet avantage et combattre la nôtre. Mais, comme la position qu'il avait choisie était très resserrée, il se contenta de mettre en réserve, dans le terrain qu'il était venu occuper après l'attaque du village et d'où il voyait tous les mouvements des ennemis, les régiments de Bentheim, de Berg, de Saint-Germain et ceux de Royal-Bavière et de Nassau, qu'il tira de derrière la gauche, afin de pouvoir les y renvoyer ou les porter à la droite suivant le besoin. Il attendit ainsi à quoi allaient aboutir les manœuvres des ennemis. Mais tout se passa en canonnades extrêmement vives, qui firent beaucoup souffrir les brigades qui étaient à la tête du village; ils tiraient à cartouches avec de grosses pièces, ce qui rendit ce feu très meurtrier.

Les ennemis se replièrent ensuite derrière le rideau, ayant toujours une nombreuse artillerie avec laquelle ils ne cessèrent de tirer avec la plus grande vivacité sur la tête du village. Leurs chasseurs fusillèrent jusqu'au soir avec nos volontaires dans le bois de la gauche. Un moment avant la nuit, plusieurs corps d'infanterie se portèrent vers le village, comme pour recommencer une nouvelle attaque, et, à onze heures du soir, les ennemis firent leur retraite et marchèrent toute la nuit.

Le 14, le duc de Broglie les suivit avec un petit détachement pour savoir ce qu'ils devenaient ; il vit leur armée arrêtée entre Weindeckein et Rosdorf, et elle y campa.

On ne peut donner assez de louanges à la valeur des troupes qui ont chargé, et à la constance avec laquelle elles ont essuyé la canonnade la plus vive depuis une heure jusqu'à huit.

On a pris, près du village, 7 pièces de canon, dont 3 de gros... On évalue la perte des ennemis à 6 ou 7,000 hommes, et la nôtre à environ 3,000 tant tués que blessés... L'artillerie a été parfaitement bien servie; le chevalier Pelletier, qui la commandait, s'est acquis beaucoup d'honneur ; il a pourvu exactement à tout, et il a dirigé avec habileté les différents emplacements de ses batteries pendant le courant de la journée.

L'ennemi battit en retraite et en désordre. On le poursuivit en ramassant ses blessés qu'il abandonnait et en lui faisant de nombreux prisonniers. On s'empara aussi d'un courrier envoyé par le prince Ferdinand au landgrave de Hesse-Cassel pour lui porter la relation de la bataille du 13. Elle contenait ce qui suit : « Nous avons attaqué hier l'armée française à Bergen. La position avantageuse de l'ennemi ne nous a pas permis de l'entamer, et nous a mis dans l'impossibilité de faire agir notre cavalerie. La perte a été considérable de part et d'autre. Le brave prince d'Isembourg¹ a été tué².

Le duc de Broglie fut créé prince de l'Empire pour lui et ses descendants.

1. Général des Hessois.

2. *Gazette*, page 214.

Au mois de mai, il fut placé sous les ordres du maréchal de Contades et mis à la tête d'un corps considérable, avec lequel il força les alliés d'abandonner Cassel et s'empara, l'épée à la main, de la ville de Minden; ce succès rouvrit à l'armée française le chemin du Hanovre. Mais, le 1^{er} août, Contades et Broglie perdirent l'importante bataille de Minden, et les Français furent rejetés dans la Hesse.

M. de Contades accusa le duc de Broglie d'être la cause de la défaite; il lui avait ordonné, disait-il, de prendre l'ennemi en flanc, et M. de Broglie n'avait pas exécuté ce mouvement. Le gouvernement prit parti pour M. de Broglie, enleva le commandement de l'armée d'Allemagne à M. de Contades, le donna au duc de Broglie (1^{er} novembre) et le nomma maréchal de France (16 décembre).

1760. Pendant cette campagne, le maréchal de Broglie battit le prince de Brunswick à Corbach¹ (10 juillet). Nous empruntons encore à la *Gazette*² la relation de ce combat.

Le maréchal de Broglie, ayant eu l'avis que le comte de Saint-Germain devait arriver le 9 juillet à Corbach, ne perdit pas un instant pour se mettre en état d'exécuter la marche qu'il avait projeté de faire pour prévenir les ennemis au pont de Corbach et effectuer sa jonction avec lui.

Il rallia ses corps de troupes et se porta rapidement sur Corbach.

1. A l'ouest de Cassel.

2. *Gazette*, 1760, page 344.

Le 10, de grand matin, le maréchal de Broglie fit avancer 2 brigades d'infanterie, les carabiniers et plusieurs corps de troupes légères. On vit que les ennemis étaient plus en force que la veille sur les hauteurs dont ils étaient les maîtres et qu'ils y amenaient du canon. Il y eut une escarmouche très vive entre nos hussards et les troupes légères des alliés.

Ce fut dans ce moment que le comte de Saint-Germain arriva seulement avec 2 brigades d'infanterie de sa réserve et le régiment de troupes légères des volontaires de Flandre, commandé par le chevalier de Jaucourt. Le reste, ainsi que son artillerie, n'avait pu le suivre à cause de la difficulté des chemins et de la longueur des marches forcées qu'il avait faites.

Le maréchal de Broglie fit occuper un bois, vis-à-vis celui où étaient les ennemis, par les volontaires de Flandre. Il les fit soutenir par les deux brigades de la Tour-du-Pin et de la Couronne que le comte de Saint-Germain avait amenées avec lui. Les brigades de Royal-Suédois et de Castellás, qui arrivèrent peu de temps après, furent placées derrière le même bois, et on y amena du canon. Les volontaires de Flandre furent attaqués vivement. Comme ils étaient soutenus par les deux brigades d'infanterie, ils résistèrent pendant quelque temps ; mais la supériorité du nombre leur fit céder une partie du bois aux ennemis.

Les quatre brigades d'infanterie que le maréchal de Broglie avait fait avancer arrivaient, et elles étaient suivies de 4 brigades de cavalerie et de 24 pièces de canon. A peine celles de Navarre et du Roi, commandées par le comte de Guerchy, étaient-elles arrivées à la Justice de Corbach, que deux colonnes des ennemis débouchèrent. Mais le maréchal de Broglie, ayant reconnu le peu de profondeur de ces colonnes, se détermina à envoyer ordre à toutes les troupes de le venir joindre. Il manda en même temps au comte de Saint-Germain de faire attaquer le bois par les deux brigades qu'il avait : celle de Castellás, formée de ce régi-

ment et de ceux de Diesbach et d'Eptingen, aux ordres du sieur Diesbach, brigadier, et du sieur d'Eptingen, colonel, — et celle de Royal-Suédois, formée de ce régiment et de celui de Royal-Deux-Ponts, et commandée par le baron de Clausen, brigadier, et par le comte de Spar, colonel. Cette dernière fut placée sur une hauteur qui prenait à revers l'endroit du bois par où les ennemis arrivaient, et qui découvrait la plaine. Le maréchal de Broglie plaça ses 24 pièces de canon sur le haut du bois pour battre l'artillerie que les ennemis avaient à la pointe droite, et dont nous étions fort incommodés.

Le comte de Saint-Germain attaqua le bois avec ses trois autres brigades, qui étaient aux ordres du marquis de Voyer lieutenant général, du marquis de Roquépine et du sieur de la Morlière, maréchaux de camp, du marquis de la Tour du Pin et du comte de Montbarey, brigadiers.

Le comte de Guerchy marcha sur la droite avec celles de Navarre et du Roi, celles d'Auvergne et d'Orléans furent placées en réserve à l'entrée du bois.

La brigade de Navarre, formée par ce régiment et par celui de la Marche-prince et commandée par le comte de Waldner, maréchal de camp, le comte du Châtelet, brigadier, et le marquis de Chamborant, colonel, se porta vers la batterie des ennemis; et celle du Roi, commandée par le sieur de Meyronnet, brigadier, entra dans le bois, entre Navarre et les brigades du comte de Saint-Germain. Le feu fut alors très vif et les ennemis furent entièrement chassés du bois. La brigade de Navarre, qui à la faveur d'un fond s'était portée jusqu'à 50 pas de la batterie, s'en étant aperçue, l'attaqua avec beaucoup de vivacité; elle s'en empara et chassa les troupes qui la gardaient. Il y eut, en cet endroit, un assez grand nombre d'ennemis qui furent tués à coups de baïonnette.

Les ennemis sortirent du bois en très grand désordre; mais ils furent reçus par leur cavalerie qui était en bataille derrière ce bois, et qui empêcha notre infanterie de les suivre.

Alors les troupes qui étaient à leur gauche, sur la hauteur de la Tour, s'ébranlèrent comme pour venir attaquer la brigade de Navarre. Le maréchal de Broglie la fit joindre par celles d'Auvergne et d'Orléans, et il fit marcher sur leur flanc droit 4 ou 500 chevaux de troupes légères, qui étaient à la Justice de Corbach aux ordres du comte de Chabot, maréchal de camp, et du sieur de Vioménil, colonel, et il les fit soutenir par 10 escadrons aux ordres du prince Camille, lieutenant-général.

Ce mouvement détermina les ennemis à se retirer. Nos troupes légères joignirent un régiment de dragons anglais qui furent presque tous tués ou faits prisonniers; le reste entra dans un bois, qui fut tourné par nos troupes légères, soutenues des dragons de Beaufremont. Ces troupes harcelèrent un assez gros corps d'infanterie qui se retirait en fort bon ordre, et elles s'emparèrent sous leur feu d'une pièce de canon dans le moment qu'elle venait de tirer sur eux.

Comme une grande partie de l'armée des ennemis était sur la hauteur, il fut impossible de les suivre plus loin, d'autant que toute notre armée n'était pas encore arrivée. La tête de l'armée ne fut à la hauteur de Corbach qu'à six heures du soir.

L'action dura quatre heures dans toute sa force et le feu d'artillerie fut continuel. Le chevalier Pelletier, lieutenant général, qui s'était distingué à Bergen, se signala encore à cette affaire, qui ne nous coûta que 6 à 700 hommes tués ou blessés.

La victoire de Corbach eut pour résultat de nous rendre de nouveau maîtres de Cassel et de Minden¹.

1. M. de Broglie eut, à l'occasion de cette bataille, de sérieux démêlés avec le comte de Saint-Germain, qui reçut l'ordre de quitter l'armée et se retira en Danemark. — Le comte de Saint-

Après le combat de Corbach, le duc de Brunswick envoya son neveu, Brunswick-Wolfenbützel, avec 20,000 hommes, s'emparer de Clèves : M. de Broglie lança le comte de Castries contre ce détachement, qui fut battu à Clostercamp, le 6 octobre. Brunswick avait essayé de surprendre M. de Castries et avait presque réussi ; il tomba sur le régiment d'Auvergne qui formait la gauche des Français et l'attaqua une heure avant le jour. On lit dans les Mémoires du maréchal de Rochambeau', qui était alors le colonel d'Auvergne et qui fut blessé dans ce combat :

Charpentier, caporal des chasseurs, fut le premier qui découvrit l'ennemi dans cette nuit très noire : il me mena sur cette colonne qui fit feu sur nous. Je revins aux grenadiers et chasseurs, je leur ordonnai de faire feu par demi-compagnies alternativement, et surtout de périr à leur poste

Germain était né en 1707. Entré dans l'armée française comme sous-lieutenant, il la quitta bientôt, étant trop pauvre pour acheter une compagnie. Il servit d'abord Marie-Thérèse contre les Turcs, puis l'électeur de Bavière, notre allié, et revint en France, où le maréchal de Saxe lui fit obtenir le grade de maréchal de camp. Il se distingua à Raucoux et à Laufeld, et fut nommé lieutenant général. Pendant les premières années de la guerre de Sept-Ans il se fit remarquer par son habileté ; mais il servait en sous-ordre et n'épargnait pas ses supérieurs. Blessé par la hauteur de M. de Broglie, il entra en lutte avec lui après Corbach et fut rappelé. Il quitta la France (1760) et se rendit en Danemark, où le roi Frédéric V le chargea de réorganiser l'armée. En 1766, à la mort de Frédéric, il revint en France, et, en 1775, Louis XVI le nomma ministre de la guerre. Il fit de nombreuses réformes, bonnes et mauvaises, souleva l'opinion de l'armée et donna sa démission en 1777. Le comte de Saint-Germain mourut en 1778. (Voir l'ouvrage de Léon MENTION, *le Comte de Saint-Germain et ses Réformes*, 1884, in-8°.)

1. Tome I, page 162.

plutôt que de l'abandonner, en attendant l'arrivée de la brigade. D'Assas, un des capitaines de chasseurs, placé à l'extrémité de l'aile gauche de ce bataillon, fut attaqué et se défendit vigoureusement. Un officier lui criant qu'il tirait sur ses propres gens, il sortit du rang, reconnut l'ennemi et cria : *Tirez, chasseurs, ce sont les ennemis* : il fut criblé de coups de baïonnette et voua ainsi à sa patrie le sacrifice de sa vie avec cet héroïsme qui a été si justement célébré.

Auvergne résista longtemps, perdit 58 officiers et 800 soldats, mais il donna aux troupes le temps d'arriver et de repousser l'ennemi.

Ces vieux régiments, Piémont à Rosbach, Auvergne à Clostercamp, restent admirables et conservent leurs traditions de courage et de gloire.

M. de Castries ne sut pas profiter de sa victoire. Après la bataille, les ponts que Brunswick avait jetés sur le Rhin furent emportés par une crue du fleuve ; Castries le laissa les rétablir et s'en aller tranquillement, au lieu d'attaquer cette armée sans moyen de se retirer.

1761. Il devient bien inutile de vouloir suivre, dans cette guerre faite sans plan d'ensemble, sans stratégie, et qui ressemble à une partie mal jouée de chat coupé, tous les mouvements du maréchal de Broglie. Après avoir un moment battu en retraite devant Ferdinand, il remporta un avantage à Grunberg sur l'Ohn (21 mars). Mais le maréchal de Soubise venait d'être nommé au commandement de l'armée du Rhin, avec la recommandation, fort étrange, de ne point se réunir au maréchal de Broglie, posté à Cassel, afin d'éviter toute cause de rivalité et de jalousie, et tout conflit.

Ainsi, pendant cette honteuse guerre de Sept-Ans, la préoccupation principale du gouvernement n'est pas le plan des opérations, la jonction ou la séparation des deux armées d'Allemagne, suivant l'intérêt de la France et dans le but de la victoire à obtenir; le grand intérêt que l'on poursuit est que les généraux soient séparés, afin qu'ils ne se fassent pas battre par jalousie ou par haine l'un de l'autre.

M. de Soubise désobéit à l'ordre formel qu'il avait reçu: il réunit son armée à celle du maréchal de Broglie, à Soest, près de la Lippe, et la mésintelligence, le défaut d'entente qui régnèrent bientôt entre les deux généraux, les firent battre à Villinghausen, le 15 juillet. Ils avaient opposé cependant 140,000 hommes aux 70,000 de Brunswick.

« Cette campagne, a dit Napoléon¹, fut le maximum de l'ineptie et de l'incapacité. Cependant le soldat français d'alors valait au moins le soldat qui lui était opposé, ce qui est prouvé par les succès qu'il obtenait dans toutes les affaires de postes. La cavalerie était belle, bien montée et bien disciplinée; l'artillerie était excellente; le corps du génie était le plus savant de l'Europe, et l'infanterie n'était pas mauvaise. Enfin tout cela était composé de Français, qui étaient fort humiliés de l'issue des campagnes précédentes et désireux de relever la gloire de leurs drapeaux; mais les généraux en chef, les généraux particuliers étaient de la plus parfaite incapacité ».

1. *Mémoires*, V, 313.

Les deux maréchaux rédigèrent chacun un mémoire contre son adversaire. Paris prit parti pour Broglie, M^{me} de Pompadour pour Soubise, et Broglie fut exilé le 17 février 1762. L'opinion publique, consternée et indignée, ne se calma qu'en apprenant que le vieux et honnête maréchal d'Estrées était envoyé en Allemagne pour commander l'armée avec Soubise, qui se fit encore battre à Wilhemstadt. Enfin les préliminaires de la paix de Paris furent signés peu de temps après cette nouvelle défaite.

En 1764, le maréchal de Broglie rentra en grâce et obtint le gouvernement de Metz. En 1774, il fut nommé commandant du camp de Vaussieux, à propos duquel il faut entrer dans quelques détails.

Les armées de 1793 ont eu une nouvelle tactique, qu'elles opposèrent à la tactique prussienne, établie par Frédéric le Grand et adoptée par toutes les armées de l'Europe. On répète sans cesse que cette nouvelle méthode est l'œuvre du hasard, qu'elle est le résultat de l'enthousiasme révolutionnaire¹. Rien n'est plus faux. Il est même absurde de prétendre que l'exaltation révolutionnaire puisse créer une méthode. A toute époque et partout, l'exaltation révolutionnaire a engendré l'anarchie, la confusion, le chaos, et n'a produit d'autre méthode que celle du « sauve-qui-peut ».

1. Voy. *Considérations sur la tactique de l'infanterie en Europe*, par le général (belge) Renard, 1 vol. in-8°, chez Dumaine. — Je me suis beaucoup servi de cet excellent ouvrage, en le complétant par l'étude des pièces relatives au camp de Vaussieux, conservées aux Archives du ministère de la guerre.

A la reprise de l'offensive, en septembre 1793, l'ennemi fut attaqué par des nuées de tirailleurs soutenus par des réserves ; il était surpris ; on le chargeait ensuite à la baïonnette en colonne de bataillon, au pas de course ; on le culbutait et on lui enlevait ses positions. Cette manière de combattre était parfaitement d'accord avec l'élan, la bravoure et l'adresse du soldat français, qui se l'appropriait aussitôt. Mais il y avait longtemps que cette méthode était étudiée, méditée, discutée dans de nombreux ouvrages ; on l'avait expérimentée en 1778, au camp de Vaussieux¹, où Louis XVI, pendant la guerre d'Amérique, avait rassemblé une armée², qu'il eut un instant l'idée de jeter en Angleterre. Le maréchal de Broglie en avait eu le commandement.

Pour instruire ses troupes, le maréchal résolut de faire l'essai des nouvelles manœuvres proposées par le général Ménil-Durand, savant officier, élève du chevalier Folard, et complètement opposé au comte de Guibert, partisan fanatique de la méthode prussienne. Les discussions de Guibert et de Ménil-Durand, déjà anciennes, occupaient toute l'armée. Le premier, Guibert, prônait l'école prussienne, c'est-à-dire les feux d'ensemble, l'ordre mince, les deux lignes déployées, les longues marches en bataille, les manœuvres par ligne et fractions de ligne, la cavalerie placée sur les ailes, l'absence de tirailleurs et de réserves. Le second, Ménil-

1. Vaussieux est un village de Normandie, situé à quelques kilomètres au sud-ouest de Bayeux.

2. Le camp de Vaussieux se composait de 60 bataillons, de 40 escadrons de dragons et de 40 pièces de canon.

Durand, recommandait l'emploi des tirailleurs; il voulait qu'on adoptât l'ordre profond, qu'on fractionnât les lignes en divisions et brigades, que l'on formât des colonnes d'attaque chargeant à la baïonnette, et que l'on eût toujours des réserves. En résumé, Ménil-Durand proposait la méthode qui fut adoptée, plus tard, par nos généraux de la République et de l'Empire, avec quelques modifications. On ne saurait trop le dire et le répéter : les méthodes ne naissent pas de l'inspiration des chefs et de l'exaltation des troupes. L'inspiration, le coup d'œil, le génie trouvent une manœuvre; par exemple, Condé à Rocroi. L'exaltation, l'enthousiasme unis au dévouement et à la discipline, permettent aux troupes de faire un effort héroïque; exemples : la 23^e demi-brigade qui se fait tuer, au combat d'Amberg, mais sauve, par sa résistance, la division Collaud¹; la 32^e demi-brigade, au combat de Monte-Legino; le passage du Leck, à la nage et sous le feu de l'ennemi, opéré par l'armée de Moreau, en 1796, etc. Mais la stratégie, la tactique, l'organisation d'ensemble, tout cela naît de l'étude et de la réflexion.

Le maréchal de Broglie expérimenta donc le système de Ménil-Durand, et déclara qu'il était convaincu de son excellence, que tous les officiers l'avaient compris, qu'il satisfaisait à tous les besoins, et qu'il croyait qu'on ferait bien de l'adopter². Tout au contraire, le

1. Au passage de la Vils, en 1796, pendant la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse.

2. Archives du ministère de la guerre (Carton : camp de Vaus-

ministère admit les principes de Guibert, d'après lesquels on rédigea l'ordonnance de 1791, qui organisait notre armée à la prussienne. Les partisans du comte de Guibert l'avaient emporté, et parmi ceux qui se trouvèrent à Vaussieux, nous citerons Rochambeau¹ et Wimpfen².

Cependant, après examen, les officiers de bonne foi et de bon sens demeurèrent convaincus que la vérité était entre Guibert et Ménil-Durand, esprits systématiques et poussant leurs théories à l'extrême. Déjà, le maréchal de Broglie l'avait montré du doigt à tous ceux qui n'avaient pas refusé de voir. Plusieurs officiers, le major de Keralio³ et le colonel de Bohan, étudièrent à fond ces deux systèmes pour les comparer et les fondre; ils gardèrent ce qu'il y avait de bon dans chacun des deux et firent un système mixte, qui était adopté par presque tous nos généraux, lorsqu'éclata la guerre en avril 1792.

Telles sont les origines de la tactique nouvelle que Carnot eut à sa disposition, quand il prit la direction des armées, et à l'aide de laquelle il put « organiser la victoire »; tactique toute française, d'accord avec le tem-

sieux), dépêche du maréchal de Broglie au ministre, en date du 13 octobre 1778.

1. Voy. ses Mémoires, I, 225.

2. Voy. aux Archives du ministère de la guerre (Carton : camp de Vaussieux), sa lettre au comte de ***, dans laquelle il déclare que le maréchal de Broglie était un pauvre général, à réputation usurpée, et que toutes les manœuvres du camp n'ont produit qu'un désordre inouï.

3. Professeur à l'Ecole militaire, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

pérament du soldat français, adoptée par les généraux qui firent les campagnes de la République et de l'Empire, sans tenir compte de l'ordonnance de 1791.

Entre autres généraux illustres de ce temps, on peut citer Jourdan et Berthier, qui avaient assisté aux manœuvres de Vaussieux; Desaix, aide-de-camp du général de Broglie, fils du maréchal, et Bonaparte, formé par Keralio à l'école militaire¹.

On voit quelle a été l'importance du camp de Vaussieux.

Au mois de juillet 1789, Louis XVI donna au maréchal de Broglie le commandement des troupes rassemblées dans les environs de Versailles et de Paris; mais ce commandement ne fut pas de longue durée. Après le 14 juillet, le maréchal émigra et alla rejoindre le comte d'Artois et l'armée de Condé, avec laquelle il fit la campagne de Valmy en 1792. En 1797, il entra au service de la Russie, et, en 1804, il allait revenir en France, lorsqu'il mourut, à Munster, le 30 mars.

1. Bonaparte sortit de l'école avec le numéro 42, c'est-à-dire l'avant-dernier de sa promotion. (Dossier de l'Empereur, aux Archives du ministère de la guerre, 1 vol. in-folio).

XIII

LE DUC D'AIGUILLON

LIEUTENANT GÉNÉRAL.

Combat de Saint-Cast (1758).

Armand Vignerot-Duplessis-Richelieu, duc d'Aiguillon, naquit le 30 juillet 1720 et entra au service dans les mousquetaires en 1737. Il fut fait brigadier d'infanterie en 1743, maréchal de camp en 1748 et lieutenant général en 1758. Le duc d'Aiguillon fit les campagnes de Bavière (1742), de la Haute-Alsace (1743), d'Italie (1744, 1745, 1746) et de Gènes (1748).

En 1753, il fut nommé gouverneur de Bretagne, et chevalier du Saint-Esprit en 1756.

Le fait principal de son histoire militaire est la victoire de Saint-Cast, qu'il remporta, en 1758, sur les Anglais qui avaient débarqué en Bretagne, et dont nous donnons la relation à la fin de cette notice.

Déjà, quelque temps avant ce combat, le duc d'Aiguillon avait mécontenté, par sa sévérité, le parlement de Bretagne, qui avait résisté à diverses mesures financières du gouverneur. M. d'Aiguillon était détesté des

parlementaires, comme appartenant au parti opposé au duc de Choiseul et comme ami des Jésuites. Le parlement de Rennes et le procureur général, M. de la Chalotais, attaquaient sans relâche le gouverneur; les Etats de la province se mirent bientôt de la partie. M. d'Aiguillon voulut soumettre le parlement de Rennes; mais ce n'était pas chose facile. Tous les parlements étaient alors en lutte avec le Roi; celui de Paris prit fait et cause pour le parlement de Bretagne et rendit, en 1770, un arrêt qui déclarait le duc d'Aiguillon prévenu de faits qui entachaient son honneur, et qui le suspendait des fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. Pendant ce temps le duc d'Aiguillon accusait M. de la Chalotais d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie, et le faisait arrêter et emprisonner. Il fallut, pour terminer cette longue lutte, que Louis XV tint un lit de justice et justifiât le gouverneur de Bretagne des accusations dont il était l'objet.

L'année suivante (1771), le duc d'Aiguillon, protégé par M^{me} Dubarry, remplaça le duc de Choiseul au ministère des affaires étrangères, auquel il joignit en janvier 1774 le ministère de la guerre. Ce fut pendant que d'Aiguillon était ministre que s'accomplit le premier partage de la Pologne, fait qui lui a été sévèrement reproché.

Le duc d'Aiguillon fut renvoyé du ministère à la mort de Louis XV et exilé en 1775.

Il mourut le 1^{er} septembre 1788.

*Relation du combat de Saint-Cast*¹ (14 septembre 1758).

L'année 1758 s'ouvrait en pleine guerre de Sept Ans. Les Anglais se figurèrent que, malheureux dans l'Inde et en Prusse, nous devions l'être également en Bretagne. Dès le début de la guerre, le génie avait représenté la nécessité de mettre Saint-Malo en état de défense : il n'avait été écouté qu'à demi, et la principale mesure prise par la Cour avait été la nomination du marquis de la Châtre au commandement supérieur de la ville et des environs. Le marquis aimait ses aises : n'apercevant rien de pressé dans son commandement, il faisait un voyage d'agrément sur la côte méridionale, lorsqu'il reçut un soir, à Port-Louis, du duc d'Aiguillon, gouverneur de la province, l'ordre de partir à l'instant même pour Saint-Malo, qu'on croyait menacé. Il y arriva le 2 juin. La ville n'avait de défenseurs que le régiment de Boulonnais, réduit à un bataillon, et le marquis s'arrangea pour avoir des renforts vers le 15 ; mais, le 4, un signal donné par le canon du fort de la Latte, et répété par toutes les batteries de la côte, vint le surprendre au milieu d'un diner splendide. C'étaient les Anglais qui avaient l'indiscrétion de se présenter onze jours avant celui où il les attendait et sans qu'aucun des préparatifs nécessaires pour les recevoir fût achevé. On courut au rempart : le temps était brumeux ; on aperçut pourtant dans une éclaircie la flotte ennemie mouillée sur le Vieux-Banc, à dix milles au nord-ouest. Quelques-uns prétendirent (peut-être cette opinion leur était-elle inspirée à leur insu par la crainte de

1. Nous avons emprunté cette remarquable relation à un article de *la Revue des Deux-Mondes* de 1851, *les Côtes de Bretagne*, par M. BAUDE.

laisser refroidir le diner) que les Anglais marchaient sur Brest; les officiers du génie crurent le danger plus pressant, et heureusement leur avis prévalut. « On courut donc la nuit les rues de Saint-Servan, et l'on prit aux cheveux, pour armer les forts de la mer, tout ce qu'on put attraper »; on expédia les courriers pour faire avancer des troupes. Le lendemain à midi, 115 voiles ennemies mouillaient en rade de Cancale, et le comte de la Tour-d'Auvergne, colonel du régiment de Boulonnais, occupait la pointe de la Chaîne avec 300 de ses soldats et 100 dragons. A quatre heures, une frégate de 50 canons s'emboîte devant la batterie du Bar-Brûlé, au sud de la pointe; un simple canonnier de Cancale, dont tous les rapports constatent l'action sans le nommer, se jette avec quelques camarades dans la batterie déserte, et dirige si bien le feu de 3 canons, qu'après un combat de deux heures la frégate est obligée de se faire remorquer; mais elle est bientôt remplacée par trois autres frégates, dont le feu balaie le rivage, et sous la protection desquelles 80 chaloupes débarquent 3,000 hommes d'infanterie. Le comte de la Tour-d'Auvergne veut charger les Anglais avec ses 400 soldats et autant de volontaires, animés les uns les autres de cette ardeur avec laquelle les troupes inexpérimentées obtiennent de grands succès ou commettent de grandes fautes; les officiers du génie l'arrêtent; il cède enfin à leurs instantes représentations sur l'insuffisance de ses munitions, la disproportion de ses forces, la nécessité de les réserver pour la défense de Saint-Malo, et le peu de portée d'un succès momentané. On réclamait d'ailleurs les dragons pour conduire à Dinan 1,200 prisonniers faits par les corsaires malouins. Les Anglais opèrent donc leur débarquement; ils forment tranquillement entre le bourg de Cancale, la falaise et la Houle, un camp aussi fortement retranché qu'avantageuse-

ment situé; ils passent la journée du 6 à brûler les maisons qui les gênent, à en créneler quelques autres, à faire des abatis d'arbres, et ils perfectionnent si bien leur établissement, que nos ingénieurs n'y trouvèrent, quelques jours plus tard, pas une seule disposition qui ne fût digne d'éloges. Le camp reçoit en tout 14,000 hommes, 4,000 chevaux, 23 pièces de canon et 2 obusiers. Le 7, l'ennemi se porte sur Paramé et sur Saint-Servan, et l'on reçoit à Saint-Malo un message ainsi conçu :

Quartier général de l'armée, le 7 juin 1758.

Nous nous trouvons en possession de tout le pays entre Dinan, Rennes et Dol jusqu'à Saint-Malo, et voyant que tous les habitants des villes et villages, dans toute l'étendue de ce pays, ont abandonné leurs domiciles pour éviter apparemment les contributions ordinaires, et comme nous sommes informés que les habitants ont été, par vos ordres, forcés de se rendre à Saint-Malo, nous vous faisons savoir que, s'ils ne se rendent point paisiblement chez eux et n'envoient point leurs magistrats à notre quartier pour régler les contributions, nous nous croyons obligés à y mettre le feu et cela sans retardement.

DUC DE MARLBOROUGH.

Le marquis de la Châtre répondit, ce qui était parfaitement vrai, qu'il n'avait donné aucune espèce d'ordre, et la nuit, les Anglais, descendant sur la grève du port, brûlèrent 80 bâtiments de 150 à 300 tonneaux, ce qui causa au commerce une perte de trois millions. Le lendemain matin, les bâtiments du Roi et les corsaires qui étaient à Solidor eurent un sort semblable.

Fort heureusement, le commandant des forces de S. M. Britannique n'avait hérité que des dignités du grand homme de guerre dont il portait le nom; il ne savait par

où attaquer Saint-Malo, et le temps qui s'écoulait n'était pas perdu pour nous. Les marins de Cancale avaient suivi M. de la Tour-d'Auvergne et occupaient à Saint-Malo les postes les plus dangereux; le génie multipliait les obstacles devant l'ennemi; les bourgeois et les marins s'organisaient en compagnies de volontaires; des troupes et des munitions entraient par Dinard; 60 gentilshommes des environs formaient, pour les coups les plus hardis, une compagnie franche sous les ordres du chevalier de Robien, lieutenant aux grenadiers à cheval; enfin le duc d'Aiguillon, accouru du fond de la Basse-Bretagne, après avoir mis de tous côtés les troupes disponibles en mouvement, s'était jeté dans la place, et imprimait à tous les services d'approvisionnement une grande activité. La bonne contenance des troupes et de la population fit paraître aux yeux du duc de Marlborough la ville beaucoup plus forte qu'elle n'était en réalité. Le 10 juin, ses coureurs annoncèrent que des têtes de colonnes se montraient à Châteauneuf et à Pontorson; il donna immédiatement l'ordre de plier les tentes, et le duc d'Aiguillon, après s'être assuré de la réalité du mouvement, suspendit la marche des troupes dirigées sur Saint-Malo, de manière à les porter avec plus de facilité sur tel autre point qui serait menacé. La retraite des Anglais se fit dans un ordre parfait. Le comte de la Tour-d'Auvergne, avec le régiment de Boulonnais et la compagnie franche, suivit leur mouvement en leur tuant quelques hommes. Rentrés dans le camp de Cancale en laissant en dehors une forte arrière-garde, les Anglais rembarquèrent, sans se presser, d'abord tout leur matériel et leurs chevaux, puis leur infanterie. Le 12, à midi, tout était à bord. Le soir, M. de la Tour-d'Auvergne s'établit lui-même dans le camp, et la flotte, après avoir deux fois quitté et repris le mouillage, disparut le 22 dans la direction de Jersey.

La veille de ce départ, le duc d'Aiguillon avait renvoyé au duc de Marlborough cinq de ses soldats faits prisonniers ; celui-ci garda trois soldats de Boulonnais qui avaient eu le même sort et les emmena en Angleterre. Quelques jours plus tard, on reçut à Saint-Malo les journaux publiés à Londres pendant l'expédition : ils annonçaient au peuple anglais que le duc de Marlborough avait pris les villes de Cancale, de Saint-Coulomb, de Saint-Ildeuc, de Paramé et était maître d'une partie de la Bretagne. Chez nous, on se souvint qu'en 1694 et dans son mémoire du 5 avril 1700, Vauban avait désigné l'attérage de Cancale comme le point le plus favorable pour le débarquement d'une armée de 12 à 13,000 hommes avec du canon, dirigée contre Saint-Malo, et l'on conclut de ce qui venait de se passer qu'il fallait défendre la rade par un fort, qui fut, en effet, construit sur l'île des Rimains.

La flotte qui venait de séjourner, du 4 au 22 juin, dans les eaux de Cancale et de Saint-Malo, alla faire une descente à Cherbourg, où l'on ne se défendit pas, y fit beaucoup de mal, puis rentra dans les ports d'Angleterre, s'y ravitailla, et reprit la mer, forte de 105 voiles. Le 3 septembre au matin, elle fut signalée à six lieues au large du cap Fréhel, et vint mouiller le soir devant l'île Agot, à cinq milles à l'ouest de Saint-Malo.

Le 4, une partie de la flotte entre dans l'anse de Saint-Briac ; deux frégates s'embossant canonnent la plage déserte ; 5,000 hommes et 200 chevaux, dont moitié d'artillerie, sont débarqués et campent sur la pointe de la Garde-Guérin ; de fortes reconnaissances viennent jusqu'au bord de la Rance vis-à-vis Saint-Malo. — Le 5, les Anglais brûlent à Saint-Briac 22 barques de pêcheurs, plusieurs maisons, le presbytère ; puis, se répandant dans la campagne, ils incendient les granges, les moulins et jusqu'aux

meules de fourrage. — Le 6, le reste des troupes est débarqué, et, le surlendemain, le corps complet campe au bord de l'Arguenon, vis-à-vis le Guildo.

Dès que l'ennemi eut opéré sa descente à Saint-Briac, les forts de Saint-Malo furent garnis de canonnières ; une ligne d'embossage fut formée dans la Rance par une frégate et des corsaires ; les milices des capitaineries de Dol et de Dinan occupèrent tous les passages de la rivière. Cependant le duc d'Aiguillon avait appris, le 3, à Saint-Mathieu, près Brest, le débarquement des Anglais. Ses dispositions étant prises pour la sûreté de Brest, de Lorient, de Port-Louis, de Belle-Isle et de Nantes, il fait arriver à marches forcées toutes les troupes disponibles dans la province sur la ligne de Lamballe, de Jugon et de Dinan, de manière à enfermer l'ennemi entre la Rance et la baie de Saint-Brieuc ; il est lui-même, le 8, à Lamballe, porte son quartier général à Plancoët, où il n'est plus qu'à 10 kilomètres de l'ennemi, et appelle à lui les troupes qui s'avançaient. Le 9 au matin, les Anglais passent l'Arguenon à mer basse, et s'établissent fortement sur la route de Matignon. Le 10, ils occupent les hauteurs de Matignon, et ces divers mouvements ne s'effectuent pas sans quelque gêne : des compagnies de tirailleurs, entre lesquelles on distingua, pour l'intelligence et le succès avec lesquels elle fut conduite, celle du chevalier de Lorel, capitaine au régiment de Boulonnais, côtoyaient la marche des Anglais, et, s'embusquant dans un pays accidenté et couvert de haies, fusillaient leurs soldats dans les rangs, coupaient les trainards et les hommes écartés, et, la nuit, désolaient les bivouacs par la persistance et la subtilité de leurs attaques. Or les troupes anglaises, qui n'ont peut-être pas d'égaux au monde pour la solidité, n'ont ni la souplesse ni la résistance à la fatigue des nôtres, et c'est leur enlever une grande partie de leurs avantages que de leur

interdire le repos. Cette tactique fut surtout habilement employée dans la nuit qui précéda la bataille : 8 compagnies de grenadiers et 200 dragons, partagés sous le commandement de M. de Broc, colonel du régiment de Bourbon, en pelotons de 30 hommes, se glissaient sans bruit aussi près que possible des Anglais, tiraient et se repliaient en silence. L'hésitation que ces attaques mystérieuses portèrent dans les mouvements de l'ennemi ralentirent son embarquement, et l'on en vit le lendemain matin les conséquences.

Le duc d'Aiguillon vint lui-même, le 10 au soir, reconnaître la position des Anglais : ils y étaient inexpugnables ; mais ils étaient obligés d'en descendre pour se procurer des vivres ou pour se rembarquer. Il remit donc le combat au lendemain, avec d'autant plus de raison qu'il attendait encore pendant la nuit le régiment de Royal-Vaisseaux. Avant le jour, l'artillerie anglaise avec 3,000 hommes prit les devants et se dirigea vers l'anse de Saint-Cast, en face de laquelle était mouillée la flotte ; le reste de l'armée, divisé en deux corps, suivit bientôt ce mouvement : c'est ce moment qu'attendait le duc d'Aiguillon. Il avait passé la nuit sur pied : à la pointe du jour, il parcourt rapidement les bivouacs et donne ses derniers ordres ; à sept heures du matin, il se porte vivement avec 200 dragons sur Saint-Cast et voit la deuxième division ennemie commençant à monter sur les chaloupes. Il avait formé ses troupes en quatre corps : il place à l'instant, au centre, celui de M. de Broc ; à la droite sur l'escarpement de la Garde-Guérin, celui de M. de Balleroy, qui ne prit point de part active au combat ; à gauche, celui du comte d'Aubigny, et le quatrième en réserve, sur la hauteur, à portée d'appuyer chacun des trois autres. Il s'établit lui-même au centre.

L'anse de Saint-Cast, qui se trouvait ainsi cernée, est

comprise entre les pointes aiguës de Saint-Cast et de la Garde-Guérin ; elle forme dans le terrain granitique une échancrure demi-circulaire, dont le bas est occupé par une mielle¹ légèrement mamelonnée, et dont le pourtour s'élève par des pentes rapides jusqu'au niveau du plateau supérieur. Les Anglais étaient dans les mielles, et, quoi qu'on en ait dit et imprimé, ils n'avaient fait aucun ouvrage de campagne pour protéger leur retraite. Ils ne comptaient pas sitôt sur les nôtres, et furent surpris de les voir couronner tout à coup la hauteur : l'ardeur de ceux-ci était telle que l'infanterie arriva au pas de course aussi vite que les dragons. A cet aspect, l'arrière-garde ennemie, composée de grenadiers et de gardes du Roi, fait volte-face, et toute la troupe se met en bataille ; mais, tandis qu'elle engage une vive fusillade avec notre centre, la division d'Aubigny, avec le régiment de Boulonnais et la compagnie de gentilshommes volontaires en tête, descend dans l'arène et prend l'ennemi en flanc. Le régiment de Boulonnais ne tire pas ; il se jette sur les Anglais à la baïonnette, renverse leur premier bataillon et la division tout entière, les pousse en désordre vers l'escarpe de la Garde-Guérin. Cependant les Anglais se rallient, se reforment et tentent un effort désespéré sur notre centre, dans l'intention évidente d'y faire une trouée et de prendre au bord du plateau l'avantage de position auquel ils ont maladroitement renoncé ; mais ils sont repoussés par M. de Broc et par 5 pièces de campagne que le duc d'Aiguillon fait avancer. Dans cette extrémité, ils conservent assez de sang-froid pour remplir en ordre toutes les chaloupes que la flotte avait envoyées ; deux cependant sur-

1. Les mielles sont de petites dunes sablonneuses, couvertes d'herbes, et servent de pâturages aux moutons de petite race du pays.

chargées d'hommes coulent, et l'on voit sur plusieurs autres les hommes embarqués couper à coups de sabre les mains des malheureux qui cherchent à s'y accrocher. A l'instant de l'attaque, la flotte avait détaché 2 frégates de 30 canons, 5 chaloupes armées et deux bombardes, qui s'étaient avancées avec la mer montante. Elles firent un feu plus bruyant que meurtrier : gênées par l'interposition des leurs, elles tiraient sur la hauteur ; mais, lorsque le combat finissant on n'aperçut plus sur la plage qu'une masse confuse d'hommes, les frégates anglaises se mirent de rage à tirer dessus. Nos soldats, sans s'émouvoir, poussèrent un groupe d'Anglais sur la plage et les massacrèrent sous les boulets des frégates, ce que voyant, l'amiral fit signal de cesser le feu.

La paix était faite : nos soldats remontèrent sur la hauteur ; on compta 732 prisonniers, dont 40 officiers. Un nombre d'hommes à peu près égal s'était embarqué, et, le lendemain, on enterra 1,160 morts : les Anglais étaient donc un peu plus de 2,500 à terre quand on les aborda. Nous eûmes de notre côté 63 officiers et 382 soldats tués ou blessés ; les blessés anglais reçurent les mêmes soins que les nôtres. Dans le dénombrement des prisonniers, les officiers se reconnaissaient à un singulier insigne : ils étaient nus, absolument nus, ils n'avaient pas même leurs chemises. C'étaient les soldats de Boulonnais qui les avaient mis en cet état. On se souvient des trois hommes de ce régiment que le duc de Marlborough avait emmenés de Cancale : ils avaient été promenés dans les rues de Londres et exposés aux risées de la populace ; leurs camarades, l'ayant su, s'étaient juré de venger l'affront fait à leur uniforme. Leur manière de tenir leur serment provoqua dans les rangs de l'armée force éclats de grosse gaieté, et, comme tous les effets enlevés avaient été mis en pièces, que les bagages

étaient éloignés, l'empressement de nos officiers à se dépouiller pour réparer le désordre de la toilette des officiers anglais, qui d'un manteau, qui d'une veste, qui d'un vêtement encore plus nécessaire, ne laissa pas de produire d'assez risibles accoutrements. Le duc d'Aiguillon fit remettre aux prisonniers déshabillés tout l'argent qu'ils souhaitèrent ; mais, quand l'amiral anglais lui fit demander quelques officiers de distinction, en tête desquels était lord Cavendish, il refusa, et, rappelant les trois soldats de Cancale, il ajouta qu'il était juste que les officiers anglais fissent à leur tour une promenade en France, pendant laquelle ils seraient du reste traités avec les égards dus à leur courage. La flotte anglaise garda son mouillage le 12 et le 13 ; elle appareilla le 14 et mit le cap sur Jersey. On la croyait pour quelque temps dégoûtée des descentes, et nos troupes n'avaient pas attendu son départ pour regagner leurs cantonnements.

L'importance du succès obtenu sur la plage de Saint-Cast fut fort enflée dans les publications contemporaines : on poussa l'envie de glorifier certains corps ou certaines personnes jusqu'à porter sur des plans inexacts du terrain des faits matériellement impossibles. J'ai cherché la simple vérité dans des documents originaux, où l'on n'avait à flatter ni à tromper personne ; elle suffit sans doute à la gloire de ceux qui préparèrent et accomplirent l'action. J'ai eu plaisir, à cause d'une vieille calomnie qui s'est attachée, à l'occasion même de ce combat, au nom du duc d'Aiguillon, à montrer comment il fit son devoir de général et de soldat. La première fois que je suis passé devant l'anse de Saint-Cast, les matelots n'ont pas manqué de me faire saluer ce *cimetière d'Anglais*, et ils m'ont raconté que, pendant qu'on s'y battait, le *général Guillon* s'était caché dans un moulin. Cette croyance populaire est l'écho d'un propos bas

et envieux dont on fit dans le temps honneur à l'esprit de M. de la Chalotais. Le duc d'Aiguillon monta-t-il, pour mieux reconnaître la position de l'ennemi, dans un des moulins à vent qui dominant encore le champ de bataille ? S'il le fit, il fit bien. M. de la Chalotais, dénaturant un acte si simple, ajouta qu'à *Saint-Cast le duc d'Aiguillon s'était couvert, non de gloire, mais de farine*. Le mot fit fortune : les ennemis du duc, et il en avait beaucoup, colportèrent cette sottise, et des écrivains qui se piquent d'être sérieux la répètent encore aujourd'hui. Ceux qui combattaient aux côtés du duc sont unanimes, dans des lettres écrites au soleil de l'action, sur sa bravoure et son énergie ; leurs témoignages restent enfouis dans la poussière des archives, et l'on ne se souvient que du propos d'un docteur en droit qui était à 25 lieues du combat ! Telle est toujours la justice des partis, et quelquefois celle de la postérité.

XIV

LE DUC DE LÉVIS

MARÉCHAL DE FRANCE.

Victoire de Québec (1760).

François, chevalier marquis, puis duc de Lévis, naquit au château d'Ajax en Languedoc, le 23 août 1723.

C'était un cadet de Gascogne et par conséquent très pauvre en entrant dans le monde. Il appartenait toutefois à la famille de Lévis, l'une des plus anciennes de France. Le chevalier commença à servir en 1735, en qualité de sous-lieutenant au régiment de la Marine; il fut nommé capitaine en 1737.

Pendant la guerre de la Succession d'Autriche, le chevalier de Lévis est à l'armée de Bohême et se trouve à la prise de Prague (1741), à la bataille de Sahay et à la retraite de Prague (1742). En 1743, il prit part à la bataille de Dettingen. En 1744, il servit dans la Haute-Alsace, sous le maréchal de Coigny, et en 1745 il était à l'armée du Rhin, commandée par le prince de Conty. Nous le trouvons, en 1746, à l'armée d'Italie. Créé aide-major-général-des-logis de l'armée d'Italie, en 1747, M. de Lévis prit part à l'attaque des retranchements de Villefranche et de Montalban, et à la prise de Nice. Cette même année, il obtint une commission pour tenir rang de colonel d'infanterie, tout en continuant de remplir à l'armée d'Italie les fonctions de sous-chef d'Etat-major (1747-1749).

En 1756, M. de Lévis fut créé brigadier d'infanterie et alla servir en Canada sous les ordres du marquis de Montcalm, après la mort duquel il devint le chef de l'héroïque armée canadienne.

Pendant que Montcalm allait prendre le fort Chouegen (1756), M. de Lévis fut posté à Carillon avec 3,000 hommes pour observer et arrêter la marche de Loudoun, général en chef de l'armée anglaise, qui, avec le principal de ses corps d'armée, devait se porter

sur Montréal. M. de Lévis fit de fréquents détachements « qui avaient un air d'offensive », arrêta la marche de Loudoun et permit ainsi à Montcalm de prendre Chouegen.

En 1757, la France, devenue l'alliée de l'Autriche et tout occupée à la guerre d'Allemagne, abandonna le Canada, et, dès ce moment, l'esprit clairvoyant du chevalier de Lévis ne se fit plus d'illusion sur la conservation de la colonie. En présence des forces lancées par l'Angleterre contre le Canada, il fallait ou envoyer à Montcalm des secours efficaces en hommes, en munitions et en vivres, ou se résigner à faire la paix, comme le disait M. de Lévis.

Louis XV ne fit ni l'un ni l'autre. Il jeta dans la guerre d'Allemagne, où il n'avait nul intérêt, l'or et les armées de la France, et n'envoya à Montcalm que des secours insuffisants, pendant que l'Angleterre faisait les plus grands efforts pour nous chasser d'Amérique. Malgré cet abandon, Montcalm et le chevalier de Lévis disputèrent encore pendant quatre ans le Canada à l'Angleterre.

Le chevalier de Lévis prit part, en 1757, à la bataille de William-Henry, et, en 1758, à celle de Carillon, dans lesquelles Montcalm défit les Anglais. Il fut alors nommé maréchal de camp (20 octobre 1758). Pendant la campagne de 1759, MM. de Montcalm, de Lévis et de Bougainville défendirent, contre le général Wolf, le camp retranché de Beauport, qui couvrait Québec. Ce camp, appuyé à gauche à la rivière de Montmorency, fut attaqué avec vigueur par une artillerie formidable

et de nombreuses troupes. Wolf fut vaincu. M. de Lévis avait fait des merveilles à cette bataille, dans laquelle 30,000 Anglais avaient été complètement battus par les 14,000 soldats de Montcalm, troupes régulières, milices du Canada, sauvages alliés. On pouvait croire, après cette victoire, que la campagne était terminée à notre profit; mais Wolf parvint à tourner l'invincible position des Français, quoique Montcalm, afin de se préserver contre cette manœuvre, eût chargé Bougainville, avec 3,000 hommes, de surveiller les mouvements de Wolf, qui était maître du Saint-Laurent et transportait son armée sur ses vaisseaux.

En même temps, Montcalm était forcé de détacher M. de Lévis avec 800 hommes pour aller au secours du petit corps d'armée qui défendait la route de Montréal.

Wolf trouva, au-dessus de Québec, un point favorable pour débarquer et se porta rapidement sur Québec, où il livra bataille à Montcalm et le battit. Les deux généraux en chef furent tués dans l'action.

M. de Lévis ne s'était pas trouvé à la bataille de Québec. Nous avons dit qu'il avait été envoyé, avec 800 hommes, au lac Champlain, où de graves événements nécessitaient sa présence.

Le Canada était attaqué par trois armées anglaises. Wolf, avec 30,000 soldats et marins, devait enlever Québec. Le général Amherst¹, avec 12,000 hommes, marchait sur Montréal par le lac Champlain et la rivière Richelieu. Le général Prideaux, avec la troi-

1. Le capitulaire de Closter-Severn.

sième armée, qui avait déjà pris le fort Duquesne, sur l'Ohio, devait s'emparer du fort Niagara, que défendait le brave capitaine Pouchot, et, de Niagara, descendre le Saint-Laurent et marcher sur Montréal, où les trois généraux anglais comptaient refouler les Français et les forcer à mettre bas les armes, après les avoir battus partout et leur avoir coupé toute ligne de retraite. Les Anglais disposaient d'au moins 45,000 hommes en ligne, soutenus par 20,000 hommes de réserve, soit un total de 65,000 hommes, Anglais et Américains. La population du Canada était à peine de 80,000 habitants, et il est sans exemple qu'il ait jamais fallu, pendant trois ans, des armées aussi nombreuses que la population du pays à conquérir pour parvenir à le soumettre.

Un des meilleurs lieutenants de Montcalm, M. de Bourlamaque, colonel d'infanterie et ingénieur, avait défendu avec tant d'énergie la route de Montréal, contre Amherst, que ce général n'avait pu venir se joindre à l'armée de Wolf; mais enfin Montcalm avait été contraint de détacher M. de Lévis et d'envoyer le chevalier au secours du colonel Bourlamaque.

A la nouvelle de la défaite et de la mort de Montcalm (13 septembre), le chevalier de Lévis s'était hâté de revenir sur Québec, pour prendre le commandement de l'armée.

Pendant son absence, l'armée s'était trouvée sans chef. Le gouverneur du Canada, M. de Vaudreuil, était un homme faible et incapable de relever les courages abattus. Il abandonna Québec et il se retira avec les

troupes à Jacques-Cartier¹, en laissant, à Québec, une garnison de 1,760 hommes, presque tous miliciens découragés, sans munitions, sous le commandement d'un officier incapable, appelé M. de Ramezay.

Le chevalier de Lévis arriva à Jacques-Cartier à marches forcées, et prit le commandement de l'armée. Il donna l'ordre de marcher sur Québec afin d'empêcher les Anglais de s'en emparer. Le 19 septembre, six jours après la mort de Montcalm, M. de Lévis était à quelques kilomètres de la ville, lorsqu'il apprit que, le 18, M. de Ramezay avait lâchement capitulé, sans même essayer de se défendre, et que les Anglais étaient les maîtres de Québec!

En apprenant cette fatale nouvelle, M. de Lévis rétrograda sur Jacques-Cartier. L'armée anglaise, de son côté, s'en retourna à Louisbourg sur ses vaisseaux, après avoir laissé à Québec une garnison de 8,000 hommes avec le général Murray, qui répara aussitôt les fortifications de la ville.

Pendant ce temps, M. de Bourlamaque, comme on vient de le dire, arrêtait le général Amherst dans sa marche sur Montréal, et le capitaine Pouchot, avec 500 hommes, arrêtait aussi le général Prideaux au fort Niagara. Il s'y défendit avec une énergie incomparable. Prideaux fut tué et remplacé par le colonel Johnson. Le 23 juillet, le fort se rendit; mais les bastions étaient en ruines, les batteries rasées, la brèche praticable; la

1. Fort à l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier dans le Saint-Laurent, à environ 40 kilomètres au sud de Québec.

garnison ne dormait plus depuis dix-huit jours; un secours de 1,600 hommes, dont un millier de Sauvages, venait d'être dispersé. La route de Montréal était ouverte à la troisième armée anglaise.

1760. On crut d'abord en Europe que la prise de Québec allait terminer la guerre. « Personne n'imaginait, dit Raynal, qu'une poignée de Français qui manquaient de tout, à qui la fortune même semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable ». En effet, le Canada était sans communications avec la France, qui n'avait plus de marine; il était épuisé par cinq années de famine; il manquait de munitions; il était attaqué par trois armées victorieuses; la France ne pouvait lui envoyer de secours, et cependant M. de Lévis voulut continuer à combattre et décida qu'on reprendrait Québec.

Le 28 avril, avec 3,000 soldats et 2,000 Canadiens et Sauvages, il était devant Québec et livrait bataille au général Murray. M. de Bourlamaque, à gauche, malgré le feu meurtrier de l'artillerie anglaise, culbuta l'ennemi à la baïonnette, M. de Lévis, à droite et au centre, l'enfonça, lui enleva toute son artillerie (20 canons, 2 obusiers). Murray avait eu environ 800 hommes tués ou blessés, tous à coups de baïonnette.

La victoire nous avait coûté 700 hommes; tous nos grenadiers avaient été tués par la mitraille des Anglais et avaient payé de leur sang généreux le dernier triomphe du drapeau français en Canada.

Vainqueur à la seconde bataille de Québec, le chevalier de Lévis assiégea la ville. Mais, le 15 mai, au

soir, assiégeants et assiégés aperçurent quelques vaisseaux à l'horizon. « Tout le monde, dit un historien anglais, tournait les yeux avec anxiété sur le fleuve, d'où chacun espérait voir venir son salut. C'était l'avant-garde de la flotte anglaise ».

Le 16, M. de Lévis leva le siège et se replia sur Montréal, où les trois armées anglaises convergèrent, l'une par le Saint-Laurent, les deux autres par terre. Elles allaient envelopper, avec 40,000 hommes, la petite armée française réduite à 7,000 hommes, soldats, Canadiens et Sauvages demeurés fidèles, et n'ayant plus de poudre et de boulets¹ que pour un combat. On manquait de vivres, même de pain. Généraux, officiers et soldats donnèrent à M. de Lévis tout l'argent qu'ils avaient, avec lequel on acheta de la farine et on s'assura du pain pour un mois.

M. de Lévis occupa quelques positions indispensables à conserver en avant de Montréal et réunit à Montréal 4,000 hommes. Il avait écrit au ministre² : « Nous tâcherons de rassembler nos forces ; si les ennemis ne mesurent pas leurs mouvements, nous en profiterons pour combattre le corps de leurs troupes qui avancera le premier : c'est l'unique ressource qui nous reste. Nous sommes hors d'état de tenir la campagne : vivres, munitions, tout manque ; il est surprenant que nous existions encore ».

M. de Lévis, décidé à lutter jusqu'au bout, ne voulait

1. Il en restait 312.

2. Lettre du 30 juin. — Dépôt de la guerre.

à aucun prix mettre bas les armes ; il aurait voulu se replier sur la Louisiane, par les lacs et le Mississipi, et, les 4,000 kilomètres de retraite accomplis, il aurait continué à se battre dans la Louisiane, en s'appuyant sur le Mexique, alors possession de l'Espagne, alliée de la France contre l'Angleterre. C'était le seul moyen de « conserver un pied dans l'Amérique septentrionale ».

Afin de rendre possible cette héroïque résolution, M. de Lévis avait mis le capitaine Pouchot et 200 hommes dans le fort Lévis, situé sur le Saint-Laurent, au point où le fleuve sort du lac Ontario. Le capitaine se défendit douze jours contre les 11,000 hommes d'Amherst. Il ne se rendit, le 26 août, qu'après que les remparts du fort eurent été entièrement détruits et toutes ses pièces mises hors de service ; tous ses officiers et le tiers de la garnison avaient été tués ou blessés. « Le 26, au matin, lorsque les ennemis furent entrés, ils furent extrêmement surpris de ne voir que quelques soldats dispersés dans les postes qu'ils remettaient, et une soixantaine de miliciens, ils demandaient à M. Pouchot où était donc sa garnison ; il leur répondit qu'ils la voyaient toute¹ ».

Les troupes chargées de défendre les approches de Montréal étant partout repoussées, la retraite sur la Louisiane était coupée par la prise du fort Lévis. Enfin, le 8 septembre, le général Amherst et les trois armées anglaises étaient autour de Montréal ; Amherst avait avec lui 20,000 hommes et une nombreuse artillerie, et

1. POUCHOT, *Mémoires*.

se disposait à attaquer la ville qui n'était entourée que d'un mur destiné à la mettre à l'abri d'une surprise des Indiens.

Le gouverneur du Canada, M. de Vaudreuil, tint un conseil de guerre, dans lequel on résolut à l'unanimité de capituler, afin d'obtenir au moins quelques conditions avantageuses pour les colons, que l'on ne pouvait plus sauver du joug des Anglais. Le général Amherst accorda la capitulation qu'on lui proposa ; mais il refusa les honneurs de la guerre aux troupes françaises. Il semble que le général Amherst, qui avait mis bas les armes à la honteuse capitulation de Closter-Severn, ait voulu prendre sa revanche en Canada. M. de Lévis, justement indigné, se retira dans l'île de Sainte-Hélène avec 2,200 hommes, et se prépara à combattre, ne voulant pas rendre honteusement sa glorieuse épée.

Mais le salut de la colonie et de ses pauvres habitants l'emporta sur le point d'honneur militaire dans le cœur de ce noble vaincu ; il finit par obéir à l'ordre formel de M. de Vaudreuil et posa les armes. Le 8 septembre 1760, en protestant pour lui et ses soldats contre « le traitement fait aux troupes françaises, qui auraient dû mériter plus d'attention de la part de M. de Vaudreuil et plus d'estime de celle du général Amherst¹ ».

Le 8 septembre 1760, la Nouvelle-France devenait possession anglaise : ses habitants conservaient cependant le libre exercice de leur religion, leurs lois et leurs propriétés.

1. Lettre de M. de Lévis au ministre de la guerre.

L'Angleterre, pour faire cette conquête, avait dépensé 80 millions de livres sterling, soit 2 milliards de livres françaises, soit au moins 7 milliards de francs d'aujourd'hui; mais elle acquérait d'immenses territoires et substituait la race anglo-saxonne à la race française dans l'Amérique septentrionale.

Revenu en France, le chevalier de Lévis fut aussitôt nommé lieutenant général (20 février 1761). La capitulation de Montréal ne lui permettait pas de servir contre l'Angleterre pendant toute la durée de la guerre; mais le roi d'Angleterre l'ayant autorisé, par considération pour lui, à servir en Europe seulement, il fut employé à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal de Soubise.

Attaqué par Ferdinand de Brunswick à Villinghausen, Soubise fut battu (1761), et, après cette bataille, M. de Lévis fut envoyé à l'armée du Haut-Rhin, commandée par le maréchal de Broglie.

En 1762, le chevalier de Lévis se maria et prit, à cette occasion, le titre de marquis. La même année, il se distingua à la bataille de Johannisberg gagnée par le prince de Condé sur le duc de Brunswick (30 août). La paix de Paris mit fin, en 1763, à cette honteuse guerre de Sept-Ans et à la carrière militaire de M. de Lévis.

En 1765, M. de Lévis fut nommé gouverneur de l'Artois et d'Arras. Le 23 juin 1783, il fut créé maréchal de France et fait duc en 1784. M. de Lévis mourut à Arras, en 1787; il était chevalier des ordres du Roi depuis 1776.

XV

BOUGAINVILLE

VICE-AMIRAL ET MARÉCHAL DE CAMP.

Voyage autour du monde (1768-1769).

Louis-Antoine de Bougainville naquit à Paris, le 14 novembre 1729. Son père était notaire et avait été élu échevin de Paris, en 1744 ; il destina Bougainville au barreau, et celui-ci fut d'abord reçu avocat au Parlement. Mais tout en étudiant le droit, Bougainville s'occupait de mathématiques avec Clairaut et d'Alembert, et, à peine âgé de vingt-cinq ans, il publia la première partie d'un *Traité du calcul intégral*¹, ouvrage assez important pour que nos deux grands mathématiciens, Lagrange et Laplace, aient fait l'éloge de ce livre en déclarant qu'il avait été utile à leurs travaux.

Cependant, ni le droit ni les sciences n'étaient le but que voulait atteindre Bougainville : il voulait suivre la carrière des armes. En 1753, il entra comme aide-major dans le bataillon provincial de Picardie et devint aide de camp de Chevert, qui commandait alors un camp de

1. La seconde partie parut en 1756.

manceuvres à Sarreleais. L'année suivante, il fut attaché en qualité de secrétaire d'ambassade à M. le duc de Mirepoix, ambassadeur de France en Angleterre, et reçu membre de la Société royale de Londres. En 1754, les colons anglais de l'Amérique, Washington à leur tête, avaient attaqué et tué en pleine paix M. de Jumonville, qu'on envoyait en parlementaire se plaindre des agressions que les Anglais ne cessaient de faire sur notre territoire. En 1755, les Anglais, toujours pendant la paix, avaient attaqué et pris deux vaisseaux du Roi, et commis d'autres actes de brigandage : le duc de Mirepoix dut quitter Londres. Bougainville revint en France et alla rejoindre Chevert, comme aide de camp, à Metz. Il était alors lieutenant de dragons.

En 1756, il fut nommé capitaine de dragons et attaché comme aide de camp à M. de Montcalm, que le Roi envoyait en Canada pour défendre la colonie. « Tout en s'occupant de son métier, disait Montcalm en parlant de son aide de camp, il pense à l'Académie des sciences ». Mais il ne devint membre de cette Académie qu'en 1796.

Bougainville prit part aux batailles gagnées par Montcalm sur les Anglais à Chouegen (1756), à William-Henry (1757) et à Carillon (1758). Il fut blessé à cette dernière affaire¹. Il était alors aide-maréchal-général-logis² de l'armée de Montcalm³.

La situation du Canada, malgré nos victoires, était

1. *Gazette* (Table).

2. Sous-chef d'état-major.

3. *Gazette* (Table).

déplorable : attaqué par les Anglais avec des forces au moins six fois plus considérables que les nôtres, pillé audacieusement par l'intendant Bigot, en proie à la famine et à la misère, abandonné par le gouvernement de Versailles et par l'opinion publique, la colonie aurait déjà succombé sans l'énergie de Montcalm, de ses lieutenants et de ses soldats, et sans l'héroïsme des colons. Montcalm envoya Bougainville en France réclamer des secours.

Louis XV les refusa. Il était battu partout : en Allemagne, dans l'Inde, sur mer. En vain Bougainville remit-il au Roi et à ses ministres, cartes, plans et mémoires. Louis XV lui donna néanmoins la croix de Saint-Louis et le brevet de colonel ; mais le ministre de la marine, Berryer, le reçut mal et lui dit : « Eh, monsieur ! quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. — On ne dira pas du moins, monsieur, que vous parlez comme un cheval », répliqua Bougainville¹.

L'envoyé de Montcalm finit par obtenir cependant l'envoi de 600 hommes en Canada et de quelques bâtiments chargés de vivres et de marchandises.

Revenu auprès de son général, Bougainville prit part à la défense du camp de Beauport et à la bataille de Montmorency, dans laquelle le général anglais Wolf fut battu ; mais il ne put se trouver à la première bataille de Québec, Montcalm ayant été obligé de le détacher avec 3,000 hommes pour surveiller les mouvements de l'ennemi, maître du fleuve. Wolf tourna la

1. *Biographie universelle*, art. BOUGAINVILLE.

position de Montcalm et fut vainqueur. Bougainville arriva quand la bataille était perdue et Montcalm tué. Il se retira et alla se joindre au chevalier de Lévis, qui prit le commandement de l'armée (1759).

En 1760, Bougainville accompagna M. de Lévis dans son attaque sur Québec; il se trouva à la seconde bataille de Québec, dans laquelle les Anglais furent battus et assiégés dans la ville. Obligé de lever le siège quand une flotte arriva au secours des Anglais, le chevalier de Lévis se replia sur Montréal, où il fut réduit à capituler et à livrer le Canada à l'Angleterre.

De retour en France en 1761, Bougainville servit, l'année suivante, à l'armée d'Allemagne, en qualité d'aide de camp de M. de Choiseul-Stainville. Pour récompenser ses services, Louis XV lui donna deux pièces de canon qu'il plaça dans sa terre de la Brosse¹.

Bougainville avait traversé quatre fois l'océan Atlantique en allant au Canada ou en revenant en France; il avait pris goût à l'art de la navigation et il se fit marin.

Après la paix de Paris, à la fin de l'année 1763, Bougainville fut chargé par M. de Choiseul de fonder un établissement aux îles Malouines². La situation de ces îles, au voisinage du cap Horn et du détroit de Magellan, en faisait un lieu de relâche important. Bougainville proposa de faire l'expédition à ses frais; on accepta et on le nomma capitaine de vaisseau.

1. Située dans la Brie.

2. Îles Falkland; aujourd'hui aux Anglais.

Parti de Saint-Malo avec deux bâtiments qu'il avait armés et qui transportaient quelques familles acadiennes, réfugiées en France après l'odieuse persécution exercée sur la population acadienne par les Anglais, Bougainville aborda, le 3 février 1764, aux îles Malouines et en prit possession au nom du roi de France.

L'établissement se développait rapidement, lorsque l'Espagne revendiqua les Malouines comme une dépendance de ses colonies d'Amérique. Malgré les efforts de Bougainville, le gouvernement français admit les réclamations de l'Espagne, et chargea Bougainville de remettre les Malouines à leurs nouveaux maîtres (1767). Bougainville fut indemnisé des dépenses qu'il avait faites (603,000 livres) et reçut en dédommagement la permission d'opérer son retour en France en traversant le grand Océan, encore peu connu à cette époque.

• Ayant quitté Nantes, en 1766, avec la frégate *la Bouteuse*, de 26 canons, et la flûte *l'Etoile*, Bougainville alla d'abord aux Malouines et remit l'archipel aux agents espagnols, puis il commença son voyage autour du monde, voyage scientifique, dans lequel il fut accompagné par le naturaliste Commerson et par l'astronome Véron. La détermination des longitudes, la construction de bonnes cartes, l'étude de l'histoire naturelle étaient les principaux objets de ce voyage d'exploration, le premier de ce genre entrepris par la France.

Le roi d'Angleterre Georges III avait déjà envoyé le commodore Byron (1764), Carteret (1766) et Wallis (1767) accomplir des explorations scientifiques dans le Grand océan : Bougainville les surpassa. Parti de

Montevideo, il s'engagea dans le détroit de Magellan et mit 52 jours à le traverser. Il explora ensuite l'archipel Dangereux (îles Pômotou), Taïti, les îles des Navigateurs (îles Samoa), les Grandes-Cyclades (Nouvelles-Hébrides), l'île Choiseul (dans les îles Salomon), la Nouvelle-Bretagne, la Louisiade, la Nouvelle-Guinée ; il passa ensuite dans les îles de la Sonde, à l'île de France, au Cap, et revint à Saint-Malo en 1769. Bougainville publia la relation de son voyage en 1771¹ ; elle eut un grand succès et fut aussitôt traduite en Angleterre et en Allemagne (1772). Elle est, en effet, agréable à lire ; le style est animé ; elle est remplie d'excellentes observations, et les descriptions sont bien faites. Nous citerons principalement celles des îles Malouines, des Missions des Jésuites au Paraguay, de la Patagonie et de Taïti.

En 1772, Bougainville forma le projet d'une expédition au pôle Nord, dans laquelle l'astronome Cassini devait l'accompagner. « Tous ses préparatifs étaient terminés lorsque le comte de Brienne arriva au ministère. Le nouveau ministre fit venir Bougainville, lui objecta qu'il n'y avait pas de fonds pour l'exécution de son projet, et lui en parla dans des termes qui pouvaient donner à croire qu'il regardait ce voyage comme une faveur : « Monsieur, lui dit l'illustre marin, croyez-vous que ceci soit pour moi une abbaye ? » Le voyage n'eut pas lieu² ».

1. In-4° avec cartes.

2. *Biographie universelle*.

La Société royale de Londres, ayant appris que le gouvernement français renonçait à cette expédition, demanda à Bougainville le travail qu'il avait préparé ; il l'envoya, et c'est ce travail qui servit au capitaine Phipps (depuis lord Mulgrave) pour faire son voyage au pôle.

En 1778, la guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre au sujet de l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique, Bougainville y prit part et servit en qualité de capitaine de vaisseau sous les ordres de Lamotte-Piquet. En 1779, il fut fait chef d'escadre et maréchal de camp dans l'armée de terre.

Capitaine de pavillon de l'amiral d'Estaing, il fit avec lui les deux campagnes des Antilles et s'y distingua par l'habileté de ses manœuvres et sa bravoure. En 1781, au combat de la Chesapeake, il commandait l'avant-garde du comte de Grasse, et *le Terrible* qu'il montait eut une part si glorieuse à cette bataille que l'amiral n'hésita pas à déclarer à Rochambeau et à Washington que c'était à lui qu'était due surtout la victoire. En 1782, Bougainville se fit remarquer dans tous les combats livrés aux Anglais dans les Antilles, à Saint-Christophe, à la Dominique, etc.

En 1790, l'armée navale de Brest s'étant mutinée, on nomma Bougainville vice-amiral, et on lui donna la mission de rétablir la discipline parmi les matelots ; mais il échoua et se retira du service.

Il fut arrêté en 1793 et il ne dut son salut, comme tant d'autres suspects, qu'au 9 thermidor.

A la création de l'Institut (1796), Bougainville en fut

nommé membre, à la section de géographie et de navigation. Il devint ensuite l'un des savants qui composèrent le Bureau des longitudes. En 1797, le Conseil des Cinq-Cents le présenta comme candidat au Directoire. Enfin, Napoléon I^{er} le nomma comte, sénateur et grand-officier de la Légion d'honneur.

Bougainville mourut le 31 août 1811, âgé de 82 ans.

On lit dans *les Souvenirs* du duc de Lévis, fils du chevalier :

« M. de Bougainville était vif, et, dans sa jeunesse, il avait été colère. J'ai entendu raconter au maréchal de Lévis, dont il avait été aide de camp pendant la guerre du Canada, qu'à l'attaque très vive du fort de Carillon M. de Bougainville recut, au plus fort de l'action, une balle au front qui le renversa. Un officier le vit tomber et s'écria en s'adressant à M. de Lévis, qui était peu éloigné : « Ah, mon Dieu ! ce pauvre Bougainville vient d'être tué. — Eh bien, on l'entertera demain avec beaucoup d'autres », répondit froidement le général, qui lui était cependant fort attaché, mais qui, dans un pareil moment, craignait, en paraissant sensible à cette perte, de décourager les soldats. M. de Bougainville n'était qu'étourdi du coup ; la colère lui rendit la parole ; il se releva en disant : « Général, il me semble que vous vous consolez bien aisément de ma mort ; pourtant vous ne me ferez pas encore enterrer cette fois-ci ».

XVI

GRIBEAUVAL

LIEUTENANT GÉNÉRAL

ET PREMIER INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ARTILLERIE

1765.

Parmi les officiers d'artillerie du XVIII^e siècle, Vallière¹ et Gribeauval sont les plus importants dans l'histoire de cette arme. Le général de Vallière, homme de guerre éminent et savant fort distingué, avait réorganisé, en 1732, le matériel de l'artillerie tel qu'il existait sous Louis XIV; les types de bouches à feu, trop nombreux, furent réduits à cinq, les pièces et leurs affûts rendus plus légers. L'œuvre de Vallière dura jusqu'en 1765, époque à laquelle M. de Choiseul, alors ministre de la guerre, adopta le système de Gribeauval. Choiseul, qui avait constaté combien notre artillerie, pendant la guerre de Sept-Ans, avait été inférieure à l'artillerie prussienne, plus nombreuse, plus légère et plus rapide, avait chargé Gribeauval de réorganiser complètement

1. Il y a eu deux généraux d'artillerie de ce nom : le père (Jean-Florent de Vallière), mort en 1759; le fils (Joseph-Florent de Vallière), mort en 1776.

l'artillerie française et de la rendre supérieure à celle des nations étrangères. C'est ce que fit M. de Gribeauval.

Jean-Baptiste Vauquette de Gribeauval était né à Amiens le 15 septembre 1715 ; il s'était engagé comme volontaire dans le régiment Royal-Artillerie en 1732. Trois ans après, il était devenu officier pointeur, et en 1752 il fut nommé capitaine du corps des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le chargea d'aller en Allemagne étudier l'artillerie prussienne que Frédéric avait perfectionnée. Gribeauval fut promu au grade de lieutenant-colonel en 1757.

Pendant la guerre de Sept-Ans, M. de Gribeauval passa au service de l'Autriche ; Marie-Thérèse, notre alliée, avait obtenu du gouvernement français qu'on lui envoyât un officier capable de réformer l'artillerie autrichienne. Gribeauval, à son arrivée à Vienne, fut nommé général commandant l'artillerie, le génie et les mineurs, et, quand on assiégea Gratz, il fut chargé de diriger les attaques, et fit capituler la ville. En 1762, pendant que le gouvernement français nommait M. de Gribeauval, maréchal de camp (25 juillet), Marie-Thérèse lui confia la défense de Schweidnitz, autre place forte de la Silésie, que Frédéric vint assiéger lui-même. Cette ville avait été enlevée d'un coup de main, en 1761, par le maréchal Landon, et Frédéric crut qu'il allait reprendre facilement Schweidnitz ; mais Gribeauval le fit attendre plus de deux mois.

La tranchée fut ouverte le 6 août 1762. Le 13, le roi de Prusse écrivait au marquis d'Argens : « Mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille ; il nous

faut encore onze jours heureux, et notre épreuve sera remplie ». Mais, le 6 septembre, Frédéric était encore devant Schweidnitz et écrivait au marquis d'Argens : « Je suis aussi maladroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Gribeauval, qui ne se mouche pas du pied, et 10,000 Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant le commandant et la garnison sont à l'agonie ; on leur donnera incessamment le viatique ». Gribeauval résistait à l'aide des mines, et c'était par une guerre souterraine, habilement et vigoureusement dirigée, qu'il empêchait les travaux des Prussiens d'avancer. Le 26 septembre, Frédéric écrivait : « Je vous avais annoncé avec trop de présomption la fin de notre siège. Nous y sommes encore ; les mines nous ont beaucoup arrêtés.... Il nous faut employer six semaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Je ne veux plus être prophète ni vous annoncer le jour de la réduction ; je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Gribeauval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce sont des chicanes toujours renaissantes qu'il nous fait de toutes les façons. Je suis obligé de faire ici le métier d'ingénieur et de mineur ; il faut bien que nous réussissions à la fin ».

La place résista jusqu'au 9 octobre. Un magasin à poudre sauta et renversa un bastion. L'assaut dès lors était devenu possible ; la garnison se rendit. Quelque temps après la reddition de Schweidnitz, Frédéric combla d'éloges son défenseur, et Marie-Thérèse le nomma feld-maréchal-lieutenant.

Après la paix de Paris (1763), M. de Choiseul, ministre de la guerre, rappela Gribeauval et le nomma inspecteur général de l'artillerie. Il n'y avait plus d'artillerie en France : Choiseul, comme nous l'avons dit plus haut, chargea Gribeauval de la reconstituer et lui laissa le champ libre pour accomplir sa mission. Gribeauval connaissait bien l'artillerie prussienne et autrichienne, et pouvait leur emprunter ce qu'elles avaient de bon. Il modifia le système Vallière en l'allégeant encore, et créa un matériel distinct pour chacun des services de côte, de place, de siège et de campagne (1763). L'artillerie de campagne, qui doit être légère pour suivre les troupes partout, se composa de pièces de 12, de 8 et de 4 allégées, et de l'obusier de 6 pouces. Les affûts furent perfectionnés et rendus plus mobiles ; les essieux, jusqu'alors en bois, furent en fer forgé ; il adopta les attelages à l'allemande, c'est-à-dire que les chevaux attelés aux pièces et aux voitures furent placés sur deux files, ce qui diminuait la longueur des colonnes et rendait le tirage plus facile. Gribeauval introduisit la prolonge, qui permettait à l'artillerie d'atteindre l'ennemi à petite portée et qui prouva la possibilité d'avoir des chevaux et des conducteurs sous le feu. Il organisa, pour la guerre de Corse, des canons de 2 livres sur traîneau. Il établit les premières hausses et la vis de pointage. Il allégea les pontons. Toutes les constructions d'artillerie furent faites sur un modèle uniforme, tandis qu'avant Gribeauval chaque arsenal avait ses mesures particulières, ce qui rendait les rechanges très difficiles.

Disons encore qu'il réorganisa les écoles d'artillerie et le corps des mineurs, et qu'il apporta de nombreux perfectionnements aux manufactures d'armes, aux forges et fonderies; mais nous ne pouvons indiquer tout ce qui a été fait par Gribeauval dans cette totale réorganisation de l'artillerie, parce qu'il y a dans cette œuvre gigantesque des détails techniques trop spéciaux pour qu'on puisse en parler ici.

L'organisation du général de Vallière avait conservé de nombreux partisans, son fils entre autres. Adopté en 1765, le système de Gribeauval fut supprimé en 1771; mais on le rétablit en 1774, et, en 1776, Gribeauval était nommé colonel de Royal-Artillerie et premier inspecteur général de l'artillerie, c'est-à-dire le chef suprême de l'arme.

M. de Gribeauval avait été nommé lieutenant général le 19 juillet 1765.

Il mourut le 9 mai 1789.

« Gribeauval, dit le général Favé¹, avait tout perfectionné et tout déterminé dans le matériel de l'artillerie; il avait refait non seulement la constitution générale du corps, mais toutes les ordonnances qui fixent les détails de l'instruction et du service de l'artillerie dans toutes ses branches. Si, pendant les guerres de la Révolution, l'artillerie française exerça sur le sort des batailles une influence nouvelle et décisive, elle le dut au grand homme qu'elle ne saurait trop honorer..... Il lui revient une part dans les victoires de la République et

1. Tome IV, page 161.

dans les conquêtes de l'Empire qui n'auraient pas été possibles sans la mobilité de son matériel, sans la solidité de ses constructions, sans la facilité de ses rechanges ».

XVII

LE COMTE D'ORVILLIERS.

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Bataille d'Ouessant (27 juillet 1778).

Louis Guillouet, comte d'Orvilliers, naquit à Moulins en 1708. D'abord lieutenant dans les troupes de la colonie de Cayenne, dont son père était gouverneur, il entra dans la marine, en qualité de garde, en 1728. Devenu capitaine de vaisseau en 1754, il fit partie de l'escadre d'évolutions du marquis de la Galissonnière, à l'école duquel il puisa sans doute les notions générales de tactique navale qu'il appliqua plus tard avec une incontestable supériorité.

Il venait d'être fait lieutenant général des armées navales (1777) quand la guerre d'Amérique commença en 1778, Louis XVI soutenant les Etats-Unis contre l'Angleterre.

La France était alors dans un état d'esprit que nous

comprenons bien aujourd'hui; elle voulait prendre sa revanche des défaites et des hontes du règne de Louis XV. Le traité de Paris, signé en 1763 après la désastreuse guerre de Sept-Ans, nous avait fait perdre le Canada, la Louisiane, l'Inde, le Sénégal, plusieurs Antilles. L'esprit national, humilié, n'attendait que l'occasion favorable pour attaquer l'ennemi héréditaire et reprendre, au moins en Europe, la situation perdue. On s'enthousiasma pour les *Insurgents*, pour ces colons anglais qui se soulevaient contre l'Angleterre, en oubliant leur rôle pendant les dernières guerres du Canada, et bien avant la déclaration de guerre, la France envoyait des secours de toute espèce aux Américains.

Le duc de Choiseul, pendant les dernières années de Louis XV, avait réformé et réorganisé l'armée; le duc de Praslin, sous Louis XV, et après lui M. de Sartine et le chevalier de Fleurieu, sous Louis XVI, avaient refait une marine puissante, bien commandée par de nouveaux officiers, instruits et braves. Beaucoup d'abus avaient disparu. La nation avait foi dans une guerre de revanche. On avait un allié, l'Espagne; on allait en avoir d'autres, la Hollande et les Neutres. L'habile ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, allait grouper autour de la France toutes les puissances maritimes de l'Europe, grandes et petites, toutes soulevées contre l'arrogance britannique et les vexations que l'Angleterre leur infligeait. En même temps, M. de Vergennes devait conserver à la guerre son caractère exclusif de guerre maritime, et échapper à toute guerre continentale, malgré les efforts du cabinet de

Londres pour nous lancer dans les affaires d'Allemagne.

En effet, la France est assez forte pour faire la guerre maritime seule et avec succès : la guerre d'Amérique l'a prouvé. Elle est assez forte pour faire la guerre continentale seule et avec succès : la guerre de Dévolution, la guerre de la Succession de Pologne l'avaient prouvé. Mais la France avait succombé dans les guerres de Hollande, de la Ligue d'Augsbourg, de la Succession d'Espagne, de la Succession d'Autriche et de Sept-Ans, luttés à la fois continentales et maritimes.

L'opinion voulait la guerre : elle l'exigeait, elle entraîna le gouvernement. Mais avant de la déclarer, Louis XVI voulait que l'Angleterre tirât le premier coup de canon. Elle le tira le 17 juin 1778. Elle attaqua, dans les eaux d'Ouessant, la frégate *la Belle-Poule*, commandée par un lieutenant de vaisseau, M. de la Clocheterie, qui battit la frégate anglaise *l'Aréthuse*, et sortit triomphant d'une lutte énergique et sanglante.

Cette victoire excita en France un enthousiasme universel. On battait enfin l'Anglais, et le succès de *la Belle-Poule* était regardé avec raison comme le présage assuré des victoires futures. Il faut lire le récit complet de ce beau combat dans la *Gazette*¹ :

Le 17 de ce mois (juin), à dix heures du matin, le sieur Chadeau de la Clocheterie, lieutenant de vaisseau comman-

1. Supplément à la *Gazette* du 26 juin 1778.

dant la frégate du Roi la *Belle-Poule*, de 26 canons de douze, eut connaissance du haut des mâts de plusieurs bâtiments : à dix heures et demie, il commença à soupçonner que ce pouvait être une escadre anglaise ; peu d'instant après, il compta 20 bâtiments de guerre, dont 14 au moins lui parurent vaisseaux de ligne ; l'escadre était alors à 4 lieues de distance de la frégate française. Le sieur de la Clocheterie vit bientôt qu'une frégate et un sloop avaient de l'avantage sur lui. Ce dernier, armé de 10 canons de six, joignit la *Belle-Poule* et la hêla en anglais ; le sieur de la Clocheterie lui répondit de parler français : alors le sloop arriva¹ et fut rejoindre sa frégate.

A six heures et demie, la frégate anglaise vint se mettre à portée du mousquet de la hanche de la *Belle-Poule*, sous le vent, l'escadre étant encore au même éloignement.

Le sieur de la Clocheterie manœuvra pour éviter la position désavantageuse où il se trouvait, en présentant la hanche. Sa manœuvre exécutée avec précision et célérité mit bientôt les deux frégates par le travers² l'une de l'autre et à portée du pistolet.

Dans cette position, la frégate anglaise le hêla en anglais ; il répondit qu'il n'entendait pas : elle le hêla alors en français et lui dit qu'il fallait aller trouver son amiral. Le sieur de la Clocheterie lui répondit que la mission dont il était chargé ne lui permettait pas de faire cette route. La frégate anglaise insista et lui répéta qu'il fallait aller trouver son amiral ; le capitaine français l'assura qu'il n'en ferait rien. Alors la frégate anglaise lui envoya toute sa bordée³, et le combat s'engagea, dans un moment où le vent était faible et permettait à peine de gouverner.

L'action a duré depuis six heures et demie du soir jusqu'à onze heures et demie, toujours à la portée du pistolet. Il est à

1. Se retira.

2. Le flanc.

3. La guerre n'était pas déclarée.

présumer que la frégate anglaise, qui est de 28 canons de 12, était réduite¹, puisque, à ce moment, elle profita du vent qui s'était élevé, arriva vent-arrière et se replia sur son escadre. Dans cette position, elle essuya plus de cinquante coups de canon de la frégate française sans qu'elle ripostât par un seul.

Il était impossible à la *Belle-Poule* de la poursuivre ; cette route l'eût portée au milieu des vaisseaux anglais. Le sieur de la Clochetterie prit le parti de courir sur la terre, et, à minuit et demi, il mouilla au milieu des roches, près Plouascat, où, le 18, la frégate était observée et gardée par deux vaisseaux anglais ; mais les roches qui l'entourent paraissent devoir la mettre à l'abri d'insulte².

L'action a été des plus sanglantes. On ignorait encore, le 18, le nombre des morts ; mais on l'évaluait à 40 au moins. Le sieur Gréen de Saint-Marsault, lieutenant de vaisseau, commandant en second, a été tué. Le sieur de la Roche de Kerandron, enseigne, ayant eu le bras cassé après deux heures de combat, alla faire mettre un premier appareil sur la blessure, et vint reprendre son poste qu'il a gardé pendant les trois heures que l'action a encore duré. Le lendemain du combat, on a été obligé de lui couper le bras. Le sieur Bouvet, officier auxiliaire, blessé grièvement, n'a pas voulu quitter le pont pour se faire panser. Le sieur de la Clochetterie a eu deux fortes contusions, l'une à la cuisse, l'autre à la tête. Le nombre des blessés est en tout de 57.

L'action s'est soutenue avec un feu égal et la même vivacité jusqu'au moment où la frégate anglaise a abandonné le combat. Le chevalier de Cappellis commandait la batterie et était secondé par les sieurs Damard et Sbirre, officiers auxiliaires, et les sieurs de Basterot et chevalier de la Galer-

1. Une barque trouva en mer un de ses mâts et une chaloupe (*Gazette*, p. 463.)

2. Le 19, la *Belle-Poule* sortit de l'anse de Kervin, sous Plouascat, et mouilla dans la rade de Brest, le 21 (*Gazette*, p. 463.)

nerie, gardes de la marine. L'équipage, animé et soutenu par l'exemple de ces officiers, a donné les plus grandes preuves de bravoure et de sang-froid.

Le sieur de Sartine, ministre et secrétaire d'Etat au département de la marine, ayant rendu compte au Roi du combat de la *Belle-Poule*, S. M. a accordé au sieur de la Clochette, qui la commandait, le brevet de capitaine de vaisseau¹ ; au sieur de la Roche-Kerandron, enseigne de vaisseau, la croix de Saint-Louis et une pension ; au sieur Bouvet, le brevet de lieutenant de frégate en pied, et elle a donné des témoignages de satisfaction à tous les officiers et gardes de la marine.

S. M. a pareillement accordé une pension sur les fonds des Invalides de la marine à la demoiselle Gréen de Saint-Marsault, sœur de l'officier de ce nom qui a été tué dans le combat. Elle a pourvu d'ailleurs au sort des veuves et des enfants des officiers marinières et matelots tués dans l'action, et elle a accordé aux blessés des gratifications proportionnées à leurs blessures, ainsi qu'une gratification générale à tout l'équipage, au partage de laquelle les veuves des morts seront admises.

1. Ce fut Louis XVI qui annonça à La Clochette sa nomination. Le brave capitaine était venu à Versailles et faisait une partie de piquet chez M. de Maurepas, premier ministre. Le Roi entra et ne voulut pas qu'on se dérangeât. Alors, quelqu'un des assistants ayant dit que M. de la Clochette avait beau jeu, S. M. prit la parole et ajouta : « M. de la Clochette a beau jeu partout. » Un moment après, le Roi, s'adressant à cet officier, lui dit : « J'ai des reproches à vous faire, monsieur de la Clochette, je ne vous croyais pas si inconstant. — Comment, Sire, ai-je pu mériter?... — Oui, oui, je sais que vous êtes infidèle à la *Belle-Poule*. — Moi, Sire !... — Ne cherchez pas à vous défendre ; il est sûr que vous la quittez pour un vaisseau de 64 canons ». A ces mots, M. de la Clochette se jette aux pieds du Roi, qui le relève avec bonté ». (DE LONGCHAMPS, *Histoire des événements militaires et politiques de la dernière guerre, en 1787*. — Cité par L. Guérin.)

Aussitôt après le combat de *la Belle-Poule*, Louis XVI ordonna l'achèvement de l'armement et la sortie de la flotte de Brest. M. d'Orvilliers la commandait. Elle se composait de 32 vaisseaux, dont 2 à trois ponts. Le duc de Chartres, lieutenant général en sa qualité de prince de sang, était à la tête de l'arrière-garde; on lui avait donné, il est vrai, pour capitaine de pavillon M. de la Motte-Piquet.

M. d'Orvilliers sortit de Brest le 8 juillet. L'amiral Keppel sortit de Plymouth le 12, avec 30 vaisseaux, dont 3 à trois ponts.

Le 23 juillet, en croisant à l'entrée de la Manche, par un temps brumeux et chargé de grains, M. d'Orvilliers aperçut la flotte anglaise; il était à environ 30 lieues à l'ouest-nord-ouest d'Ouessant et à peu près à la même distance des Sorlingues¹. Le comte d'Orvilliers fit aussitôt le signal de branle-bas. Mais, pendant trois jours (24, 25 et 26 juillet), le mauvais temps, la nécessité de réparer les désordres qu'il causait, et les habiles manœuvres de l'ennemi auxquelles M. d'Orvilliers ripostait par de savantes évolutions, empêchèrent les deux amiraux d'engager l'action. Chacun ne voulait combattre qu'avec l'avantage du vent, que d'Orvilliers sut conserver².

La bataille s'engagea enfin le 27. Elle dura trois heures. Par une savante défensive, d'Orvilliers rendit nulles toutes les manœuvres de Keppel. Le feu fut très

1. Le Supplément à la *Gazette* du 3 août 1778, et le Supplément placé à la page 573 sont nos principales sources.

2. *Gazette*, 1778, page 573.

vif, et le nôtre supérieur à celui de l'ennemi; plusieurs bâtiments anglais furent désarmés et mis hors de combat. Keppel dut se retirer devant la flotte française, qui le suivit de près et lui présenta le combat à plusieurs reprises sans que l'amiral anglais osât l'accepter. La nuit venue, Keppel éteignit ses feux pour nous cacher sa route, et il profita de l'obscurité pour échapper à d'Orvilliers. Les Anglais eurent 133 hommes tués et 373 blessés; nous avions perdu 163 hommes tués et 517 blessés¹.

A son arrivée en Angleterre (31 juillet), Keppel annonça que nous avions été battus², qu'il nous avait poursuivis, qu'il nous avait offert le combat et que nous avions refusé. La nouvelle de cette prétendue victoire produisit un grand effet en Angleterre; mais bientôt on connut la vérité. On lit dans la *Gazette*³, sous la rubrique de Londres :

Mais quand on sut qu'aucun vaisseau français n'avait été coulé bas, aucun amené à la suite de notre flotte⁴, et qu'au contraire on lut⁵ que nos ennemis avaient si bien réussi dans leur projet de désarmer nos vaisseaux, que plusieurs d'entre eux avaient été mis hors de combat, de manière que l'amiral *n'eut pas même le choix de ce qu'il était propre et convenable de faire*⁶ dans une pareille situation, la

1. *Gazette* de 1778, pages 568 et 571.

2. *Ibidem*, page 566.

3. *Ibidem*, page 568.

4. C'est un Anglais qui écrit.

5. Dans la lettre même de Keppel au secrétaire de l'Amirauté; cette lettre se trouve dans la *Gazette*, p. 566.

6. Expressions dont Keppel se servait dans sa lettre, et qui indiquaient la nécessité d'une rapide retraite.

joie publique tomba tout à coup. Plus on relut cette lettre, plus elle fit naître de réflexions fâcheuses...

En effet, il était évident, par la lettre même de Keppel, qu'il avait eu plusieurs vaisseaux désarmés et qu'il avait été obligé de battre en retraite. On s'étonnait en Angleterre qu'il parlât de la retraite des Français, « comme si, d'après lui-même, il avait pu en rester le témoin. On trouvait encore une preuve bien formelle de l'état désastreux où était réduit cet amiral dans l'aveu qu'il faisait, à la fin de sa lettre, d'avoir vu la flotte française se rallier et se former en ligne de bataille sous le vent de la flotte anglaise, et d'avoir laissé les Français se former dans cette situation désavantageuse, sans daigner faire feu sur eux ».

Pour en finir avec l'amiral Keppel, disons que sir Hugh Palisser, qui commandait son arrière-garde, crut devoir accuser l'amiral d'incapacité et de lâcheté. Le ministère était tout disposé à sacrifier Keppel à l'opinion publique. Un procès s'ensuivit : commencé en février 1779, il se termina en janvier 1780 par l'acquiescement de Keppel, qui eut plus de chance que l'amiral Byng.

On a dit et l'on répète volontiers que la bataille d'Ouessant était une bataille « indécise », c'est-à-dire douteuse, incertaine. Or, ce n'est pas exact. La bataille d'Ouessant a été absolument gagnée par les Français. On verra plus loin que si elle n'a pas eu de plus grands résultats matériels ce fut la faute du duc de Chartres ; mais d'Orvilliers n'en remporta pas moins une victoire

complète et obligea Keppel à prendre la fuite. Si la bataille n'a pas eu de grands résultats matériels, tels que la prise ou la destruction de quelques vaisseaux anglais, elle a eu un immense résultat moral, dont le combat de *la Belle-Poule* avait été le prélude. Ces tout-puissants Anglais, qui semblaient être invincibles, parce que quelques commandants de nos flottes ou de nos escadres s'étaient sauvés à leur approche, ces Anglais avaient été désemparés, vaincus et mis en fuite par des officiers qui savaient manœuvrer et se battre. Le charme était rompu, et la fureur des Anglais contre Keppel prouve bien que la bataille n'était pas indécise, qu'ils l'avaient perdue et qu'ils pouvaient en perdre d'autres, ce qu'en France nous avons le droit d'espérer.

Louis XVI récompensa largement les braves marins qui avaient ramené la victoire sous le pavillon de la France. M. d'Orvilliers reçut la grand'croix de Saint-Louis; des pensions et des croix furent données à plusieurs officiers, et, comme après le combat de *la Belle-Poule*, le Roi pourvut au sort des marins et soldats blessés, ainsi qu'au sort des veuves et des enfants de ceux qui avaient péri pendant l'action.

Nous avons dit que le duc de Chartres, devenu depuis duc d'Orléans et Philippe-Egalité, commandait l'arrière-garde de la flotte. Il avait pour capitaine de pavillon la Motte-Piquet, habile manœuvrier, lequel commandait réellement sous le nom du prince. Vers la fin de l'action, l'amiral d'Orvilliers ayant commandé une manœuvre qui avait pour but de couper la ligne ennemie,

ce qui devait amener un résultat important pour nous, le signal ne fut pas compris par le duc de Chartres, qui vint en demander l'explication à l'amiral. Le duc revint à son poste et exécuta l'ordre; mais on avait perdu du temps, et Keppel put se retirer sans que sa ligne eût été coupée.

Après la bataille, le duc de Chartres se hâta de venir à Paris, où il fut accueilli avec des transports de joie. Quelques jours à peine s'étaient écoulés que l'opinion changea. Il était accusé de désobéissance aux ordres de d'Orvilliers, et d'être cause que les Anglais avaient pu se retirer sans avoir éprouvé de grandes pertes; on allait même jusqu'à l'accuser de lâcheté et de s'être caché à fond de cale. La vérité était que d'Orvilliers avait écrit au ministre : « Que le défaut d'attention des premiers vaisseaux de l'escadre du duc de Chartres à ses signaux avait seul privé le pavillon français du plus grand éclat dans la journée du 27 juillet ».

La Motte-Piquet prit pour lui le reproche de l'amiral et se défendit vivement. Toujours est-il que, soit par inattention ou par difficulté de comprendre le signal¹, la manœuvre importante sur laquelle d'Orvilliers avait compté pour infliger une défaite écrasante à l'ennemi avait manqué par la faute du duc de Chartres et de son capitaine de pavillon.

Le duc de Chartres était déjà assez mal avec la

1. Un nouveau système de signaux, dû au major-général de la flotte, M. du Pavillon, était mis en pratique depuis peu de temps. Ces signaux n'étaient pas encore tout à fait passés dans les habitudes.

Reine; il l'accusa d'avoir propagé, à l'aide de ses familiers, les bruits injurieux à son honneur. Il devint dès lors l'ennemi implacable de Marie-Antoinette, et l'on sait quelles conséquences eut plus tard la haine du prince.

Louis XVI ne voulut pas destituer brusquement le duc de Chartres. Il le laissa reparaitre un instant sur la flotte pour couvrir sa disgrâce, et ensuite on le nomma colonel général des hussards !

La victoire d'Ouessant permit au gouvernement français de préparer une descente en Angleterre. On embla 40,000 hommes en Normandie et en Bretagne. Charles III, roi d'Espagne, joignit sa flotte à celle de France pour assurer le succès de l'expédition. Mais d'Orvilliers, sorti de Brest le 3 juin 1779, ne put, à cause des vents contraires, opérer sa jonction avec l'amiral espagnol, don Gaston, que le 25 juillet, et, le 15 août, la flotte combinée, forte de 70 vaisseaux et d'un grand nombre de frégates, entra dans la Manche et jetait la consternation en Angleterre. Trois cents bâtiments de transport réunis au Havre et à Saint-Malo étaient prêts à embarquer les troupes que l'on devait jeter en Angleterre. La flotte investit Portsmouth, que l'amiral anglais Hardy n'osait venir débloquent, n'ayant que 37 vaisseaux. Ce fut le vent qui vint au secours de l'Angleterre; il nous fallut sortir de la Manche, nous séparer des Espagnols et rentrer à Brest. Une épidémie avait enlevé 5,000 hommes à nos équipages.

On accusa d'Orvilliers de n'avoir pas su se servir des forces qu'il avait eues à sa disposition, et la violence de

ces attaques fut telle qu'il quitta le commandement de la flotte, et, bientôt après, le service. Il se trouvait à Paris, retiré à l'abbaye de Saint-Magloire, lorsque la Révolution éclata. Depuis, on n'a aucun renseignement sur le sort de cet illustre marin.

XVIII

LE MARQUIS DE VAUDREUIL

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Conquête du Sénégal (1779).

Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, naquit à Rochefort en 1724. Il était fils du marquis de Vaudreuil, capitaine de l'*Intrépide*, qui livra aux Anglais, avec M. de l'Etandière, le beau combat du 25 octobre 1747. Il entra d'abord, en 1736, dans le régiment des Gardes françaises en qualité de gentilhomme porte-drapeau, et, en 1740, il passa dans l'armée de mer comme garde-marine.

En 1747, il était enseigne de vaisseau et se trouvait sur l'*Intrépide*, avec son père, au combat du 25 octo-

bre. Il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1754. Le 18 mai 1759, il commandait la frégate l'*Aréthuse*, lorsqu'il livra combat aux Anglais. « Il était chargé d'escorter un convoi qui se rendait du Canada en France. Après une heureuse navigation, Vaudreuil était, le 18 mai, en vue des côtes de France. Pendant la nuit il força de voiles pour se trouver, au jour, avant la flotte, à l'ouvert de la baie d'Audierne, afin d'en écarter les corsaires qui pourraient y avoir établi leur croisière; mais il y découvrit 1 vaisseau anglais et 2 frégates. Etant au vent à eux, il pouvait continuer sa route et entrer à Brest, en donnant dans le Raz; mais son devoir lui ordonnait de se sacrifier pour sauver son convoi, et il n'hésita pas. La flotte qu'il escortait était assez éloignée pour n'être point aperçue des Anglais; en conséquence l'*Aréthuse* prit chasse du côté opposé à celui qu'elle suivait. Il ventait grand frais. La poursuite des deux frégates durait depuis près de trois heures, lorsque dans une saute de vent l'*Aréthuse* démâta de ses deux mâts de hune. Cet événement, en retardant sa marche, la mit bientôt à la portée des canons de ses adversaires.

« Vaudreuil alors, voyant qu'il n'y a plus moyen d'éviter le combat, vire de bord et va le présenter lui-même. Il durait depuis deux heures, et Vaudreuil, quoiqu'il eût eu le bras cassé par une balle dès le commencement de l'action, le soutenait avec intrépidité, lorsque, l'arrivée du *Chatam* rendant la partie trop inégale, il se vit obligé d'amener. A ce moment l'*Aréthuse* était criblée de boulets, son gréement était haché, ses

voiles en lambeaux, et elle avait environ 50 hommes hors de combat. Pendant ce temps, le convoi qu'elle escortait était heureusement entré à Brest¹ ».

Devenu capitaine de frégate, puis capitaine de vaisseau et enfin chef d'escadre (1777), il prit part, sous les ordres de M. d'Orvilliers, à la bataille d'Ouessant (1778), et, l'année suivante, il fut envoyé à la côte d'Afrique pour reprendre aux Anglais notre colonie du Sénégal, qui leur avait été cédée par le traité de Paris (1763).

Le 28 janvier, lit-on dans la *Gazette*², l'escadre aux ordres de M. de Vaudreuil arriva à la hauteur de l'embouchure du Sénégal; elle était composée des vaisseaux le *Fendant*, de 74 canons, monté par le commandant, le *Sphinx*, de 64, commandé par le comte de Soulanges, capitaine de vaisseau; des frégates la *Résolue* et la *Nymphe*, par le chevalier de Pontevès et le chevalier de Sainneville, lieutenants de vaisseau, et des corvettes la *Lunette*, l'*Épervier* et le *Lively*...

Le 30, le *Fendant* mouilla devant le fort Saint-Louis, bâti sur l'île de ce nom, protégée par un bras de mer et une langue de terre, qui ne permettent d'y aborder qu'en entrant dans le fleuve. Le fort répondit par quelques coups de canon à une volée qui lui fut envoyée par le vaisseau, et hissa tout de suite un pavillon blanc pour demander à capituler.

Cependant, les petits bâtiments à la suite de l'escadre et les chaloupes des vaisseaux, sous la protection du *Sphinx* et des frégates mouillés devant l'embouchure du fleuve, avaient fait toutes leurs dispositions pour passer la barre, qui en rend l'entrée difficile et souvent impraticable. Cette petite flotte était commandée par le chevalier Duchaffault de

1. HENNEQUIN, *Biographie maritime*, I, 210.

2. *Gazette* de 1779, page 113.

Chaon, capitaine en second du *Feniant*, et portait les détachements des régiments de la Reine, Languedoc, Forez et Walsh, qui formaient le corps de troupes destiné à faire la descente sous les ordres du duc de Lauzun¹. La marée n'ayant pas permis que la flotte abordât ce même jour à l'île Saint-Louis, les bâtiments tinrent à l'ancre, et les troupes mirent pied à terre à la côte du continent, où elles passèrent la nuit au bivouac.

Le lendemain matin elles se rembarquèrent et abordèrent à l'île Saint-Louis. Le duc de Lauzun reçut la capitulation, qui lui fut présentée par le sieur Robert Stenton, gouverneur pour S. M. Britannique. La garnison fut faite prisonnière de guerre. Les troupes du Roi prirent possession du fort et des comptoirs, et autres établissements sur le fleuve appartenant aux Anglais.

On a trouvé dans le fort 26 canons de fonte, 36 canons de fer, 10 mortiers et 8 pierriers.

Le 3 février, M. de Vaudreuil fit partir du Sénégal le chevalier de Pontevès, capitaine de vaisseau, avec 2 frégates, 1 corvette et 1 goëlette pour aller détruire les établissements anglais de la Gambie. Le 11 février, M. de Pontevès était devant le fort James, qui ne fit aucune résistance et se rendit à discrétion. Il s'empara de 17 bâtiments qui étaient dans le port et étaient chargés de nègres et d'ivoire. La goëlette remonta la Gambie jusqu'à 120 kilomètres et s'empara des comptoirs et magasins anglais situés sur la rivière. Au mois de mars, M. de Pontevès alla aux îles de Loss et y détruisit les forts et les comptoirs anglais établis dans ces îles et sur

1. Voir les *Mémoires du duc de Lauzun*, édition Lacour, 1858, p. 259. Lauzun se donne dans toute cette affaire une importance exagérée.

la côte de Sierra-Leone. Il prit plusieurs navires et envoya dans nos Antilles 600 nègres, et, en France, 800 dents d'éléphants. Cinq corsaires anglais furent battus, pris ou coulés.

Cette expédition ne se termina qu'en juillet; elle fut très habilement conduite par M. de Pontevès et compléta le succès de M. de Vaudreuil au Sénégal¹.

Après quelques mois de croisière dans ces parages, pendant lesquels il coula bas ou brûla bon nombre de bâtiments anglais, M. de Vaudreuil alla à la Martinique, où il se rangea sous le pavillon du comte d'Estaing, commandant en chef des forces navales de la France aux Antilles. A la prise de la Grenade et à la bataille du 6 juillet 1779 livrée à l'amiral Byron, M. de Vaudreuil joua un rôle important. Il fut alors envoyé dans la baie de la Chesapeake, pour seconder les opérations des troupes américaines, et il ne quitta la Chesapeake que lorsque l'hiver et les glaces le forcèrent à revenir à la Martinique.

M. de Vaudreuil allait arriver à la baie du Fort-Royal, lorsqu'il rencontra une escadre anglaise qui croisait à l'entrée de la baie; il couvrit de voiles *le Fendant*, qu'il montait encore, et, profitant du vent, il passa au milieu des vaisseaux ennemis, essuya leur feu sans y répondre et entra au Fort-Royal à la vue des Anglais stupéfaits de son audace.

En 1780, *le Fendant* se réunit à la flotte de M. de Guichen et prit une part brillante aux trois combats livrés par cet amiral à sir Rodney.

1. *Gazette* de 1779, pages 260-262.

De retour à la Martinique, M. de Vaudreuil apprit que le Roi l'avait nommé grand-croix de Saint-Louis et gouverneur de Saint-Domingue, poste très lucratif. Il refusa d'accepter ce gouvernement parce que, répondit-il au Roi, le devoir d'un marin, en temps de guerre, est de servir sur mer.

M. de Vaudreuil revint en France avec M. de Guichen : Louis XVI le félicita publiquement sur sa bravoure et sur les belles manœuvres qu'il avait faites dans les différentes actions où il s'était trouvé, et lui offrit de nouveau le gouvernement de Saint-Domingue ; mais il refusa encore de l'accepter.

En 1781, M. de Vaudreuil, monté sur *le Triomphant*, partit de Brest avec M. de Guichen. La flotte escortait un convoi envoyé aux Antilles pour ravitailler l'armée navale du comte de Grasse. Ce convoi fut attaqué par l'amiral Kempenfeld, et la flotte, assaillie par les vents, fut obligée de revenir à Brest ; cependant, M. de Vaudreuil, avec un vaisseau et 6 transports, put gagner la Martinique. Il se mit sous les ordres du comte de Grasse.

Après la prise de Saint-Christophe, M. de Grasse revint à la Martinique, qui était notre base d'opérations, et en sortit pour aller à Saint-Domingue se réunir aux Espagnols, lesquels, avec 15 vaisseaux et 20,000 hommes, nous attendaient au Cap-Français pour aller faire la conquête de la Jamaïque. Mais la flotte, forte de 33 vaisseaux, après avoir dépassé la Dominique, rencontra la flotte anglaise, composée de 36 vaisseaux. Elle était commandée par l'amiral Rod-

ney. La bataille s'engagea dès le 9 avril et dura quatre jours. Le 9, M. de Vaudreuil, qui était à la tête de l'avant-garde, attaqua les Anglais si vivement qu'il désempara plusieurs de leurs vaisseaux. Le 10 et le 11, on manœuvra sans se battre sérieusement. Le 12, fut la journée décisive : M. de Grasse se fit battre.

Vaudreuil fit des prodiges de valeur pendant cette journée désastreuse; plusieurs fois il fut attaqué par trois ou quatre vaisseaux anglais, et les repoussa chaque fois. Il rallia ensuite 15 vaisseaux et plusieurs frégates qu'il conduisit à Saint-Domingue sans que Rodney essayât de le poursuivre. La défaite de M. de Grasse empêcha les alliés de s'emparer de la Jamaïque.

En 1782, Vaudreuil fut nommé lieutenant général.

En 1789, il fut élu député de la noblesse du bailliage de Castelnaudary aux Etats généraux et siégea à la droite de l'Assemblée. Au 6 octobre 1789, à Versailles, il défendit la porte des appartements de Louis XVI contre la populace qui voulait en forcer l'entrée; puis, en 1791, il émigra. Rentré en France, en 1795, il mourut le 14 décembre 1802¹.

1. La source principale de cette notice est la *Biographie maritime* de HENNEQUIN.

XIX

LE COMTE D'ESTAING

VICE-AMIRAL.

Prise de la Grenade (1779).

Charles-Henri, comte d'Estaing, naquit au château de Ruvel, en Auvergne, en 1729, et commença sa carrière militaire en servant dans l'infanterie. Il était brigadier en 1757, quand il partit pour l'Inde avec M. de Lally, nommé gouverneur des établissements français dans les Indes-Orientales. Il prit une part très active à la guerre que M. de Lally fit aux Anglais; il s'empara de Gondelour, participa à la prise du fort Saint-David, la plus forte place de l'Inde, de la ville d'Arcate, de la ville noire de Madras, où il fut blessé et fait prisonnier (1758). Mis en liberté sur parole, M. d'Estaing eut le tort grave de violer ses engagements et de reprendre les armes contre les Anglais. Fait prisonnier à son retour en France, près de Lorient, il fut envoyé en Angleterre et mis en prison à Portsmouth.

Rendu à la liberté par la paix de Paris (1763), M. d'Estaing quitta l'armée de terre et fut fait d'emblée lieutenant général des armées navales. Cette façon

d'entrer dans la marine déplut aux officiers du grand corps¹, qui le regardèrent toujours comme un intrus. Aussi, M. d'Estaing donna-t-il constamment la préférence aux officiers bleus, ce qui amena de fréquents conflits, très préjudiciables au service, entre lui et les officiers placés sous ses ordres. En 1777, il fut nommé vice-amiral.

« En 1778, le comte d'Estaing fut choisi pour commander une escadre de 12 vaisseaux et 4 frégates, destinés pour l'Amérique septentrionale. Il porta son pavillon sur le *Languedoc*, de 90 canons. Parti de Toulon, le 13 avril, les vents contraires ne lui permirent d'arriver à l'embouchure de la Delaware que le 8 juillet suivant. L'escadre anglaise, que commandait l'amiral Howe, en était partie depuis le 28 juin, et s'était retirée à Sandy-Hook, près de New-York. L'amiral français l'y suivit ; mais, ne jugeant pas à propos de la forcer à son mouillage, parce que le *Languedoc* et le *Tonnant* tiraient trop d'eau pour pouvoir franchir les passes, il leva l'ancre le 22 juillet, et alla, de concert avec les Américains, se présenter devant Rhode-Island. Aussitôt que le corps de troupes américaines qui avait pris poste auprès de Providence eut effectué son débarquement dans cette île, le comte d'Estaing força, le 8 août, les passes de New-Port² et entra dans la baie de Con-

1. Il y avait dans la marine deux classes d'officiers : les *officiers du grand corps*, tous nobles et sortant des gardes de la marine ; — les *officiers bleus* ou *de port*, sortis de la marine marchande, roturiers et fort méprisés par messieurs du grand corps, qui ne leur obéissaient même pas toujours.

2. New-Port, chef-lieu de l'île.

necticut. A cette approche subite, les Anglais furent saisis d'une si grande frayeur, que, sans examiner s'ils pourraient prolonger leur résistance, ils brûlèrent 1 vaisseau, 3 frégates, 2 corvettes et plusieurs magasins¹ ».

L'amiral Howe venait au secours de New-Port et se préparait à livrer bataille, lorsqu'une terrible tempête, qui dura deux jours (11-13 août), assaillit les deux escadres et les dispersa. Les vaisseaux français furent très maltraités. *Le Languedoc*, entièrement démâté et sans gouvernail, fut attaqué par un vaisseau anglais, et, sans l'énergie de d'Estaing et le secours de deux vaisseaux français, il aurait été pris. Pareille aventure arriva au *Tonnant*.

D'Estaing rallia son escadre ; mais, malgré les instances du général américain Sullivan et celles de La Fayette, il ne crut pas devoir reprendre les opérations contre New-Port et fit voile pour Boston, dont la rade sûre allait lui permettre de réparer les avaries de ses vaisseaux. Le départ du comte d'Estaing obligea les Américains de lever le siège de New-Port et d'évacuer Rhode-Island (29 août), et les Anglais restèrent les maîtres de cette importante position.

De Boston, M. d'Estaing revint à la Martinique. Les Anglais venaient de s'emparer de Sainte-Lucie et avaient fait de cette île leur place d'armes et le centre de réunion de leurs forces navales dans les Antilles. Le comte d'Estaing résolut de leur enlever cette position ; il alla les y attaquer, mais il échoua (18 décembre 1778).

1. HENNEQUIN, *Biographie maritime*, II, 227.

Il prit sa revanche en 1779. Le comte d'Estaing chargea le chevalier du Romain, lieutenant de vaisseau, d'aller s'emparer de l'île de Saint-Vincent. Une escadrille comptant 1 frégate, 2 corvettes et 1 brick, et portant 300 hommes de débarquement¹ sous les ordres de M. de Canonge, débarqua le 16 juin à Saint-Vincent. MM. du Romain et de Canonge s'emparèrent, l'épée à la main et séance tenante, des « mornes ou hauteurs qui dominent la ville de Kingstown, capitale de l'île », et marchèrent droit au fort qui la protège. Six cents Caraïbes, habitants aborigènes de Saint-Vincent, descendirent de leurs montagnes, en poussant de grands cris à leur manière, heureux de tomber sur les Anglais qu'ils exécrèrent. Déconcerté par la brusque attaque du chevalier du Romain, le gouverneur anglais demanda à capituler. Pendant que M. de Canonge réglait les conditions de la reddition de la place, deux bâtiments anglais arrivèrent au secours de Saint-Vincent. M. du Romain remonta sur sa frégate, coupa ses câbles, attaqua les bâtiments anglais, les prit et revint à terre prendre possession de Kingstown. On transporta à Antigua les 287 hommes qui auraient dû défendre Saint-Vincent; on s'empara de 50 pièces de canon et on reprima les pillages des Caraïbes, qui s'étaient déjà répandus dans les habitations².

Ce brillant succès fut bientôt suivi de la prise de la

1. Dont un détachement du régiment de Champagne.

2. *Gazette* de 1779, page 314.

Grenade; nous empruntons à la *Gazette* la relation de cette expédition¹.

Le 2 juillet, l'escadre française parut le matin à la vue de la Grenade : le soir, elle mouilla devant l'anse Molenier, et mit tout de suite à terre 1,300 hommes de troupes qui occupèrent les hauteurs voisines; le comte de Dillon, plus ancien colonel, les commandait. La nuit, une partie de ces troupes ayant à sa tête le comte d'Estaing, fit une marche très longue pour tourner le môle de l'Hôpital, où l'on était instruit que les Anglais avaient mis leurs principales forces et toutes leurs espérances.

Le 3, à la pointe du jour, on reconnut la position de l'ennemi sur ce morne, dont la pente extrêmement roide et embarrassée de gros quartiers de pierres entassées, était fortifiée d'une palissade au bas, et de trois retranchements l'un sur l'autre. On sut que l'ennemi y avait 140 soldats du 48^e régiment, 40 de Royal-Artillerie, 200 volontaires et 400 hommes de leurs meilleures milices. On n'avait point de canon; il eût été trop long d'en amener; l'escadre de Byron² pouvait survenir.

Le général résolut de profiter de la nuit suivante pour enlever ce poste de vive force. Il fit, pendant la journée, ses dispositions pour attaquer, sur trois colonnes, la partie de l'est de ce morne qui tient aux hauteurs qu'on avait tournées; il ordonna en même temps une fausse attaque sous l'Hôpital, du côté de la rivière Saint-Jean. En conséquence, la division du vicomte de Noailles, qui s'était portée sur le morne Saint-Eloi, eut ordre de joindre le comte d'Estaing à l'habitation Pradines. Elle eut à faire une marche longue pendant la grande chaleur; mais l'exemple du chef, que l'amour de la gloire fait voler partout où l'on peut en acquérir, fit supporter gaiement la fatigue.

1. Supplément à la *Gazette* du 10 septembre 1779.

2. Amiral anglais.

Dans l'après-dînée, le général fit sommer le lord Macartney, gouverneur de la Grenade, de se rendre : il répondit qu'il ne savait pas en quoi consistaient les forces du comte d'Estaing, qu'il connaissait les siennes, et qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour défendre son île.

Avant la nuit, le comte Dillon et les autres commandants de division furent examiner, d'aussi près qu'il fut possible, les retranchements qu'on devait attaquer, pour bien reconnaître le chemin que leurs colonnes devaient suivre. Le détachement d'artillerie, n'ayant point de canons à servir, demanda à marcher à la tête des colonnes. Vers minuit, les troupes se mirent en mouvement; avant deux heures elles étaient rendues à l'habitation Lucas, environ à un quart de lieue du morne que l'on devait attaquer. Là, on forma les trois colonnes, et elles furent placées sur leurs débouchés.

La colonne de la droite, commandée par le vicomte de Noailles, qui avait sous lui les sieurs Odune, lieutenant-colonel, de Mondion, de Macdonald, majors, et le chevalier Dupuy, capitaine au corps royal de l'artillerie, était composée de 100 chasseurs de Champagne, 60 grenadiers d'Auxerrois, 130 hommes des régiments d'Auxerrois et de la Martinique, et de 10 soldats d'artillerie.

La colonne du centre, aux ordres du comte Edouard Dillon, qui avait sous lui le baron de Steding, colonel, et le sieur Omoran, major, était formée de 300 hommes du régiment de Dillon, et de 10 soldats d'artillerie.

Celle de la gauche, commandée par le comte Arthur Dillon, colonel-commandant du régiment de son nom, ayant sous lui le sieur de Brown, colonel, était composée des grenadiers de Dillon, du reste du régiment et de 10 soldats d'artillerie. Elle devait suivre un chemin qui la rapprochait du Carénage, et de là monter aux retranchements. Le comte d'Estaing marchait à la tête des grenadiers de cette colonne. Elle était immédiatement précédée par l'avant-garde, commandée par le comte de Durat, colonel en second du régiment de Cambrésis, et composée de

50 volontaires aux ordres du sieur Vence, de 50 grenadiers du régiment de Hainaut, de 50 de celui de Foix et de 30 de celui de la Martinique, en tout 180 hommes. Le sieur de Saint-Cyran, capitaine au corps royal du génie, était à cette avant-garde, et entra avec elle dans les retranchements.

La division qui devait faire la fausse attaque était commandée par le comte de Pondevaux, lieutenant-colonel du régiment d'Auxerrois, ayant sous lui les sieurs Hussenet, lieutenant-colonel dans la légion de Lauzun, de la Bretonnière, major du régiment de la Martinique, et de Kéranguez, ancien major du régiment provincial de Vannes, et composée d'environ 200 hommes des régiments de Champagne, Viennois, la Martinique et de la légion de Lauzun.

A deux heures après minuit, la fausse attaque ayant commencé, ainsi qu'il avait été ordonné, les trois colonnes débouchèrent pour marcher au morne de l'Hôpital, en suivant les routes qui leur avaient été indiquées. Le vaisseau du marquis de Vandreuil, ayant dérapé et se trouvant sous la batterie dans le temps de l'attaque, saisit cet instant pour la canonner, ce qui produisit une diversion utile. Quand on fut près des retranchements, il en partit un feu très vif. Le bâtiment du roi d'Angleterre, *le York*, mouillé dans le Carénage, incommoda beaucoup les troupes en tirant à cartouches¹ sur la colonne du comte Dillon, qui passait à portée de lui. L'avant-garde du sieur de Durat ayant franchi la palissade gravissait le morne. La colonne de gauche et celle du centre, rapprochées par la nature du terrain, joignirent l'avant-garde.

Ni le feu des retranchements, ni celui du *York*, qui était embossé et prenait nos troupes en flanc, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put ralentir l'ardeur des troupes excitée par la présence du général, qui sauta dans les retranchements avec les premiers grenadiers. On gravissait

1. A mitraille.

en colonne pressée, les hommes se portant et se poussant les uns les autres. L'ennemi fut successivement chassé de partout.

La division du vicomte de Noailles avait un plus grand tour à faire; elle y suppléa par la vivacité de sa marche, et, ayant franchi tous les obstacles, elle arriva en même temps au haut du morne, dont nous fûmes maîtres en moins d'une heure. On y trouva 4 pièces de 24, 2 de 8, 4 de 6, 1 de 4 et 6 mortiers de différents calibres. Le lord Macartney, se croyant inexpugnable dans ce poste, y avait fait porter sa vaisselle, son argenterie, ses bijoux et ses effets les plus précieux; à son exemple, les principaux officiers en avaient fait autant.

Dès qu'il fut jour, on tourna une pièce de 24 sur le fort, que le morne domine de fort près. Au premier coup qu'on tira, il parut un officier avec un drapeau blanc, que le gouverneur envoyait pour capituler. Il trouva le général dans la batterie, qui, tirant sa montre, donna au lord une heure et demie pour faire ses propositions; elles furent apportées à l'heure prescrite; mais le général les ayant rejetées, le gouverneur anglais se détermina à se rendre à discrétion.

Le lendemain, nos troupes prirent possession du fort. On a fait 700 prisonniers, tant troupes réglées que volontaires et matelots... On a pris 3 drapeaux, 102 pièces de canon et 16 mortiers. Notre perte va à 35 hommes tués et 71 blessés... Il faudrait nommer tous les officiers si on voulait désigner tous ceux qui se sont distingués. Les troupes ont montré cette bonne volonté et ce courage brillant qui caractérisent la nation. On doit particulièrement des éloges aux commandants de division, aux officiers supérieurs qui ont servi sous eux, à ceux de l'état-major, qui était composé du comte de Durat, major général, de Manoël, major

1. Fort Saint-Georges.

2. Dont 119 officiers.

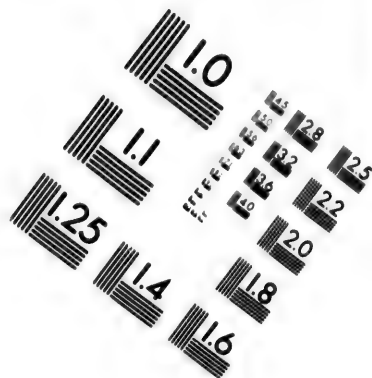
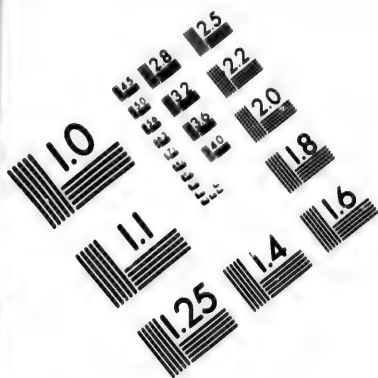
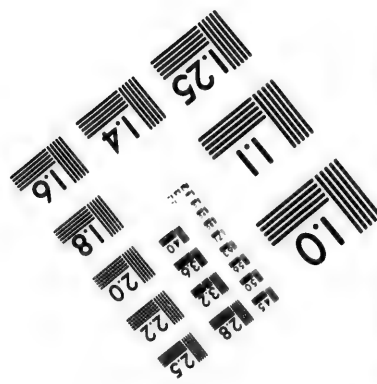
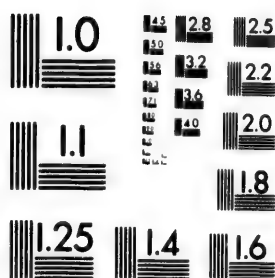


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



41 28 25
32 22
20
8

10

du bataillon de Hainaut, qui était en second sous lui, du sieur Gautier, aide-maréchal-général-des-logis, lesquels montèrent aux retranchements avec le général, et du sieur Passerat de la Chapelle, major de milices de la Martinique, aide-maréchal-des-logis.

Quelques officiers de la marine eurent permission de se trouver à l'attaque. Le sieur du Romain, lieutenant de vaisseau, et le sieur de Barras, enseigne, marchèrent avec le vicomte de Noailles; le sieur de Broves, lieutenant de vaisseau, et le sieur de Combaud, enseigne, montèrent aux retranchements avec le comte d'Estaing.

On ne doit point oublier un trait également honorable pour le général qui sait aussi bien récompenser la valeur, que pour le brave homme qui en est l'objet. Le sieur Horadour, dit Languedoc, sergent de grenadiers au régiment de Hainaut, était à l'avant-garde. Après avoir montré, pendant l'action, la plus grande intrépidité, il sauta dans la dernière batterie du morne, et s'élançant à travers les soldats ennemis, il sauva la vie au sieur Vence qui le précédait. Le comte d'Estaing, sous les yeux de qui ce sergent avait combattu, arrivant l'instant après dans la batterie, l'embrassa en lui déclarant qu'il le faisait officier.

Dès le 5 juillet, M. d'Estaing apprit que la flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Byron, approchait, et, le 6, elle était en vue. Elle se composait de 21 vaisseaux et 1 frégate, et convoyait une trentaine de bâtiments portant 4,000 hommes de troupes. A sept heures et demie du matin, d'Estaing fit le signal de commencer le combat. Le feu dura longtemps et fut très vif. Cinq vaisseaux anglais furent très maltraités et souffrirent beaucoup dans leurs mâtures et leurs agrès. Un vaisseau anglais fut coupé et se sauva pour éviter d'être pris. On s'empara d'un transport chargé de 150 soldats.

L'amiral anglais se retira devant nous¹. Ce succès assurait la prise de possession de la Grenade. La victoire nous avait coûté 970 hommes tués ou blessés.

Le 9 septembre, Louis XVI envoyait à l'archevêque de Paris une lettre lui enjoignant de faire chanter un *Te Deum* dans toutes les églises de son diocèse, en action de grâces du succès de ses armes en Afrique et en Amérique, et dont suit la teneur :

Mon cousin, les motifs qui m'ont forcé de recourir à la voie des armes pour obtenir la satisfaction que j'ai trop longtemps demandée sont connus de toute l'Europe. La dignité de ma couronne, et ce que je dois à mes sujets, ne permettaient plus que je différasse de venger les insultes répétées faites à mon pavillon, de protéger le commerce de mes Etats, et de rétablir la liberté des mers, en repoussant les atteintes d'une nation que ma modération semblait enhardir dans ses projets d'usurpation.

Après avoir pourvu à la sûreté de mon royaume et de mes possessions en Amérique, par l'augmentation de mes forces navales, je me suis déterminé à user de représailles et à attaquer l'Angleterre dans ses propres colonies.

En Afrique, le Sénégal et les différents forts de la côte, appartenant aux Anglais, ont été enlevés ou détruits. En Amérique, l'île de la Dominique a été surprise par mes frégates et mes troupes, que le marquis de Bouillé, gouverneur général de mon île de la Martinique, avait conduites à cette expédition. Plus récemment, des frégates et des troupes envoyées par le comte d'Estaing, vice-amiral, commandant les forces navales en Amérique, se sont emparées de l'île de Saint-Vincent. Enfin, dans la nuit du 3 au 4 de juillet dernier, mes troupes, sous le commandement du

1. Supplément à la *Gazette* du 10 septembre 1779.

comte d'Estaing, qui marchait à leur tête, ont enlevé, l'épée à la main, les forts de l'île de la Grenade et fait 700 prisonniers qui ont été contraints de se rendre à discrétion, ainsi que le gouverneur, et d'abandonner leurs drapeaux, plus de 100 pièces de canon, 16 mortiers et un grand nombre de bâtiments de mer qui étaient sous la protection des batteries. Deux jours après, l'escadre anglaise, forte de 21 vaisseaux et commandée par l'amiral Byron, amenant sous son escorte 4,000 hommes de débarquement, s'est approchée de l'île de la Grenade dans le dessein de tenter de la reprendre sur mes troupes. Le comte d'Estaing a fait appareiller mes vaisseaux, a offert et livré le combat à l'escadre du roi d'Angleterre, l'a forcée de prendre la fuite après avoir désemparé plusieurs de ses vaisseaux, et a conservé la conquête.

Le succès de ces diverses expéditions dans lesquelles mes officiers, mes troupes et les équipages de mes vaisseaux ont déployé toutes les ressources et l'énergie de la valeur française, ainsi que dans les différents combats qui ont été livrés sur mer depuis le commencement des hostilités, ne doit être attribué qu'à la faveur que le Dieu des Armées, qui connaît la droiture de mes intentions et mon désir pour la paix, veut bien accorder à la justice de ma cause.

C'est pour lui rendre un hommage public de ma reconnaissance, et pour le supplier de me continuer sa divine protection, que je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le *Te Deum* en l'église métropolitaine de ma bonne ville de Paris, au jour et à l'heure que le Grand-Maitre ou le Maitre des Cérémonies vous dira de ma part. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

Ecrit à Versailles, le 9 septembre 1779.

LOUIS.

Le *Te Deum* a été chanté à l'église métropolitaine de cette ville (Paris), le dimanche 12 de ce mois, et le même jour toute la ville a témoigné par des illuminations le vif intérêt que prend la Nation à la prospérité du règne de son Roi.

On apprit bientôt que l'amiral d'Estaing venait de subir un échec à Savannah.

Après avoir offert inutilement le combat à l'amiral Byron devant l'île Saint-Christophe où ils'était embossé, d'Estaing avait été attaquer la ville de Savannah, dans la Géorgie, dont les Anglais venaient de s'emparer. De cette place, ils dominaient et ravageaient les Etats-Unis du Sud. Le comte d'Estaing arriva devant Savannah vers la fin d'août et débarqua 3,500 hommes. Le général anglais Prévôt était décidé à se bien défendre. Le siège commença, et 2,000 Américains vinrent se joindre aux Français ; mais la mauvaise saison arrivait, et la flotte, qui était mouillée à l'embouchure de la rivière, recevait déjà de forts coups de vent et commençait à manquer de vivres. Il fallait en finir avec le siège, et d'Estaing résolut d'enlever d'assaut Savannah. Le 9 octobre, les Franco-Américains attaquèrent et furent repoussés. Le siège fut levé, et l'amiral revint en France au commencement de 1780.

Il demeura trois ans dans une sorte de disgrâce et n'obtint un nouveau commandement qu'en 1783, au moment où la paix allait être signée.

La carrière militaire du comte d'Estaing était terminée, et quelques années plus tard il allait jouer un rôle dans les événements de la Révolution. En 1787, il fut élu à l'Assemblée des Notables, où il fit partie de l'opposition. Il ne put se faire élire député aux Etats généraux ; mais il devint commandant de la garde nationale de Versailles. Pendant les journées des 5 et 6 octobre 1789, il paraît avoir préparé les moyens de per-

mettre à Louis XVI de s'enfuir ; mais il ne fit rien pour arrêter la populace dans son invasion du château. Venu à Paris, à la suite de ces événements, il s'enrôla comme simple grenadier dans la garde nationale parisienne. En 1792, il fut compris dans la nouvelle organisation de la marine en qualité de vice-amiral, tout en étant lieutenant général dans l'armée de terre. La loi des suspects lui fut appliquée et il fut emprisonné. Pendant sa détention, il fut cité comme témoin dans le procès de Marie-Antoinette ; il déposa contre elle, se plaignit qu'elle avait refusé de suivre les conseils qu'il lui avait donnés d'engager le Roi à être franchement constitutionnel, et déclara qu'il la détestait. « Oui, je la déteste », répéta-t-il. Traduit à son tour devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit en rappelant ses services et termina en disant aux juges : « Quand vous aurez fait tomber ma tête, portez-la aux Anglais, ils vous la paieront cher ».

Le comte d'Estaing fut condamné à mort et exécuté le 28 avril 1794.

XX

DUCOUÉDIC

CAPITAINE DE VAISSEAU.

Combat de la Surveillante et du Québec (6 octobre 1779).

Charles-Louis, chevalier Ducoüedic de Kergoualer, naquit au château de Kerguélenen près de Quimperlé, le 17 juillet 1740. Il entra au service en 1756 en qualité de garde de la marine, et se trouva en 1759 sur la flotte de l'amiral de Conflans, qui, à l'affaire de Belle-Isle, se sauva si honteusement devant les Anglais, que les contemporains, pour le flétrir, appelèrent cette fuite « la bataille de M. de Conflans ». En 1761, il fut fait prisonnier par les Anglais, qui s'emparèrent de la frégate *la Vestale* sur laquelle il était embarqué. En 1763, il fut un des rares survivants du naufrage du vaisseau *le Petit-Mars*, qui périt sur la côte d'Espagne.

Monté sur la frégate *l'Heure-du-Berger*, en qualité d'enseigne de vaisseau, il alla croiser dans les mers de l'Inde, et y resta depuis 1767 jusqu'en 1771. En 1773 et 1774 il accompagna M. de Kerguelen dans son second voyage aux terres australes.

Nommé lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-

Louis en 1777, il prit le commandement de la frégate *la Surveillante* à la construction de laquelle il avait présidé, en déclarant au ministre de la marine, M. de Sartines, que « cette frégate serait son tombeau ou son char de triomphe », et, comme le dit justement un de ses biographes, elle fut l'un et l'autre.

En 1778, *la Surveillante* faisait partie de la flotte du comte d'Orvilliers et prit part à la bataille d'Ouessant. L'année suivante (1779), Ducouédic fut envoyé en croisière dans la Manche ; il s'empara d'un assez grand nombre de bâtiments de commerce anglais, coula bas un corsaire et en prit un autre après un vif combat.

En septembre 1779, Ducouédic fut encore envoyé en croisière, avec le cutter *l'Expédition*, commandé par M. de Roquefeuil. Il devait, à la hauteur d'Ouessant, observer une division de 6 vaisseaux qui allait sortir de Portsmouth. A ce moment même, le gouvernement anglais, instruit qu'une escadre allait sortir de Brest, chargeait *le Québec*, capitaine Farmer, et le cutter *le Rambler* (rôdeur) d'observer la direction des vaisseaux qui allaient quitter Brest.

Les deux frégates sortirent le même jour, le 4 octobre, de Brest et de Portsmouth, et, le 6, elles eurent connaissance l'une de l'autre¹.

Les deux frégates étaient absolument de même force en

1. Nous empruntons le récit du combat à l'excellente *Histoire de la Marine française* de Léon Guérin, heureux de faire connaître ce livre à nos lecteurs. Parmi les sources dont Léon Guérin s'est servi, la principale est la Relation publiée en 1817 par le chevalier de Lostanges, l'un des officiers de *la Surveillante*.

canons et en équipages, équipages d'élite des deux côtés, et que l'on avait laissés aux choix des commandants. Le vent, qui soufflait de l'est, était propice, la mer était belle, et l'on eût dit que les vagues ne semblaient se soulever mollement que pour être les innombrables spectatrices de la tragédie qui se préparait. Les deux frégates, après avoir manœuvré uniquement pour s'observer, et s'être reconnues ennemies à leurs signaux, arborèrent chacune leur pavillon national, et l'assurèrent respectivement d'un coup de canon à boulet. Elles manœuvraient pour se rapprocher, et néanmoins ne donnaient que peu de voile au vent pour avoir le temps de mieux prendre leurs dispositions. Sur l'invitation de Ducouédic, l'aumônier de *la Surveillante*, lorsque tout le monde fut à son poste, fit une courte exhortation concluant par ces mots : « Que Dieu récompensait les braves guerriers, ceux qui servaient le prince et le pays avec zèle et courage, et qu'il rejetait loin de lui les âmes timides.

Il était onze heures quand, se trouvant à portée de canon, *la Surveillante* commença le feu ; *le Québec* ne répondit que quand il fut à demi-portée, Ducouédic fit en sorte d'être plus près encore de son adversaire, et bientôt on s'atteignit avec la mitraille et la mousqueterie. Au bout d'une heure de combat dans cette position, Ducouédic, voyant que Farmer manœuvrait pour se laisser dépasser, et jugeant que son intention était de lui envoyer en poupe sa volée d'artillerie, fit une si rapide évolution, que, lorsque *le Québec* placé effectivement en arrière de *la Surveillante* lâcha sa bordée, elle lui fut incontinent rendue par la frégate française, qui déjà présentait son côté de tribord dans toute sa longueur, et dont l'équipage n'avait fait qu'un bond, de gauche à droite du bâtiment, pour charger à mitraille et tirer. Quoi que pût entreprendre Farmer, jamais il ne put gagner l'avantage du vent sur Ducouédic, qui profita jus-

qu'au bout de sa position, comme dans cette première circonstance, pour déjouer les combinaisons de son adversaire et le tenir en échec. Quoique l'affaire durât depuis près de quatre heures, et que les boulets, la mitraille et la mousqueterie eussent causé de grands ravages sur les deux ponts, on était loin de se ralentir de part et d'autre. On en vint presque bord à bord, et les fusils, les pistolets même portaient coup ; il y avait des moments où les refouloirs, à l'aide desquels les artilleurs poussaient la charge au fond de leurs canons, se touchaient et s'embarrassaient d'une frégate à l'autre. Ducouédic a reçu deux blessures à la tête qui ne sont que les avant-coureurs d'une troisième plus fatale ; il ne prend pas le temps de se faire panser, et la face ruisselante de sang, noircie de poudre à canon, mais sublime d'attitude et d'héroïsme, il ordonne, montre à tous ce qu'il faut faire, et, dans son regard étincelant jusqu'à travers la fumée et le feu, ses intrépides matelots ont pu lire ce que leur commandant veut aujourd'hui : c'est le triomphe ou la mort.

Chacun le seconde avec ardeur en s'inspirant de son exemple ; aussi combien paient, comme lui, le tribut de sang à la guerre. L'enseigne de vaisseau, M. de Labentinnaye, a été obligé d'aller se faire amputer le bras droit, il revient sur le pont, et ne quitte définitivement la partie qu'alors qu'un nouveau coup, lui faisant tomber trois doigts de la main gauche, le laisse dans l'impossibilité d'agir. Un autre enseigne, qui, à quarante ans de distance, devait retracer les scènes palpitantes de ce combat, le chevalier de Lostanges, ayant longtemps tenu malgré deux graves contusions qu'il a reçues, ne se retire au poste des blessés que quand il a perdu un œil. Sur trois officiers auxiliaires qui étaient à bord de *la Surveillante*, l'un, nommé Vanthier, est grièvement atteint d'un éclat de bois à la poi-

trine et au bras droit; un autre, nommé Penquière, est frappé à mort sur le gaillard d'avant : tout en expirant, ce jeune infortuné cherchait encore à obéir aux ordres de son chef. Si les officiers et les matelots de marine ne sont pas épargnés, les officiers mariniens¹ ne le sont pas davantage; c'est à peine si l'on en voit quelques-uns encore qui ne soient pas couverts de leur propre sang. Toutefois le *Québec* n'est pas encombré de moins de morts, de mourants et de blessés que *la Surveillante*, et il est encore plus maltraité qu'elle dans ses gréments. L'exaltation de l'héroïsme était au comble des deux côtés, et tout le monde, ayant fait d'avance le sacrifice de sa vie à la gloire, était sans regard pour compter ses morts, sans réflexion pour sentir ses blessures. Un cri de joie s'est fait entendre à bord de l'ennemi : un boulet vient de faire tomber à l'eau le pavillon que *la Surveillante* portait en poupe; mais le second pilote, nommé Le Maneq, saisit un autre pavillon, monte sur les haubans d'artimon, et, debout, et poussant des cris victorieux au milieu de la mitraille, des balles et des boulets dirigés contre lui, il déploie, il agite dans l'air son étendard français; il ne descendit que quand il eut vu le pavillon hissé à la poupe de *la Surveillante*.

Peu après, les trois-mâts de la noble frégate tombèrent tous à la fois. Ducouédic rendit grâces au ciel de ce que cette épouvantable chute eût eu lieu du côté par lequel on ne se battait pas, et laissât dégagé celui par lequel on répondait à l'ennemi. Cinq minutes après le démâtement de *la Surveillante*, ce fut le tour du *Québec*. Les trois mâts de cette frégate s'écroulèrent aussi comme d'une seule pièce, et ce fut en outre de telle manière qu'ils écrasèrent beau-

1. Les sous-officiers.

coup de monde, et embarrassèrent le bord et la batterie par où les Anglais avaient porté tout leur effort.

« Aussitôt Ducouédic, voulant mettre à profit le désordre de l'ennemi, fit lancer des grenades et ordonna de s'armer pour l'abordage. En ce moment-là même une balle lui perça le ventre. Mais lui, reprenant tout de suite l'énergie de son regard, et s'adressant à trois de ses neveux, gardes de la marine, qui avaient fait vaillamment leur devoir à ses côtés, mais que sa dernière blessure semblait avoir jetés dans des trances mortelles : « Allons, leur dit-il avec une « sorte de gaieté, allons à l'abordage, mes chers enfants, à « l'abordage ! C'est à vous de donner l'exemple ; pensez à « maintenir l'honneur de la famille ». Déjà les trois jeunes gens, dont deux portaient le nom de leur oncle, et l'autre s'appelait Duvergier, s'élançaient pour sauter sur le pont ennemi, et le beaupré de la *Surveillante* était engagé dans les débris de mâts de la frégate anglaise, quand il se manifesta sur celle-ci une épaisse fumée, presque à l'instant suivie de tourbillons de flammes, qui, se communiquant avec la rapidité d'une pièce d'artifice, développèrent l'incendie, en un clin-d'œil, d'un bout à l'autre du *Québec*.

Alors un sentiment nouveau s'empara du cœur de Ducouédic. Le guerrier terrible et foudroyant a fait place au chrétien doux et compatissant, qui ne voit plus que des frères, même dans ses ennemis. De cette bouche, qui tout à l'heure commandait qu'on s'élancât à l'abordage, il ordonne qu'on vole au secours. Ce secours, les Anglais l'appelaient à grands cris. La *Surveillante* n'avait plus que son petit canot qui fût propre à être mis à la mer ; mais comme, faute de mâts, on était dans la nécessité de le trainer et de le pousser à bras hors du bord, il heurta un canon, se creva et coula bas. Cette perte fit saigner le cœur de Ducouédic : elle laissait le magnanime vainqueur dans l'impuissance de

secourir par ses propres moyens les hommes de la frégate incendiée, qui, les uns mutilés, les autres couverts de blessures, tous à demi asphyxiés, se tournaient vers lui comme vers leur dernière espérance ici-bas.

D'un autre côté, Ducouédic avait à craindre que l'incendie ne gagnât sa propre frégate, où l'on sentait déjà le vent brûlant des flammes du *Québec*. Le feu se manifesta même à quelques parties de la *Surveillante*, et les canons anglais, partant par le seul effet de la chaleur, envoyaient boulets et mitraille à bord de la frégate française. Ce ne fut que par l'habileté de ses manœuvres et une présence d'esprit extraordinaire que Ducouédic vint à bout d'échapper à l'incendie qui dévorait le *Québec*.

Quelques Anglais, qui étaient parvenus à se sauver à la nage et à se faire monter sur la *Surveillante*, où on les recevait en frères, contribuèrent de tous leurs efforts à éviter à la frégate française une catastrophe semblable à celle dont la leur était frappée. Le capitaine Farmer, mortellement blessé par deux balles et par la chute des mâts de sa frégate, donnait encore des ordres avec un sang-froid sublime, sur son pont, et s'occupait lui-même de faire conduire, par petites divisions, dans un canot, l'équipage anglais à bord de la frégate française. En vain son premier lieutenant, sir Roberts, blessé aussi, quoique moins cruellement, le pressait-il de s'embarquer; Farmer, fermement décidé à ne sortir que le dernier ou à périr avec le *Québec*, ordonna, sans permettre la réplique, au premier transport de s'éloigner.

Pour comble de malheur, ce canot, surchargé par la quantité de gens qu'on n'avait pu empêcher de s'y précipiter, coula bas presque aussitôt et périt avec tous ceux qu'il portait. Le spectacle qu'offrit alors la malheureuse frégate anglaise est inénarrable. On en voyait qui, pour éviter

l'incendie près de les gagner, de les brûler tout vifs, se tenaient quelque temps suspendus, par les manœuvres, en dehors du bâtiment, poussant des cris de détresse pour appeler un secours impossible à leur donner ; puis on voyait ces malheureux, épuisés de fatigue, atteints déjà par les flammes qui sortaient des sabords, et contraints par l'ardeur du feu de lâcher les cordages qu'ils tenaient, on les voyait tomber l'un après l'autre, quelquefois plusieurs ensemble, et disparaître sous la vague. Cependant il resta assez de forces à quelques-uns de ces infortunés pour gagner à la nage les débris qui flottaient entre les deux frégates, débris sur lesquels Ducouédic fit jeter les cordages, dont on se servit pour monter à bord de *la Surveillante* les gens assez favorisés encore pour s'en saisir : ce fut ainsi que 43 Anglais échappèrent à la mort. Peu après, *le Québec* sauta en l'air et disparut en lançant des éclats enflammés dont plusieurs tombèrent sur la frégate française, qui n'était éloignée de lui que de 80 à 100 mètres. Le généreux capitaine Farmer était resté inébranlable jusqu'à la dernière seconde au poste que son courage et son devoir lui avaient désigné, et le reste des siens l'avait perdu de vue dans les flammes avant même que les flots l'eussent englouti.

Surveillante était tombée dans un péril non moins grand que celui du feu auquel elle n'était encore qu'à demi exposée. Elle s'enfonçait en brûlant, et déjà on avait été obligé de monter les blessés de la cale sur le pont, de peur qu'ils ne fussent noyés. Mais Ducouédic, qui puisait assez de force dans son âme pour prolonger son reste d'existence, inspirait une telle énergie à tout le monde, même aux blessés, que chacun s'employant au salut général, la frégate française fut définitivement sauvée. Les Anglais qui avaient trouvé leur salut sur *la Surveillante* se signalèrent

encore, dans cette circonstance, par leur activité et par une obéissance admirable aux ordres de Ducouédic.

Ils le regardaient désormais comme leur sauveur, comme leur père, et tout ce qu'il aurait désiré d'eux, il l'eût obtenu au premier signe, tant a de puissance la générosité d'un grand cœur ! Ducouédic, tout baigné encore dans son propre sang, exprima en termes touchants la douleur qu'il ressentait de la fin cruelle du brave Farmer, et ses regrets de n'avoir pas eu l'extrême bonheur de sauver, de conserver à la gloire un homme pour lequel il était pénétré de la plus haute estime ; puis, s'adressant à tous les Anglais qui se trouvaient sur son pont, il leur dit qu'ils avaient fait admirablement leur devoir, et que leur frégate ayant péri avec son pavillon flottant, ils seraient traités non comme des prisonniers, mais comme des frères recueillis d'un naufrage. Tous les yeux étaient pleins de larmes ; le silence des auditeurs était entrecoupé de sanglots, aux paroles de ce noble capitaine chrétien qui, à demi expirant, trouvait encore une voix pour élever l'âme et consoler le cœur. Il n'y avait pas d'ennemis, il n'y avait qu'un même peuple sur *la Surveillante* ; Français, Anglais, se serraient la main, s'embrassaient en tournant leurs regards vers Ducouédic, et les matelots de *la Surveillante*, imitant à l'envi leur capitaine, partageaient leurs vêtements avec ceux du *Québec*, restés nus comme ils s'étaient sauvés. C'est autour d'un tel tableau que toutes les querelles des hommes devaient se rassembler pour s'évanouir.

Ducouédic, que tous ses gens, que tous les Anglais pressaient de songer enfin à sa propre conservation, remit alors la conduite de la frégate à Dufresneau, le seul de ses officiers qui eût été assez épargné pour s'en charger ; mais auparavant encore il lui recommanda les blessés et les Anglais, puis il s'affaissa, et l'on fut obligé de le porter dans

sa chambre. Tout le monde s'oublia sur *la Surveillante* pour ne plus penser qu'à lui. L'inquiétude et la reconnaissance étaient dans tous les yeux, et tous les vœux s'élevaient vers le ciel pour le rétablissement de Ducouédic.

La Surveillante, dans le misérable état où elle était réduite, fut dirigée du côté de l'île d'Ouessant, qui se trouvait à quinze lieues. Ce ne fut qu'au commencement de la nuit que l'équipage, à jeun depuis huit heures du matin, put prendre un peu de nourriture et se livrer à quelque repos. Le besoin en était si grand et si général, qu'à peine le service du gouvernail pouvait se faire, quoiqu'on eût la précaution de remplacer souvent les timoniers à la barre, pour ne pas les exposer à se laisser gagner par le sommeil. Français et Anglais faisaient cet important service, tant la confiance, fondée sur l'estime, était bien établie.

A onze heures du soir on rallia le cotre *l'Expédition*, qui, de son côté, avait engagé un beau combat avec *le Rambler*, combat qui n'avait cessé qu'au moment où le vicomte de Roquefeuil, n'écoulant plus lui-même que son humanité, avait aperçu l'incendie du *Québec*, et avait suivi *le Rambler* pour aller au secours des Anglais. En effet, Roquefeuil ramenait avec lui huit de ces malheureux qu'il avait trouvés sur des débris, et parmi lesquels était le premier lieutenant sir Roberts. On doit le dire, les sentiments pieux et humains qui animaient tous les braves marins français de cette époque étaient comme un reflet de ceux qui remplissaient le cœur du roi Louis XVI, à qui l'on était toujours sûr de plaire en agissant avec générosité. N'était-ce pas ce prince qui venait d'ordonner qu'on respectât le bâtiment monté par le célèbre navigateur anglais Cook partout où on le rencontrerait?

La Surveillante, heureuse d'avoir vu arriver le cotre *l'Expédition*, pour s'en faire remorquer, continua sa route,

par un temps favorable, vers l'île d'Ouessant. L'encens d'une prière fervente pour ceux qui avaient péri, et pour ceux qui avaient survécu à tant de dangers, montait encore vers le ciel, quand, à onze heures du matin, on aperçut la terre. Le cri qui l'annonça causa un transport de joie général, et les larmes de douleur se changèrent pour un moment en larmes de bonheur. Toutefois on était encore à cinq lieues d'Ouessant, et la moindre mésaventure pouvait rendre *la Surveillante* à tous ses périls. Des bateaux pêcheurs l'entourèrent; mais, comme le blessé qu'on rapporte du champ d'honneur, la noble frégate avait tant à craindre du plus léger choc, que l'on ne permit pas à ces bateaux d'aborder. Lorsque les pêcheurs connurent quelques-uns de ces détails du combat que *la Surveillante* venait de livrer, ils offrirent de donner leur poisson à l'équipage, comme un tribut à sa valeur. Le capitaine, pour montrer qu'il n'était pas insensible à la délicatesse de ces braves gens, permit qu'on acceptât une petite partie du présent, et leur fit proposer de remorquer la frégate restée presque en calme. Les pêcheurs accueillirent cette proposition avec enthousiasme, et dix de leurs meilleurs bateaux, se rangeant en ligne devant *la Surveillante*, la firent marcher si vite en ramant de toutes leurs forces, qu'au coucher du soleil on atteignit la rade de Camaret, où l'on mouilla.

Les signaux de la côte ayant déjà annoncé la vue d'une frégate française désarmée se dirigeant vers Brest, le comte Duchaffaut, alors commandant de la marine dans ce port, avait expédié, à la rencontre de *la Surveillante*, une corvette avec des matelots, des ouvriers, et tous les secours nécessaires aux blessés, tandis que le commandant de la flotte franco-espagnole avait détaché des chaloupes et des canots pour donner la remorque. Ces secours arrivèrent pendant la nuit.

Le lendemain, 8 octobre, à la pointe du jour, des matelots espagnols et français sollicitèrent, comme une faveur insigne, la permission de monter à bord pour travailler à la place de ceux qui avaient combattu. Une double ligne de chaloupes et de canots fut formée pour remorquer triomphalement *la Surveillante*; on observa de mettre alternativement un bateau français et un bateau espagnol; lorsque les deux lignes furent placées dans la direction que devait prendre la frégate, on leva l'ancre, et les embarcations commencèrent à ramer au cri de *Vive le Roi!* en lequel se résumaient encore les expressions de joie et de triomphe de la France, et qui fut répété par les nombreux habitants des campagnes réunis sur les bords du goulet de Brest. Ce fut ainsi que *la Surveillante*, précédée de près de cent chaloupes et canots qui formaient une double ligne en avant d'elle, fit son entrée dans la rade de Brest, où elle fut reçue par 70 vaisseaux de ligne, un grand nombre de frégates, de corvettes et de bâtiments de transport, qui s'étaient décorés de deux pavillons, l'un à la poupe, l'autre à la proue, en l'honneur de Ducouédic et de ses braves. L'équipage de chaque vaisseau près duquel passait *la Surveillante* montait en foule, garnissait mâts, vergues et manœuvres, et saluait la glorieuse frégate de trois cris de *Vive le Roi!* Un splendide soleil ajoutait encore à la beauté d'un tel tableau.

Le triomphe dans la rade ne fut que le prélude de celui qui attendait les héros de *la Surveillante* dans le port et dans la ville même de Brest. Quelques personnes de distinction, des dames surtout obtinrent la permission de monter à bord de la frégate. On n'avait pas encore eu le temps de la nettoyer, d'en faire disparaître les traces de sang et les restes épars des généreuses victimes du combat; le pont ressemblait à un champ de bataille, après une vive mêlée. La princesse d'Hénin, la duchesse de Lauzun et

les autres dames, après un mouvement d'hésitation et d'horreur en présence d'un tel spectacle, se sentirent raffermies par l'expression de gloire qui était répandue sur la physionomie des matelots, et poursuivirent leur visite en félicitant chacun, et en répandant des consolations et des preuves d'intérêt sur les blessés.

L'une d'elles ayant demandé s'il était vrai (ce qui ne l'était point) que les Anglais eussent cloué leur pavillon au mât pendant le combat : « Madame, dit fièrement un matelot français, le nôtre était cloué par l'honneur dans le cœur de notre capitaine ». Enfin, Ducouédic, étendu sur un matelas, parut pour être descendu dans le canot du commandant de la marine. Tous les regards se reportèrent sur lui. Il se fit d'abord un silence respectueux ; mais à l'instant où le héros quitta sa frégate, tous les gens de son équipage, voulant témoigner leur reconnaissance pour la gloire qu'il leur avait acquise, le saluèrent de trois cris de triomphe, qui furent répétés et continués par la foule des spectateurs garnissant les batteries et les quais.

Ducouédic, escorté de toutes les autorités militaires et civiles, fut transporté à son logement par les bombardiers de la marine, qui lui avaient fait un brancard orné d'emblèmes et de trophées. Les autres blessés qui étaient sur *la Surveillante* eurent aussi, dans ce jour, chacun leur triomphe particulier ; on les transporta, l'un après l'autre, à terre, chaque canot ne se chargeant que d'un officier ou d'un matelot, et, comme une preuve que le sentiment qui avait animé Ducouédic était compris de toute la flotte, de toute la ville, de tout le pays, on ne s'informait pas si cet officier ou ce matelot était Français ou Anglais, la considération et les égards se partageant sans nulle distinction de peuple. L'hospitalité que l'on s'empressa d'offrir dans Brest aux marins du *Québec* leur fit voir tout de suite que la pa-

role de Ducouédic ne recevrait point un démenti, et qu'ils seraient effectivement traités, non en prisonniers, mais en amis, en frères naufragés. Par ordre de Louis XVI, il leur fut fourni tout l'argent et les autres secours dont ils avaient besoin, et ils furent conduits dans leur patrie, sans échange, sur un bâtiment neutre, frété tout exprès pour cette mission si honorable pour l'humanité tout entière, et en particulier pour la France.

Louis XVI sentit vivement tout ce qu'avait de beau et de glorieux pour la France le combat de *la Surveillante*. Pendant que la ville de Brest prenait une délibération pour complimenter solennellement Ducouédic, il adressait à ce marin une lettre de félicitation, qui renfermait en outre des expressions pleines de sollicitude pour sa santé. Un moment on espéra l'entière guérison de Ducouédic; déjà même, quoique élevé au grade de capitaine de vaisseau, il avait demandé et obtenu de reprendre prochainement le commandement de sa frégate. Mais la France, qui avait déjà en lui un héros, et à qui il promettait un grand homme, ne devait pas le conserver. Il expira, à l'âge de quarante ans, trois mois après avoir reçu ses blessures. Les consolations furent prodiguées à sa veuve, à ses enfants, qui furent déclarés enfants de l'Etat. Louis XVI lui fit élever, dans Brest, un tombeau sur lequel on grava ces mots :

JEUNES ÉLÈVES DE LA MARINE,
ADMIREZ ET IMITEZ L'EXEMPLE DE DUCOUÉDIC¹.

1. Ce monument, érigé en 1780, *fut détruit en 1793*, et rétabli, en 1805, par l'ordre de Napoléon.

XXI

LA MOTTE-PICQUET

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Combat du Fort-Royal (1779).

Toussaint-Guillaume Picquet de la Motte, plus connu sous le nom de chevalier, puis de comte de la Motte-Picquet, naquit à Rennes, en 1720, et entra au service, en 1735, en qualité de garde de la marine. Cette année, il était embarqué comme lieutenant de vaisseau sur la frégate *la Renommée*, commandée par le comte de Kersaint, chargé d'aller porter des dépêches à Louisbourg, en Canada. *La Renommée* avait soutenu plusieurs combats contre les Anglais et revenait en France, lorsque, à peu de distance de Port-Louis, elle fut rencontrée, le 16 juin, par la flotte de l'amiral Anson. Après avoir démâté deux frégates ennemies, *la Renommée* continuait sa route, lorsqu'elle fut attaquée par un vaisseau de 70. Déjà maltraitée dans les deux combats qu'elle venait de livrer, *la Renommée* fut bientôt désarmée. Son capitaine, M. de Kersaint, était grièvement blessé; il

fit appeler ses officiers, et, croyant avoir assez fait pour l'honneur du pavillon, il leur proposa d'amener. « Est-ce pour cela que vous nous avez fait venir, demanda vivement La Motte-Picquet? en ce cas, je retourne à mon poste ». Kersaint étant hors d'état de diriger le combat, La Motte-Picquet prend le commandement et manœuvre avec tant d'audace et d'habileté, qu'il parvient à se retirer de dessous le feu du vaisseau, et qu'il réussit à faire entrer la frégate au Port-Louis. Un éclat de mitraille lui avait fait une blessure grave à la joue¹.

Pendant la guerre de Sept-Ans, le chevalier de la Motte-Picquet ne cessa de naviguer, mais en sous-ordre, dans les mers de l'Inde et des Antilles. Il fut nommé capitaine de vaisseau en 1763, et, en 1778, chef d'escadre : la guerre d'Amérique commençait.

A la bataille d'Ouessant, il était capitaine de pavillon du duc de Chartres, qui commandait l'arrière-garde de l'amiral d'Orvilliers. En 1779, il participa à la prise de la Grenade par le comte d'Estaing, au combat livré à l'amiral Byron et à l'attaque de Savannah. Le comte d'Estaing, en revenant en France, détacha de sa flotte sept vaisseaux qui avaient été fort maltraités au siège de Savannah ; il en donna le commandement à La Motte-Picquet et le chargea de les conduire à la Martinique et de les réparer.

La Motte-Picquet s'occupait sans relâche de ces réparations, lorsque, dans la matinée du 18 décembre 1779, les

1. HENNEQUIN, *Biographie maritime*, II, 362.

vigies de la côte signalèrent un convoi français poursuivi par une escadre anglaise. C'étaient 26 bâtiments français, sortis de Marseille sous l'escorte de la frégate *Aurore*, et qui, ayant donné dans le canal de Sainte-Lucie, y étaient chassés par l'escadre d'Hyde Parker, forte de 13 vaisseaux et 1 frégate. Dans la journée, une partie du convoi, pressée de très près par les vaisseaux de tête ennemis, parut devant la baie du Fort-Royal. Les canonnières des forts étaient accourus à leur poste et s'apprétaient à tirer sur les Anglais lorsqu'ils se seraient approchés de la place. Les habitants de l'île, profondément émus de ce spectacle, s'étaient portés sur les quais et sur la côte, d'où ils suivaient avec anxiété les mouvements du convoi et des Anglais. Vainement le commandant de *Aurore* avait-il fait serrer le vent et la côte à son convoi, dans l'espoir de le faire entrer dans le port avant que les Anglais fussent à portée de l'intercepter; le vent manquant à la côte, tandis que l'escadre anglaise en avait encore au large, un vaisseau de 74 fut bientôt à portée de *Aurore*, qui fit feu de ses canons de retraite pour protéger les bâtiments de son convoi.

De toute la division de La Motte-Picquet, le vaisseau *Annibal* était le seul qui fût en mesure d'aller soutenir *Aurore*. Deux autres vaisseaux, le *Réfléchi* et le *Vengeur*, sans équipages, sans munitions de guerre, auraient, dans les circonstances ordinaires, demandé au moins deux jours pour mettre sous voiles. Le reste de la division était complètement dégradé.

Quoi qu'il en soit, La Motte-Picquet ne songeant qu'au danger que courent *Aurore* et son convoi, fait lever l'ancre à *Annibal* et se porte vers l'ennemi. Les officiers et les équipages des vaisseaux abattus en carène demandent et obtiennent de s'embarquer sur ce vaisseau.

Pendant ce temps, MM. de Cillart et de Fournoue, capitaines du *Réfléchi* et du *Vengeur*, mirent tant de célérité à former leurs équipages et à se procurer des munitions, qu'une heure après l'appareillage de *Annibal*, ils volèrent

au secours de ce vaisseau, occupé alors à combattre trois vaisseaux anglais qui avaient coupé le convoi. Bientôt les trois français eurent à tenir tête à sept anglais. On se battait dans la grande rade du Fort-Royal, vis-à-vis les batteries de la côte, qui tiraient sans produire aucun effet, à cause de la distance. Rien n'égalait l'habileté et la bravoure de nos marins, si ce n'est le bonheur qu'ils eurent, non seulement d'échapper à des forces si formidables, mais encore de dégager la frégate *l'Aurore* et une grande partie du convoi. Des 26 navires dont il se composait, 9 furent délivrés, 9 jetés à la côte (sur lesquels 4 furent brûlés par les Anglais) et 8 capturés. Le vaisseau anglais, *le Conqueror*, un des plus acharnés à l'attaque, perdit 5 officiers et près de 200 hommes¹.

Le Roi récompensa M. de la Motte-Picquet de cette action, l'une des plus brillantes de la guerre d'Amérique, en le nommant commandeur de Saint-Louis.

Pendant l'année 1780, M. de la Motte-Picquet, ayant réparé toute son escadre, sortit de la Martinique avec 6 vaisseaux et 6 frégates, avec lesquels il établit une croisière destinée à protéger le commerce des Français et de leurs alliés, les Espagnols, dans les Antilles. Malgré la supériorité des forces anglaises, il revint bientôt au Fort-Royal avec 13 bâtiments qu'il avait capturés. Le 20 mars, il sortit de nouveau de la Martinique avec 4 vaisseaux pour escorter un grand convoi destiné à Saint-Domingue. Il était presque arrivé au Cap-Français, lorsque, le 21, il aperçut 3 vaisseaux anglais auxquels il donna la chasse. Mais *l'Annibal*, qu'il montait, ayant une marche supérieure à celle des

1. LEVOT, *Biographie bretonne*, II, 429.

autres bâtiments français, il se trouva, pendant une heure, seul à combattre les trois anglais. La lutte continua jusqu'à la nuit. Le lendemain, *l'Annibal* rouvrit le feu, et, encore une fois, pendant deux heures, il se trouva exposé au feu des trois anglais, les courants et le calme s'opposant à ce que les autres bâtiments français pussent le rejoindre. Leur arrivée amena la retraite de l'ennemi.

Après avoir réparé les avaries les plus graves de *l'Annibal* et fait panser la blessure qu'il avait reçue, La Motte-Picquet fit le signal à sa division de poursuivre les Anglais. Il allait les approcher, lorsqu'il aperçut plusieurs bâtiments qui faisaient force de voiles pour venir l'attaquer. Il vira de bord, prit chasse à son tour et entra le lendemain, 22 mars, au Cap-Français, où son convoi était déjà parvenu.

Quelques mois après, il rejoignit la flotte de M. de Guichen et revint à Brest le 6 janvier 1781.

Le 1^{er} mai 1781, La Motte-Picquet commandait dans la Manche une escadre de 6 vaisseaux et 3 frégates, et croisait sur les côtes d'Angleterre, lorsqu'il rencontra le commodore Hotham qui, avec 2 vaisseaux et 2 frégates, escortait un convoi de 24 bâtiments chargés d'un riche butin enlevé aux Hollandais de Saint-Eustache, l'une des Antilles. Le 2 mai, il donna la chasse aux Anglais; mais le commodore Hotham fit le signal de *sauve-qui-peut*, et grâce à la marche supérieure de ses bâtiments, il parvint à éviter le combat. La Motte-Picquet se jeta aussitôt sur le convoi et amarina 22 bâtiments et 2 corsaires. Le 11 mai, il rentra à Brest

avec des prises qui furent vendues 8 millions de livres (24 millions de francs').

Le chevalier de la Motte-Picquet était devenu le comte de la Motte-Picquet en avril 1781. Il fut élevé au grade de lieutenant général en janvier 1782, et commanda *l'Invincible* dans la flotte franco-espagnole placée sous les ordres du comte de Guichen et de don Louis de Cordova, et qui avait pour mission de protéger le siège de Gibraltar. Le 13 septembre, la ville fut attaquée, mais la flotte ne put prendre part à l'action; les Anglais repoussèrent l'attaque, et la flotte combinée reprit le blocus. Une tempête survint et força les vaisseaux franco-espagnols à s'éloigner; pendant ce temps, l'amiral Howe, arrivé d'Angleterre, ravitailla Gibraltar et repassa le détroit. La Motte-Picquet, qui commandait l'avant-garde des confédérés, attaqua et maltraita l'arrière-garde de Howe; mais celui-ci avait rempli sa mission; il évita une affaire générale et revint en Angleterre sans avoir livré bataille (21 octobre).

En 1784, Louis XVI nomma le comte de la Motte-Picquet grand'croix de Saint-Louis.

Il mourut à Brest le 11 juin 1791, après 46 ans de services et 28 campagnes. « La Motte-Picquet était très petit, très maigre, et sa laideur était, pour ainsi dire, passée en proverbe; mais, en revanche, il avait beaucoup d'esprit ».

4. La Compagnie d'assurances de Londres paya 700,000 livres sterling, soit 17,500,000 livres françaises, qui représentent au moins 52 millions de francs d'aujourd'hui.

XXII

LE COMTE DE GUICHEN

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Campagne des Antilles.

Combats de la Dominique et de Sainte-Lucie

(17 avril, 15 et 19 mai 1780).

Luc-Urbain du Bouexic, comte de Guichen, naquit à Fougères en 1712 et entra au service comme garde de la marine en 1730. Il devint enseigne de vaisseau en 1735, lieutenant en 1746 et capitaine en 1756. Il était chevalier de Saint-Louis depuis 1748. Pendant les guerres de la Succession d'Autriche et de Sept-Ans, il déploya en plusieurs circonstances un courage, un sang-froid et une activité remarquables, et la guerre d'Amérique allait enfin permettre à M. de Guichen de développer ses brillantes qualités de tacticien.

Devenu chef d'escadre en 1776, il commandait à la bataille d'Ouessant l'une des divisions de la flotte du comte d'Orvilliers, et le vaisseau sur lequel il était monté, *la Ville-de-Paris*, se battit constamment, à portée de pistolet, contre presque tous les vaisseaux anglais, qui, les uns après les autres, vinrent le combattre. « Sa Majesté, lui écrivit le ministre de la marine, M. de Sar-

tines, n'ignore pas combien vous avez contribué par vos talents et votre bravoure à la gloire que la marine s'est acquise dans cette journée ». Aussi, en récompense de sa belle conduite, le Roi le nomma commandeur de Saint-Louis, et le corps municipal de Paris lui donna le titre d'échevin honoraire.

Le 1^{er} mars 1779, M. de Guichen était fait lieutenant général des armées navales.

La même année, il commanda l'avant-garde de la flotte franco-espagnole placée sous les ordres du comte d'Orvilliers et de l'amiral don Louis de Cordova. Cette flotte, de 66 vaisseaux, se rendit dans la Manche et jeta l'alarme sur les côtes de l'Angleterre; mais une terrible épidémie qui se déclara sur tous nos vaisseaux força l'armée combinée à rentrer dans le port de Brest sans avoir obtenu de résultats.

En 1780, M. de Guichen partit de Brest, avec une escadre de 16 vaisseaux et 4 frégates escortant un convoi de 83 bâtiments envoyés à la Martinique, et sur lesquels 4,000 soldats étaient embarqués. Sur le point d'atterrir, le 22 mars, il rencontra une division de 7 vaisseaux et 2 frégates commandée par le chef d'escadre M. de Grasse qui, avec le comte de Bouillé, allait attaquer l'île de Sainte-Lucie, ancienne possession française. M. de Grasse se rangea sous les ordres de M. de Guichen, et on fit voile pour Sainte-Lucie. Mais devant les défenses élevées par le gouverneur de l'île et la position inexpugnable où l'amiral Hyde Parker s'était placé au Gros-Ilet, on dut renoncer à l'entreprise et revenir à la Martinique.

Sur ces entrefaites l'amiral Rodney arrivait aux Antilles et prenait le commandement de toutes les forces anglaises. M. de Guichen se décida à le combattre et à débarquer des troupes dans Sainte-Lucie ou dans toute autre île anglaise. Il sortit de Fort-Royal (Martinique) le 13 avril et se dirigea sur le canal de la Dominique¹, le franchit et se trouva en présence de Rodney et de ses 22 vaisseaux. Pendant deux jours, les deux flottes manœuvrèrent pour s'assurer le vent, et, le 17, Rodney attaqua les Français. Après un combat opiniâtre, il fut obligé de se retirer. *Le Sandwich* qu'il montait avait été si maltraité qu'il faillit couler bas.

Guichen fit route pour la Guadeloupe et y déposa ses blessés, et, apprenant que Rodney revenait l'attaquer, il marcha aussitôt à sa rencontre avec 23 vaisseaux et 5 frégates.

Du 20 avril au 15 mai, M. de Guichen et l'amiral anglais restèrent en présence, les calmes et les variations de la brise empêchant toute action; enfin, le 15 mai, il y eut un combat sans résultats. Le 19, les deux flottes se livrèrent un troisième combat, qui fut signalé par les belles manœuvres des deux amiraux, surtout par celles de M. de Guichen. Ces deux combats restèrent indécis. Guichen y perdit 978 hommes tués ou blessés², Rodney à peu près autant, et de plus un vaisseau et une frégate. Ces trois actions mirent en relief l'habileté de M. de Guichen, qui s'y montra un savant tacticien. Il fut

1. Île située au nord de la Martinique, entre la Martinique et la Dominique.

2. *Gazette*, 1780, p. 264.

fait grand-croix de Saint-Louis en 1781 et revint en France.

En décembre 1781 il appareilla de Brest avec 10 vaisseaux et 1 frégate escortant un convoi de nombreux bâtiments chargés de troupes et de munitions pour Saint-Domingue. Par un temps très brumeux, à environ 200 kilomètres au sud d'Ouessant, il fut surpris par 13 vaisseaux anglais commandés par l'amiral Kemptenfeld, qui s'empara de 15 bâtiments et en coula quelques autres. Averti de ce qui arrivait, Guichen ordonna de donner la chasse à l'ennemi, mais on ne put l'atteindre. A la suite de cette surprise un violent coup de vent dispersa l'escadre et les restes du convoi¹, et M. de Guichen se vit obligé de revenir à Brest avec ses vaisseaux fort maltraités. A son arrivée, il voulut se démettre de son commandement; mais le Roi n'accepta pas cette démission et lui fit dire qu'il trouverait bientôt une occasion de faire oublier cet échec.

L'occasion se présenta en effet l'année suivante, et M. de Guichen ne fut pas plus heureux. Sorti de Brest avec 10 vaisseaux, il alla se joindre, à Cadix, à la flotte espagnole. Après avoir croisé entre les caps Saint-Vincent et Finistère, et capturé 18 bâtiments de commerce richement chargés, la flotte franco-espagnole se rendit dans la baie d'Algésiras pour protéger le siège de Gibraltar. Un terrible coup de vent força l'armée combinée à s'éloigner, et l'amiral Howe en profita pour ravitailler

1. Deux vaisseaux et six bâtiments de transport arrivèrent seulement à Saint-Domingue.

Gibraltar. Il repassa aussitôt le détroit, s'en retournant en Angleterre après avoir accompli sa mission. L'armée combinée se mit à sa poursuite; La Motte-Picquet atteignit son arrière-garde le 21 octobre 1782 et la canonna. Le comte de Guichen, qui n'avait que des vaisseaux espagnols mauvais marcheurs, ne put arriver assez tôt pour prendre part au combat, et les Anglais, qui ne voulaient pas engager une action générale, s'échappèrent.

Ce fut la dernière campagne de M. de Guichen. La paix fut signée en 1783, et, en 1784, Louis XVI le nomma chevalier du Saint-Esprit. Il reçut, à cette occasion, les félicitations d'un grand nombre d'officiers de marine, auxquels il répondit spirituellement : « Messieurs, le Roi a voulu accorder une croix de ses ordres au corps de la marine, et c'est moi qu'il a chargé de la porter ».

Le 13 janvier 1790, M. de Guichen mourut à Morlaix.

XXIII

LE MARÉCHAL DE ROCHAMBEAU

Capitulation d'Yorktown (1782).

Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, naquit le 1^{er} juillet 1725. En 1742, il entra au service en qualité de cornette au régiment de Saint-Simon-cavalerie et fit ses premières armes en Bohême sous le maréchal de Maillebois (1742) et sur le Rhin sous les ordres du maréchal de Coigny (1742-43). En 1743, il acheta une compagnie. En 1746, il est à la bataille de Raucoux ; l'année suivante, il devient colonel d'un régiment d'infanterie et prend part à la bataille de Laufeld ; en 1748, nous le trouvons au siège de Maëstricht.

Le régiment de M. de Rochambeau fit partie de l'expédition de Minorque, commandée par le duc de Richelieu. Il raconte dans ses *Mémoires*¹ un fait qui montre bien quelle négligence présidait aux opérations militaires : on se croirait déjà en 1870. « Lorsque le maréchal de Richelieu partit de Versailles, on ne put trouver qu'un vieux plan de Mahon dans le Dépôt de la

1. Tome 1^{er}, page 73.

marine; c'était l'ancien fort de Saint-Philippe du temps des Espagnols. M. de Vallière¹ étant consulté, lui dit qu'avec 24 pièces de gros canon et 15 mortiers il y aurait plus qu'il ne fallait pour écraser cette bicoque. Arrivé à Toulon, il eut quelques conférences avec un capitaine de vaisseau marchand qui y avait été prisonnier et relâché sur sa parole; ce marin lui dit que ce plan ne ressemblait pas plus au fort Saint-Philippe que la Bastille ne ressemblait à une bonne place de guerre. D'après cet avertissement, le maréchal prit dans nos places de la Méditerranée, assez mal pourvues d'artillerie, une augmentation de 14 pièces de canon et 7 mortiers. Mais quel fut notre étonnement à la première reconnaissance que l'on fit du fort de Saint-Philippe, quand nous découvrîmes une place hérissée de fortifications et nous présentant 240 embrasures garnies de canons! Depuis que les Anglais en étaient les maîtres, ils y avaient construit des contre-gardes spacieuses en avant de tous les bastions et demi-lunes, couronnées par un chemin couvert; ils y avaient ajouté un front de lunettes avancées sur les capitales, avec un avant-chemin couvert, et construit le fort Marlborough et celui de Saint-Charles sur les rives droite et gauche de la calle Saint-Etienne. Tous les fossés étaient taillés dans le roc; tous les ouvrages étaient minés par les plus belles galeries possibles; tous les glacis sur un roc pelé jusqu'au faubourg de la Ravalle, qu'ils n'avaient pas heureusement eu le temps de raser ».

1. Général d'artillerie (Voir le chapitre *Gribeauval*).

A la suite de la prise du fort Saint-Philippe, M. de Rochambeau fut fait brigadier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis.

Pendant la guerre de Sept-Ans, il servit en Allemagne et se trouva aux batailles de Crevelt, de Minden, de Corbach, de Clostercamp et de Vilinghausen. Il avait été fait maréchal de camp en 1761 et avait, par ses marches et ses manœuvres, acquis la réputation d'un habile général. En 1766, il fut nommé commandeur de Saint-Louis, et, en 1778, il fit partie du camp de Vausieux. M. de Rochambeau s'y montra fort opposé aux idées du maréchal de Broglie et de Mesnil-Durand¹.

En 1779, on lui donna le commandement de l'avant-garde de l'armée destinée à faire en Angleterre une descente qui n'eut pas lieu; mais, en 1780, il fut mis, avec le grade de lieutenant général, à la tête des troupes que Louis XVI envoyait au secours des États-Unis.

Il était temps que les Français arrivassent en Amérique. L'amour excessif du gain, qui rendait impossibles les fournitures de l'armée, la jalousie et toutes les passions démocratiques empêchaient Washington de continuer la guerre avec succès. Les Américains paraissaient convaincus que leur délivrance devait être obtenue par les efforts de la France.

M. de Rochambeau débarqua à Newport dans Rhode-Island et s'y retrancha fortement. Après avoir résisté vaillamment aux Anglais qui voulaient reprendre Rhode-

1. Voir le chapitre consacré au maréchal de Broglie.

Island, la petite armée française, qui comptait beaucoup de jeunes nobles pleins d'enthousiasme pour « les insurgents », alla se joindre à Washington dans la presqu'île d'Yorktown, où le général anglais lord Cornwallis se trouva bientôt enfermé.

« C'est ici, dit Rochambeau¹, le lieu de parler de la discipline que l'armée observait, et d'avancer, sans crainte d'être démenti par aucun Américain, qu'elle était bien au delà des idées qu'ils s'en étaient faites, et qu'elle ne contribua pas peu à les faire revenir des préjugés qu'on leur avait donnés contre les Français². Les différentes députations de Sauvages qui vinrent au camp ne marquaient aucune surprise à la vue des canons, des troupes et de leurs exercices ; mais ils ne revenaient point de leur étonnement de voir les pommiers chargés de fruits, au-dessus des tentes que les soldats occupaient depuis trois mois. La discipline de l'armée française l'a toujours suivie dans toutes ses campagnes. Elle était due au zèle des généraux, des officiers supérieurs et particuliers, et surtout au bon esprit du soldat, qui ne s'est jamais démenti... »

« Un des chefs des Sauvages, dont il est mention ci-dessus, me fit, dans une audience publique, une réflexion qui me surprit : « Mon père, me dit-il, il est bien étonnant que le roi de France, notre père, envoie ses troupes pour protéger les Américains dans une in-

1. *Mémoires*, I, 254.

2. La vieille haine des colons anglo-américains, surtout des Virginiens, durait donc encore. On venait se faire tuer pour eux, et il fallait se faire pardonner d'être Français.

surrection contre le roi d'Angleterre leur père. — Votre père le roi de France, lui répondis-je, protège la liberté naturelle que Dieu a donnée à l'homme. Les Américains ont été surchargés de fardeaux qu'ils n'étaient plus en état de porter. Il a trouvé leurs plaintes justes : nous serons partout les amis de leurs amis, et les ennemis de leurs ennemis. Mais je ne peux que vous exhorter à la neutralité la plus exacte dans toutes ces querelles ». C'est ainsi que je me tirai, tant bien que mal¹, d'une question qui ne laissait pas que d'être embarrassante ».

Pendant qu'on enfermait le lord Cornwallis dans la presqu'île, le comte de Grasse, avec 26 vaisseaux français, battait la flotte anglaise dans la baie Chesapeake² et permettait aux Franco-Américains d'investir Cornwallis et son armée dans Yorktown et de commencer le siège de cette ville.

Le 7 octobre 1781, la tranchée fut ouverte. Washington, La Fayette, qui servait dans l'armée américaine, et Rochambeau commandaient les troupes. Le siège fut

1. Il faut avouer que M. de Rochambeau s'en tira plutôt mal que bien.

2. Le comte de Grasse, lieutenant-général des armées navales, naquit en 1723 et mourut en 1788, il avait été fait capitaine de vaisseau en 1762 et chef d'escadre en 1779. Il se distingua à la bataille d'Ouessant (1778), aux batailles livrées par le comte d'Estaing à l'amiral Byron (1779), par le comte de Guichen à l'amiral Rodney (1780), et à la prise de Tabago par le marquis de Bouillé (1781). Il gagna, en 1781, l'importante bataille de la baie Chesapeake ; mais, en 1782, il perdit, par sa faute, la bataille des Saintes, où il fut fait prisonnier. C'était un homme peu capable et plein d'amour-propre, qui prenait pour un compliment les paroles du roi d'Angleterre : « Je vous reverrai avec grand plaisir à la tête des armées françaises ».

mené avec vigueur; nos soldats s'y comportèrent vaillamment. Enfin le jour de l'assaut arriva.

« On doit faire ici mention, dit Rochambeau¹, d'un trait qui caractérise le courage des grenadiers français. Le régiment de grenadiers de Gatinois, qui avait été dédoublé de celui d'Auvergne, devait avoir la tête de l'attaque. Au moment où elle fut décidée, je leur dis : « Mes enfants, si j'ai besoin de vous cette nuit, j'espère que vous n'avez pas oublié que nous avons servi ensemble dans ce brave régiment d'*Auvergne sans tache*², surnom honorable qu'il a mérité depuis sa création ». Ils me répondirent que, si je leur promettais de leur faire rendre leur nom, ils allaient se faire tuer jusqu'au dernier. Ils tinrent parole, chargèrent comme des lions, et y perdirent le tiers de leurs troupes... Le Roi, sur le compte que je lui en rendis, signa l'ordonnance qui donnait à ce régiment le nom de Royal-Auvergne ».

Enfin la capitulation fut signée le 19 octobre.

« Le lord Cornwallis et son corps d'armée, dit Rochambeau³, furent prisonniers de guerre. Les Américains et les Français prirent possession à midi de deux bastions. La garnison défila, à deux heures, entre les deux armées, tambour battant, portant ses armes qu'elle remit ensuite en faisceaux, avec une vingtaine de drapeaux. Le lord Cornwallis étant malade, le général Ohera défila à la tête de la garnison. En arrivant,

1. *Mémoires*, I, 294.

2. M. de Rochambeau avait le commandement de ce régiment à la bataille de Clostercamp.

3. *Mémoires*, I, 295.

il me présenta son épée; je lui montrai, vis-à-vis de moi, le général Washington à la tête de l'armée américaine, et je lui dis que, l'armée française étant auxiliaire dans ce continent, c'était au général américain à lui donner des ordres ».

On fit 8,000 prisonniers, dont 7,000 de troupes régulières et 1,000 matelots; on prit 214 pièces de canon et 22 drapeaux.

Cornwallis venait de capituler, lorsque la flotte anglaise forte de 27 vaisseaux arriva; elle portait un corps de troupes. Mais, après avoir constaté l'inutilité du secours qu'elle amenait, elle gagna le large.

« Aussitôt que le Congrès eut reçu la nouvelle de la reddition de Cornwallis, dit Rochambeau, il passa une résolution pour faire ériger une colonne de marbre à Yorktown, ornée d'emblèmes marquant l'alliance entre les Etats-Unis et la France, avec un récit succinct de la reddition de l'armée de Cornwallis aux généraux Washington, Rochambeau et de Grasse. Il résolut également de présenter 2 drapeaux au général Washington et 4 pièces de canon, prises sur l'armée anglaise, au comte de Rochambeau¹ et au comte de Grasse, portant une inscription qui leur marquât la reconnaissance du Congrès des Etats-Unis de la part glorieuse qu'ils ont eue à cette brillante expédition² ».

La prise d'Yorktown a été le fait d'armes décisif de

1. Pendant la Révolution, on enleva à Rochambeau ces deux pièces de canon qu'il avait placées dans son château.

2. ROCHAMBEAU. *Mémoires*, 1, 297.

la guerre d'Amérique, qui se trouva en quelque sorte terminée sur le continent américain.

La présence des Français étant désormais inutile en Amérique, Rochambeau et ses troupes s'embarquèrent à Boston pour revenir en France. Les Américains témoignèrent aux Français leur reconnaissance par une multitude d'adresses. « Une députation des anciens quakers de Philadelphie m'aborda, dit Rochambeau, dans toute la simplicité de son costume : « Général, me dit le plus âgé, ce n'est pas pour tes qualités militaires que nous venons te faire cette visite. Nous ne faisons nul cas des talents pour la guerre; mais tu es l'ami des hommes, et ton armée vit dans un ordre et une discipline parfaite. C'est ce qui nous amène à te rendre des respects ». Enfin l'armée s'embarqua à Boston, dans les premiers jours de décembre 1782, avec les bénédictions universelles de nos alliés dans les treize Etats sans aucune exception ».

Enfin, le Congrès vota l'adresse suivante :

« Par les Etats-Unis assemblés en Congrès le 1^{er} janvier 1783 :

« Le ministre plénipotentiaire de S. M. T. C. ayant communiqué au Congrès, par le moyen du secrétaire des affaires étrangères, le 7 décembre dernier, la résolution prise d'embarquer l'armée sous les ordres du comte de Rochambeau, et, le 29, son embarquement et son départ actuel, ainsi que l'intention de S. M. de leur ordonner de revenir toutes les fois qu'il se présenterait un objet pour lequel elle pourrait efficacement coopérer avec les troupes des Etats-Unis : résolu que

le secrétaire pour les affaires étrangères informera le ministre de France que, quoique le Congrès ne saurait voir sans regret le départ d'une armée à la bravoure de laquelle il est si grandement redevable de la réduction des forces ennemies dans ce pays, il a néanmoins trop de confiance dans l'attention de S. M. aux intérêts de l'alliance pour ne pas être persuadé que l'ordre pour le départ de cette armée a été dicté par la conviction qu'elle pourrait être employée plus utilement ailleurs contre le commun ennemi; que le Congrès prie M. le ministre plénipotentiaire de faire connaître à S. M. les sentiments de gratitude dont il est pénétré pour son attention à ses intérêts immédiats, manifestée par le secours important qu'elle lui a si longtemps donné, et par sa détermination généreuse d'ordonner à ses troupes de revenir dans ce pays toutes les fois que les circonstances permettraient une coopération avantageuse avec les armes des Etats-Unis; que le Congrès désire, par le moyen de M. le plénipotentiaire, de recommander d'une manière particulière le comte de Rochambeau et l'armée sous ses ordres à la faveur de S. M., ayant la plus grande raison d'être satisfait de sa bravoure et de sa bonne conduite, ainsi que de la discipline exacte à laquelle le Congrès est redevable de la parfaite harmonie qui a si heureusement subsisté entre cette armée et les soldats et citoyens des Etats-Unis.

« Résolu que le président du Congrès fera les remerciements du Congrès d'une manière particulière à S. E. le comte de Rochambeau, et lui fera connaître sa haute estime pour les talents distingués qu'il a déployés

avec tant d'avantages pour ces Etats dans les conjonctures les plus importantes, ainsi qu'à raison de la discipline exacte et exemplaire qui a brillé uniformément parmi les troupes sous ses ordres, et qui lui a acquis à juste titre l'admiration et l'estime des citoyens de ces Etats, qui conserveront à jamais un souvenir affectionné de ses services signalés, et des égards pleins de délicatesse qu'il a eus en tout temps pour leurs intérêts particuliers. »

« Signé : CHARLES THOMSON, secrétaire ».

A son arrivée à Versailles, Louis XVI reçut M. de Rochambeau avec beaucoup de distinction et lui dit « que c'était à lui et à la prise de l'armée de Cornwallis qu'il devait la paix », et, en 1784, il le nomma chevalier du Saint-Esprit.

En 1790, Rochambeau fut nommé commandant de l'armée du Nord et, le 28 décembre 1791, sur la présentation de l'Assemblée nationale, le Roi le nomma maréchal de France. La guerre ayant été déclarée à l'Autriche par l'Assemblée, Rochambeau, qui continuait à commander l'armée du Nord, eut le regret de voir ses troupes, prises de panique, subir l'échec de Quiévrain, après lequel il se retira dans ses terres.

Pendant la Terreur il fut arrêté et, comme tant d'autres, il ne fut sauvé que par le 9 Thermidor. Il retourna dans ses foyers, et, en 1804, Napoléon, à la création de la Légion d'honneur, le nomma grand officier de l'Ordre.

Le maréchal de Rochambeau mourut le 10 mai 1807.

XXIV

LE BAILLI DE SUFFREN

VICÉ-AMIRAL

Campagnes de l'Inde (1781-1783).

Pierre-André, chevalier de Suffren Saint-Tropez, naquit le 13 janvier 1726, au château de Saint-Cannat, en Provence. Il entra au service comme garde de la marine, en 1743, et devint enseigne de vaisseau, en 1747. Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), il se rendit à Malte et fut reçu au nombre des chevaliers. De 1748 à 1754, il fit les caravanes¹ exigées par les règlements de l'Ordre, puis il revint à Toulon, à la fin de 1754.

En 1756, il fut nommé lieutenant de vaisseau et fit partie de la flotte de M. de la Galissonnière, qui battit les Anglais devant Minorque. En 1759, il était embarqué sur l'escadre de M. de la Clue; il se trouva à la défaite de cet amiral à Lagos et fut pris par les Anglais. En 1767, il fut nommé capitaine de frégate, alla servir sur les galères de la Religion, pendant quatre ans, et

1. Courses contre le Turc.

fut nommé commandeur de l'Ordre. Revenu en France, en 1772, il obtint le grade de capitaine de vaisseau.

En 1778, le commandeur de Suffren fit partie de l'escadre du comte d'Estaing, que Louis XVI envoyait en Amérique au secours des Etats-Unis. Arrivé sur les côtes de la nouvelle république, M. d'Estaing apprit que 3 frégates anglaises étaient mouillées dans la rade de New-Port, sous la protection d'un fort. Suffren pénétra dans la rade, toutes voiles dehors, et alla s'emboïser le plus près possible des frégates, qui, après avoir tiré quelques coups de canon, s'échouèrent à la côte et s'y brûlèrent. Après cette expédition, Suffren rejoignit le comte d'Estaing à la Martinique et fit campagne dans les Antilles. En 1780, il servit sous M. de Guichen et prit part aux combats qu'il livra à l'amiral Rodney. M. de Suffren avait été fait chef d'escadre, en 1779.

Ce fut en 1781 que le commandeur de Suffren fut envoyé dans l'Inde et que commencèrent les belles campagnes qui ont illustré son nom.

Depuis les traités de Madras (1754) et de Paris (1763), l'Inde, dont la France avait été un instant la maîtresse sous Dupleix, l'Inde était perdue pour nous, et les Anglais y étaient tout puissants. Seuls, Haïder-Ali, sultan de Mysore et nabab du Dékan, et les Mahrattes étaient décidés à ne pas se soumettre aux Anglais, que l'atrocce gouvernement de Warren Hastings avait rendus odieux à toutes les populations indiennes. En 1779, la guerre éclata ; les Anglais furent battus par les Mahrattes et Haïder-Ali. C'eût été le moment pour la

France d'intervenir dans la lutte et d'envoyer des troupes dans l'Inde; il est presque certain que la puissance anglaise y eût été détruite. Mais le gouvernement de Louis XVI se contenta d'expédier, en 1781, à l'île de France, quelques vieux vaisseaux et un chef d'escadre âgé et malade, M. d'Orves, qui refusa de soutenir Haïder-Ali.

Pendant ce temps, l'Angleterre enlevait à la Hollande, notre alliée, Négapatam et ses autres établissements à la côte de Coromandel, et Trinquemalé, ville maritime de l'île de Ceylan.

Enfin, en 1781, Louis XVI et ses ministres se décidèrent à envoyer dans l'Inde M. de Suffren avec 3 vaisseaux. Ce fut l'amiral d'Estaing, sous les ordres duquel Suffren avait servi, qui décida le ministre de la marine¹ à confier le commandement de l'escadre à M. de Suffren, dont il avait apprécié les grandes qualités et l'extrême bravoure.

Suffren commença ses glorieuses campagnes par attaquer et mettre dans le désordre le plus complet la flotte anglaise dans la rade de Praya²; puis il se porta rapidement sur le cap de Bonne-Espérance, importante colonie hollandaise, dont l'Angleterre voulait déjà s'emparer. Il mit en état de défense la ville du Cap et fit voile pour l'île de France. A son arrivée, il décida M. d'Orves

1. M. de Castries.

2. Dans les îles du Cap-Vert. Ces îles appartenaient au Portugal, pays neutre; mais Suffren se souvenait que les Anglais avaient attaqué et battu M. de la Clue dans la rade de Lagos en Portugal, qui était neutre en 1759, comme en 1781. Il leur rendait la monnaie de leur pièce.

à partir avec lui pour l'Inde et à emmener les 3,000 hommes qui composaient la garnison de l'île¹.

Le 17 février 1782, Suffren, en vue de Madras, battit la flotte anglaise de l'amiral Hughes; mais la victoire ne fut pas complète, parce que plusieurs de ses capitaines ne le secondèrent que mollement². Après le combat, Suffren débarqua ses troupes à Porto-Novo, et signa avec Haïder-Ali un traité portant que l'armée française, qui allait agir de concert avec la sienne, serait cependant indépendante dans son action, qu'on lui adjoindrait 4,000 hommes de cavalerie et 6,000 d'infanterie, que l'armée recevrait annuellement environ 7 millions de livres, et que cette somme serait remboursable sur les revenus du territoire que le sultan devait céder à la France. Après la signature du traité, Suffren partit de Porto-Novo, et, le 12 avril, il battit encore une fois l'amiral Hughes.

A la nouvelle de ce combat, Haïder-Ali, transporté de joie, s'écria : « Enfin, les Anglais ont donc trouvé leur maître ! Voilà l'homme qui m'aidera à les exterminer ; je veux qu'avant deux ans il n'en reste pas un seul dans l'Inde et qu'ils n'y possèdent plus un pouce de terre ». Puis, s'adressant à l'envoyé de Suffren : « Ecrivez, lui dit-il, à cet homme extraordinaire que j'ai le

1. M. d'Orves mourut peu de temps après, et Suffren devint alors le chef des forces navales françaises dans les mers de l'Inde.

2. Dans presque toutes les batailles qu'il livra, à celle de Trinquemalé surtout, les capitaines de Suffren ne le secondèrent pas comme le devoir l'exigeait. Ils étaient jaloux de son mérite, et mécontents d'obéir à un homme moins noble qu'eux. Deux furent casés et emprisonnés.

plus grand désir de le voir, de l'embrasser et de lui témoigner toute mon admiration pour son héroïque valeur ». En même temps, il expédia des dépêches à Suffren pour lui témoigner le désir de le voir entreprendre le siège de Négapatam. Aussitôt Suffren fit embarquer sur les bâtiments de transport tout ce qui était nécessaire pour le siège, et mit les troupes sur ses vaisseaux. Il était alors à Gondelour ; il y apprit que l'amiral Hughes venait d'arriver à Négapatam. Il mit à la voile, s'avança contre l'ennemi et le battit encore (6 juillet).

Quelques jours après (26 juillet), eut lieu l'entrevue de Suffren avec Haïder-Ali.

« Le Nabab, dont le camp était éloigné d'environ deux lieues de Gondelour, envoya un détachement de 500 cavaliers, sous les ordres du général en chef de sa cavalerie, pour servir d'escorte au commandeur. Suffren descendit à terre avec 6 de ses capitaines et plusieurs officiers de son escadre. Après avoir été complimenté par le général du Nabab, il monta, ainsi que sa suite, dans les palanquins qui leur avaient été envoyés, et il sortit de Gondelour escorté par la cavalerie d'Haïder et par un bataillon de cipayes.

« En arrivant aux premières lignes de l'armée, il trouva toute l'infanterie du Nabab rangée en bataille et présentant les armes ; les tambours battaient au champ. L'amiral et sa suite furent introduits immédiatement auprès d'Haïder, qui, aussitôt qu'il aperçut le commandeur, se leva, vint le recevoir à l'entrée de sa tente et lui donna l'accolade. Revenu à sa place et ayant

mis le commandeur à ses côtés, il lui présenta son second fils Kérim-Saïb, ainsi que les seigneurs de sa Cour, les chefs de son armée et tous les envoyés des différents princes souverains de l'Inde résidant près de lui. Après les premiers compliments, le Nabab exprima toute la joie qu'il éprouvait de voir le commandeur, et son admiration pour les victoires qu'il avait remportées sur les Anglais. « Avant votre arrivée à la côte, lui dit-il, « je me croyais un grand homme ; mais vous m'avez « éclipsé, vous seul êtes un grand homme et un grand « général ».

« Suffren de son côté lui dit les choses les plus flatteuses sur ses faits d'armes dans la guerre qu'il soutenait contre les Anglais, et le Nabab répétait à sa Cour tout ce que disait le commandeur ; mais, s'apercevant tout à coup que la position dans laquelle il était placé lui devenait fort incommode à cause de son embonpoint¹, il fit apporter des carreaux et l'engagea à s'asseoir à l'européenne, sans égards pour l'étiquette de sa Cour, qui, lui dit-il, n'était pas faite pour lui.

« Le commandeur, avant de se rendre au camp du Nabab, avait reçu la nouvelle de l'arrivée de M. de Bussy à l'île de France, avec 6 vaisseaux de guerre, 2 frégates et un grand nombre de bâtiments de transport, portant environ 5,000 hommes de troupes ; il en fit part à Haïder-Ali, et lui apprit en même temps que ses frégates venaient de s'emparer d'une goëlette anglaise qui portait à Négapatam le colonel Horn, officier

1. M. de Suffren était d'une taille ordinaire, mais très gros.

d'un mérite distingué. Le Nabab reçut ces nouvelles avec la plus grande joie, et, pour la témoigner, il détacha de son turban une aigrette en diamants dont il orna le chapeau du commandeur; il lui présenta aussi un serpeau¹ fort riche et deux bagues d'un grand prix.

« Chaque capitaine reçut un serpeau en gaze d'or, un châle et une plaque d'or enrichie de diamants et de pierres précieuses.

« L'usage étant d'ajouter un cheval, ou d'en donner la valeur en argent à ceux pour lesquels ce présent est inutile, l'équivalent, dans cette occasion, fut estimé par le Nabab à 1,000 roupies² qui furent comptées à chaque capitaine. L'éléphant qu'il destinait au commandeur de Suffren fut représenté par 10 sacs de 1,000 roupies chacun.

« Cette première entrevue, où il ne fut point question d'affaires, dura cependant près de trois heures. Le Nabab, en la terminant, demanda à Suffren un entretien particulier et le pria d'accepter un déjeuner pour le lendemain.

« Il se leva ensuite; toute sa Cour l'imita, et il reconduisit le commandeur jusqu'à la sortie de sa tente. Les mêmes honneurs qu'il avait reçus à son arrivée lui furent rendus à son départ. Le général de la cavalerie, ainsi que plusieurs seigneurs, l'accompagnèrent jusqu'à la tente qui lui avait été préparée non loin de celle

1. Habit à la mauresque, en étoffe d'or.

2. La roupie vaut de 2 fr. 50 à 3 francs.

d'Haïder, et où une garde d'honneur était mise auprès de sa personne.

« Le 27, au moment de son réveil, Suffren vit entrer dans sa tente le général de la cavalerie, qui venait lui donner le « salam » de la part de son souverain et lui renouveler l'invitation qu'il lui avait faite la veille. Les capitaines de l'escadre étant retournés à bord de leurs vaisseaux le soir même de l'entrevue, le commandeur, accompagné seulement de son major et de M. Piveron de Morlat, l'envoyé de France, se rendit auprès d'Haïder-Ali. Le déjeuner était préparé dans une tente particulière ; il se composait de mets apprêtés à la turque, et, par une attention délicate, le Nabab avait fait disposer le service, et surtout les sièges, à la manière européenne. Pendant le repas il s'entretint constamment avec Suffren, par l'entremise de M. Piveron. Ses combats contre l'escadre anglaise firent le sujet de la conversation, et il ne cessa de lui témoigner son admiration sur son infatigable activité et sa brillante valeur.

« Le déjeuner terminé, Haïder-Ali invita le commandeur à passer dans sa tente, et là ils eurent ensemble un entretien particulier qui dura plusieurs heures. Le Nabab lui fit l'exposé de ses plans de campagne contre les Anglais, de ses projets de les chasser de l'Inde avec le secours de la France ; mais, en même temps, il ne lui dissimula pas ses inquiétudes causées par les conquêtes que l'armée anglaise avait récemment faites dans son pays de la côte de Malabar, et dans ses propres domaines, ses craintes sur la défection des Mahrattes, qui, disait-il, finiraient par s'allier aux Anglais contre lui et

pourraient le mettre dans un grand danger, si les troupes françaises, aux ordres de M. de Bussy, n'arrivaient promptement à la côte.

« La franchise militaire et la noblesse que mit Suffren dans ses réponses, l'intérêt qu'il témoigna au Nabab pour tout ce qui pouvait tendre à l'accomplissement de ses desseins et à l'accroissement de sa puissance, l'empressement qu'il lui montra de retourner promptement à la mer pour aller combattre les Anglais, l'assurance positive qu'il lui donna de la prochaine arrivée des secours envoyés par le roi de France, charmèrent Haïder-Ali et lui inspirèrent pour l'amiral une estime et une confiance sans bornes. Cette entrevue se termina avec le même cérémonial que la première, et le commandeur, en annonçant au Nabab le projet qu'il avait de retourner le soir à Gondelour, lui proposa de venir jusqu'à la côte pour jouir du spectacle de son escadre pavoisée et dans toute la pompe dont les vaisseaux sont susceptibles.

« Haïder s'en défendit par un compliment aussi flatteur que spirituel, en répondant à l'amiral qu'il ne s'était déplacé que pour avoir le plaisir de le voir, et qu'il ne lui restait plus rien à désirer. Alors, oubliant entièrement la morgue ordinaire aux souverains de l'Asie, il reconduisit le commandeur jusqu'au delà de sa tente, et lui dit : « Adieu, monsieur de Suffren ; heureux le souverain qui possède un sujet aussi précieux que vous !
« J'espère que vous reviendrez bientôt couvert de nouveaux lauriers. Je ne puis vous exprimer le désir que
« j'en ai et la confiance que vous m'avez inspirée ».

« Cet épisode de la vie de Suffren sera à jamais mémorable dans les fastes de l'Inde ; car il est sans exemple qu'un des plus puissants souverains de ce pays se soit déplacé de plus de 40 lieues, avec une armée de 80,000 hommes, dans le seul but de donner un témoignage de son estime à un général étranger¹ ».

Le 21 août, Suffren reçut une lettre par laquelle il apprenait que le Grand-Maître de Malte lui annonçait sa promotion au grade de bailli, et, le 23, il mouilla en vue de Trinquemalé. En cinq jours il s'empara de cette place forte, qui lui donnait enfin un bon port d'hivernage et une excellente base d'opérations à proximité de l'Inde. Le 3 septembre, l'amiral Hughes, arrivé trop tard au secours de Trinquemalé, fut attaqué en vue de cette ville par Suffren et fut battu pour la quatrième fois.

Le 22 décembre 1782, Haïder-Ali était mort et avait été remplacé par son fils Tippou-Saïb, qui resta notre allié et fut l'adversaire le plus énergique et le plus redoutable que les Anglais aient rencontré dans l'Inde. Bussy arriva enfin, avec 2,500 hommes seulement, et alla se joindre à Tippou-Saïb. Pendant ce temps, l'amiral Hughes vint bloquer Gondelour.

Aussitôt que le bailli de Suffren en fut informé, il marcha contre sir Hughes qui leva immédiatement le blocus et se retira à la hâte (17 juin 1783), refusant le combat que son adversaire lui offrait. Obligé enfin d'accepter la bataille (29 juin), il la perdit encore. C'était

1 HENNEQUIN, *Biographie maritime*, II, 306.

la cinquième victoire de Suffren. Le bailli débarqua alors une partie de ses équipages pour les joindre aux troupes de Bussy et de Tippou-Saïb, et l'armée anglaise allait être presque certainement vaincue, lorsqu'une frégate anglaise arriva, portant la nouvelle que les préliminaires de la paix avaient été signés à Versailles. Les Américains, en signant avant nous la paix avec l'Angleterre, nous avaient laissés seuls aux prises avec elle, et avaient forcé Louis XVI à traiter au moment où il allait recueillir les fruits de ses victoires¹. Suffren et Bussy durent arrêter les hostilités; Tippou-Saïb fut abandonné, et les Anglais allaient bientôt devenir les maîtres de l'Inde entière.

La paix de Versailles fut signée le 3 septembre 1783. Ce traité ne rapporta pas à la France ce qu'elle devait attendre d'une guerre aussi heureuse. Le Canada, que les Américains ne nous avaient pas permis d'attaquer, restait aux Anglais. L'Inde non plus ne nous revint pas, parce que le gouvernement français n'eut pas le

1. Ces Anglais d'Amérique, aussi égoïstes que ceux d'Europe, avaient joué M. de Vergennes, et abusé de sa confiance en leur bonne foi et leur reconnaissance.

M. de Vergennes, trompé par Franklin, écrivait, le 19 décembre 1782 : « Jugez de ma surprise quand, le 29 novembre, Franklin est venu m'apprendre que les articles étaient signés, contrairement à la promesse verbale et mutuelle que nous nous étions donnée de ne signer qu'ensemble... Si le Roi avait montré aussi peu de délicatesse que les commissaires américains, il y a longtemps qu'il aurait signé avec l'Angleterre une paix séparée ».

Il aurait fallu le faire si on y avait trouvé avantage. Il n'y a pas de reconnaissance en politique, il n'y a que des intérêts. De récents exemples le prouvent aux plus incrédules.

temps de faire le dernier effort, les Américains, comme on vient de le dire, ayant fait la paix avant nous, et l'état des finances ne permettant pas au gouvernement de supporter seul le poids de la guerre. En Europe, cependant, la honteuse stipulation du traité d'Utrecht (1713) relative à la destruction de Dunkerque, stipulation renouvelée aux traités d'Aix-la-Chapelle (1748) et de Paris (1763), fut enfin détruite : les fortifications de Dunkerque furent relevées et le port rétabli.

Les Etats-Unis étaient reconnus indépendants par l'Angleterre, qui allait trouver en eux des rivaux sérieux. — L'Angleterre cédait à la France Sainte-Lucie et Tabago; mais la France lui rendait la Grenade, Saint-Vincent, la Dominique¹, Saint-Christophe, Nièves et Montserrat. — L'Angleterre cédait à la France le Sénégal et Gorée; mais la France lui rendait la Gambie. — L'Angleterre rendait à la France Pondichéry, Karikal, Chandernagor et les comptoirs de Surate et d'Orixa; mais la France abandonnait Tip-pou-Saïb, qui continua la guerre et obtint une paix honorable, mais de courte durée.

Pondichéry nous était rendu, mais à quelles conditions ! et il faut dire que c'est encore à ces conditions, stipulées à la paix de Paris en 1763 et renouvelées en 1783, que nous l'occupons actuellement. La ville, démantelée, ne doit pas être fortifiée de nouveau ; elle est entourée d'une haie pour empêcher les tigres et autres

1. Si importante par sa situation entre la Martinique et la Guadeloupe.

bêtes féroces d'y entrer; mais cette barrière ne doit pas être une haie vive, la végétation luxuriante de l'Inde pouvant la transformer bientôt en une sorte de muraille impénétrable, qui serait un obstacle assez sérieux en cas de guerre. La haie est donc une haie morte, qu'on peut incendier aisément. La France n'a pas le droit d'avoir une garnison à Pondichéry, seulement quelques troupes de police; et quand, sous Napoléon III, la révolte des Cipayes éclata, et que les Indiens massacraient presque partout les Européens, la France, pour garantir la sécurité des colons de Pondichéry, fut obligée de demander à l'Angleterre la permission de faire venir de la Réunion un bataillon d'infanterie de marine! Chandernagor obtint, à la paix de Versailles, l'autorisation de s'entourer d'un fossé pour l'écoulement des eaux! Les victoires de Suffren et le sang de ses matelots n'avaient pas suffi pour effacer les honteuses conditions du traité de 1763, qui ont été renouvelées aux traités de 1815, lesquels règlent encore l'état de ce que nous appelons l'Inde française.

Ajoutons, pour finir " " du traité de Versailles, que l'Angleterre céda l'Espagne la Floride et Port-Mahon, ce qui rendait à Toulon son entière liberté d'action; l'Espagne remettait les îles Bahama aux Anglais. — Enfin, la Hollande céda Négapatam à l'Angleterre.

Le bailli de Suffren revint à Toulon le 26 mars 1784. On lui fit à la Cour l'accueil le plus honorable. Quand il vint à Versailles se présenter à Louis XVI, à son entrée dans la salle des Gardes, le maréchal de Castries,

ministre de la marine, dit : « Messieurs, c'est M. de Suffren », et les gardes de se lever et de lui faire cortège jusqu'au cabinet du Roi.

Louis XVI, la Reine et les princes le comblèrent d'éloges; le Roi le fit chevalier du Saint-Esprit, et créa spécialement pour lui une charge de vice-amiral, qui devait être supprimée à la mort du bailli de Suffren.

Elle ne tarda pas à arriver. M. de Suffren se battit en duel, à Versailles¹, avec le prince de Mirepoix, qui le blessa mortellement. Le prince avait deux neveux, officiers de marine, qui avaient été punis pour un acte d'indiscipline. M. de Mirepoix pria l'amiral, qui était son ami, d'intercéder en leur faveur, et l'amiral, dont la sévérité était extrême, refusa d'employer son crédit en faveur de ces deux jeunes officiers qu'il traita injurieusement. M. de Mirepoix prit fait et cause pour ses neveux, provoqua l'amiral et le blessa mortellement d'un coup d'épée dans le ventre².

M. de Suffren mourut le 8 décembre 1788.

1. Au bout de la pièce d'eau des Suisses, derrière le cavalier Bernin.

2. JAL, *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire*, p. 1155. — CUNAT, *Histoire du bailli de Suffren*. — Voir aussi HENNEQUIN, *Essai historique sur la Vie et les Campagnes du bailli de Suffren*.

XXV

LA PÉROUSE

CHEF D'ESCADRE.

Campagne de la baie d'Hudson (1782).

Jean-François Galaup, comte de la Pérouse, naquit à Albi en 1741. De bonne heure il eut l'idée d'être marin et surtout de devenir à son tour un navigateur célèbre. A quinze ans il entra au service comme garde de la marine (1756), au moment où la guerre commençait avec l'Angleterre. En 1759, il était embarqué sur *le Formidable*, l'un des vaisseaux de l'amiral de Conflans, et se trouva à la bataille de Belle-Isle ou de « Monsieur de Conflans ». *Le Formidable* fut l'un des quelques bâtiments qui se défendirent vaillamment ; il fut pris par les Anglais. La Pérouse s'était conduit avec bravoure et fut blessé grièvement. En 1764 il devint enseigne de vaisseau, et lieutenant en 1777.

Pendant la guerre d'Amérique, il servit sur la flotte du comte d'Estaing et prit part au combat de la Grenade et à la bataille livrée à l'amiral Byron (1779).

Nommé capitaine de vaisseau en 1780, La Pérouse fut chargé en 1782 d'aller détruire les établissements anglais de la baie d'Hudson. Il partit avec un vaisseau et deux frégates, et emmena avec lui 250 soldats d'infanterie, 40 artilleurs, 4 canons de campagne et 2 mortiers.

Parti du Cap-Français à la fin de mai 1782, il traversa le détroit d'Hudson, malgré les glaces qui endommagèrent fortement ses bâtiments, et s'engagea dans la baie avec le désir d'aller au fort du Prince-de-Galles et de l'enlever. Ces parages ne sont navigables qu'en juillet et août, et encore au milieu de mille dangers que font courir les glaces et les brumes. Le 8 août, La Pérouse arriva au fort, qui se rendit à première sommation. On le brûla. Parmi les objets pris dans le fort, se trouvait le manuscrit de la relation de l'important voyage de Samuel Hearne (1770-71) dans les contrées septentrionales de l'Amérique. La Pérouse rendit ce manuscrit à son auteur, à la condition qu'il le publierait, condition qui fut exécutée en 1795¹.

Le 11 août, l'expédition se dirigea sur le fort York et y arriva le 20, après une navigation très dangereuse. Le 21, on débarqua, et, après avoir fait plusieurs lieues dans la vase et les marais, le fort capitula à première sommation, et fut brûlé comme le premier. Pendant ce temps de violents coups de vent éclataient sur nos vaisseaux et les mettaient en danger de périr.

1. La compagnie de la baie d'Hudson aurait sans doute gardé pour elle la relation du voyage de Hearne.

Beaucoup d'Anglais s'étaient enfuis dans les bois pour éviter d'être faits prisonniers ; La Pérouse pensa aux privations auxquelles cette résolution les exposait, et poussé par un de ces sentiments de générosité et de pitié qui ne se rencontrent que parmi nous, il leur laissa, avant de partir, des vivres, des armes, des munitions et des voiles pour se faire des abris.

La campagne de la baie d'Hudson, si heureusement accomplie au milieu de difficultés de toutes sortes, donna à La Pérouse la réputation d'un habile navigateur. Aussi, quand Louis XVI, en 1783, voulut faire exécuter un voyage d'exploration autour du monde, La Pérouse lui fut-il désigné comme l'officier le plus capable de commander l'expédition.

Louis XVI voulait compléter les découvertes de Bougainville et du capitaine Cook ; il avait lu beaucoup de voyages et s'intéressait à la géographie, alors en honneur parmi nous, grâce aux travaux de Delisle, de Buache, de Danville, de Robert de Vaugondy. Les instructions données à La Pérouse furent rédigées par M. de Fleurieu et annotées en marge par le Roi lui-même, soit pour les modifier, soit pour les compléter. L'Académie des sciences, l'Académie de médecine remirent des Mémoires contenant de nombreuses questions à résoudre. La politique, le commerce, les sciences physiques et naturelles, l'astronomie devaient être l'objet d'études sérieuses ; rien n'avait été négligé de ce qui pouvait servir aux progrès de la navigation et de la géographie. On donna à La Pérouse un nombreux état-major de savants distingués : Louis Monge,

astronome¹, M. de Monneron, capitaine du génie, Bernizet, ingénieur-géographe, Rollin et Laveaux, chirurgiens, Lepaute-Dagelet, astronome, Dufresne, naturaliste, de la Martinière, botaniste, M. de Lamanon, physicien, météorologiste et minéralogiste, l'abbé Mongez, physicien, et le P. Receveur, naturaliste, tous deux aumôniers de l'expédition, Duché de Vancy, dessinateur de paysages et de figures, Prévost l'oncle et Prévost le jeune, dessinateurs pour la botanique, Collignon, jardinier botaniste, Guéry, horloger. « L'Angleterre contribua à cette expédition, et l'Amirauté envoya en France les instruments qui avaient servi au capitaine Cook pour être confiés à La Pérouse² ».

Deux frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, furent mises à la disposition de La Pérouse; on y embarqua 249 personnes. Le chef de l'expédition monta sur *la Boussole*; son second, le capitaine de Langle, commandait *l'Astrolabe*³.

La Pérouse mit à la voile le 1^{er} août 1785.

Après avoir doublé le cap Horn, il alla à l'île de Pâques et aux îles Sandwich, et explora ensuite toute la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, entre le mont Saint-Elie et Monterey, ville maritime du Mexique. Vingt et un officiers et matelots périrent à la

1. Louis Monge était le frère de Gaspard Monge, le célèbre géomètre. Il fut débarqué à Ténériffe et revint en France.

2. HENNEQUIN, *Biographie maritime*, III, 411.

3. Malgré leur titre de frégates, ces deux bâtiments n'étaient que deux flûtes de 500 tonneaux, non doublées en cuivre, lourdes et assez mauvais marcheurs.

baie des Français, en y faisant des sondages. La Pérouse traversa tout l'océan Pacifique jusqu'à Macao; il visita ensuite les îles Philippines et alla explorer la côte nord-est de l'Asie, qui était encore très mal connue. Dans cette partie du voyage, la plus intéressante, La Pérouse fit plusieurs découvertes importantes : il reconnut exactement le littoral de la Mandchourie et le détroit de Sakhalien ou Manche de Tartarie; il découvrit le détroit qui sépare les îles de Yesso (ou Chika) et de Sakhalien (ou Tchoka), que l'on croyait ne former qu'une même terre. On a justement donné le nom de La Pérouse à ce détroit.

Il reconnut que Yesso est séparé de la grande île de Nippon par le détroit de Sangaar; il explora ensuite les Kouriles, traversa le détroit de la Boussole et arriva à la baie d'Avatcha, sur la côte sud-est du Kamtchatka (1787). Il fit alors partir pour la France M. de Lesseps, vice-consul de Russie et interprète pour la langue russe, et le chargea de porter à Paris le journal du voyage, les cartes, les plans et les dessins exécutés jusqu'alors¹. La Pérouse reçut à la baie d'Avatcha les lettres de la Cour de France et sa nomination au grade de chef d'escadre.

La Pérouse se dirigea alors sur les îles des Navigateurs (Samoa), où le capitaine de Langle², le natura-

1. Après un voyage dangereux et pénible, de plus de 16,000 kilomètres, M. de Lesseps arriva à Versailles le 17 octobre 1788. Il fut présenté à Louis XVI. Il avait traversé toute la Sibérie, en plein hiver, soit en traîneaux tirés par des chiens, soit en kibiitka ou voiture non suspendue.

2. Fleuriot de Langle, connu sous le nom du chevalier de

liste Lamanon et 39 officiers et matelots furent égorgés ou grièvement blessés par les sauvages. Il visita ensuite l'archipel des Amis (Tonga) et arriva à Botany-Bay le 26 janvier 1788, d'où il expédia la suite de son voyage et ses dernières lettres, datées des 5 et 7 février 1788. Il annonçait qu'il allait partir pour visiter les îles des Amis, la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides; mais depuis sa lettre du 7 février on n'entendit plus parler de lui.

En 1791, la Société d'histoire naturelle de Paris demanda à l'Assemblée constituante d'envoyer un bâtiment à la recherche de La Pérouse; la requête fut accueillie, et Louis XVI chargea l'amiral d'Entrecasteaux de commander l'expédition, composée des flûtes *la Recherche* et *l'Espérance*. M. de Fleurieu, alors ministre de la marine, rédigea les instructions qui furent données à d'Entrecasteaux, et qui sont un modèle achevé. *La Recherche* et *l'Espérance* étaient deux mauvais bâtiments, marchant mal, ayant un grand tirant d'eau, non doublés en cuivre, en un mot les plus mal choisis pour faire une campagne au milieu des îles, des bas-fonds et des récifs qu'il fallait visiter de

Langle, naquit en 1744. Entré au service en 1758, en qualité de garde de la marine, il ne cessa de naviguer jusqu'en 1771 et devint un habile marin. Elu membre de l'Académie royale de la marine en 1774, il en devint directeur en 1783. Il avait été nommé lieutenant de vaisseau en 1778, et avait pris part à la bataille d'Ouessant, et à l'expédition de La Pérouse, dont il était l'ami, à la baie d'Hudson. A son retour, en 1782, le Roi l'avait nommé capitaine de vaisseau.—Le massacre eut lieu à l'île Maouna. M. de Langle fut l'une des victimes. Quarante-neuf blessés échappèrent aux sauvages.

près, si l'on voulait retrouver les traces de La Pérouse. D'Entrecasteaux emmenait avec lui un personnel nombreux de savants : Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe, La Billardière, Riche et Deschamps, naturalistes, Piron, dessinateur, La Haye, jardinier botaniste, Jouvençy, ingénieur géographe, le Père Pierson, bénédictin, astronome et en même temps aumônier de l'expédition.

Parti de Brest en septembre 1791, d'Entrecasteaux arriva au cap de Bonne-Espérance (janvier 1792), se préparant à cingler vers les terres où La Pérouse devait se rendre, lorsque M. de Saint-Félix, commandant la station française de l'Inde, lui fit parvenir une lettre par laquelle il l'informait que deux capitaines de commerce français, arrivés depuis peu de Java à l'île de France, avaient déclaré tenir du commodore Hunter, de la frégate anglaise *la Sirène*, qu'en passant près des îles de l'Amirauté¹, il avait vu des hommes revêtus d'uniformes français et semblant lui faire des signaux ; mais qu'entraîné par la violence des courants, il n'avait pu ranger la terre d'assez près pour les secourir. M. de Saint-Félix ajoutait, d'après les dires des deux capitaines français, que sans aucun doute ces hommes devaient appartenir aux équipages de La Pérouse. Si le commodore Hunter, qui se trouvait lui-même mouillé au Cap, lorsque d'Entrecasteaux y jeta l'ancre, n'avait pas mis à la voile deux heures après l'arrivée du commandant français, ce dernier aurait pu s'aboucher

1. Au nord de la Nouvelle-Guinée et à l'ouest du Nouvel-Hanovre.

avec lui, et Hunter lui aurait alors réitéré le démenti formel qu'il avait déjà donné à plusieurs personnes du Cap, auxquelles il avait déclaré n'avoir jamais eu le moindre indice du sort de La Pérouse.

D'Entrecasteaux, sur ces renseignements plus que douteux, se décida à changer le plan de campagne qui lui avait été donné, et partit pour se rendre aux îles de l'Amirauté; il y alla en passant au sud de la Nouvelle-Hollande, mouilla à la terre de Van Diémen, à la Nouvelle-Calédonie, au Nouvel-Hanovre, et arriva aux îles de l'Amirauté en juillet 1792; il ne trouva rien de ce qu'il cherchait, et alla relâcher à Amboine pour reposer ses équipages. D'Entrecasteaux explora ensuite les côtes occidentales et méridionales de la Nouvelle-Hollande, et la côte méridionale de la terre de Van Diémen; Beautemps-Beaupré fit des levés, et les naturalistes formèrent de précieuses collections dans tous ces parages jusqu'alors si peu connus. L'expédition se dirigea sur la Nouvelle-Zélande, toucha aux îles des Amis, à la Nouvelle-Calédonie, et arriva enfin aux îles Santa-Cruz ou de la Reine-Charlotte, sur les récifs desquels les vaisseaux de La Pérouse avaient échoué.

D'Entrecasteaux explora la plupart de ces îles, moins l'île de la Recherche, qu'il se contenta de voir à douze lieues de distance, le vent l'empêchant d'aborder; c'était justement l'île de Vanikoro, où La Pérouse avait fait naufrage, et sur laquelle vivaient encore deux Français. On alla aux îles Salomon¹ et à l'archipel de la

1. Îles Arsacides de Surville.

Louisiade, où d'Entrecasteaux mourut du scorbut et de la dyssenterie (20 juillet 1793). M. d'Auribeau prit alors le commandement de l'expédition et conduisit ses bâtiments à Sourabaya, dans l'île de Java. Le voyage d'exploration était terminé, sans qu'on eût obtenu le moindre renseignement sur le sort de La Pérouse. On ne devait avoir des nouvelles de son sort que trente-deux ans après.

Le capitaine anglais Dillon, commandant *le Saint-Patrick*, ayant eu l'occasion de visiter, en 1826, l'île de Tucopia, en rapporta une garde d'épée en argent, qui se trouvait entre les mains des insulaires, et qu'on jugea provenir d'une famille française. Un témoignage matériel, si important, joint à quelques renseignements obtenus par le capitaine Dillon et communiqués à la Compagnie des Indes à Calcutta, engagea celle-ci, dans un but purement philanthropique, à envoyer sur les lieux le navire *la Research*, dont le commandement fut confié au même capitaine Dillon, avec la mission de faire les recherches les plus exactes pour découvrir le lieu où les vaisseaux de La Pérouse avaient pu périr, et de recueillir les naufragés qui existeraient encore. Il fut accompagné dans ce voyage par notre compatriote M. Chaigneau, alors en mission dans l'Inde. On va lire la lettre si intéressante, dans laquelle Dillon rend compte de sa mission¹.

« Le 5 septembre 1827, j'aperçus Tucopia, et j'en-

1. Publiée dans le 73^e Bulletin de la Société de Géographie.

voyai à terre Martin Busshart pour se procurer des interprètes et ramener à bord un Lascar, qui avait visité Mannicolo (Vanikoro). Vers le soir, l'embarcation revint avec le Lascar et un petit chef nommé Rathea, ayant à peu près dans l'île le même rang qu'un écuyer en Angleterre; il nous offrit ses services comme pilote et interprète pour Mannicolo. Je fis tous mes efforts pour engager le Lascar à m'accompagner; mais ce fut en vain: il persista, comme il avait fait à mon premier voyage, à ne point vouloir quitter sa femme, ses amis, et sa patrie d'adoption. Cet homme est né à Surate. A notre première entrevue, nous ne pouvions nous entendre; son langage était un mélange d'anglais, de bengalais et des langues des îles Fidji (Viti) et de Tucopia.

« J'appris de lui qu'il y avait six ans qu'il avait visité, dans un canot tucopien, l'île de Mannicolo: à cette époque, vivaient dans l'île deux hommes blancs âgés, qui faisaient partie des équipages des vaisseaux naufragés dans cette île; il avait vu aussi quelques débris du naufrage, tels que des pièces de fer, des canons de cuivre, etc.

« La nuit approchant, je me contentai de courir des bordées jusqu'au lendemain matin 6, et j'envoyai à terre les dessinateurs, avec Martin Busshart et une autre personne, pour recueillir parmi les insulaires tous les objets ayant appartenu aux vaisseaux naufragés à Mannicolo, et qu'ils pouvaient avoir en leur possession. Les embarcations revinrent dans l'après-midi avec tous les objets qu'elles purent se procurer. La poi-

gnée qui en fait partie appartient à l'épée dont je rapportai la garde à Calcutta sur *le Saint-Patrick*.

« Je laissai en ces lieux une lettre pour le capitaine Dumont-d'Urville, lui indiquant les moyens de me rencontrer. Ayant terminé tout ce que j'avais à faire à Tucopia, je mis, dès le soir même, à la voile pour Manicolo, et le pilote se dirigea sur une étoile brillant à l'ouest. A dix heures du lendemain matin, je me trouvais à moitié hauteur de l'île. A midi, nous n'en étions éloignés que de trois ou quatre lieues : je pouvais apercevoir que l'abord de l'île était excessivement dangereux, à cause des bancs de sable et des nombreux récifs, dont les uns étaient à fleur d'eau, et les autres couverts de deux ou trois brasses d'eau. Le jour était trop avancé pour envoyer des canots chercher un mouillage; je passai donc la nuit à faire des bordées en tous sens devant l'île. Le lendemain matin, 8 septembre, dès la pointe du jour, j'envoyai à terre deux embarcations armées dans lesquelles étaient Martin Busshart et Rathea pour reconnaître un port et ouvrir des communications amicales avec les insulaires; ils revinrent une heure après la nuit close. Ils nous annoncèrent qu'ils avaient découvert un port dont l'entrée n'était pas très difficile. L'officier que j'avais chargé de cette mission m'informa de plus, qu'en doublant une pointe de l'île, les bateaux s'étaient trouvés en face d'un village, dont les habitants, à leur vue, avaient aussitôt fait retentir leurs instruments de guerre, et, armés d'arcs et de flèches empoisonnées, étaient accourus sur le rivage, où ils avaient commencé leurs

danses guerrières. Rathea, le Tucopien, les harangua cependant dans le langage de Mannicolo, et leur dit de ne point s'alarmer; qu'il leur amenait un vaisseau chargé de colliers et de couteaux, et qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des blancs; qu'ils n'étaient pas des esprits, mais des habitants d'autres terres, qui faisaient des présents à tous les chefs des peuplades qu'ils visitaient. Ce discours les tranquillisa, ils furent chercher leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, qui s'étaient réfugiés dans les bois pour échapper à ceux qu'ils regardaient comme venus pour envahir leur pays. Ils invitèrent Rathea à venir à terre, le recurent avec douceur et le prièrent de faire descendre un matelot sur le rivage, afin qu'ils pussent s'assurer qu'il était homme comme eux.

« Martin Busshart saisit l'occasion de les convaincre en s'élançant sans crainte sur le rivage; ils l'accueillirent avec des manières amicales, examinant avec un soin minutieux ses membres et sa peau, et restèrent tous persuadés qu'il n'était réellement qu'un homme. Des présents, tels que colliers, boutons, furent distribués aux insulaires, qui promirent à leur tour de venir visiter le vaisseau le jour suivant. Jusqu'au 12 septembre, nous nous occupâmes à chercher un meilleur abri; mais, n'en trouvant pas, je jetai l'ancre, le 13, dans le port premièrement découvert. La saison des pluies avait déjà commencé, et le climat était malsain. Plusieurs Européens de mon bord étaient atteints de la fièvre, qui ne les quitta qu'après notre départ de la Nouvelle-Galles du Sud.

« Je fis plusieurs questions aux habitants, relativement aux deux hommes blancs laissés à Mannicolo, et les plus vieux d'entre eux me donnèrent les détails suivants sur les vaisseaux qui les avaient amenés.

« Lorsque les vieillards n'étaient encore que des enfants, il s'éleva pendant une nuit un ouragan furieux, qui renversa les toitures de leurs cabanes, brisa leurs arbres fruitiers, exerça dans l'île de grands ravages : deux grands vaisseaux se perdirent sur la côte sud-ouest de l'île, près des villages de Wannow et de Priow ; l'un d'eux s'engloutit, et l'autre se brisa contre les écueils. Les esprits qui montaient le dernier vaisseau rassemblèrent sur le rivage, à Priow, plusieurs objets qui leur servirent à construire un petit navire à deux mâts, sur lequel ils s'embarquèrent, laissant derrière eux deux de leurs compagnons. J'étais sur les lieux où ce petit navire fut construit.

« Ces hommes étaient connus des insulaires sous le nom de *Mava*. L'un d'eux mourut environ trois ans et demi avant mon arrivée ; l'autre demeurait avec le chef de tribu des Pawcories ; il suivit son protecteur dans la guerre, où celui-ci, ayant été vaincu, fut contraint, pour son salut, de fuir dans une des îles voisines ; l'homme blanc, son ami, l'accompagna dans ce voyage. Cet événement arriva une saison et demie (ou un an et demi, car ils calculent leur année d'après le retour de deux saisons, froide ou chaude), avant mon arrivée. Depuis ce temps, on n'a plus entendu parler de la tribu des Pawcories. Les naturels de Mannicolo rapportaient que de grandes guerres avaient eu lieu entre les blancs

et les habitants de la côte ouest et sud-ouest de l'île, et que, pendant les guerres, cinq des chefs de Wannow et quarante de leurs hommes avaient été tués.

« Nous jetâmes l'ancre à l'est de l'île, dans la baie de W. B. Bayley, et nous apprîmes bientôt que les peuplades voisines étaient généralement en guerre avec celles qui habitaient la partie ouest et sud-ouest de l'île; qu'ils ne se mêlaient pas des différends de leurs ennemis avec les blancs, et qu'ils n'avaient vu aucun des naufragés.

« Les naturels de la côte en vue de notre mouillage communiquaient volontiers tous les détails qu'ils connaissaient sur le malheureux événement, tandis qu'il en était tout autrement de ceux qui habitaient la partie voisine du lieu du naufrage. Ils étaient bien moins portés à répondre à nos questions, s'excusant sur ce que tous ceux qui pouvaient se rappeler cet événement étaient morts; mais ce n'était qu'une réponse évasive, car la contenance débile, les cheveux blancs et l'âge avancé de ceux qui se servaient d'un pareil subterfuge, me prouvaient assez qu'ils avaient bien pu être témoins oculaires. Le fait est que les habitants de Wannow et Priow me regardaient avec jalousie et soupçon; ils craignaient que je ne vinsse pour leur demander satisfaction des cruautés qu'ils avaient sans doute exercées sur les malheureux naufragés.

« Je partis de Mannicolo le 8 octobre, avec l'intention de visiter les îles sous le vent, pour chercher le Français qui avait pris la fuite avec la tribu des Pawcories ».

Le capitaine Dillon fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Un décret de l'Assemblée constituante, de 1791, promettait une récompense au marin qui, le premier, découvrirait des traces du naufrage de La Pérouse; en conséquence le gouvernement français accorda au capitaine 4,000 fr. de pension et 10,000 fr. d'indemnité pour ses dépenses personnelles¹.

Pendant ce temps, Dumont-d'Urville avait été chargé, en 1826, du commandement de la corvette l'*Astrolabe*, et de faire un nouveau voyage d'exploration dans le Grand océan, et ses instructions lui prescrivaient de faire tous ses efforts pour préciser le lieu où La Pérouse avait fait naufrage. Il avait déjà parcouru une partie de l'Océanie quand il apprit, à Hobart-Town, les découvertes de Dillon. Il partit aussitôt pour les Nouvelles-Hébrides, et c'est le récit de son séjour à Vanikoro que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Rade de Batavia, à bord de l'*Astrolabe*,
le 31 août 1828.

« Nous quittons Hobart-Town le 5 janvier au matin jouissant tous d'une santé parfaite et livrés aux plus flatteuses espérances; d'excellents vivres, nos grelins et nos ancres remplacés garantissaient notre salut, même au milieu des îles les plus malsaines et des fonds les plus dangereux; enfin le moral de l'équipage, jus-

1. Tous les objets recueillis par le capitaine Dillon ont été placés au musée de la Marine avec ceux qui furent recueillis peu de temps après par le capitaine Dumont d'Urville.

qu'alors vivement ébranlé par les épreuves terribles auxquelles nous n'avions pour ainsi dire échappé que par miracle, semblait se ranimer par degrés, et je comptais sur des succès presque certains.

Arrivé à l'île Tikopia, Dumont-d'Urville y trouva le Prussien Buchert, qui avait beaucoup servi au capitaine Dillon et qui consentit à s'embarquer sur *l'Astrolabe*, si on lui permettait d'emmener sa femme, Nouvelle-Zélandaise.

« Je le lui accordai, dit Dumont-d'Urville, quoique au fond cette proposition ne me fût pas du tout agréable. J'envoyai les naturalistes¹ et quelques officiers dans un canot, visiter l'île et les naturels ; je passai la nuit en panne, à très petite distance, et le lendemain, pour faire route, j'attendis le retour de Buchert. Mais il avait changé d'avis dans la nuit ; il refusa net d'aller à Vanikoro, sous prétexte que l'air y était très mauvais, et que la fièvre y faisait périr tous les étrangers ; et tous les naturels que je me fis désigner comme les plus susceptibles de m'être utiles par leur expérience et leur influence refusèrent également, témoignant par des gestes non équivoques que la fièvre et ses frissons y tuaient tout le monde. Un témoignage aussi unanime, joint à ce que Dillon avait écrit de la Nouvelle-Zélande, ne nous laissait aucun doute sur les dangers que nous allions nous-mêmes y courir ; mais une pareille considération ne pouvait me retenir, quand les lois du devoir,

1. MM. Quoy, Gaymard, Lesson.

et plus encore celles de l'honneur, m'appelaient impérieusement sur ces plages redoutables.

« Enfin, je fus réduit à garder deux Anglais, déserteurs d'un navire baleinier, et qui résidaient à Tikopia depuis huit à neuf mois, ainsi que cinq naturels qui avaient laissé partir leurs pirogues et n'avaient aucun moyen de regagner leur île. Ceux-ci, gens du peuple et dépourvus d'intelligence, ne pouvaient m'être utiles, et l'humanité seule me força de les laisser à bord et de les y nourrir jusqu'à la première terre ; mais l'un des deux Anglais, nommé Hambitton, parlait assez couramment la langue de ces îles, et me parut disposé à nous rendre tous les services qui dépendaient de lui. Ainsi je me consolai de n'avoir pu gagner Buchert, qui eût fini sans doute par élever des prétentions ridicules, et m'eût été fort incommode avec sa Zélandaise.

« Sur les renseignements donnés par les naturels de Tikopia, je fis mettre le cap à l'Ouest-Nord-Ouest, et quoique singulièrement retardés par les calmes, dès le lendemain au soir nous aperçûmes très distinctement, au coucher du soleil, le sommet des îles Vanikoro. De bonne heure, le 14 février, nous fûmes à 4 ou 5 milles de la pointe orientale, et je commençai à prolonger de très près les récifs qui ceignent toute la côte du sud, cherchant attentivement un passage par où nous pussions pénétrer. Ce jour, nos efforts furent inutiles, et le vent ayant tourné à l'ouest, j'en profitai pour tourner sur mes pas et me replacer à l'est de l'île. Le lendemain au matin, j'envoyai le grand canot à terre, sous les ordres de M. Lottin, vers un grand enfoncement sur la partie

orientale; par le moyen d'Hambitton, cet officier apprit que Dillon était entré par l'est et sorti par le nord de Vanikoro, et il se fit désigner les endroits où il avait mouillé. Il apprit aussi que les récifs où périrent les deux vaisseaux *wacu mara*¹ se trouvaient du côté opposé de l'île.

« Les vents d'ouest persistant et ne permettant pas d'entrer dans la baie, que les récifs resserrant beaucoup de chaque côté, je voulus mettre à profit ce retard pour chercher l'île Taumako, célèbre par le voyage de Quiros, et dont les géographes ni les navigateurs n'ont pu retrouver la position...

Après avoir cherché et n'avoir rien trouvé, Dumont-d'Urville revint à Vanikoro, le 19.

« Après avoir de nouveau fait explorer la baie de l'est, que je nommerai baie de Tevai, le 21, je me déterminai à y conduire la corvette, et le soir elle fut amarrée dans un petit havre entre des récifs, que nous avons appelé havre Docili. Cette baie, entièrement exposée aux vents et aux houles de l'est, était loin de nous offrir un mouillage assuré; mais je ne songeai qu'à l'importance des motifs qui m'y appelaient, et je fermai les yeux sur les dangers que *l'Astrolabe* pouvait y courir. Par bonheur, le temps fut constamment beau durant le séjour que nous y fîmes, et nous n'y eûmes pas le plus léger sujet d'inquiétude.

1. *Mara* est le nom que donnèrent les naturels aux compagnons de La Pérouse ainsi qu'à nous.

« Dès le 23 février, j'expédiai M. Gressien avec plusieurs autres officiers vers les récifs de Vanou et de Païou¹. Le grand canot qui les portait était armé en guerre et pourvu de vivres pour trois jours, au cas où les naturels auraient voulu l'attaquer, et où le vent eût retardé son retour. M. Gressien revint le lendemain à midi, après avoir fait le tour entier de l'île, et s'être procuré par échange quelques objets peu importants du naufrage. Partout les naturels s'étaient montrés plus effrayés qu'entrepreneurs; ils répondirent vaguement et d'une manière évasive à toutes les questions relatives aux vaisseaux perdus, et ne voulurent point indiquer le lieu où l'on en voyait encore des vestiges.

« Cet essai ne me parut pas satisfaisant, d'autant plus que par les questions que j'avais moi-même adressées aux naturels de Tevai et de Manevai, les deux villages les plus voisins de notre mouillage, il me paraissait constant que les vaisseaux avaient péri près de Païou, et qu'il en existait encore des traces. Aussi, dès le 26, à trois heures du matin, M. Jacquinot et quatre personnes de l'état-major repartirent dans le grand canot pour Vanou, et revinrent le soir à onze heures.

« Après diverses tentatives inutiles, la vue d'un morceau de drap écarlate séduisit tellement un de ces sauvages, qu'aussitôt il conduisit le grand canot au lieu même où périt l'un de ces malheureux bâtiments. Nos gens virent disséminés au fond de la mer, à trois ou quatre brasses sous l'eau, des ancres, des canons, des

1. Où avait eu lieu le naufrage.

boulets, des saumons, etc., et surtout une immense quantité de plaques de plomb, seuls témoins durables de cette fatale catastrophe. Tout le bois avait disparu, et les objets plus minces en cuivre ou en fer étaient corrodés par la rouille, ou au moins complètement défigurés. M. Jacquinot tenta de soulever une des ancrés ; mais les coraux, qui, depuis quarante ans, avaient constamment bâti tout à l'entour, la retenaient au fond avec tant de force qu'il lui eût été impossible de l'en détacher sans démolir le canot.

« Je pris alors le parti d'y envoyer la chaloupe pour relever au moins une ancre et un canon, afin de les porter en France comme preuves irrécusables des efforts que nous avions tentés et du naufrage de nos infortunés compatriotes. Mais avant d'éloigner la chaloupe du bord, je voulus mouiller le navire dans un lieu sûr et à l'abri de tout événement. La baie intérieure, que je nommerai baie de Manevai, pouvait seule m'offrir cette sécurité, et je me déterminai à y conduire la corvette. Pour cela il fallait traverser un canal étroit, si obstrué de coraux, qu'en certains endroits il n'offrait pas la longueur de *l'Astrolabe*, et sur les bords duquel la mer brisait avec violence : ainsi c'était une entreprise aussi pénible que dangereuse.

« Au mouillage nous n'étions pas restés oisifs : l'eau et le bois avaient été complétés, malgré les chaleurs dévorantes d'un soleil vertical ; et nos petites embarcations sillonnaient chaque jour les baies de Tevai et de Manevai, pour en lever le plan avec toute l'exactitude possible. Nonobstant ces travaux pénibles, tout le

monde se maintint en bonne santé; M. Sainson et le maître d'équipage, seuls malades en y arrivant, s'étaient même rétablis, et nous commencions à rire des puériles frayeurs du Prussien et du peuple entier de Tikopia. Personne ne couchait à terre, et je n'avais permis qu'à M. Gaymard de rester à Nama, avec l'Anglais Hambitton, pour fréquenter de plus près les naturels, les questionner plus aisément, et s'y procurer des lumières plus certaines sur le séjour des Français à Vanikoro, et sur les traces qu'ils auraient pu en laisser.

« Ce fut le 29, au point du jour, que nous démarrâmes du havre Docili pour nous rendre au mouillage de Manevai. Il nous fallut deux journées entières de travaux continuels, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir; il nous fallut élonger, mouiller et relever plus de quarante ancres, tant grosses que petites, par des fonds de 25 à 30 brasses, pour en venir à bout, et ce ne fut pas sans les plus grands périls. Vingt fois je vis la corvette sur le point d'être entraînée et brisée contre les récifs; et là, tout ce que nous aurions pu espérer eût été de nous sauver à la plage, pour y rester à la merci des peuples les plus sauvages et les plus dégoûtants de la Polynésie; nous n'aurions pas même eu la consolation de profiter des débris du naufrage, car, à toucher ces tristes brisants, l'eau prend de suite 8 à 10 brasses de profondeur, et le bâtiment s'y serait englouti sans qu'on en vit rien paraître.

« Enfin, dans la journée du 2 mars, l'*Astrolabe* fut

amarrée derrière le village de Manevai, devant une belle rivière d'eau douce. Ici la baie de Manevai forme un havre très commode, à l'abri des vents, où mouilleraient toute espèce de bâtiments, et où ils pourraient même abattre en carène sans courir aucun risque. Les bords de ce beau bassin sont couverts d'arbres et de plantations, et seraient susceptibles de la plus grande fertilité, si l'on en juge par la facilité avec laquelle ils se prêtent aux faibles efforts des habitants.

« Désormais tranquilles à l'égard de la corvette, le 3 mars à trois heures et demie du matin, la chaloupe armée en guerre et la grande baleinière partirent sous les ordres de MM. Gressien et Guilbert. La mission du premier était de reconnaître avec tout le soin possible les récifs de Païou et de Vanou; et celle de l'autre, de se procurer des objets remarquables du naufrage, tels que canons, ancres, etc. Ils furent deux jours entiers absents du bord, et ne rentrèrent que le 5, à cinq heures et demie du matin. Quoique contrarié par le mauvais temps, M. Gressien exécuta sa reconnaissance; et M. Guilbert, après de grandes difficultés et de violents efforts, qui fatiguèrent et même endommagèrent la chaloupe, parvint à se procurer une ancre de 1,800 livres et un canon court en fonte, du calibre de 8, tous deux corrodés par la rouille et couverts d'une croûte épaisse de coraux, un saumon de plomb et deux pierriers en cuivre.

« Ceux-ci, beaucoup mieux conservés, seront surtout précieux par les numéros d'ordre et de poids qu'ils portent sur leurs tourillons... Par là, en consultant les

archives du parc d'artillerie de Brest, il sera facile de s'assurer, non seulement si ces pièces proviennent de l'expédition de La Pérouse, mais encore de reconnaître à laquelle des deux frégates, *la Boussole* ou *l'Astrolabe* elles ont appartenu. Je ne doute pas un seul instant qu'elles ne soient de fabrique française, et j'ai la conviction morale, fondée sur tout ce que j'ai vu et appris à Vanikoro, que les bâtiments qui s'y perdirent étaient effectivement ceux que commandait La Pérouse ; mais j'avoue que les numéros de ces deux pièces en seront les seules preuves matérielles. Moins heureux que Dillon, aucun des objets que nous avons pu nous procurer ne nous a offert de fleurs de lys. Il est vrai que ce navigateur, arrivé trois mois avant nous sur ces lieux, a pu recueillir des naturels tous ceux qui portaient ces marques intéressantes, et ne nous laisser que ceux d'une moindre importance.

« Du moment où j'eus acquis l'intime persuasion que les bâtiments de La Pérouse avaient péri à Vanikoro, et où je me fus assuré que tous les officiers de l'*Astrolabe*, sans exception, partageaient le même sentiment, je leur communiquai le projet, que j'avais depuis longtemps conçu, d'élever près de notre mouillage, à la mémoire de nos malheureux compatriotes, un monument modeste, mais suffisant pour attester notre passage à Vanikoro, et y laisser un témoignage de nos regrets. Cette ouverture fut avidement saisie par tous mes compagnons de voyage.

« Sur-le-champ, accompagné de plusieurs d'entre eux, je descendis sur le récif qui s'avance en pointe basse

et cerne en partie le havre de Mangadey, et nous choisîmes une petite touffe de mangliers verdoyants pour y placer un cénotaphe. Leurs racines entrelacées devaient consolider sa base, tandis que son chapiteau serait assis sur quatre pieux solidement fixés au sol. Je désignai M. Lottin pour suivre le travail des charpentiers et l'érection de ce monument, qui fut commencé le 6 mars au matin.

« Alors je ne songeai plus qu'à me préparer à une dernière excursion, que je voulais moi-même exécuter vers les récifs du naufrage. Suivi d'Hambitton et muni de cadeaux, je comptais descendre au village de Païou, où les Français paraissent avoir résidé, et, à force de recherches et de questions, me procurer, sur leur séjour et leurs rapports avec les naturels, des renseignements plus positifs que tout ce que j'avais pu obtenir jusqu'alors. J'eusse ensuite essayé de me faire conduire sur le lieu où l'autre navire avait péri, pour m'assurer s'il était réellement impossible d'en rien retirer, ainsi que l'affirmaient les sauvages: c'eût été le dernier des efforts que j'aurais tentés sur Vanikoro; car regardant alors ma mission comme complètement remplie à cet égard, j'eusse appareillé dès que le mausolée aurait été terminé.

« Mais la fortune, qui, jusqu'au retour de la chaloupe, nous avait protégés dans tous nos desseins, nous fut tout à coup infidèle, et tous les contretemps vinrent à la fois fondre sur nous. M. Gaymard n'avait pu se procurer à Nama les renseignements sur lesquels il comptait. Le caractère avide, turbulent et irascible des

naturels lui avait suscité beaucoup d'embarras et de désagréments, et les cinq jours qu'il avait passés au milieu de ces sauvages n'avaient servi qu'à lui donner l'idée la plus défavorable de leurs dispositions. Il n'en avait rapporté qu'un malaise général, qui se prononça dès le soir en fièvre violente, et qui le réduisit à garder le lit. Toutefois, je pensai que ce mal n'aurait point de suite, et ne devait s'attribuer qu'aux fatigues du voyage et aux privations qu'il avait éprouvées.

« D'un autre côté, le temps, assez constamment sec et beau depuis notre arrivée à Vanikoro, se gâta tout à fait. Le vent souffla du nord-ouest au sud-ouest, accompagné de rafales assez fortes, d'orages et de grains pesants. Ces torrents de pluie furent continuels durant huit à dix jours, et nous plongèrent dans une atmosphère de chaleur et d'humidité, qui probablement devint la source des maux dont nous fûmes accablés.

« Dès le 6 au matin, je me sentis fort mal, et le soir même la fièvre se déclara, avec ses frissons et ses brûlantes chaleurs, augmentant d'intensité les jours suivants. Dans l'espace de trois à quatre jours, sept ou huit hommes en furent successivement atteints. Alors j'eusse vivement souhaité pouvoir reprendre la mer ; mais cela m'était impossible avant d'avoir reconnu la passe du nord, et le temps était trop mauvais pour y songer.

« Malgré les progrès de la maladie, les travaux du cénotaphe étaient poursuivis avec vigueur, et le 14 au matin il fut entièrement terminé.

« Consumé par la fièvre, j'étais parvenu au dernier

degré d'affaiblissement, et je pouvais à peine me tenir assis sur le pont. Ainsi j'envoyai M. Jacquinot, à la tête d'une partie de l'équipage, pour procéder à l'inauguration du mausolée. Un détachement de dix hommes armés défila par trois fois à l'entour, et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que, du bord, une salve de vingt et un coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro. Les sauvages, glacés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, et rassemblés près de leurs villages, épiaient avec inquiétude ce que nous allions faire. Après une demi-heure d'attente, leurs deux principaux chefs se décidèrent à venir à bord où je les reçus avec amitié, leur expliquai, par l'organe d'Hambitton, le but de la cérémonie que nous venions de faire, et leur fis des cadeaux pour les engager à respecter notre mausolée comme la maison de Dieu (*Fare atoua*) ; ils le promirent, et accompagnèrent leurs promesses de protestations les plus vives de respect et d'égards pour le Dieu des Français. Mais je compterais peu sur la parole de ces mortels grossiers et stupides, si nous n'avions pas eu le soin de n'employer que des matériaux peu susceptibles de tenter leur cupidité : de sorte que pour le détruire il faudrait qu'ils se donnassent une fatigue sans but, ce qui s'accorderait peu avec leur paresse et leur indolence extrêmes.

« La forme de ce mausolée est celle d'un cube de 6 pieds sur chaque arête, construit en pierre et surmonté par un obélisque quadrangulaire de 6 pieds d'arête. Celui-ci est fabriqué en planches de koudi, que j'avais achetées à la Nouvelle-Zélande. Une des faces

porte une plaque de plomb, sur laquelle nous fîmes graver en caractères très lisibles l'inscription ci-dessous :

A LA MÉMOIRE DE LA PÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS,
L'ASTROLABE, 14 MARS 1828.

« Cependant la fièvre poursuivait ses ravages avec une étrange rapidité : dès le 14 mars, il y avait déjà près de vingt-cinq personnes de *l'Astrolabe* en proie à ses frissons et hors d'état de faire aucun service. Le ciel s'étant un peu embelli, j'avais expédié M. Gressien pour reconnaître la passe la moins dangereuse à suivre à travers les labyrinthes de récifs qui ceignent le nord de Vanikoro : il apporta à cette délicate opération tout le zèle et toute l'exactitude qui le caractérisent ; mais ce ne fut qu'après trois tentatives inutiles qu'il put découvrir un canal praticable, et par lequel *l'Astrolabe* pût sortir avec quelques chances de succès.

« Le 15, nous quittâmes le havre de Mangadey, et nous avançâmes vers la passe du nord ; mais le calme et le vent contraire nous obligèrent à laisser retomber l'ancre au milieu de la baie ; elle ne tarda pas à chasser, et nous nous trouvâmes encore une fois à petite distance des récifs sur lesquels la mer brisait derrière nous. Les circonstances restant les mêmes dans la journée du 16, nous ne pûmes changer de position faute de bras.

« Enfin, le 17 mars, nous profitâmes d'une faible brise du sud au sud-est pour mettre à la voile. Cette manœuvre ne put se faire qu'avec beaucoup de lenteur ; car nous avions alors plus de quarante malades

hors d'état d'agir, et notre extrême faiblesse avait enhardi les naturels au point que, dans la matinée, ils vinrent nous visiter munis de leurs seules armes, pour épier sans doute s'ils ne pourraient nous attaquer à l'improviste et se rendre maîtres du navire. Je me contentai de leur défendre l'entrée du bord, et j'affectai de leur montrer nos armes à feu, qui étaient ordinairement renfermées. Ce spectacle les effraya, et ils quittèrent précipitamment le navire.

« Alors nous nous dirigeâmes vers la passe. A peine avais-je la force de me soutenir pour commander les manœuvres; mais j'avais chargé M. Gressien de diriger notre route; il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid et d'habileté que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par laquelle il nous fallait gagner le large. Ce moment décidait du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre la jetait sur des écueils d'où rien ne pouvait la retirer. Il y a plus : si le mauvais temps nous eût retenus encore quelques jours dans la rade de Manevai, la fièvre eût saisi la plupart des hommes qui restaient sur pied, et dès lors notre perte devenait également inévitable. Aussi, malgré notre détresse, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui d'un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité.

« Avant de poursuivre le récit de notre navigation, Votre Excellence sera sans doute impatiente de connaître le résultat des renseignements que nous pûmes

nous procurer sur le naufrage des Français et leur séjour à Vanikoro.

« Du moment de notre arrivée, ces sauvages naturellement farouches et défiants, comme tous ceux de la race noire océanique, semblaient avoir adopté de concert un système constant de dénégations, et n'opposaient à nos questions que ces réponses : *Je ne sais pas ; je n'ai pas vu ; cela est arrivé il y a très longtemps, et nous l'avons entendu dire à nos pères.* Il paraît évident que leur conduite à l'égard des infortunés qui échappèrent au naufrage ne fut rien moins qu'hospitalière ; et sans doute ils redoutaient que nous ne vinsions pour en tirer vengeance, surtout quand ils apprirent des Anglais et des naturels de Tikopia que nous étions de la même nation que les Maras. Cependant, quand ils se furent assurés que nous n'avions aucune intention hostile, et qu'au contraire nous les comblions d'amitiés et de présents, leur frayeur diminua peu à peu ; quelques-uns devinrent plus communicatifs et répondirent plus volontiers aux questions que je ne cessais de leur répéter. Je m'attachai de préférence aux vieillards qui pouvaient avoir été témoins de ce funeste événement ; et à ceux qui, plus jeunes, paraissaient avoir le plus d'intelligence, être doués d'une mémoire plus lucide, et par là susceptibles d'avoir mieux retenu ce qu'ils avaient appris de la bouche de leurs pères. Au nombre des premiers je citerai Valiko, contemporain du naufrage, et premier chef du village de Vanikoro, qui répondit toujours avec beaucoup d'assurance et de précision à mes demandes ; un chef

très âgé de Manevai, et Moiniba, premier chef religieux du même lieu et mon ami particulier : parmi les autres, Tangavoa et Kavaliki, jeunes chefs très intelligents... En comparant, analysant et discutant leurs différents récits, voici la version la plus vraisemblable que j'aie pu adopter.

« À la suite d'une nuit très obscure, et durant laquelle le vent de sud-est soufflait avec violence, le matin, les insulaires virent tout à coup sur la côte méridionale, vis-à-vis le district de Tanema, une immense pirogue échouée entre les récifs, où elle fut promptement détruite et disparut entièrement, sans qu'on en pût rien sauver par la suite. De ceux qui la montaient, une trentaine seulement purent s'échapper dans un canot et aborder sur l'île. Le jour suivant, les sauvages aperçurent encore une pirogue, semblable à la première, échouée devant Païou ; celle-ci sous le vent de l'île, moins tourmentée par le vent et la mer, d'ailleurs assise sur un fond régulier de 15 à 18 pieds seulement, resta longtemps en place sans être détruite. Tous ceux qui la montaient descendirent à Païou, où ils s'établirent avec ceux de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris de celui qui n'avait pas coulé.

« Les Français, qu'ils nommèrent *Mara*, furent, disent-ils, toujours respectés par les naturels, qui ne les approchaient qu'en leur baisant les mains (cérémonie qu'ils pratiquaient souvent envers les officiers de l'*Astrolabe*). Cependant il y eut de fréquentes rixes ; dans l'une, les naturels perdirent cinq hommes, dont

trois chefs, et les Français deux des leurs. Enfin, après six à sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé, et tous les étrangers quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Quelques-uns affirment qu'il en resta deux, mais qu'ils ne vécurent pas longtemps. A cet égard, il ne peut y avoir aucun doute, et leurs dépositions unanimes prouvent qu'il ne peut exister aucun Français, ni à Vanikoro... ni dans les îles voisines; il n'y a à Sainte-Croix qu'un seul blanc provenant d'un baleinier qui l'y avait laissé il y a quelques années. Ceux de Nitendi conservaient encore le souvenir du passage des vaisseaux de d'Entrecasteaux sur leurs côtes.

« Sans doute M. de La Pérouse, après avoir terminé sa reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au nord et se dirigeait sur Sainte-Croix, comme le lui prescrivaient ses instructions, et comme il nous l'apprend lui-même par son dernier rapport au ministre de la marine, lorsqu'il tomba inopinément sur les terribles récifs de Vanikoro, dont l'existence était entièrement ignorée. Il est probable que la frégate qui marchait devant donna dessus sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut encore le temps de revenir au vent et de gagner le large. Mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage, et peut-être leur chef, à la merci d'un peuple barbare, et sans espoir de revoir leur patrie, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils durent tenter tout ce qui était en leur pouvoir pour arracher leurs compatriotes

au sort qui les menaçait. Ce fut, n'en doutons pas, la cause de la perte du second navire : l'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion ; car, au premier abord, on croirait y trouver une passe entre les récifs, et il est très possible qu'ils aient essayé de pénétrer par là en dedans des brisants, et qu'ils n'aient reconnu leur erreur que quand leur perte fut ainsi consommée.

« Maintenant, s'il m'est permis de hasarder mon opinion sur ce qu'ils devinrent après leur départ de Vanikoro, je pense qu'ils se dirigèrent vers la Nouvelle-Irlande pour gagner les Moluques ou les Philippines par le nord de la Nouvelle-Guinée, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. Ce sera sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourra, par la suite, retrouver quelques indices de leur passage. L'état dans lequel ils se trouvaient ne pouvait guère leur permettre de se hasarder par le détroit de Torrès ; car on doit s'imaginer qu'ils avaient été singulièrement affaiblis par les maladies et leurs combats avec les naturels ».

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction.	v
Le comte du Bourg.	4
Le marquis d'Asfeld	40
Le maréchal de Belle-Isle	49
Chevert.	53
Fischer	72
M. de Grassin	76
M. de la Morlière.	79
Le maréchal de Saxe	81
Le comte de Lowendal	123
Le comte de l'Etanduère	136
Le marquis de la Galissonnière	142
Le marquis de Montcalm.	154
Le maréchal d'Estrées.	175
Le maréchal de Broglie.	188
Le duc d'Aiguillon	207
Le duc de Lévis.	219
Bougainville.	230
Gribeauval.	238

	Pages.
Le comte d'Orvilliers	243
Le marquis de Vaudreuil.	255
Le comte d'Estaing	262
Ducouédic.	275
La Motte-Picquet	289
Le comte de Guichen.	295
Le maréchal de Rochambeau.	300
Le bailli de Suffren.	310
La Pérouse.	324

FIN DE LA TABLE.

Pages.

. 243
. 255
. 262
. 275
. 289
. 295
. 300
. 310
. 324